

Alain Borer

RIMBAUD
EN ABYSSINIE

Éditions du Seuil

Alain Borer

RIMBAUD
EN ABYSSINIE

Éditions du Seuil

OceanofPDF.com

En même temps que *Rimbaud en Abyssinie* (collection Fiction & Cie), Alain Borer publiait en novembre 1984 *Un sieur Rimbaud, se disant négociant*, en collaboration avec Philippe Soupault, ouvrage comportant un dossier iconographique sur l'Abyssinie, des travaux graphiques d'Arthur Aeschbacher et des photographies de François Margolin. Ce livre, édité par Lachenal & Ritter, est désormais disponible aux éditions Gallimard. Le texte d'Alain Borer dans *Un sieur Rimbaud, se disant négociant* a paru également au Livre de Poche (Hachette, 1989) sous le titre *La Terre et les pierres* ; il constitue une version antérieure et sans appareil critique de *Rimbaud en Abyssinie*. La présente édition a été revue, corrigée et augmentée par l'auteur en 2003.



TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0210-6520-6

© Éditions du Seuil, novembre 1984.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

OceanofPDF.com

En mémoire de Pierre Prentki

OceanofPDF.com

RIMBAUD EN ABYSSINIE

Le 13 décembre 1880, à vingt-sept ans, Arthur Rimbaud arrive à Harar, aux confins désertiques de l'Est éthiopien, pays qui était alors appelé Abyssinie. Quelques voyages précédents (Java, Chypre, entre autres) n'avaient fait qu'annoncer le dernier départ de Rimbaud, « l'homme qui fuit » et qui devait désormais devenir la plus haute hantise de la littérature occidentale.

Quatre-vingt-dix-sept ans plus tard, un jeune écrivain français, également âgé de vingt-sept ans, arrive à Harar. Il sillonne le pays, interroge partout les gens, pousse même, sur les traces de Rimbaud, jusqu'en Égypte où l'on sait qu'un grand bloc, très haut sur l'un des murs du temple de Louqsor, porte l'inscription RIMBAUD, en grandes lettres majuscules creusées dans la pierre, seule trace laissée (peut-être, peut-être pas) par le poète.

Alain Borer rapportera de ce voyage un livre inclassable, autant qu'on puisse dire « inclassable » une obsession littéraire aussi belle, et portée avec rigueur (celle du rimbaldien et de l'exégète qui se livre à la critique des textes et des correspondances) jusqu'à l'emportement, jusqu'à l'extrême fantaisie, décidé en somme à tout dire de cette course fabuleuse. On peut lire *Rimbaud en Abyssinie* comme un récit de voyage ou comme un roman philosophique ; on peut le lire aussi comme un essai qui chercherait à épuiser la question, ou, tout simplement comme un poème d'aujourd'hui. Disons : un morceau du poème gigantesque que chacun porte en soi quand il a lu Rimbaud.

Alain Borer (né à Luxeuil, Haute-Saône, en 1949) est considéré comme un des meilleurs spécialistes de Rimbaud, auquel il a consacré trente ans de sa vie (jusqu'à L'Œuvre-Vie, 1991). Professeur à l'École supérieure des Beaux-Arts de Tours, il est également essayiste (Saint-Martin ou de la coupabilité, 1997, Beuys,

2000, Essai de poésie, à paraître), poète (Jeil, noèmes, 1996 ; Pour l'amour du ciel, CD France Culture) et romancier (Koba, Seuil, coll. Fiction & Cie, prix Kessel 2003).

OceanofPDF.com

1

*Allons ! La marche, le fardeau, le désert,
l'ennui et la colère.*

Arthur Rimbaud.

OceanofPDF.com

Départ

À grandes enjambées, Charles enfonce jusqu'aux genoux dans la neige, qui craque comme une meringue. La caméra filme ses traces de pas, évoquant les fugues de Rimbaud : il passait la frontière dans ce coin des Ardennes, en fraude, avec son ami Delahaye, pour acheter du tabac en Belgique. Le soleil disparaît derrière les sapins, la neige prend des reflets violets... « quand l'ombre bave aux bois¹ »... Au bout de la route, le douanier se réchauffe en frappant du pied le sol gelé ; la barrière rouge et blanche a été abaissée pour l'occasion : l'endroit est désert ; « Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant² ». Les voitures de la télévision sont arrêtées dans le fossé. On croirait tourner *la Route au tabac*, d'Erskine Caldwell. Nous venons de traverser Boulzicourt, village lugubre que signale Delahaye dans l'itinéraire des fugues. Boulzicourt ! Pas de quoi écrire à sa famille. Quelques fermes fantômes un soir d'hiver. Ici est né René Daumal, en 1908. Il faisait si chaud, à Harar, le mois dernier. Mon carnet finit là, devant ces pas dans la neige.

Holzwege, les chemins de traverse de Rimbaud ne mènent nulle part, comme dans ce conte de Noël où un enfant, dans la neige et la nuit, suit les pas de l'inconnu qui vient de lui apporter un cadeau : les traces s'arrêtent soudain au milieu du champ. Mais la fascination demeure dans l'écart impossible entre la marque et le corps auquel elle ne mène pas : la trace fascine, parce qu'elle vaut pour un corps inaccessible. « Ô pieds voyageurs, retrouverai-je vos empreintes dans le sable ou sur la pierre ? » écrit Isabelle dans *Mon frère Arthur*. « Pieds lumineux des Maries³ » ! La trace d'un rêve n'est pas moins réelle que celle d'un pas⁽¹⁾.

Rimbaud nous échappe : après les fugues de son adolescence (« *courses énormes dans les faubourgs et la campagne* »⁽²⁾), la fuite. Fugues autour de

Charleville, puis à Paris et à Douai, puis en Belgique et en Angleterre, voyages dans toute l'Europe et à Java, apparaissent comme des répétitions du grand départ africain ; Harar, sa dernière fugue, la plus achevée.

À quoi tient ce sentiment que nous éprouvions en suivant, autour de Harar, les pistes rouges de ses caravanes ? La Land Rover immobilisée devant un passage à gué, nous demandions notre chemin à des groupes de Noirs qui se rendaient, le fusil à l'épaule, au marché de Harar : Burka ? Wachu ? Baroma ? Comme s'ils avaient pu le croiser sur cet itinéraire, ils répondaient d'un geste lent et précis ; nous l'imaginions, marchant toujours, et disparaissant au tournant. « Ceux que j'ai rencontrés *ne m'ont peut-être pas vu* », écrivait-il dans *Une saison en enfer*. Question sans illusion du bateau perdu, le *Pequod*, dans *Moby Dick*, à tous les navires de rencontre.

« Rimbaud tel qu'il fut », écrivait Jean-Paul Vaillant⁽³⁾. Qui saurait le dire ? C'est Rimbaud tel qu'il fuit. Rimbaud toujours décampe, il décanille ! Cette impression, qui tient sans doute à la fiction qu'entraîne la recherche des traces, n'est-elle pas analogue à celle qu'éprouvaient les proches de Rimbaud ? À peine l'a-t-on aperçu qu'il est porté disparu. Il avait annoncé son départ, et en menaçait la « Vierge folle » : « Un jour peut-être il disparaîtra merveilleusement », lui fait-il dire dans *Délires I*. Il est celui, écrit Mauriac, « qui ne se retourne même pas pour regarder la trace que ses pas d'enfant ont laissée sur le monde⁽⁴⁾ ». Quand il entreprend ses grands voyages, ses amis échangent leurs informations, ou leurs dessins : Verlaine le représente à Vienne, volé par un cocher (« Dargnières nouvelles », 1875), Delahaye chez les Cafres ou en roi nègre (1876). « Toujours pas de nouvelles de l'Hottentot », s'impatiente alors Delahaye, et plus tard : « les géographes les plus autorisés le supposent vers le 76^e parallèle⁽⁵⁾ ». Pendant ses dix ans de Harar, ils ne sauront pas où il est

passé : Hérat, lance Verlaine, Hérat en Afghanistan, ou encore Harat⁽⁶⁾ – tandis qu'on écrit, sur les registres municipaux, « J.N.A. Rimbaud, professeur au Hazar ». Le temps passe et l'on pense aux pays plus lointains, à l'Orient comme un passage dans l'irréel ; sa mère, sans lettre de lui depuis huit mois, s'inquiète : « N'es-tu plus à Aden ? Serais-tu passé dans l'empire chinois⁽⁷⁾ ? » Verlaine y allait de sa notice biographique : « Il a maintenant dans les trente-deux ans et voyage en Asie où il s'occupe de travaux

d'art⁽⁸⁾. » Ou bien, ce qui revient au même, on met les choses au pire : trois numéros de *la Vogue* qui publiaient des *Illuminations* en 1886 indiquaient « feu Arthur Rimbaud ». Le mort-vivant se languissait alors sur la mer Rouge, à Tadjoura ; quelques mois plus tard paraissaient en volume les *Illuminations* avec, en préface, cet appel de Verlaine, une sorte de bouteille à la mer : « On l'a dit mort plusieurs fois. Nous ignorons ce détail, mais en serions bien triste. Qu'il le sache, au cas où il n'en serait rien⁽⁹⁾. »

Verlaine demande, le 29 novembre 1887, des « renseignements rimbesques » à Delahaye ; celui-ci lui communique une courte et truculente biographie ; la fin (qui n'est pas de lui) est magnifique : « On a perdu sa trace vers 1879, mais quelqu'un l'a rencontré à Aden. Il a été amputé d'une jambe, mais d'autres informations nous permettent d'affirmer qu'Arthur Rimbaud, complètement rétabli, arrivera sous peu pour réviser l'édition de ses œuvres⁽¹⁰⁾. » On dirait un imprésario montant sur scène, devant le rideau fermé, pour rassurer les fans avant un concert. C'était l'époque où, dans ses *Causeries littéraires, 1872-1888*, ouvrage paru en 1890, Maxime Gaucher, dénigrant les « décadents », n'avait qu'un mot pour « Rimbaud, actuellement roi d'une peuplade sauvage ». Étudiant, Paul Valéry, en 1891, cherchait à savoir ce qu'était devenu Rimbaud : « Il est colon en Algérie, dit-on, après avoir vendu des bœufs en Inde. » En décembre de la même année, un mois après la mort du poète, son frère lui-même, « Rimbaud Frédéric, conducteur d'omnibus à la gare d'Attigny (Ardennes) », répond à Rodolphe Darzens qu'« il devait rester au Harar, ou Horor, et pour moi devait s'occuper de commerce⁽¹¹⁾ ». Aux fausses nouvelles des amis oubliés, je préfère la lettre que Germain Nouveau écrivit d'Alger à Rimbaud, qu'il aurait aimé rejoindre à Aden : « Je serais heureux d'avoir de tes nouvelles, très heureux. » C'était en 1893 ; Rimbaud était mort et enterré depuis deux ans. Cet appel émouvant au-delà de la mort, message reçu peut-être à sa façon, importe seul à qui interroge encore l'œuvre et la vie de Rimbaud. En décembre 1891, *l'Écho de Paris* avait annoncé le décès d'Arthur Rimbaud, avec un mois de retard, dans un entrefilet nécrologique de dix lignes⁽¹²⁾. La mort du poète ne fait pas de bruit, comme la chute d'Icare dans le tableau de Brueghel. Seulement une image.

Pendant ces années et depuis longtemps déjà Rimbaud errait en *terra incognita*, dans ce pays que les Arabes appelaient *Barr Adjam*⁽¹³⁾, « terre inconnue » : en Éthiopie, que les anciens Égyptiens considéraient comme le royaume des esprits noirs et maléfiques, où ils ne s'aventuraient pas, ne franchissant pas la deuxième cataracte du Nil. Au siècle où quelques explorateurs dans cet au-delà commençaient à chercher les sources du Nil⁽¹⁴⁾, c'est là-bas que Rimbaud avait disparu, en Abyssinie, comme le dernier des pharaons de la trentième dynastie, Nectanebo, qui, chassé de Memphis, s'enfuit au royaume des esprits et n'en revint jamais.

Le carillon de Roissy – cristal qui se désagrège dans le son du sitar, suivi d'une rumeur d'avion qui s'éloigne –, la voix langoureuse de l'hôtesse, comme un filet d'air chaud dans la grotte de Postdojna, le froissement métallique du tableau des départs, produisent sans cesse toutes les destinations du rêve. « Départ dans l'affection et le bruit neufs⁴ ». Il y a chez Rimbaud la poésie du départ, cette force toujours vive de s'arracher – aux lieux, aux liens, aux devoirs et aux soucis qui nous retiennent ; cette faculté que je puise en lui de dire, aujourd'hui, devant nos problèmes ressassés, chômage, inflation, guerres – « Assez vu. (...) Assez connu⁵ ». Partir ! Changer d'atlas. « Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches, et sortons⁶ ! » Pour aller au bout du monde⁽¹⁵⁾, n'importe où hors du monde, il suffit du premier pas, celui par lequel on s'abandonne au tapis roulant : dans la matrice de l'aérogare, les voyageurs s'en vont debout, immobiles, aspirés dans des cylindres transparents qui s'entrecroisent, et – propulsés sur des trottoirs roulants dans de longs boyaux ondulants aux parois grèges et à la lumière tamisée qui mènent au satellite – sont livrés à un autre ventre, celui de l'avion. Mais je ressens dans l'avion qui fonce sur la piste en rugissant de tous ses réacteurs cette énergie du départ, l'élan du matin, puis, quand il quitte le sol, ce sentiment de naissance, d'espoir, de pureté originelle, de devenir géographique et de conquête que l'on retrouve dans les *ordres* que s'intime Rimbaud – « *En marche ! Ah ! (...)* les tempes grondent ! » dans *Une saison en enfer* ; « En avant, route ! » dans les *Illuminations* ; ou encore, dans sa lettre du Gothard, « En route »⁽¹⁶⁾ : le

« désir d'en allée incertaine », dont parle Segalen ; l'ouverture du monde dans la déchirure des nuages.

Magie de l'espace-temps : quitter Paris à dix-neuf heures, atterrir à Londres à dix-neuf heures, surprend même ceux qui démêlent les fuseaux horaires et les heures locales.

L'Afrique commence à Londres – ou plutôt à Heathrow, ce terminal qui n'est réellement nulle part et dont les salles de transit reçoivent fugitivement des passants du monde entier. Les avions, à la queue leu leu, prennent leur tour en bout de piste. Une première image de l'Éthiopie m'attend au fond du couloir qui mène au Boeing d'Ethiopian Airlines ; l'avion étincelle de tous ses hublots et ronfle dans la nuit : un groupe de voyageurs en turbans, djellabas, sandales, avec des enfants et des baluchons, à la fois douloureux et volubiles, se rassemble à la porte d'embarquement pour Addis-Abeba et Nairobi, dégageant une forte odeur de coton – on pourrait repérer son avion « à l'odeur ».

Les lumières de la ville, des masses noires, chavirent. Un instant, j'ai confondu la petite lumière au bout de l'aile avec les étoiles. En avion, comme au cinéma, on se lève en dérangeant ses voisins. Mais on leur parle facilement, sur les longs trajets. Le poulet a ses deux mille heures de vol. Les *Afronautes*, comme dit la publicité de la compagnie éthiopienne – la plus ancienne d'Afrique –, sont doux et beaux.

Un coup d'aile dans la nuit, et déjà Rome-Fiumicino ! Par le hublot, je cherchais à reconnaître la découpe lumineuse des côtes du nord de la France. La France est passée si vite ! Ce pays où nous vivons depuis tant d'années – où il faut tant d'années pour vivre – n'existe pas. Ou existe trop. Rimbaud a dû le comprendre très vite. Et à pied.

Puis, d'un autre coup d'aile, avec l'impression de puissance extrême que donne l'avion dans son apparente immobilité, le jour se lève bientôt sur un autre continent : neige rose, au matin, désert d'Égypte !

Comme l'astronome qui demanderait « à la verticale de quoi suis-je ? », l'aviateur reste sans réponse, le désert étant non-lieu, son relief inappréciable, ses couleurs improbables. L'avion rend à l'Afrique les contours à peine connus des premières cartes de marins, quand l'intérieur

du pays demeurerait mystérieux, et qu'on écrivait en gros sur le désert *ubi rugiunt leones*.

Dans les avions qui survolent l'immensité du pôle, les voyageurs les plus avisés perdent complètement le nord, ne savent plus l'heure ni le lieu : ces notions terrestres n'ont pas de sens quand ils voient, aux hublots de gauche, la nuit, et le jour à ceux de droite, comme si l'avion suivait une ligne de démarcation décisive ou départageait lui-même le jour et la nuit. Ni temps ni espace, mais une planète entre le passé proche et l'avenir immédiat. Socrate distinguait, avec les vivants et les morts, une troisième catégorie d'hommes, les marins. Dans les trente-six preuves de l'existence de Dieu, il y en aura une spéciale pour les marins en mer – et l'Empire légiféra pour eux un recours spécial, dans le département de l'« Ems inférieur »... Après les marins, aujourd'hui, une partie de l'humanité se trouve en permanence dans les airs.

Mon voisin de fauteuil, musulman khouan (bigot) égrenant son chapelet sans toucher à son plateau, et n'étant pas disposé à converser, je me recueille dans mon calepin.

Être en partance ; en attente d'Éthiopie. Voyager dans les livres, et par-delà. Le monde comme livre : « L'univers est une espèce de livre, dont on n'a lu que la première page quand on n'a vu que son pays » (Morand)⁽¹⁷⁾. Le livre du voyage : Rimbaud, *Œuvres complètes*. Le voyage comme livre – un carnet à ressort, qui se remplit, à la façon de Heine, de quelques *Reisebilder*. Ce calepin s'est écrit en voyageant. Sans le plan rigoureux d'un livre, qui prétendrait celer la vérité. La contradiction surmontée en moi de la bibliothèque et du voyage. Un livre, peut-être, mais qui se gondole et se fripe dans la poche⁽¹⁸⁾. Qui commencerait avec le soleil, au moment où Rimbaud en ressent l'attraction définitive. En Éthiopie pour une *éthopée* : « tableau de mœurs d'un pays ou portrait d'un personnage » (Littré). J'avais en tête un chant d'idées-phrases. Un carnet plutôt qu'un projet, et dont les passages illisibles marquent ces instants où, selon le mot japonais, on a perçu le *ah* ! des choses. Il m'est rapidement devenu aussi indispensable que mon passeport – ce qui ne m'empêchait pas d'oublier alternativement l'un ou l'autre. Il aurait pu, avec des griffonnages, les croquis des lieux de rendez-vous, quelques mots d'amharique, ressembler à ces maisons

décorées de dessins qui racontent le pèlerinage à La Mecque de leurs propriétaires.

Rimbaud ne transcende pas seulement la poésie, il arme le désir d'écrire. Il force même à prendre la plume autour de lui : tous les Rimbaud sont écrivains. Le journal de Vitalie rejoint les *œuvres* de son frère, les lettres de sa mère sont réunies en volume⁽¹⁹⁾, Isabelle se proclame gardienne de la flamme, correspond abondamment, rédige *Mon frère Arthur* ; puis la vestale sent la plume frémir et vole de ses propres ailes – pas bien haut, telle une buse, pour tenir une chronique de la guerre de quatorze dans *le Mercure* ; même Frédéric doit écrire au rédacteur du *Petit Ardennais*, *le Pétard*, comme on dit en Ardenne. Izambard, agressé par Berrichon, fouille ses tiroirs, où dorment les lettres de son ancien élève depuis quarante ans, pour écrire un *Rimbaud tel que je l'ai connu*⁽²⁰⁾. L'honneur de la famille n'est pas seul en cause ; Isabelle, qui a tout fait pour empêcher la publication intégrale des *Poésies* par Vanier – elle voulait en supprimer et modifier quelques morceaux –, a fini en été 1895 par les *désirer*. Puis le désir s'est propagé, à partir d'une œuvre parmi les plus minces en pages, vers une énorme rimbaldothèque : les écrits sur Rimbaud constituent, disait Paulhan, un genre littéraire en soi.

Aussi mon carnet se suffit-il de ce désir, dans le sujet « vide » qu'est le Rimbaud « éthiopien ». Car le rêve de rejoindre l'homme-qui-fuit ne se soutient que d'un questionnement tenace de sa poésie, non d'une rencontre au demeurant sans illusion : un autre de ses amis d'enfance, Ernest Millot, après plusieurs années de séparation, imagine qu'il le rencontre « un jour en plein Sahara. Nous sommes seuls et nous nous dirigeons en sens inverse. Il s'arrête un instant : “Bonjour, comment vas-tu ? – Bien, au revoir.” Pas la moindre effusion. Pas un mot de plus⁽²¹⁾ ». Ils furent nombreux, cependant, à éprouver « la tentation du trajet Rimbaud⁽²²⁾ ». Chercher les traces de Rimbaud, c'est retrouver et se mêler à la caravane de leurs récits : « *Sulle trace di Rimbaud* », par Adele Luzzatto ; « Sur les traces africaines de Rimbaud », par André Provost ; « En Abyssinie sur les traces de Rimbaud », par Henri d'Acremont ; *Sur les traces d'Arthur Rimbaud*, par Robert Goffin ; « Sur les traces de Rimbaud » par Pierre Arnoult ; « Sur les traces de Rimbaud », par Enid Starkie ; « Sur les traces de Rimbaud », par

Philippe Soupault ; « *Sulle trace di Rimbaud* », par Augusto Orsi⁽²³⁾. Ce titre qui s'impose revient à la longue en signe de reconnaissance, comme la coquille Saint-Jacques pour les pèlerins de Compostelle.

On peut distinguer deux catégories de rimbaldiens : les nomades et les sédentaires. Les premiers se répètent, les autres se contredisent. Rimbaud était nomade *et* contradictoire. L'idée de pèlerinage suggère un accomplissement, une révélation. Mais Rimbaud a emporté son secret. Admettre qu'il ne se tient pas là où on le cherche : il reste Loxias, l'énigmatique. Dans son portrait d'Arthur Rimbaud, Mallarmé écrivait, en 1896 : « Ordonner, en fragments intelligibles et probables, pour la traduire, la vie d'autrui, est tout juste, impertinent : il ne me reste que de pousser à ses limites ce genre de méfait. Seulement je me renseigne⁽²⁴⁾. » Le voyageur sait qu'il n'y a rien à trouver, pas un document, peu de témoignages, ni même « la clef de cette parade sauvage⁷ », si d'aventure il l'avait perdue, chemin faisant – mais que l'essentiel reste à comprendre. Quand on passe dix ans de sa vie dans un pays lointain, on y laisse un peu de soi ; aussi ce n'est pas ce *peu de lui* qu'il faut chercher en Éthiopie, mais le peu de soi par lequel seulement on pourrait le comprendre mieux⁽²⁵⁾. Rimbaud n'est pas répétable. Il ne souffre pas de disciple : ne pas aller voir là-bas s'il y est, mais s'y sentir soi-même. S'il a su mener la « vie inimitable » que dit Verlaine, sa liberté permanente, son désir de solitude, ses rêves de contrées lointaines, sa soif de connaissances s'éprouvent et se partagent, comme autant d'aspirations où se reconnaît la jeunesse de ce siècle que Rimbaud précède dans la révolte et l'aventure. On n'imité pas les dieux : on les adore. Mais Rimbaud, « ange ou démon », n'est pas une icône. « Ce n'était, écrit Verlaine⁽²⁶⁾, ni le diable ni le Bon Dieu, c'était Arthur Rimbaud, c'est-à-dire un très grand poète, absolument original, d'une saveur unique. »

Dans les *Voyages imaginaires, Histoire véritable de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt (1787), cette vision délicieuse peut être prise au sérieux : « Je vis deux merveilles dans le palais du roi ; un puits qui n'étoit pas profond, où, en descendant, on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde ; et un miroir au-dessous, où, en regardant, on voyoit tout ce qui se passoit. » Ces deux « merveilles » sont aujourd'hui réunies en un seul meuble – la

télévision. Il revient à Charles Brabant d'avoir réalisé le premier long métrage télévisé sur Rimbaud⁽²⁷⁾, phénomène inimaginable pour le poète devenu négociant qui chercha l'oubli aux confins de l'Abyssinie. Rimbaud, à la fin de sa vie, évoque une fois la tour Eiffel, qu'il ne verra pas – il verra seulement la réplique éphémère et réduite qu'en bâtit Armand Savouré à Djibouti, en 1890, avec l'aide d'une cinquantaine de maçons : elle est comme le symbole tangible de ce que sera le monde sans lui ; d'un développement stupéfiant des techniques en un siècle (automobile, aviation, électricité, etc., et même un septième art surviennent après lui en une vie d'homme) et au-delà desquelles il reste, telle est sa force, totalement contemporain.

Recherche d'identité ? La Pérouse ne devait plus revoir la France ; alors, un autre navigateur publiait plus tard un *Voyage à la recherche de La Pérouse* – il s'était pris pour La Pérouse⁽²⁸⁾. Réalisant ce désir d'un livre pour lequel j'enquête (une quête, plutôt, seulement, ou davantage) selon le scénario du film *le Voleur de feu*, le je qui parle ne se prend pas pour un autre... La relation à Rimbaud, hormis les doctes, se développe de deux façons distinctes : l'identification ou la révélation. Le premier cas est représenté par Henry Miller⁽²⁹⁾ disant, au fond, Rimbaud, c'est moi. À côté d'une foule de sous-Rimbaud – tous les écrivains ne sont pas Rimbaud –, il est le seul qui tienne le coup devant son modèle. Paul Claudel serait en tête du second groupe : en lisant Rimbaud, il est devenu Claudel. Cela importe plus que ce qu'il nous dit du « mystique à l'état sauvage⁽³⁰⁾ ». Rimbaud, figure la plus pure du poète, celui qui atteint immédiatement la perfection, agit, désespérément – pour la plupart à l'âge auquel « on n'est pas sérieux »... –, en *révéléteur* du désir. Son abandon de la poésie, que symbolise le Harar, apparaît plus vertigineux encore à mesure qu'on en approche, réellement.

Le voyageur perçoit une rumeur secrète des passagers à l'approche de leurs pays, comme un équipage qui capte l'odeur d'une île longtemps avant de la voir. Puis, quand l'avion perd de l'altitude, l'émotion m'envahit de voir enfin l'Éthiopie, aussi verte et fracturée que l'Auvergne sous un soleil inconnu⁽³¹⁾, et le fracas des réacteurs nous offre au sol d'Addis-Abeba,

Addis-Ababa, la « nouvelle fleur »⁽³²⁾ ; me voici prêt à m'imprégner de tous les jus de l'Afrique par la base, par la semelle de mes Clarks.

Somnolence au long cours, les heures de Paris, Londres, Addis-Abeba, la durée du voyage même, l'absence de sommeil, l'éveil du désir abolissent toute continuité : le sommeil est cette lourdeur du corps venu d'Europe, que ce monde autre invite à transformer aussitôt. Le soleil occupe une place inhabituelle, redoutable. L'Éthiopie se trouve à la même latitude que des pays au nom évocateur : Sierra Leone, Guinée, Libéria, Côte d'Ivoire, Togo, Bénin, Nigéria, Cameroun, Centrafrique, Soudan ; mais elle est le seul à ne pas avoir de climat équatorial, en raison de son altitude.

J'arrive ici à l'âge – vingt-sept ans – auquel Rimbaud y est venu : un siècle après, on franchit les six mille kilomètres à vol d'oiseau en quelques heures – l'extrême trop vite atteint, notre excessif lointain volé.

Odeur de kérosène apatride. Nous avons pris le raccourci vertical des météorites et des oiseaux morts. Mais je descends d'un tapis volant, tandis que Rimbaud était arrivé en Éthiopie au terme d'une dérive le long de la mer Rouge, en été 1880, jusqu'à Hodeïdah : « tombé malade et complètement désespéré, écrit son premier employeur, Alfred Bardey, il a été recueilli par M. Trébuchet, agent de la maison Morand-Fabre de Marseille, qui l'a fait partir pour Aden en le recommandant à M. Dubar. Celui-ci l'engagea provisoirement comme chef d'atelier, emploi consistant à recevoir des balles de café ». Mais il n'est plus possible à présent de vagabonder comme Rimbaud pour trouver du travail ou traîner sa misère ; les États se sont dressés partout, et, pour aller à Harar, il faut des tampons, des piqûres, et des flacons d'urine.

23 novembre ? Impressions d'Afrique. La beauté, la misère. Le voyageur qui débarque en Afrique pour la première fois est frappé par la misère, comme par le nombre des obèses aux États-Unis : la misère cogne les voyageurs devant l'aéroport. Un enfant aux yeux fiévreux reste associé à ma première image de ce pays : les jambes inertes, il rampe avec deux fers à repasser. *Bakchich, bakchich*, crient les petites filles en tendant la main. Je ne dispose pas encore de *birrs* éthiopiens, et la charité apparaît soudain comme une odieuse idée occidentale⁽³³⁾ ; les Européens endurcis savent, dans le quotidien, qu'elle est le commencement des ennuis – « Mange ta

main, garde l'autre pour demain. » « J'exècre la misère » (*Une saison en enfer*).

Le douanier éthiopien qui défait ma valise pour une fouille consciencieuse déplace indifféremment les quelques livres qui en tombent, puis marque sa surprise et enfin son inquiétude de dégager encore d'autres livres : les ouvrages qui traitent de Rimbaud le disputent au linge en place et, certes, en poids ; une façon de voyager pour quelques amis. Les livres viennent se confronter à l'épreuve de la réalité. Une malle de livres sur Rimbaud revient, un siècle après, dans ce pays où il croyait « disparaître (...) sans que la nouvelle en ressorte jamais⁸ ». C'est aussi sa vie qui revient, sous forme d'un fragment de bibliothèque détaché d'une plus grande à lui consacrée, et dont il ne pouvait avoir la première idée. Retour d'un savoir venu d'ailleurs, et qu'il a fui. Une malle de livres, une valise de mots. Des caisses de matériel télévisé suivent, symboles de la communication effrénée, au pays de son silence et de sa solitude. Lui voyageait sans rien – les couverts en fer-blanc conservés au musée de Charleville ! Posséder rend sédentaire. « Qui pourrait me faire du tort, à moi qui n'ai rien que mon individu⁹ ? » L'anti-Rimbaud : Byron arrivant en Italie avec son argenterie et ses meubles entassés dans cinq voitures ; Burton, célèbre traducteur des *Mille et Une Nuits* et premier Européen à entrer à Harar, en 1854 (l'année de la naissance de Rimbaud), déguisé en marchand arabe, accompagné par une caravane de chameaux portant sa bibliothèque. Le soldat me laisse passer, d'un air dégoûté.

La misère, encore. Pour penser à Rimbaud, il faut écarter les enfants. (Burroughs l'apocalyptique, arrivant à Pasto, en Colombie, où sévit la lèpre, rencontre un garçon de quatorze ans « au corps bouffi comme un melon pourri » : le même, ici.) La littérature apparaît brusquement comme le luxe des pays où l'on mange à sa faim. « Pourquoi un monde moderne, si de pareils poisons s'inventent¹⁰ ! »

Notes

¹. *Les Douaniers*.

². *Enfance IV, Illuminations*.

³. *Le Bateau ivre*.

[4.](#) *Départ, Illuminations.*

[5.](#) *Ibid.*

[6.](#) À G. Izambard, 2 novembre 1870.

[7.](#) *Parade, Illuminations.*

[8.](#) Harar, 6 mai 1883.

[9.](#) Aden, 15 avril 1882.

[10.](#) *L'Impossible, Une saison en enfer.*

OceanofPDF.com

2

*Oh ! Là-bas ! m'y scalper de mon cerveau
d'Europe !*

Jules Laforgue.

OceanofPDF.com

Vivre

Le voyage commence quand on est arrivé. On ne peut se rendre à Harar qu'en deux étapes : il faut d'abord rejoindre Diré Daoua, ville située au pied du plateau sur lequel s'étend Harar. La gare d'Addis se trouve en bas de la grande avenue que surmonte le palais de la municipalité ; je m'attendais à une gare semblable à celle de Bobo-Dioulasso, énorme pâtisserie néomauresque des années trente ; elle ressemble à celle de Bar-le-Duc. Affluence matinale sur les quais ; des gosses crient *farengi* ! (« étrangers ! »), des mendiants tendent leurs cuvettes d'email.

En tête du grand convoi gris et blanc, un wagon salon, avec les fauteuils verts des trains de banlieue parisiens, puis plusieurs wagons de troisième classe, obscurs et d'où s'échappe une forte odeur de musc ; des centaines d'Éthiopiens y sont entassés dignement, avec quelques animaux. Passage sans transition du Boeing à la Wells Fargo. Après un vol à neuf cents kilomètres à l'heure à dix mille mètres d'altitude, un tacot qui s'élance à la vitesse du bœuf de l'explorateur strasbourgeois René Binger⁽³⁴⁾. Pour qui aime les westerns avec des trains, celui-ci est une fête. Il ressemble au si joli petit train de l'empereur des Mossi cheminant d'Abidjan à « Bobo » et à « Ouaga ». Ces cendriers en fer-blanc marqués SNCF ? Je suis en effet dans le Chemin de fer franco-éthiopien (CFE) qui relie, depuis 1917, Addis-Abeba à Djibouti, distantes de huit cents kilomètres. « De Harar à Entotto, résidence actuelle de Ménélik, il y a une vingtaine de jours de marche sur le plateau des Itous Gallas », écrivait Rimbaud dans *le Bosphore égyptien*. À présent, partant le matin, le CFE arrive à Diré Daoua le soir – sans plus de précision. C'est bien ce chemin de fer annoncé par Rimbaud – « cela se fera (...) dans un avenir plus ou moins rapproché » – qui nous emmène vers Harar, ce train voulu par Ménélik et auquel sont liés les noms d'Ilg, de Chefneux, de Soleillet⁽³⁵⁾... À quatre-vingts kilomètres à l'heure, les images

se superposent rapidement. Après les faubourgs de la capitale, avec ses grouillements de foule dans les rues pierreuses, sous le feuillage gris des eucalyptus, nous quittons les hauts plateaux. Le train s'engage dans des herbes plus hautes que les wagons. La locomotive halète le long des rampes. La végétation abondante et vierge cesse progressivement.

C'est enfin le grand frisson. En un long travelling, nous découvrons l'Afrique, intacte. Chacun a aujourd'hui une idée de Venise ou de New York sans y être allé. Cela rend caducs – mais savoureux – les récits des premiers voyageurs, comme le *Voyage aux Pyrénées* d'Hippolyte Taine, cet autre Ardennais. Or, la surprise exaltante que procure le CFE, c'est de trouver l'Afrique absolument conforme aux représentations que nous en avons, et de ne pas décevoir. Nous traversons le désert dankali – territoire des Danakils, terreur des caravaniers, rapides comme des lézards, qui se glissaient à travers les blocs de lave couleur de peau d'éléphant, et qui retinrent une année à Tadjoura la caravane de Rimbaud : ils « procèdent de la même façon avec tous les voyageurs, ne leur ouvrant la route qu'après les avoir dépouillés de tout le possible⁽³⁶⁾ ». Des dizaines de chameaux suivent le convoi en courant un moment. Des équipes de singes, des *gorezzas* particuliers à l'Éthiopie, au pelage rayé noir et blanc comme le maillot des *All Blacks*, détalent en hurlant ; de minuscules antilopes « dig-dig » se lèvent et s'enfuient au passage du train. Échassiers, zèbres, autruches, surgissent et disparaissent ; on peut suivre longuement du regard les plus curieux, immobiles, selon les lents méandres du tracé. Tous les animaux du bestiaire africain semblent réunis pour regarder passer le train. La question de la journée est de savoir si l'on apercevra Sa Splendeur le lion, symbole de l'Éthiopie – le « lion de la tribu de Juda » – et qui est ici de la plus belle race ; mais un lion d'Éthiopie ne regarde pas un tacot. Quelques espèces de gazelles et d'oiseaux rares subsistent encore dans ces régions et dans le Kenya voisin ; les Éthiopiens, m'assure-t-on, ne mangent pas de gibier – mais ils pourchassent les singes (il en faut quarante-cinq pour faire un tapis).

Les étendues semi-désertiques qui défilent à présent aux fenêtres aérées du train me permettent de redécouvrir la lettre au directeur du *Bosphore égyptien*, en la lisant, en l'utilisant dans les lieux mêmes, quand chaque mot prend soudain le relief et la couleur de la réalité méconnue qu'elle dit.

Rimbaud comme Baedeker ! À Hawach, cette « rigole tortueuse obstruée à chaque pas par les arbres et les rochers », le train s'arrête une heure, le temps d'un rafraîchissement, et de la relève pour la poignée de militaires qui assurent sans ménagement la sécurité contre les réfractaires, les *chiftas* (bandits de la brousse) et les « forgerons du désert⁽³⁷⁾ ». Le premier, Rimbaud avait appris aux géographes que l'Hawach n'est pas navigable ; Ménélik y avait « jeté de simples passerelles en troncs d'arbres ; (...) je l'ai passée à plusieurs points, à plusieurs centaines de kilomètres ». Le train franchit aujourd'hui un viaduc audacieux⁽³⁸⁾ sur le fleuve, bordé d'orangers et de bananiers. Mon « guide » (je pense au buste de Rimbaud à Charleville, qui célèbre le « poète et explorateur ») n'a-t-il pas été reconnu comme le « type le plus audacieux de l'explorateur⁽³⁹⁾ » ? La lettre au *Bosphore* constitue un événement géographique indéniable ; mais elle ne représente, écrit Rimbaud lui-même, que « quelques notes (...) sur l'état actuel des choses dans cette région ». Dans son *Rapport sur l'Ogadine* (1881) qui lui valut les honneurs de la Société de géographie, Rimbaud parle de « l'ensemble des tribus visitées par M. Sotiro », son collègue grec à l'agence de Harar, auquel on sait maintenant qu'il faut attribuer l'exploration. Puis, à Boubassa, où il s'était aventuré seul, en 1881, Rimbaud allait « ouvrir des marchés dans la brousse ». Il a voulu, un temps, devenir explorateur, il est resté aventurier. « J'abandonne l'idée de Rimbaud explorateur de génie, écrira Segalen, sauf comme prototype de résistance à la chaleur. » À la Société de géographie qui la lui demande, Rimbaud n'envoie pas sa photo.

Au cours de sa traversée quotidienne du désert, le train s'arrête dans chaque petit village : Debré Zeit, Dukem, Mozo, Nazareth, Kora, Asabot. L'arrivée de la grosse Diesel est l'événement de la journée. De leurs huttes cylindriques couvertes de chaume sortent des hommes en pagne, un large couteau passé dans la ceinture ; des vieillards à cheveux blancs crépus ; des troupes d'enfants qui montent à l'assaut des wagons de tête, criant *bakchich* spontanément, mais en riant ; les infirmes exhibent leurs moignons.

Les femmes, enroulées d'une pièce d'étoffe multicolore, les anneaux sonnants aux chevilles, promènent à la hauteur des fenêtres du train, en équilibre sur leur tête, des paniers remplis de papayes, de beignets, de

lentilles, de goyaves. D'autres, à proximité, remuent les âmes enfermées dans les calebasses au rythme des pilons à manioc. Plus loin, d'autres encore, dont les épaules se balancent sous d'immenses cannes à sucre. Elles se dandinent, se grattent l'aisselle, envoient au loin du jus d'herbe entre leurs dents limées. On admire l'ardente courbe des reins, les seins nus et ambrés. Images sans érotisme, mais qui inspirent un sentiment de maternité infinie. C'est dans le Rift éthiopien qu'une mission française a découvert le plus ancien squelette humain connu jusqu'alors, cinq millions d'années, une femme ; ils l'ont appelé Lucie, en pensant à un air des Beatles, « *Lucy in the sky with diamonds* » (où s'entend LSD)⁽⁴⁰⁾. Les cinquante-deux os de Lucie au soleil, dans l'azur parfait ! Au commencement était Lucie ! Inutile d'aller plus loin !

Pays de l'origine, fécond et nourricier. Pays sans ruine, et où le temps semble en harmonie immémoriale avec l'espace. En Éthiopie, le temps s'est absenté, l'étendue seule est donnée : je suis dans l'Abyssinie de toujours, au-delà du Choa, au pays d'autrefois. On y pénètre comme dans un livre qui permet de rêver au passé. L'Éthiopie n'est plus qu'une abstraction politique : ces femmes et ces hommes sont des Abyssins⁽⁴¹⁾, que l'on voit dans les gravures du livre de Jules Borelli, *l'Éthiopie méridionale*. Ce train à remonter le temps nous met en prise directe avec l'aventure, les espoirs et les souffrances imaginées, dans la matière même du rêve. Ce que je vois, Rimbaud l'a vu. D'immenses champs de laves interrompent la savane. Le train s'arrête dans un village plus petit que le convoi. Chaleur écrasante : des arbres noirs, calcinés, toutes leurs feuilles en papier rouge. Par ces « routes horribles rappelant l'horreur présumée des paysages lunaires », écrit Rimbaud (qui en remet un peu, quand même), je le vois passer au loin avec sa caravane, sa *gaflah* d'il y a quatre-vingt-dix ans, en octobre 1886 ; il la précède à pied, au pas lent des chameaux, n'emportant dans sa veste de toile blanche que sa petite provision de millet grillé ; suivent en désordre trente-quatre chameliers et un interprète, armés des lourds fusils de Saint-Étienne ou portant la lance des pasteurs et le bouclier rond de peau d'hippopotame ; quelques chèvres et trente chameaux chargés de deux mille fusils réformés de Liège et de soixante-quinze mille cartouches. Il s'est querellé l'année précédente avec les frères Bardey, puis a cru faire fortune rapidement en vendant des armes à Ménélik, roi du Choa, en guerre contre

l'empereur Jean⁽⁴²⁾. Son associé, Labatut, puis son nouvel associé, Soleillet, sont morts l'un après l'autre au cours des préparatifs. Il a dû se morfondre ensuite une année entière dans le village austère de Tadjoura, retenu par les Danakils – mais aussi par les palinodies du gouvernement français ; et les pressions britanniques pour empêcher les ressortissants français de livrer des armes à Ménélik. Alors, il s'est engagé seul avec sa caravane – « Mon voyage durera (...) un an », avait-il écrit à sa famille, le 15 septembre 1886 – en des marches épuisantes, dans ces régions inexplorées et hostiles. Il faudrait pouvoir lui dire que Ménélik ne sera pas à Ankober, où il se rend ; qu'il devra le chercher à Entotto, où Ménélik n'a pas l'intention de le payer ; qu'il devra retourner précipitamment à Harar dévastée par la guerre ; que cette expédition est désastreuse, mais il n'entendrait pas.

Nous apercevons Shalenko, un de ces villages qui allaient être rasés, comme les précédents, par l'aviation somalie lors de la guerre de l'Ogaden, trois mois après notre voyage ; Shalenko, où, rappelait Rimbaud en y passant, les trois mille guerriers de l'émir de Harar « furent sabrés et écrasés en un clin d'œil » par les trente mille Abyssins de Ménélik en colère. Le soir descend sur le Harargué, région couverte à demi de mimosas parasols aux lignes raides, d'euphorbes candélabres tout en courbes ; le CFE remonte à mille mètres sur un plateau couvert d'arbustes, de sisal et de termitières.

L'arrivée du train dans la nuit à Diré Daoua est une kermesse. La foule bariolée des *Wa-Gallas* (les gens du pays Galla) se presse devant la gare, surmontée du drapeau français, et s'anime allègrement sur la place éclairée de lampions ; dans un embouteillage de chevaux tirant des chariots, de petites calèches et de cabs attendant les voyageurs, de Peugeot familiales qui klaxonnent – des « Pijo » surchargées de Noirs qu'on aperçoit à peine –, je retrouve avec joie mon ami Sancerni⁽⁴³⁾, chevelure noire de Somali, visage pointu de Christ copte – et nous filons dans sa Jeep.

Devant les champs de mil des plateaux, ombragés par quelques grands sycomores côtoyant les précipices, nous donnons le premier tour de

manivelle du film. Panoramique sur des montagnes rocheuses, sauvages, belles comme tout ce que les hommes n'ont pas encore touché, parsemées de mimosas épineux, de fleurs d'aloès éclatantes, rouges et jaunes. Installé à l'arrière de la Land Rover, dans la fraîcheur du petit matin, le réalisateur me demande ce que je vais chercher à Harar... La Land Rover démarre, suivie d'un camion de matériel ; j'ai cinquante kilomètres pour répondre – ou trouver les quelques secondes d'une réponse. Nous traversons l'oued sablonneux, que le torrent ravage pendant la saison des pluies. Puis la route monte en lacet les pentes abruptes du col d'Engago, gagnant le haut plateau harari : Diré Daoua se trouve à mille mètres, et Harar à mille sept cents ; c'est de la montagne à zébu ; tandis que les oreilles sifflent à Addis, qui perche à deux mille cinq cents mètres d'altitude... « Tu peux répéter ta question Charles ? »... Mais on la trouve dans tous les livres. Question d'« Assis » de bibliothèque, à laquelle suffirait la réponse célèbre de Gide partant pour le Congo – « je vais là-bas pour le savoir »⁽⁴⁴⁾. D'ailleurs, j'y suis déjà, ou presque, et la question de « savoir » s'est à la lettre *déplacée*.

« Pas de Harar pour moi ! » lançait superbement André Breton. Il faudrait plutôt interroger la résistance de ceux qui restent. « La vraie vie¹ » est ailleurs. C'est Rimbaud qui a pris « la Clef des champs ». Breton l'accuse, à mots couverts, de lâcheté : l'insulte, explicite dans le *Second Manifeste* – « une lâcheté très ordinaire » –, que l'auteur de pâles *Constellations* jette à celui des *Illuminations* ne révèle que son intolérance, et sa méconnaissance du problème – comme s'il était inadmissible de fuir la « révolution surréaliste » révélée dans les bistrots ! Pas de Breton pour moi ! (Pas celui du *Second Manifeste*, en tout cas.) Toute l'admiration est due à celui qui se libère de ce qui contraint les autres. Même s'il échoue. D'un échec grandiose – si l'on pouvait en parler esthétiquement. Aux empêcheurs d'aller au Harar, on opposerait le beau certificat signé René Char : « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! » Mais je n'aime guère la familiarité avec Rimbaud, le tutoiement qui suppose une confrérie chimérique, la claque dans le dos ; ni, pire encore, comme dit Mallarmé, « la gratuité de se substituer à une conscience ». D'ailleurs, Rimbaud a eu tort de partir – vers tant de malheurs⁽⁴⁵⁾.

Une sorte de Prométhée retiré dans la quincaillerie ? Et en Afrique ? Pas sur la place Ducale ? Le sujet m'intéresserait ! – Dans un autre genre... Mais ce n'est pas le cas. Rimbaud a mené une vie à haut risque. Vous arrivez en Afrique à vingt-sept ans – au XIX^e siècle ; et vous êtes seul pendant dix longues années, absolument seul ; n'ayant rien, absolument rien ; dans des pays immenses où vivent à peine quarante Européens et des tribus hostiles aux langues inconnues ; des pays où il ne faut jamais dire « jamais », où l'on rencontre des fauves, des vrais, des cadavres, bien réels ; dix années de « fatigues qu'on ne peut imaginer », de « privations les plus abominables »², « couchant pendant un an à ciel ouvert »³, sans soins pour la première maladie⁽⁴⁶⁾, et où la moindre erreur peut être fatale. « Figurez-vous comment on doit se porter après des exploits du genre des suivants : traversées de mer et voyages de terre à cheval, en barque, sans vêtements, sans vivres, sans eau, etc., etc. »⁴. » Il faut entendre littéralement Rimbaud quand il dit se « nourrir de chagrins aussi véhéments qu'absurdes »⁵. Pour moi, qui « monte » à Harar en Land Rover, avec l'énorme cyclope d'une caméra dans le dos – il ne manquerait que les motards –, pas d'illusion, je ne survivrais pas un mois. Le silence de ces espaces infinis (et ces montagnes belles à chanter) m'effraie. Mais pour beaucoup ce jeune homme « attaché à une entreprise lointaine »⁶ ne fut qu'un « négociant » (comme on disait au siècle dernier) : Untel va même répétant que Rimbaud est devenu « bourgeois » ; que sa vie « fait tort à l'œuvre » ; qu'elle « bafoue et déshonore sa jeunesse »⁽⁴⁷⁾ ! C'est jugé !

Les voitures grimpent lentement, croisant des Peugeot qui font omnibus dans chaque village, des camions intrépides, et d'infatigables piétons accompagnés de chèvres, de moutons, d'ânes chargés à fléchir, résignés. Dans les virages nous découvrons des huttes rondes à toits coniques, les *Guimbi-Gallas*. Le lac d'Aramaya, lumineux au petit matin, est peuplé d'une multitude de canards, d'oies sauvages, d'ibis et de flamants roses. À mesure que nous avançons, s'envolent des compagnies de merles bleu métallique. Les rimbaldiens « nomades » n'ont donné que des récits ponctuels, mais, parmi une vingtaine d'essais qui s'étendent aux années africaines de Rimbaud, il n'est pas un seul auteur qui soit allé à Harar⁽⁴⁸⁾,

vérifier, comparer, s'informer, flâner, vivre – même pas Miss Starkie, qui a travaillé pendant trente ans à son livre sur *Rimbaud* et a publié deux versions de son *Rimbaud en Abyssinie*. Ils n'y sont pas allés, mais ils en ont entendu causer... L'inflation correspond souvent à un vide, une lacune. Personne ne concevrait d'analyser un texte sans l'avoir lu, mais les mêmes parlent d'une expérience sans l'avoir vécue – ou tentée, à leur façon –, comme si la vie n'était pas aussi singulière que le texte, comme si l'expérience était générale, donnée à tous, im-médiate. Pourtant, personne n'a le même corps : c'est sans doute que personne n'a la même vie. Au fond, il n'y a pas d'« impensé » : il n'y a que de l'*invécu*.

Jamais banale – surtout pas en Abyssinie –, la vie de Rimbaud est si brève qu'aucun détail qui puisse contribuer à la compréhension de son destin ne doit être négligé. Mais il y a plus : Rimbaud ne séparait pas la poésie du vécu, le langage, de l'existence et du monde ; ou plutôt, le « vécu » n'était pas pour lui une catégorie, mais partie intégrante de la poésie, et que la poésie, qui « sera en avant⁷ », allait transformer. Pour Rimbaud, dans les deux lettres dites du « voyant », en mai 1871, la poésie ne pouvait être un but en soi, mais un moyen de connaissance (le Grand Jeu a compris cette dimension métaphysique et ésotérique), *et* aussi, dans le même mouvement, un moyen de transformation (les surréalistes n'ont retenu que cet aspect onirique et révolutionnaire). Il nous est difficile de comprendre aujourd'hui l'entreprise du voyant, car nous n'avons plus la même conception du symbolique. Le symbole, c'est la pièce d'argent, le *symbolon* grec, cassée en deux, dont deux amis ou deux amants qui se séparent emportent chacun la moitié, pour reconstituer la pièce s'ils se retrouvent, pour reformer l'unité : la pièce représente alors *la* valeur ; elle n'est pas « symbolique », mais le Symbolique : le cercle de la Totalité, la sphère de l'identité absolue du cosmos et du logos, l'*Un* au sens d'Héraclite ; l'union des mots et des choses (des hommes entre eux, des hommes et de la nature, de l'être au monde). Le paradis de la Genèse avant la faute, c'est-à-dire la non-séparation avec Dieu. L'Harmonie. « Le temps d'un langage universel⁸ », dit Rimbaud. Dans cette vision du monde, idéaliste et religieuse au sens fort, le poète, celui qui crée (le fameux *poiein* de son maître Baudelaire) –, le poète détient par le Verbe la faculté d'agir sur les choses, de créer en nommant. C'est en ce sens que Rimbaud, dans

une longue tradition (dans *la Tradition*⁽⁴⁹⁾), a pu se croire l'« égal de Dieu », et son rival prométhéen : « le poète est vraiment voleur de feu⁹ ». C'est en ce sens encore que Rimbaud oppose à la poésie « subjective », « fadasse » de son professeur, cette « langue [qui] sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant¹⁰ » : une langue qu'il prétend « objective » et « matérialiste », parce qu'elle peut changer le monde... Il faut opposer au *catalogue* (Aristote classifiant tout, même les vents) la pensée de l'*analogie* (celle de Platon et des mythes). Au *donc* de Descartes, diurne, rationnel, prospectif, opposer le *comme* du poète, nocturne, imaginaire, primitif⁽⁵⁰⁾. Rimbaud gravit son mont analogue. Il a le démon de l'analogie.

Ainsi, le projet rimbaldien ne fut rien moins que celui, sur lequel s'achève *Une saison en enfer*, de « posséder la vérité dans une âme et un corps ». C'est pourquoi sans doute, au contraire de Mallarmé, Rimbaud intéresse peu les formalistes, dont les écoles réapparaissent chroniquement dans la littérature française, et revient très fort en période de crise des idées et des dogmes. Aussi ne peut-on séparer la vie de l'œuvre ; même un des poètes de *Tel Quel* admettait que chez Rimbaud « la vie et l'œuvre sont intimement, on ne peut mieux dire, liées » ; ce que Verlaine avait affirmé dès 1895 : « Vie et œuvre sont superbes telles quelles dans leur indiciblement fier *pendet interrupta*⁽⁵¹⁾. »

Rimbaud voulait « changer la vie¹¹ » : c'est la vie qui l'a changé. Mais on a trop négligé, méprisé même ce Rimbaud d'Abyssinie, un Rimbaud de l'ombre, traître à ses idéaux de jeunesse, contraire en tous points au révolté de la Commune, au nègre qui criait son innocence et son horreur des valeurs occidentales. Quand Rimbaud cesse d'écrire, il cesse d'intéresser. Poète maudit, on le célèbre, mais « négociant » ! il est disqualifié. On s'interdit même de chercher à savoir, comme si la question était réglée d'avance, ou comme si, sachant déjà, il fallait se cacher quelque partie honteuse. Apostat de la religion Poésie, Rimbaud est mort de cesser d'écrire aux yeux de ceux qui continuent – ainsi cette phrase drôle de Verlaine : « ... puis il ne fit plus rien que de voyager terriblement et de mourir très jeune⁽⁵²⁾ ».

Il me semble au contraire que le silence de Rimbaud, son errance dans la réalité, méconnue, d'un pays mystérieux, posent *purement* les questions fondamentales de l'écriture : le Harar serait même la « recherche fondamentale » en littérature, l'*épistèmè* ; par ces questions pures, l'existence anonyme et singulière de Rimbaud accède encore, et radicalement, à « l'universel » dont parle Yves Bonnefoy : mon carnet commençant où s'achève le *Rimbaud par lui-même* d'Yves Bonnefoy⁽⁵³⁾, cette quête se dédie au poète et rimbaldien qui écrivait que « le Harar ne serait pas la négation de la vie passée de Rimbaud, mais plutôt son prolongement » – concret et symbolique. Dans sa réponse à Roger Munier⁽⁵⁴⁾, Yves Bonnefoy observait aussi, justement, à propos du silence de Rimbaud : « Nous avons à penser l'opposition d'un tel silence, intermittent puis final, et du mutisme, profond, des rhétoriques. »

En choisissant de se taire, avec Rimbaud, le livre d'Yves Bonnefoy prépare à ces questions. Mais il prend le risque d'abandonner Rimbaud à cette *part maudite* qui le marque dès qu'il fuit l'Europe. *Rimbaud par lui-même*, qui s'achevait en disant : « ne lisons pas les lettres de Rimbaud africain », commençait ainsi dès ses premiers mots : « Pour comprendre Rimbaud, lisons Rimbaud... » Recommandation parfaite. « Lisons Rimbaud. » Tout Rimbaud.

Il reste que je place le livre de Bonnefoy dans le ciel de la rimbaldothèque, où il faudrait distinguer, sans les discriminer, quatre dimensions, étagées, que jamais un livre n'a traversées entièrement : un sol, la base (établissement précis des textes, et des documents historiques) ; puis un premier étage : la dimension critique analytique (exégèses, gloses, commentaires) ; puis la dimension d'interprétation synthétique (Rimbaud dans le souffle des grandes idées – Dhôtel, Fondane, Gengoux, Rivière, Starkie, Thisse – dont la critique a perdu le goût depuis un demi-siècle) ; enfin, le ciel – l'accès, à travers l'œuvre de Rimbaud, à la littérature, dimension où l'air se fait rare : avec le livre de Bonnefoy et celui de Miller, quelques essais (ceux de Blanchot, Bounoure, Char, Claudel, Gilbert-Lecomte, Macé et Segalen) qui n'appartiennent pas seulement au « genre littéraire » des études rimbaldiennes, mais à la littérature même.

Aujourd'hui, les sciences humaines – si peu scientifiques et tellement inhumaines ! – accentuent cette coupure, cette première mort : la pensée catégorique, ou catalogique, si l'on peut dire – psychanalyses et linguistiques –, séparent le langage du monde ; Montaigne définissait déjà cette conception – pour annoncer une perte du divin : « le nom, ce n'est pas une partie de la chose ni de la substance, c'est une pièce étrangère jointe à la chose, et hors d'elle » (*Essais*, II, 16). Le symbole n'est alors précisément qu'une moitié de la pièce grecque – ou d'un billet de banque déchiré : une partie désigne les choses (le référent), et l'autre seulement constitue le symbole, qui vaut-pour les choses ; c'est cette partie du billet qui est à nouveau divisée en signifiant et signifié, que Saussure fait équivaloir strictement au recto et au verso d'une feuille de papier. Or, en séparant les mots des choses, la vie et l'œuvre (le sujet du texte), le poète et l'Africain – lequel est *persona non grata* –, les analyses formalistes ou à prétention « scientifique » dévitalisent la poésie de Rimbaud, et le manquent dans sa dimension essentielle que relate *Une saison en enfer*, l'échec de la transformation du réel par le poète qui s'était reconnu l' élu de cette mission. Confusion de la « disparition élocutoire » de Mallarmé et du « Je est un autre » de Rimbaud⁽⁵⁵⁾.

Aussi, je dirais avec Kenneth White que, « dans l'œuvre de Rimbaud, la critique strictement littéraire passe à côté de la question ». Pour comprendre Rimbaud, il faut aimer Rimbaud. Et je préfère écouter ce soupir de bon sens de Rimbaud à Tadjoura, le 6 janvier 1886, invitant à « venir passer quelque temps par ici, pour apprendre la philosophie » ! J'ai pensé jadis qu'avec un paragramme, un brin d'oxymoron et quelque compulsion de répétition, on viendrait bien à bout du texte ; mais le poème est *tel* d'être irréductible à toute pensée discursive⁽⁵⁶⁾.

Au volant de la Land Rover, mon ami Sancerni, un foulard sur la tête pour se protéger du vent (qui menace de disperser les lettres de l'alphabet amharique imprimé sur son foulard), accélère sur le haut plateau qu'il connaît bien. Nous poursuivons la conversation en criant pour nous entendre ; on se demande comment établir, autrement qu'à la façon d'Albert Thibaudet, la relation de la vie (inconnaissable, irrepérable, indécidable) à

l'écriture ; je ne sais pas, lui criai-je ; mais, lors d'une émission de radio, j'avais demandé à Laurent Terzieff de lire la lettre de Rimbaud du 6 mai 1883, de Harar, et fus submergé par l'émotion d'entendre quelque chose comme *la voix de Rimbaud*. À quoi tenait cette hallucination simple ? Sans doute à l'interprétation de Terzieff – qui fut Rimbaud dans un téléfilm⁽⁵⁷⁾ –, ou à l'écho des énormes baffles des studios, dont on reçoit les vibrations physiquement, comme à un concert des Who. Barthes, consulté, restait perplexe – pourtant, qui a entendu son inoubliable « grain de voix » sait le retrouver dans ses écrits. Mais on se dit que la voix de Rimbaud *ne peut pas ne pas* s'entendre dans un texte aussi puissant qu'*Une saison en enfer* : non comme souffle causaliste du golem, mais parce que *plus c'est écrit, plus on entend la voix*. Artaud : « La vie rend un son. »

La voix, sans doute, structure différemment les textes littéraires et la correspondance africaine, pas *écrite* ; mais je l'entends encore, relation autre au symbolique, éloignée dans l'abandon, le silence, la réalité : son écoute engage à admettre l'intégrité de la personne et du destin, et non plus à distinguer, pour célébrer l'un et condamner l'autre, « les Deux Rimbaud » (de J.-M. Carré) – et sa kyrielle : « le Double Rimbaud » (de Segalen) ; « les deux aspects d'Arthur Rimbaud » (par Lucien Lagriffe, 1910) ; « la double personnalité d'A.R. » (par Jules de Gaultier, 1924) ; le poète et le réfractaire (selon Hugo Ball) ; ni même la période lunaire, puis la période solaire (selon Henry Miller) ; à ne plus opposer fondamentalement l'Ardennais à l'Éthiopien, le « voyant » de Renée au « voyou » de Fondane – le voyant au non-voyant, etc. Dans mon calepin je dessine deux tombes, côte à côte : « Arthur Rimbaud, poète, 1854-1875 », et « Arthur Rimbaud, explorateur, 1875-1891 »⁽⁵⁸⁾.

Avec l'ascension rapide du soleil, je suis surpris par la terre rouge du plateau de Harar : cultivée de façon traditionnelle, elle est extrêmement fertile : il suffit de planter pour que tout pousse⁽⁵⁹⁾ ! Partout, du maïs, du *cat*, des citronniers, du café dont je saisis quelques grains verts au passage de la voiture. En s'installant à Harar, Rimbaud ne parlait de ce pays qu'en phrases concessives négatives : « Le pays [n'est pas] infertile. Le climat (...)

non malsain » ; « Le pays n'est pas déplaisant » ; pas « entièrement sauvage »¹². C'est à partir de septembre 1881 qu'il commence à rouspéter positivement : « Je continue à me déplaire fort dans cette région (...). Le climat est grincheux¹³... » Le climat, ou son humeur ? Rimbaud écrit plus tard, en 1886, de Tadjoura, que l'Abyssinie est « la Suisse africaine ». Il aurait pu lire cette formule dans le livre d'Achille Raffray sur l'Abyssinie (1876) : « L'Abyssinie est la Suisse de l'Afrique. » Mais c'est un cliché des voyageurs en ce pays⁽⁶⁰⁾. Ne pas confondre Ogadine et Engadine ! Pourquoi Rimbaud se contredisait-il sur le climat, et pourquoi faut-il qu'il soit éloigné de Harar pour retrouver l'unanimité des voyageurs sur ce point, que résume Raffray : « L'image poétique d'un printemps perpétuel est ici une réalité » ?

Nous arrivons enfin en vue de Harar, la cité millénaire ; on arrête les moteurs. Quand Rimbaud, à Aden, entendit Bardey et Dubar évoquer cette ville mystérieuse⁽⁶¹⁾, il les pria « instamment » de l'y envoyer. Vue de loin, Harar étale son amas de maison brunes à terrasses et ses bâtiments blancs, entourés de remparts fauves. Elle se détache en relief sur le vert environnant d'une succession de champs qu'on appelle ici jardins¹⁴, et qui s'étendent dans la campagne jusqu'à la ligne lointaine des montagnes, le Condoudo que signale Rimbaud, ce sommet plat où errent, dit-on, les chevaux en liberté. Point de vue, nœud des récits. Burton : « de loin, la ville a l'apparence d'un champ fraîchement labouré aux énormes mottes de terre ». Bardey : « Nous atteignons une éminence d'où nous apparaît soudain la masse rougeâtre que forme la ville d'Adaré ou Harar, bâtie sur une colline allongée. »

On dirait que les pistes ne mènent pas aux villes, mais que la ville a été posée là comme une halte mythique pour celui qui parcourt infiniment les pistes. Nous approchons de Bab-el-Fouth (porte de la Conquête), un arc de triomphe en pierre friable, comme en os raclé, orné de motifs arabes, et qui marque moins pour moi le terme d'un voyage que le point lumineux d'une cosmogonie, l'entrée dans l'inconnu, le passage irréversible dans une autre dimension – et nous entrons dans Harar par la porte occidentale, comme le Bouddha à Bénarès.

Notes

- [1.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*
- [2.](#) Aux siens, Le Caire, 23 août 1887 ; « ennuis » et « privations » (Harar, 26 août 1883 ; etc.).
- [3.](#) Aux siens, Aden, 15 janvier 1883.
- [4.](#) Aux siens, Le Caire, 23 août 1887.
- [5.](#) Aux siens, Harar, 25 mai 1881.
- [6.](#) Harar, 6 mai 1883.
- [7.](#) À P. Demeny, 15 mai 1871.
- [8.](#) À P. Demeny, 15 mai 1871.
- [9.](#) *Ibid.*
- [10.](#) *Ibid.*
- [11.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*
- [12.](#) 13 décembre 1880 ; 15 janvier 1881 ; 15 février 1881.
- [13.](#) 2 septembre 1881.
- [14.](#) « Je pourrais peut-être y acheter des jardins » (5 mai 1884).

3

*Parler n'a trait à la réalité des choses que
commerciallement.*

Stéphane Mallarmé.

OceanofPDF.com

Du lieu

Il y a des villes, comme Istanbul ou Babylone, qui sont construites au bord de la mer, au long des fleuves. Harar est une ville sans eau, sans fontaine, une ville de terre, une ville sans mémoire où tout se renouvelle lentement dans l'identique – une ville pour Rimbaud qui voulait oublier. Il y a des villes que rien, aucune raison, ni bonne ni mauvaise, n'oblige à exister : celles-là conviennent au voyageur perpétuel que fut Rimbaud, pour qui personne ni nulle part ne sont plus nécessaires, pour qui tout est désormais contingent. Il y a des villes qui ont grandi sous la protection d'un miracle, comme Jérusalem ou La Mecque. Mais Harar ne possède pas de prodige ni de miracle d'aucune sorte : c'est une ville sainte sans histoire sainte. Elle convient à l'errance de celui qui cherche toujours plus loin « le lieu et la formule¹ », elle est le lieu « flagrant et nul ». Pour que vive une ville, il lui faut un totem. La pierre noire, le colisée, la tour Eiffel. Afin que les gens sortent, et tournent autour. Pour qu'ils mettent leurs plumes, et dansent. Harar est une ville-tabou, une ville qui convient à un voyageur déplumé comme Rimbaud, à celui qui ne cherche pas le centre, mais se déporte sans cesse vers la périphérie, une ville poussièrre qui pousse au désert.

Il y a des villes qui s'ouvrent au vent du large, comme Dakar, des villes qui parfument leur île et la mer alentour, comme Zanzibar. La sensation dominante, associée aux couleurs brunes, que procure Harar est d'ordre olfactif : Harar en terre cuite au soleil, privée d'égout et de cours d'eau, dégage une puissante odeur fétide que, dans les ruelles, les galettes sans levain qui dorent sur la pierre chaude, les senteurs des clous de girofle et les grands poivriers ne suffisent pas à masquer. La ville nous prend par son haleine, lourde exhalaison de la vie resserrée entre les blocs de terre sèche ; et, à la nuit tombante, sa fausse vitalité putride, sortant des orifices de pierres surchauffées, semble s'élever jusqu'à la froideur des étoiles. Harar

est une ville excrémentielle – non pas, à vrai dire, au sens d’une répulsion, mais dans une sorte de bien-être enfantin, un lieu d’aisances. Pour un peu, on s’y promènerait le nez coiffé d’un de ces cornets remplis d’herbes odoriférantes en usage pendant les grandes pestes. Mais ces odeurs fortes plaisent à celui qui maudit les salons et hume à chaque instant le signe le plus sûr de l’éloignement de la « métropole crue moderne² ». Rimbaud réserva aux littérateurs l’interjection suprême de la langue française, qui compose même entièrement une lettre à Verlaine d’avril 1872 : ce mot n’apparaît pas dans la correspondance africaine. Il ne surprendrait pas, pourtant, surtout si l’on songe à ce que fut Harar après la bataille de Shalenko, quand la région était ravagée par les guerriers de Ménélik, la famine, les maladies, théâtre de la souillure où Rimbaud arrive désespéré, exténué – poursuivi par la guigne et les créanciers de Labatut : il fallait avoir le cœur bien accroché pour revenir dans les décombres et la puanteur de la ville³, où les soldats de Ménélik entassés « laissaient partout, note Borelli, des déjections et d’innombrables débris de bœufs », tandis que les meutes de chiens, sous le regard indifférent des sentinelles amharas, dévoraient les corps des Gallas morts de faim⁽⁶²⁾.

Dans les lettres de Rimbaud, le sarcasme demeure, l’obscénité disparaît. C’est sans doute qu’il ne pense plus à provoquer. Harar aux murs borgnes serait le royaume des aveugles : rien que de l’ocre à songer, de la terre sèche à palper, des odeurs à toucher, rien que le ciel à deviner dans la ville braille.

La Land Rover, avec la caméra montée sur pieds à l’arrière, ressemble à une automitrailleuse – empêchée bientôt d’avancer par la foule grandissante d’enfants, vêtus de sacs à grains et criant *bakchich, farengi, Rimbo house !* Une église abyssine⁽⁶³⁾ domine la place Makonnen – le *ras* qui, selon la métaphore égyptienne, « eut à manger » le pays de Harar, dont il fut gouverneur, fidèle au roi Ménélik⁽⁶⁴⁾. À gauche, devant l’ancien *guêbi* du *dedjazmatche* Makonnen, s’élevait la maison de l’agence Bardey – « Viannay, Bardey et Cie » –, la seule à un étage, que Bardey loua en arrivant au gouverneur égyptien Raouf Pacha. « Arthur Rimbaud et

Constantin Righas habitent le premier étage, éclairé par deux fenêtres », précise-t-il dans *Barr Adjam* ; le rez-de-chaussée constituait le magasin. Lorsque les troupes égyptiennes évacuèrent la ville, le délégué anglais choisit leur maison pour résidence éphémère, sur laquelle flotta le drapeau britannique – tandis que Rimbaud courait le désert avec sa caravane⁽⁶⁵⁾.

Je la vois, cette maison disparue, à l'image des autres, avec leurs murs de pisé, le toit plat de torchis, fraîches à l'intérieur en raison des murs épais. « Dans les bois qui supportent son plafond de roseaux recouverts de terre battue, de nombreux oiseaux rouges volettent sans s'inquiéter des gens. » Dans l'ombre, où circulent les perce-oreille tombés des plafonds et les fourmis grises à dos plat, ont dû s'entasser les peaux de bœufs et de panthères, l'ivoire ravi aux éléphants de l'Ogaden ou du pays Gouragné, les grains odorants du café harari, les okiètes de musc, que les Abyssins recueillent en raclant le ventre des civettes, l'or en bracelets ou en poudre, le *Wars*, cette poudre précieuse comme du safran, utilisée pour la teinture des vêtements et que les chefs du Sidamo ou du Ouaglala falsifient avec du fer. « On vient en curieux des tribus lointaines, note Bardey. Tout le monde paraît content. C'est la lune de miel entre la factorerie et toute la région. » La noce n'a pas duré. Mais, à la fin de 1883, à la liquidation de la société, les agences d'Aden, de Harar et de Zeylah disposaient d'un actif important. Aujourd'hui, devant l'ancien magasin, des jeunes gens vendent Lénine, le Petit Livre rouge et des séries noires. J'ai vu circuler quelques thalers, ces belles grosses pièces d'argent qui sonnent et trébuchent dans les lettres de Rimbaud pendant dix ans, cette monnaie, frappée à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche, qui avait cours au siècle dernier et qui a donné son nom au dollar ; ils subsistent encore parfois, dans la campagne, où les paysans les appellent des « martrèzes ». Sancerni m'emmène dans un estaminet, un *bounabète* obscur où l'on boit à toute heure le café de Harar : c'est du royaume de Kaffa, non loin au sud, que le café tient son origine, comme son nom l'indique ; les Arabes le chargent et le transportent à Moka, en face, où le café éthiopien compose le café d'Arabie ; je contracte instantanément l'habitude de prendre une tasse de cette liqueur très noire, – les grains étant grillés, non torréfiés, selon l'usage local : divin café –, « maudits cafés⁴ », s'écriait Rimbaud, parce qu'il était payé en café par l'administration, contre l'emprunt forcé de ses thalers ! « Maudits cafés » ! parce que celui qu'il

achetait pour le revendre était mélangé de terre : « une ordure grattée des sols des maisons Hararies⁵ » ! Et Rimbaud souhaite au gouverneur « de riches caravanes de café pourri⁶ »... Divin café, dont le goût reste toute la journée dans la bouche.

Dans une ville inconnue, on avance lentement. Caméra sur l'épaule, micro à bout de bras, l'équipe s'engage dans un dédale de ruelles, coupées par endroits de véritables seuils de roches, au travers d'un amoncellement de maisons carrées et à terrasses, en marne sèche, regorgeant d'habitants. À Harar (quarante ? ou soixante-quinze mille citoyens, estimation délicate, car la population augmente, contenue dans les murs de la ville), la foule est dense mais presque immobile. Seuls les enfants courent. Dans chaque coin ombragé, un infirme somnole. Les mendiants chrétiens s'appuient contre le mur de l'église. Comme au temps de Rimbaud, les malades gisent dans les rues – ils y étaient à l'époque abandonnés systématiquement, jusqu'à ce qu'ils se rétablissent, ou meurent. Ainsi, ils étaient la proie favorite des fauves qui réunissaient à pénétrer dans la ville, la nuit, malgré les remparts, comme le raconte Paulitschke dans son livre (*Harar*, 1888). Dans la ville comme dans toute la région, les hommes mâchent des feuilles de *cat* – Rimbaud « expérimenta sur lui-même⁽⁶⁶⁾ » cette plante au goût de réglisse, verte, stimulante, dont on « broute » les pousses. Partout, des Noirs aux dents vertes. La joue grossie d'une boule de *cat*, ils chiquent le temps.

Soudain, Ato Chami, le vieux conteur oriental, sort de l'ombre où il nous reçoit. Dans sa maison fraîche et enfumée, la femme, telle l'ancienne esclave, apporte la meule pour le *tief* (céréale), la jarre où fermente la bière éthiopienne, le *talla*... *Salam aleikoum*. Ato Chami nous offre le café rituel – le premier pour les hommes, le deuxième pour les femmes, le troisième pour les serviteurs. Puis le conteur s'illumine en même temps que les projecteurs ; le numéro d'Ato Chami dans son gourbi est très au point. Sur une vieille carte de Harar, il désigne l'emplacement des divers domiciles supposés de Rimbaud ; il évoque ensuite un chant traditionnel, quoique modifié à notre intention, célébrant la présence du poète à Harar ; puis il

sait attiser l'intérêt – mon incrédulité emportée par le plaisir qu'on lui donne à le croire – que je manifeste pour l'anecdote qu'il rapporte au sujet de Rimbaud et sur laquelle il promet d'entreprendre des recherches – mais cette fois, il faudra payer : deux nonagénaires de ses amis se souviennent d'un Européen qui les chassait violemment, quand ils étaient tout gosses, et qu'ils venaient le déranger dans la cour de sa maison, à l'entrée de la ville ; ce Blanc, ils le surnommaient en amharique l'*hiraregna*, littéralement l'*irascible*. Cela me rappelle que Rimbaud, à Aden, était surnommé *Karani*, le « méchant », par les trieuses de café. Cette anecdote est probablement controuvée ; mais elle correspond à Rimbaud, solitaire, intraitable avec tout le monde comme avec lui-même, à celui qui voulait jadis « devenir un très méchant fou », dont Verlaine dénonçait les « méchants desseins », et qui expédie de Harar ou d'Arabie ces lettres « méchantes » que je préfère aux autres – « J'ai répudié cette femme sans rémission ! »⁽⁶⁷⁾.

J'ai cru au récit de notre vieux roublard, à la découverte d'une trace inconnue, au miroitement d'une image – à un autre mirage. Dans la pénombre revenue, je songeais aux sempiternelles difficultés que rencontrait Rimbaud, à la patience infinie dont il devait faire preuve, aux ruses permanentes qu'il devait déjouer, aux tracasseries insensées de sa vie quotidienne. Le pire moment de détresse, point culminant de son expédition d'armes en 1886, fut certainement pour lui la rencontre avec Ménélik.

En soutenant le regard malicieux d'Ato Chami, je vois apparaître Ménélik, triomphant, athlétique, vêtu d'une immense cape noire brodée recouvrant un amas confus de linge blanc, coiffé de son chapeau noir de *Quaker* à larges bords qui laisse voir un foulard de soie noué autour de sa tête – devant Rimbaud n'offrant qu'un masque de souffrance et de dureté. Ménélik, qui veillait en personne sur tous les commerçants de son royaume et constituait à lui seul une sorte de Bourse du Commerce, fait valoir qu'il n'a plus besoin d'armes après sa victoire, temporise, puis exhibe une reconnaissance de dettes de Labatut. D'autres créanciers surgissent ; c'est la foire d'empoigne, la forêt de Bondy. Rimbaud est obligé de céder son matériel sans réaliser de bénéfice. « Je suis convaincu que le Négous m'a volé⁷... » Il a trouvé en Ménélik plus fort que lui. Rimbaud casse, mais ne plie pas. Le Négus était plus malin ! Roué pour le commerce. *Le roué des roués !*

Trop honnête, Rimbaud, pour être commerçant ! Intransigeant quand il faut être souple ; pas dupe et indigné, ne sachant pas profiter de ses expériences, tirer parti de ses échecs ; compatissant même, et comprenant les raisons des autres ; et malchanceux ! « En affaires, dira Segalen, je lui trouve un défaut capital : il a échoué. » Le bon vendeur est celui qui imagine Ménélik tout nu ; lui, il était tout nu devant Ménélik. Rimbaud fut un caravanier hors pair. Mais comme diplomate : zéro pointé. Il avait des idées et il savait compter ; cela ne suffit pas pour faire un commerçant : Rimbaud *n'aimait pas vendre*. Mais il avait eu l'idée. Comme toujours, dans sa vie. Seulement l'idée.

Nous descendons la rue Arthur-Rimbaud – les plaques ont été arrachées, rue du poète oublié, rue sans nom – qui mène au centre de la ville, à la place du marché, *faras magalah* (marché des chevaux), ou *souk magalah*. Elle était autrefois entourée d'un mur élevé, percé d'un côté par une grande porte surmontée de deux lions et clouée de queues d'éléphants ; les soldats ouvraient la porte à l'aube, et les marchands (*Nagadiés*) déferlaient dans la ville. La « maison Rimbaud », avec la mosquée principale, domine la place : maison indienne à façade de bois et dont les poutres intérieures, dominant un bel espace ovale, indiquent la date de construction : 1900 ! C'est sans doute parce qu'elle est la plus belle maison de la ville qu'elle est offerte au « touriste naïf⁸ », en fausse piste sublime, hommage à un nom inconnu revenu confusément célèbre, et glorifiant la ville en retour. On peut faire son marché avec une caméra : on verrait quelques instants les images des femmes arrivant des villages voisins, en file indienne, leurs produits sur la tête, et que l'on reconnaît d'après leurs vêtements : les unes, des Gallas pour la plupart, revêtues d'étoffes bariolées, coiffées d'un long fichu ; d'autres, les Argobas – parmi lesquelles Rimbaud aurait pris femme –, plus féroces dans leurs tuniques kaki ; on verrait les marchands aux vêtements rapiécés assis en tailleur devant de petits tas de grains de café rouges ou des bottes de *cat* ; on ferait un gros plan sur ce vieux Noir aveugle, une canne de bois derrière le cou passée sur les épaules, les bras ballants de part et d'autre ; cette femme aux cheveux impeccablement nattés qui déambule en minaudant sous son parasol de vannerie. On ferait une provision d'images...

« Assez vu ! » Mais si l'on vit un matin dans le brouhaha du marché de Harar, on ne l'oublie jamais, pour avoir respiré les odeurs emmêlées – comme si l'on perdait l'odorat en Europe –, pour s'être laissé prendre dans la foule, serrée comme un épi de maïs, qui tournoie lentement parmi les étalages, armée de grandes cannes à sucre.

Cette devanture de quincaillerie, c'est Rimbaud et son bazar grec ! où l'encens d'Arabie se mêle aux casseroles, aux *matads*⁽⁶⁸⁾, aux colifichets, à ces pièces de coton, d'*aboudjedide*, dont se couvrent encore les paysans. On pousse une porte, on monte un escalier chancelant : un boutiquier félin somnole parmi les miroirs de pacotille, pots de terre, fauteuils à deux places taillés dans la masse ; dans une bassine ou une *counna*, récipient en paille tressée, s'entassent des « rouleaux magiques », les *dabtaras*, des livres manuscrits à l'encre rouge et noire, sur parchemin ou peau de gazelle, à reliure de bois ou couverture de peau de chèvre : corans ou livres en langue *ge'ez*, la langue liturgique des orthodoxes. Par la fenêtre, le marché, lumineux, silencieux. L'agence Bardey, vers la place Makonnen, en haut de la ville, c'était 1880, l'espoir ; mais le marché, c'est la fin de l'aventure, 1890, le dérisoire et le tragique. Après son emploi subalterne au comptoir de Bardey, Rimbaud rêvait encore : « J'aurais, avec ces économies, un petit revenu assuré⁹. » Et il rêvait toujours, avant son expédition d'armes : « J'espère bien que cette affaire réussira (...). Si le roi me paye sans retard, je descendrai aussitôt vers la côte avec environ vingt-cinq mille francs de bénéfice¹⁰. » C'est Perrette et le pot au lait. Il a tout essayé, puis s'est résigné, dans les derniers mois de sa vie, à ne plus faire fortune rapidement. Travaillant à son compte et avec César Tian, négociant d'Aden, il achète et vend n'importe quoi, court les pistes et les marchés en pure perte. Rimbaud détaillant ! « Ci-joint duplicata facture casseroles. » Il dit lui-même : « mon bric-à-brac », ou « mes camelotes »¹¹ ! Alfred Ilg raille sa « maladie bazaristique », se moque des marchandises invendables que Rimbaud lui confie : chapelets, croix, au moment où Ménélik s'efforce d'éloigner les missionnaires ; bloc-notes proposés à une population analphabète ; perles Decran et Cie – pourquoi pas des « tire-bottes », ironise Ilg, qui se moque aussi du « bazar à treize sous » de Brémond, un autre négociant. Mais Alfred Ilg lui-même avait importé, un an et demi auparavant, des chromos

de la Madone Sixtine de Raphaël⁽⁶⁹⁾. Tous égarés, fourvoyés, en fin de compte. Chute de la fable, version tragique : Rimbaud amputé, à Marseille, quelques mois plus tard, sur son lit d'hôpital, écrivant – « Adieu mariage, adieu famille, adieu avenir¹² ! ».

Atteint par « la soif fatale de l'or » dont il parlait dans *Jugurtha*, poème latin écrit dans sa quatorzième année, Rimbaud devint au Harar un négociant « très parcimonieux et très acharné », selon les frères Righas interrogés par Segalen. « On devient de plus en plus avare, ici, c'est affreux¹³. »

« J'aurai de l'or ! » L'exclamation symbolique d'*Une saison en enfer* prend toute sa mesure dans la réalité immanente des huit kilos d'or que Rimbaud porte dans sa ceinture, au Caire, en 1887, et qui, dit-il, lui « flanquent la dysenterie ». En 1884, quittant Harar pour Aden, il portait déjà sur lui douze à treize mille francs – « on est obligé de traîner son pécule avec soi et de le veiller perpétuellement¹⁴ ». L'insécurité et les dangers réels rendent nécessaires les précautions que prend Rimbaud. Mais on pense à sa mère, la dame en noir, qui portait constamment sur elle, dans une poche marsupiale, son argent et les reconnaissances de dettes de ses débiteurs, pendant les deux dernières années de sa vie⁽⁷⁰⁾. Rimbaud a *de qui tenir*, en effet : pour ramasser les « rondelles rédemptrices¹⁵ », il retrouve l'âpreté au gain qui caractérise sa mère, Vitalie Cuif, « veuve Rimbaud », et toute la famille maternelle des Cuif, paysans ardennais enracinés dans leurs terres du canton d'Attigny, à Roche. « Recommandation de maman, lui écrivait Isabelle en 1891 : aie bien soin de ton argent et, si tu reviens, prends bien garde, pendant ton voyage, de le perdre ou de te le faire voler⁽⁷¹⁾ ! »

En Abyssinie, sobre et sombre, Rimbaud est *redevenu Cuif*. Sans doute, il n'avait jamais cessé de l'être, soucieux toujours de rentabiliser ses démarches, quand l'écolier fort en thème – et en tout – visait le palmarès. Mais l'argent prend dans la correspondance africaine la place qu'il occupe dans la vie de sa mère. Maintenant, ils parlent le même langage – « tu n'as qu'à te réjouir avec moi. Je sais le prix de l'argent ; et, si je hasarde quelque chose, c'est à bon escient⁽⁷²⁾ ». Hormis les relations d'« affaires », c'est à sa

mère et à sa sœur que se destinent exclusivement les lettres d'Afrique et d'Arabie. À la place d'une formule affectueuse, beaucoup s'achèvent sur un « salut prospère »¹⁶. Rimbaud écrit dans la langue maternelle. C'est pourquoi sans doute nous nous faisons de lui l'image excessive d'un négociant, aux propos douloureux et ennuyeux, amassant difficilement roupies et thalers – c'est parce qu'elles sont « aspirées » par leur destinataire, comme dictées par la mère : le fils parle à sa mère de ce qui l'intéresse, dit ce qu'elle attend de lui – mariage, richesse, situation –, tend à se conformer à l'idéal de sa mère pour lui ; mais le fait est nouveau, et sans doute pas un hasard⁽⁷³⁾. Plus encore, Rimbaud manifeste en Éthiopie les caractéristiques des Cuif d'Attigny : l'orgueil qui ne supporte pas de devoir quelque chose à quelqu'un, une volonté qui est entêtement dans l'erreur, une ténacité inflexible, le souci de respectabilité, l'honnêteté scrupuleuse, la tendresse interdite. Sous le soleil des tropiques, un Rimbaud ténébreux.

« ... fumer surtout ; boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant¹⁷ » ! Aux frasques de la *Saison* succède une sévérité intraitable pour soi : « Je ne bois que de l'eau absolument, il m'en faut pour *quinze francs* par mois ! Je ne fume jamais¹⁸. » « Il était très sobre, ne buvait jamais d'alcool, témoigne Righas ; du café seulement, à la turque, comme on fait dans ce pays. » « Je m'habille en toile de coton : mes frais de toilette ne font pas cinquante francs par an¹⁹. » Il confectionnait lui-même, se souvient Ottorino Rosa, ses « habits de cotonnades blanches américaines » (« un simple pantalon de toile et une chemise de coton » ; « Je suis d'ailleurs toujours mal habillé »²⁰), et « vivait en indigène : le lieutenant Harrington, résident anglais de Zeilah, en le voyant dans cette bizarre tenue, le prit pour un simple ouvrier maçon », et Augustin Bernard disait qu'« il avait plus l'allure d'un pauvre bougre d'Arménien ou de Grec que d'un Français ».

La même sévérité pour les autres. Ilg lui reproche « de ne jamais donner des provisions suffisantes. Il n'y a pas une seule caravane qui ne soit arrivée affamée et sans que tous les domestiques soient dans un état déplorable, et tout le monde se plaint de vous bien amèrement⁽⁷⁴⁾ ». « Je marchais avec

toute l'économie possible²¹ » – n'emportant, pour toute nourriture, qu'une poignée de *dabokolo*, un mélange de céréales, dans sa veste, et du riz cuit à l'eau dans les poches de sa selle : « J'évite avec soin tous les frais inutiles²² » !

Pendant ses grands voyages en Europe et à Java, il n'avait pour ainsi dire pas écrit à sa mère : notamment, parce qu'il la fuyait... On dirait que c'est l'éloignement à l'extrémité du monde connu alors qui rend possible la ressemblance à la mère. La distance est même condition du dialogue : insoumis et révolté à ses côtés, il se rapproche d'elle au loin, en s'éloignant : « Je pense à vous, je ne pense même qu'à vous²³ » ; « La seule chose qui m'intéresse, ce sont les nouvelles de la maison » ; « je prends plaisir à penser que vos petites affaires vont bien. Si vous avez besoin, prenez ce qui est à moi : c'est à vous²⁴ ». Ces lettres nées, en somme, de l'incommunicabilité composent une demande d'amour camouflée qui, toujours restée sans réponse, contribue à l'éloignement. Il nous manque les réponses de ce dialogue renoué avec la « mother », quoique l'on puisse en déduire quelques-unes⁽⁷⁵⁾ ; mais leur absence, leur perte, comme une voix lointaine inaudible, est le signe juste de cette correspondance de deux voix qui ne se rencontrent jamais.

Malgré sa présence diffuse, j'ai le sentiment que Rimbaud, à Harar, est absent de tout lieu : des maisons où il vécut et qui furent emportées par les pluies, des boutiques et du marché où chevauche notre imaginaire, autant que de cette maison inventée, « *Rimbo house* » ! qu'il eût peut-être aimé habiter, qui représente son imaginaire à lui, son château poursuivi⁽⁷⁶⁾.

Puis-je seulement me représenter l'absent, le fugitif ? « S'il est tellement difficile de se représenter Rimbaud (et d'abord physiquement), n'est-ce pas parce que nous éprouvons à le lire la vaine obsession qui fut la sienne : voler un jour, en même temps que le feu, sa propre image⁽⁷⁷⁾ ? » Rimbaud n'est certes pas ce troubadour en costume oriental, moustachu et rasé de près, jouant de la harpe abyssine et semblant pousser un soupir à faire gémir tout le Bosphore, tel que l'a dessiné sa sœur Isabelle en 1893 – ce qui

inspira à Verlaine un sonnet à cent sous : « Je t'admire en ces traits naïfs de ce croquis⁽⁷⁸⁾ » !

« La vie d'un poète est celle de tous », affirmait Nerval⁽⁷⁹⁾. Mais Rimbaud est seul : adolescent et poète, il ne se voulait pas le premier, mais l'« autre ». En Abyssinie, il se sent toujours « barbare », comme Ovide en exil chez les Gètes. Il manifeste encore une singularité, son énigme. Quand les carabiniers de Massaouah, qui l'appréhendent le 5 août 1887, le conduisent dans le bureau du consul, Alexandre Merciniez, celui-ci s'empresse d'écrire à son collègue d'Aden pour se renseigner sur le « sieur Rimbaud, soi-disant négociant », un « individu dont les allures sont quelque peu louches »⁽⁸⁰⁾.

En réaction contre le portrait légendaire que développa Berrichon, Rimbaud a été souvent rapetissé, normalisé, considéré comme un négociant parmi d'autres, selon les apparences. Mais il y a toujours une différence trouble qui le désigne, une étrangeté, au sens ancien de celui qui vient de l'autre côté, après une traversée des mers. « On voudrait bien vous aider, lui écrit un correspondant, mais vous êtes tellement bizarre. » Rimbaud – cet « extraordinaire original », disait Savouré⁽⁸¹⁾ – *diffère* en effet des quelques Européens qui vivaient alors en Afrique-Orientale. Comme dans un roman balzacien, les personnages secondaires abondent. Dans le groupe des négociants, chacun a sa personnalité. Rimbaud est pris dans leur réseau ; l'un d'entre eux. Mais les mieux connaître ferait apparaître son individualité extravagante. Je les vois comme dans un de ces vieux albums Félix Potin où l'on collait les « célébrités contemporaines » : Brémond, le doyen ; Éloy Pino, ancien commandant du brick *Orénoque*, capitaine au long cours, comme Labatut, qui fut tout à fait par hasard le « premier trait d'union entre Ménélik et l'Europe » ; les frères Bienenfeld, Vittorio et Giuseppe, originaires de Trieste, et leurs associés italiens, Ottorino Rosa et Pietro Felter ; Armand Savouré⁽⁸²⁾, le plus louche et le mieux implanté ; ou Laffineur Ernest, épicier de Fécamp. Un original : Bidault, photographe ; « il vit toujours dans la contemplation²⁵ », ironise Rimbaud. Mais quand on les a nommés, que faire d'eux ? Un son et lumière ? Ils ont en commun l'art des situations, l'absence d'états d'âme ; aquatiques ou terriens, ils sont tous plus ou moins marrons. Les deux citoyens helvétiques, Ernest Zimmermann

dit Zimpi, mécanicien, et surtout Alfred Ilg, véritable numéro deux de l'histoire, tête cubique à cheveux en brosse, lunettes d'écaille et grandes moustaches en guidon de vélo, l'ingénieur devenu « Premier ministre » de Ménélik, *Bihoadded*, se signalent l'un et l'autre par leur honnêteté à toute épreuve et un égal manque de subtilité⁽⁸³⁾.

On peut regretter que Rimbaud n'ait échangé qu'une lettre avec le jeune Léon Chefneux, futur consul général d'Abyssinie, « intelligent, fin, aimable », selon Scarfoglio. Son patron d'alors, Paul Soleillet, pourrait faire l'objet d'une monographie à l'anglaise : « Soleillet ne s'occupe que de son nom », insinue une note secrète des Affaires étrangères (due à Savouré ?) ; il aurait eu raison – il nous est sympathique par son nom déjà –, mais il s'occupait en réalité de beaucoup d'autres choses : l'auteur de *Voyages en Éthiopie* et *Obock, le Choa, le Kaffa*, le « fameux voyageur du Sahara algérien »⁽⁸⁴⁾ qui eut le premier l'idée du chemin de fer transsaharien, est à lui seul à l'origine du protectorat français de la côte des Somalis : durant des mois, il hissait le drapeau français dans la fournaise des côtes de la mer Rouge, au grand dam des Anglais qui, de leurs bateaux, dans les longues-vues, voyaient ce drapeau qu'ils avaient descendu la veille réapparaître le lendemain à un autre endroit. « Le but de tous mes voyages depuis dix-huit ans est d'ouvrir des voies », écrivait – en vain – Soleillet au ministère de l'Instruction publique le 30 janvier 1883. Rimbaud s'était défini ainsi, bien avant de faire du négoce. Comme lui, Soleillet connut les pires ennuis. « Les mille fusils Remington » qu'il avait importés, note Rimbaud²⁶, « gisent encore après dix-neuf mois sous l'unique bosquet de palmiers du village ». Ils avaient envisagé de former ensemble la caravane d'armes pour Ménélik ; Soleillet, le 9 septembre 1886, à Aden, mourut terrassé, comme son nom l'indique, par une insolation. « Feu Soleillet », dit Rimbaud amèrement. Mais la différence ? avec Rimbaud – c'est qu'on n'a pas le désir d'écrire un livre sur ces personnages navrants ou pittoresques. Ce n'est pas parce que Rimbaud a cessé d'être poète qu'il continue d'intéresser ; c'est parce qu'il n'était pas tout à fait le « soi-disant négociant ».

Les explorateurs ? Rimbaud les laisse derrière lui, comme Borelli sur la route de Harar quand Rimbaud galope pour se faire payer par Makonnen.

S'il a rencontré, au début de son séjour, le capitaine Cecchi ou le marquis Antinori, ils n'ont fait que se saluer, en se croisant, selon l'usage. Rimbaud n'a pas recherché leur société : quelques-uns ont séjourné chez lui, à Harar : l'ingénieur Luigi Robecchi-Bricchetti, ou le comte hongrois Teleki, retour d'une expédition au Kenya ; ils se sont souvenus de lui avec curiosité et cordialité ; de même Ugo Ferrandi, auteur de *Itinerari Africani* (1897), et Augusto Franzojj⁽⁸⁵⁾, qu'il a rencontré plus de six mois à Tadjoura ; il n'a pas parlé d'eux.

Elle est bien loin, « l'Ambition, ô Folle ! » qu'il confiait au « Cher Maître²⁷ », Théodore de Banville ; mais la perte d'ambition, donc de modèle, n'abolit pas sa différence ; Rimbaud continue de se sentir distinct, c'est-à-dire seul. « Comme je suis le seul employé un peu intelligent d'Aden²⁸... » Bardey s'en aperçut, qui lui confia son agence de Harar ; et Jules Borelli, toujours condescendant à son égard, déclarait en 1936 : « Ce qu'on ne peut nier, c'est une intelligence au-dessus de la moyenne. » Il a sans doute une autre envergure que les employés d'agence, ses égaux d'un moment, comme Sotiro, le Grec au grand cœur, dont il partageait le goût pour l'aventure, ou comme Pinchard, avec lequel il fit son premier voyage d'Aden à Harar en décembre 1880, sans parler des frères Righas, des gentils, et qui n'étaient pas trop de quatre pour réfléchir. « En fait d'Européens, il n'y a que quelques employés de commerce idiots²⁹ », lance-t-il un jour de dégoût. Mais il les fréquentait ni plus ni moins que les explorateurs, ingénieurs, journalistes, négociants, les diplomates ou les religieux ; il ne s'est intégré à aucun groupe de la petite sociologie des Européens en Abyssinie à cette époque ; comme toujours, il ne se sent pas supérieur, mais singulier. L'intouchable. Tous les témoignages de ces différents groupes s'accordent sur son austérité et sa bizarrerie. Ironique, mais pas arrogant, le révolté d'autrefois s'était même attiré des sympathies fort diverses : orgueilleux et modeste, il avait toujours eu ce don de savoir s'adresser aux plus puissants – au prince impérial ou au Négus – comme aux plus humbles, les ouvriers avec lesquels il aimait parler dans sa jeunesse⁽⁸⁶⁾ ou les indigènes des caravanes. La « sale éducation d'enfance³⁰ » (si éloignée de l'empirisme anglo-saxon et protestant favorable au commerce) et le catholicisme Cuif latent se prolongent dans la

charité, cette *clef* non contradictoire de l'avarice : Rimbaud, commerçant volé, paye les dettes de son associé dont les créanciers prolifèrent, surgissent des buissons « avec des boniments à faire pâlir » : « Ces pauvres gens étant toujours de bonne foi, je me laissais toucher et je payais. » À un certain Dubois qui lui réclame vingt thalers, il paye en ajoutant les intérêts, et lui donne une paire de ses souliers – « ce pauvre diable se plaignait d'aller nu-pieds³¹ ». « Ce “sans-cœur” de A. Rimbaud³² » – comme il signait jadis –, sévère et s'interdisant tout épanchement, serrant à ses hanches la ceinture chargée d'or, peut écrire à sa famille en 1890, en fin de parcours, comme pour demander l'absolution : « Je jouis du reste, dans le pays et sur la route, d'une certaine considération due à mes procédés humains. Je n'ai jamais fait de tort à personne. Au contraire, je fais un peu de bien quand j'en trouve l'occasion, et c'est mon seul plaisir³³. » Alfred Bardey termine ses *Souvenirs* en livrant sa devise personnelle, d'un air de dire « voilà le secret de ma réussite », en montrant la pancarte « C.O.S. – Confiance. Optimisme. Solidarité ». De cette devise, Rimbaud ne pratique guère que la troisième vertu³⁴. Ses lettres ne sont que défiance, pessimisme, et signaux de détresse : S.O.S. Mais charitable, il le fut, dit Bardey : « sa charité était très discrète et large (...) probablement une des bien rares choses qu'il fit sans ricaner ou crier à l'écœurement⁽⁸⁷⁾ ». Ce capital affectif, l'étrange négociant en recevra l'écho sur son lit de douleur, à Marseille : « N'ayez crainte, lui écrit Sotiro, vous n'avez pas de parents, mais vous avez de bons amis. » Savouré, de Harar, lui affirme que le ras Makonnen « ne voit plus que par [lui] » : « il a été très affecté de l'opération que vous avez dû supporter, il nous en a parlé à tous *vingt* fois, en disant que vous étiez le plus honnête des hommes et que vous lui aviez souvent prouvé que vous étiez un *ami véritable*⁽⁸⁸⁾ ». Bienenfeld tente aussi de le consoler : « Une jambe de plus ou de moins, ça ne sera pas celle qui vous empêchera de faire votre route dans la vie. » Et ce billet de Dimitri Righas, rimbaldien *naturel* :

Harar, le 15 juillet 1891.

Mon cher Monsieur Rimbaud,

Set aujourduy saliment que jai reçu votre lettre du 30 mai et du 17 juin sur lequel vous manonsé que on vous a fet l'opération, savedire que on vous a coupé votre jambe et

sama frapé beaucoup insi que tout vot conésance du Harar. J'oré préféré que on me coupe la mien pluto que le votre. Enfin jai vous suit une bone guerison. Moi, depi que vous et parti du Harar, j'ai croi que j'ai perdu le mond. Jai ne sort jammé de se moi que jousque au Zaptie.

Nous passons devant le *Zaptié*, la prison aujourd'hui encore sursaturée... et, à la sortie de Harar, retrouvons la campagne avec ses îlots de *Toukouls* en pisé, aux toits de chaume : les pistes rouges s'en vont dans les jardins, vers la mer lointaine et les noms légendaires, Aden, Ogaden, Sidamo. On sent l'appel des pistes, ou leur silence, et le nom qu'elles promettent, tout au bout. « Sensible à la qualité de sa pacotille, peut-être pas, disait savoureusement Mallarmé ; mais aux paysages bus avec soif des vastitudes et d'indépendance. » À la porte sud de Harar, la porte boudda (du « mauvais œil ») d'où partaient les caravanes, j'ai une sorte de vision fugitive, et la garde comme une carte postale qu'on ne sait pas à qui envoyer. Elle m'est suggérée par ce passage des souvenirs de Bardey : en mai 1881, Rimbaud demande à partir dans le Sud, vers Boubassa. Pour ne pas susciter l'hostilité des indigènes à peu près nus dans leurs peaux de chèvres épilées et rougies, Rimbaud veut se faire passer pour un riche marchand mahométan : au moment de s'en aller à la tête d'un convoi de quelques chameaux chargés de cotonnades, il entoure sa tête d'une serviette blanche en guise de turban, se drape d'une couverture rouge. Il rit lui-même de son accoutrement et, tirant la bride de son cheval, piquant des deux talons, il s'en va « trafiquer dans l'inconnu³⁵ ».

Notes

1. *Vagabonds, Illuminations*.
2. *Ville, Illuminations*.
3. « La ville est devenue un cloaque » (À A. Bardey, 26 août 1887).
4. « Maudits cafés » (À Ilg, 1^{er} mars 1890 et 24 février 1890).
5. 25 août 1883.
6. 20 décembre 1889 ; et encore le 3 octobre 1889 : « une ordure nommée café » ; 20 décembre 1889 : « ce café, toujours très sale et très mélangé » ; 24 février 1890 : « misérables cafés » ; avril 1890 : « vos ignobles cafés » ; 15 juin 1890 : « horribles cafés » !

- [7.](#) À M. de Gaspari, Aden, 9 novembre 1887.
- [8.](#) *Soir historique, Illuminations.*
- [9.](#) Aux siens, Aden, 5 mai 1884.
- [10.](#) Aden, 18 novembre 1885.
- [11.](#) À Ilg, Harar, 7 octobre 1889, et 20 novembre 1890.
- [12.](#) À Isabelle, 10 juillet 1891.
- [13.](#) À Ilg, Harar, 18 novembre 1890.
- [14.](#) Aden, 5 mai 1884 ; et du Caire, le 24 août 1887 : « je ne puis plus transporter continuellement cet argent sur mon dos, c'est trop bête, trop fatigant et trop dangereux ».
- [15.](#) À Ilg, Harar, 16 novembre 1889.
- [16.](#) Ou encore « santé et prospérité » (3 décembre 1885).
- [17.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*
- [18.](#) Aden, 14 avril 1885.
- [19.](#) *Ibid.*
- [20.](#) À Isabelle, 15 juillet 1891 et aux siens, Aden, 15 janvier 1885.
- [21.](#) *Lettre au Bosphore égyptien*, 20 août 1887.
- [22.](#) Aden, 15 janvier 1885.
- [23.](#) Harar, 22 juillet 1881.
- [24.](#) Aux siens, Harar, 6 mai 1883 et 7 novembre 1881.
- [25.](#) À J. Borelli, 25 février 1889.
- [26.](#) Au directeur du *Bosphore égyptien*, Le Caire, 20 août 1887.
- [27.](#) À Th. de Banville, 24 mars 1870.
- [28.](#) Aux siens, Aden, 22 septembre 1880.
- [29.](#) Aden, 14 avril 1885.
- [30.](#) *L'Éclair, Une saison en enfer.*
- [31.](#) À M. de Gaspari, Aden, 9 novembre 1887.
- [32.](#) À G. Izambard, 2 novembre 1870.
- [33.](#) Harar, 25 février 1890.
- [34.](#) Il faut replacer le reproche d'Ilg dans la complication des relations ; Rimbaud lui répond : « Quant au reproche que vous me faites de faire crever de faim hommes et bêtes ».

en voyage, c'est une bonne farce. Je suis au contraire connu partout pour ma générosité dans ces cas. – Mais c'est bien la mesure de la reconnaissance des indigènes ! » (À Ilg, Harar, 11 décembre 1889).

[35](#). Harar, 4 mai 1881.

OceanofPDF.com

4

*Par le mécanisme quotidien de la route,
l'opposition sera flagrante entre ces deux
mondes : celui que l'on pense et celui que
l'on heurte.*

Segalen.

OceanofPDF.com

Le temps

Au pays du commencement du Temps, les Éthiopiens d'aujourd'hui comptent la première heure de la journée à partir de six heures du matin. Nous nous levons avec le soleil, hors du temps des heures comptées, afin d'utiliser la lumière pleinement. Pour mieux connaître un pays, il faut se mêler aux mouvements de ses habitants, se conformer au rythme local, prendre part à une contrainte sociale : chaque matin, Sancerni m'accompagne avec sa Jeep de Diré Daoua à Harar – chacun enveloppé dans une couverture pour se préserver du froid vif des aurores. Au fond des vallées encaissées cheminent déjà des caravanes de chameaux ; les montagnes basaltiques paraissent plus compactes et plus hautes, plus coupantes et plus noires aux lueurs du soleil levant ; ce pourrait être un matin du premier siècle.

Le soleil est au rendez-vous – la seule certitude de rendez-vous. À six heures (donc à une heure, ici) nous partons en « repérages » dans un oued éloigné, qu'un voyageur du siècle passé évoquait à la façon épique des récits des mers du Sud : « Nous nous dirigeâmes à l'est de la ville, à travers des ravins sauvages et dénudés où nous rencontrâmes de grands singes cynocéphales⁽⁸⁹⁾. » Dans les méandres sablonneux de la rivière asséchée, Jeeps et Land Rover dérapent, se livrent à de longues glissades, comme les chamois sur les névés, soulevant des nuages de poussière blanche. Au long des pistes sillonnées et effondrées qu'empruntait Rimbaud, nous sautillons sur les sièges de fer comme sur un cheval au trot. Mais les pistes s'effacent, les sentiers bifurquent, et, dans la montagne, les voitures s'immobilisent, presque verticales, nulle part. Sans Rover on serait perdus. Il fallait cette impasse et la fatigue d'une pourtant si brève expédition pour comprendre physiquement Rimbaud, le croire sur parole lorsqu'il attribue l'origine de ses souffrances aux marches forcées – comme il l'écrit à sa mère en lui demandant un bas pour varices : « Cette infirmité m'a été causée par de trop

grands efforts à cheval, et aussi par des marches fatigantes. Car nous avons dans ces pays un dédale de montagnes abruptes, où l'on ne peut même se tenir à cheval. Tout cela sans routes et sans sentiers¹. » Depuis Aden où il montrait au médecin anglais son genou devenu énorme, il répétait, dubitatif et comme se parlant à lui-même : « Pour moi, cela a été certainement causé par les fatigues des marches à pied et à cheval au Harar². » « L'homme aux semelles de vent » sous un soleil de plomb avait la maladie des grands chemins. Quoi qu'il en soit, par ailleurs, de la syphilis, dont Alfred Bardey écrivait qu'« il en avait les marques incontestables dans la bouche », le « mal français » contracté au début de son séjour et que le docteur Traversi affirme avoir soigné, c'est sur cette route de Diré Daoua à Harar (à six kilomètres à l'ouest de Harar, dans la propriété de Dimitri Righas), que Rimbaud, en janvier 1891, fit une chute de cheval, « se luxa le genou et fut déchiré par un piquant de mimosa... »⁽⁹⁰⁾ – prit rendez-vous avec la mort pour la fin de l'année.

Alors que je contemple le paysage rocailleux à perte de vue, mon regard, soudain, est attiré par une aspérité du terrain, sur la colline, en face. En fixant attentivement cet endroit, je crois apercevoir un homme accroupi, que son immobilité et ses vêtements marron permettent à peine de distinguer de la « steppe d'herbes hautes et de lacunes pierreuses³ ». Avec le « zoom » de la caméra, nous voyons plusieurs hommes et un enfant, entre buissons et rochers, impassibles dans la chaleur. Ce sont les Ogadines que décrivait Rimbaud : « Leur occupation journalière est d'aller s'accroupir en groupes (...) ils sont complètement inactifs⁴. » Machinalement, je consulte ma montre : onze heures trente. – Que faisais-je à cette heure-ci la semaine dernière ? Une course insensée dans les couloirs étouffants du métro. Difficile de réaliser que ces Ogadines sont nos contemporains. Je les vois tels que Rimbaud les a vus, et sans doute tels qu'ils vivent depuis toujours. Ils ne donnent pas l'impression de misère des grandes villes : pas le tiers monde, un autre monde. « La vraie vie », elle est là, peut-être, originelle, dans l'essentiel, liée à la terre avec laquelle ils se confondent, dégagée de tout souci superflu et des besoins nouveaux créés par la société

temporelle qui les considère à travers notre gros appareil optique. Rimbaud a-t-il été tenté d'apprendre d'eux, comme nous pouvons l'apprendre des cultures africaines, à vivre complètement « ici et maintenant », sans l'angoisse ni l'avidité qui produisent notre notion d'« avenir » ? On dirait en souriant : quel ère est-il ? Pour les Ogadines, les jours se suivent et se ressemblent ; toute successivité est abolie et, avec elle, l'écoulement du temps qui nous emmène dans la course au « progrès ». Ils vivent dans un temps suspendu ; le passé n'est pas mort : il n'est même pas passé.

Les Ogadines sont hors temps : Rimbaud les voyait avec son obsession de l'espace : dans l'étendue sans fin, il cherche le lieu. Non plus le lieu et la formule magiques, mais l'Y du lieu introuvable, l'Y que l'on peut entourer au crayon rouge dans ses poèmes – « l'eau noire » : « nul infirme n'y tombait même en songe »⁵ ; « parmi des inconnus sans âge » : « J'aurais pu y mourir »⁶ ; la recherche d'un « cœur pour t'y reposer »⁷. L'Y que l'on retrouve dans la correspondance : le lieu rimbaldien est à la fois quelque part et nulle part. À l'écoute de l'« ici » dans toutes ses lettres, le petit adverbe de lieu se répète comme s'il n'était jamais référé, comme les « ici » d'*Illuminations* – « Rien n'arrive ici (...). On étouffe ici » : Charleville ; « Ce qui m'a ravi ici » : Paris ; « Comment inventer des atrocités ici » : Roche ; « Si tu ne veux pas revenir ici » : Londres ; « Verlaine est arrivé ici » : à Stuttgart. Puis trois fois « ici » résonne dans une lettre d'Alexandrie, trois fois « ici » dans une lettre de Larnaca, trois fois « jusqu'ici » depuis le mont Troodos, deux fois « ici » de Limassol, à Chypre⁸... La première mention de l'Abyssinie apparaît dans une lettre de 1880 postée d'Aden, le 17 août : « Je suis venu ici » ; Rimbaud arrive à Harar : « Je suis ici »⁹ ; il veut partir l'année suivante : « Je ne compte pas rester longtemps ici »¹⁰. » Ici, c'est encore l'Égypte en 1887, ou les derniers jours à Marseille : « j'aurais vite fait ici de prendre le bateau »¹¹. Ce sera le bateau du service d'Aphinar, celui dont il demande l'heure du départ avant de mourir, le bateau déliré, mystérieux, qui l'emporte au non-lieu, au-delà. En tout lieu rêvant de l'ailleurs, Rimbaud semble partout au même endroit, non situé, indifférent. Sa correspondance répéterait-elle à sa façon : « Nous

ne sommes pas au monde¹² » ? Rimbaud se déplace sans arrêt, mais, au fond, il ne voyage pas. « Au revoir, ici, n'importe où¹³. » Ses voyages sont des abstractions.

Je reste coi devant les Ogadines. Laborieux et pressés par le temps, nous sommes les badauds de leur inaction. Mais lui, Rimbaud, incapable d'être-là, qu'est-ce qui pouvait l'exciter, l'aiguillonner⁽⁹¹⁾ ? Rien. Ou sans doute le cafard. Un cafard digne des hivers de la campagne ardennaise, son divertissement favori. Une oraison. Il devait redouter d'en être privé. Aden était « le lieu le plus ennuyeux du monde, après toutefois celui que vous habitez¹⁴ ». À Harar, en arrivant : « Enfin, puissions-nous jouir de quelques années de vrai repos dans cette vie ; (...) puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand que celle-ci¹⁵ ! » À Harar, sept ans plus tard : « Je m'ennuie beaucoup, toujours ; je n'ai même jamais connu personne qui s'ennuyât autant que moi¹⁶. » Qui s'ennuyât ! Le subjonctif dépasse la grammaire, suggère un bâillement, mais plus encore un absolu de l'ennui qui rend à ce mot son sens du xvii^e siècle, non passif, de tourment et d'impatience⁽⁹²⁾. L'ennui, dit Baudelaire, « rêve d'échafaud en fumant son houka ». Mais il y a un ennui rimbaldien : c'est une autre constante de sa vie. Cela ne commence pas en Abyssinie, mais à Charleville, où Rimbaud s'« embête ineffablement¹⁷ ». Son camarade Louis Pierquin dit qu'il s'ennuyait au café Dutorme ; sa sœur Vitalie notait dans son Journal intime, à Londres : « dimanche 1^{er} juillet. Arthur s'ennuie ». L'action n'est pas la sœur du rêve ; l'ennui de Rimbaud n'est pas l'« agir... » dont sourit Mallarmé en soufflant quelque volute de cigare. Gide était fort mal renseigné pour évoquer Rimbaud à Harar « accroupi à l'orientale, passant toutes ses journées à fumer » ! Si Rimbaud s'ennuie, c'est dans l'action, la dépense d'énergie, le dynamisme constant ; il souffre de l'acte d'ennui. Il déploie une activité ahurissante dans cet empire indolent, se donne tout entier, jusqu'à l'épuisement, sans trouver à quoi se vouer vraiment. L'absolu de l'ennui, c'est peut-être même que l'action ne trouve jamais son objet juste, pas plus que Rimbaud ne trouve l'ici exactement. Qu'est-ce qui fait courir Arthur Rimbaud ? Quel but se donne-t-il pour se précipiter sur les pistes ? On croit toujours⁽⁹³⁾ que l'objectif de Rimbaud en Abyssinie est

de s'enrichir. Pas du tout ! Son seul but, *c'est le repos*. Seulement, il fait passer *le travail avant*. – Quelle erreur !

Accumuler de l'argent, en effet, n'est pas le but en soi qu'il se donne : c'est pour lui le moyen d'atteindre le repos. Son programme est clair, il le répète pendant dix ans : « racler, à force de fatigue, de quoi se reposer ». Autrement dit, beaucoup travailler dans l'espoir de ne rien faire : « arriver à vivre de [mes] rentes », « me reposer un peu après de longues années de souffrance » ; « voir arriver mon repos avant ma mort ». Aussi, écrit-il à Isabelle avant de mourir, « je marchais et travaillais beaucoup, plus que jamais »⁽⁹⁴⁾.

Cet objectif réitéré : « vivre de mes rentes », n'est pas non plus un de ces accès de fièvre dont souffrit Rimbaud en Afrique, mais son plus ancien projet d'enfance : « Sapristi, moi, je serai rentier », griffonnait-il dans son « Cahier des sept ans¹⁸ ». Bien entendu, Rimbaud hait, déteste le travail ! « J'ai horreur de tous les métiers. » Mais cette horreur exprimée dans *Une saison en enfer*, et qui imprègne ses lettres d'Afrique et d'Arabie, est liée à l'idée biblique de la punition infligée à celui qui, ayant voulu connaître, a transgressé l'interdit, goûté à l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal ; comme Adam, expulsé du Jardin d'Éden, il est condamné à « gagner son pain à la sueur de son front ». Dans *Une saison en enfer*, le travail, châtiment fatal, est alors associé aux Blancs, à l'Occident chrétien : « Les blancs débarquent. (...) Il faut se soumettre au baptême, s'habiller, travailler¹⁹. » Par réaction, l'oisiveté, l'un des vices raisonnés du voyant, est basse, sale, nègre au sens mythique, insupportable, que lui donne le Blanc : « Oui, j'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis une bête, un nègre⁽⁹⁵⁾. » Le recours à la sagesse de l'Orient étant abandonné, le nègre au « Mauvais Sang » se moque du travail humain : « La vie fleurit par le travail, vieille vérité : moi (...) ma vie s'envole et flotte au-dessus de l'action, ce cher point du monde. » « Jamais je ne travaillerai », crie l'« Époux infernal » à la « Vierge folle »²⁰. « Allons, feignons, fainéantons, ô pitié²¹. »

Déjà, l'« oisive jeunesse, à tout asservie », cette « vie perdue », n'était pas inactive : le passé « nègre » revendiqué (« plus oisif que le crapaud, j'ai vécu partout »), l'avenir « nègre » auquel il aspire (« je serai oisif et brutal »), ont été, dans la période de la voyance et la crise de 1873, l'objet

d'un travail. Si Rimbaud se proclame « oisif », en proie à une « lourde fièvre », c'est parce qu'il a trouvé « sacré le désordre de [son] esprit » : l'oisiveté affiche un rejet des valeurs occidentales, mais plus encore exalte un projet de transformation poétique : « je travaille à me rendre *Voyant*²² ». La Poésie s'est affadie dans la subjectivité, croit-il, parce que « l'homme ne se [travaillait] pas²³. » Aussi, l'expérience du raisonné « *dérèglement de tous les sens* », qui « fut d'abord une étude », nécessitait une « force surhumaine ». S'y appliquant, Rimbaud, dans la lettre datée « Parmerde, Junphe 72 », écrit à Delahaye : « je travaince ». Après lui, viendront d'autres voyants ; comme lui, d'autres « horribles travailleurs ».

« S'il était moins sauvage, nous serions sauvés²⁴ ! » Constatant l'échec de son expérience poétique – « Je suis (...) un nègre. Mais je puis être sauvé²⁵ » –, Rimbaud crut en une rédemption par le travail « nouveau » : « Quand irons-nous, par-delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau²⁶... » Mais toute sa correspondance, constamment et en progression dramatique, certes dans une autre médiation symbolique – écrite en hâte et pour un destinataire –, rend compte de sa rechute, marquée à l'épreuve du Réel. Ses lettres, que l'on aurait pu ne jamais connaître, reprennent dans la solitude l'amère affirmation d'*Une saison en enfer* : « Le sommeil dans la richesse est impossible. » Je comprends pourquoi Rimbaud passe au galop devant les Ogadines – pourquoi le bonheur n'est jamais « ici » : il y a en lui cette « remise de l'existence à plus tard » dont parle Bataille dans *l'Expérience intérieure* ; Rimbaud travaille à remettre le repos à plus tard... La procrastination de vivre ! Le travail, parce qu'il échoue sans cesse au but inaccessible du repos, est cette punition qui le condamne à errer « comme une âme en peine » : « Je dois donc passer le reste de mes jours errant²⁷ » ; et la punition est fatale, « puisque chaque homme est l'esclave de cette fatalité misérable²⁸ ». Le projet perpétuel de repos qui jette Rimbaud sur les chemins, l'impossible récompense de tant de fatigues et de souffrances, Sisyphe ne le trouvera pas : « Enfin, l'homme compte passer les trois quarts de sa vie à souffrir pour se reposer le quatrième quart ; et, le plus souvent, il crève de misère sans plus savoir où il en est de

son plan²⁹. » Rimbaud parviendra au repos, en effet – dans ce quatrième quart qu’il n’atteindra pas ; le repos de la mort.

Des valeurs noires aux valeurs blanches, que devient alors en Abyssinie celui qui se disait « nègre » en Europe, quel mélano-européen, quel candidafricain devient-il au Harar⁽⁹⁶⁾ ? Loin des jeux de petit Blanc d’Ernest Delahaye qui, en 1876, l’imaginait en Afrique (« toujours pas de nouvelles du Sénégalais ») et répondait à un dessin de Verlaine représentant Rimbaud en « chef canaque » par une « série nègre » : « Rimbaud chez les Cafres » (une flèche à travers le nez), « La farandole nègre » (Rimbaud, une flèche dans le chapeau, brandissant une bouteille d’« eau de feu » et flanqué du dictionnaire Hottentot) et enfin « Le roi nègre » (Rimbaud sur son trône, bourreau couronné, recevant les supplications de ses sujets indigènes)⁽⁹⁷⁾...

« Au Harar (...) on vit avec des nègres exclusivement³⁰. » L’ambiguïté de sa situation symbolique et réelle développe une contradiction supplémentaire. Rimbaud reproche aux indigènes leur ingratitude, crie sa rage « continuelle [de vivre] au milieu des nègres aussi bêtes que canailles³¹ », se dit « perdu au milieu des nègres dont on voudrait améliorer le sort et qui, eux, cherchent à vous exploiter et vous mettent dans l’impossibilité de liquider des affaires à bref délai. Obligé de parler leurs baragouins, de manger de leurs sales mets, de subir mille ennuis provenant de leur paresse, de leur trahison, de leur stupidité³² ». « Ces stupides nègres, écrit-il ailleurs, s’exposent à la phtisie et à la pleurésie, en restant nus sous la pluie. Rien ne peut les corriger. »

Mais il faut lire la phrase suivante : « Il m’arrive de rentrer chez moi nu dans mon burnous pour en avoir habillé quelques-uns en route. » Et Rimbaud rentre nu sous la pluie, et les Noirs partent avec ses vêtements de cotonnade blanche. Quand la colère passe, Rimbaud explique aux siens : « Les gens du Harar ne sont ni plus bêtes ni plus canailles que les nègres blancs des pays dits civilisés ; ce n’est pas du même ordre, voilà tout. Ils

sont même moins méchants, et peuvent, dans certains cas, manifester de la reconnaissance et de la fidélité. Il s'agit d'être humain avec eux³³. »

Échange de couleurs, en se croisant... Au pays de Lucie, que l'on confond trop vite avec l'Afrique noire, les habitants n'ont pas à la tempe ce coup de bleu osé par Rubens dans ses « études de nègres », ni la bouche épaisse passée au rouge à lèvres de Mick Jagger... Les distinctions manichéennes sont résiduelles des disputes du Moyen Âge, quand les médecins étaient, comme on sait, fort divisés sur la question de savoir si la chair du « nègre » était noire ou pareille à la nôtre⁽⁹⁸⁾... Je me rappelle ce vieillard noir que nous avons filmé dans le CFE, au fond d'un wagon de troisième classe, obscur et triste comme celui qu'a dessiné Daumier ; son visage apparaissait rouge dans la pénombre, et je pensais à l'empereur Jean, nommé par ses sujets Yoannès le Rouge, à cause de la couleur de sa peau⁽⁹⁹⁾. On pourrait recomposer en Abyssinie l'infanterie des pharaons que l'on admire au musée du Caire – ces petits soldats en terre cuite, avec le régiment des Nubiens noirs, et les piquiers rouges d'Abyssinie. Les Éthiopiens voient leurs semblables en couleurs, non en noir et blanc, et distinguent toutes les variétés de peaux, du rouge clair au brun, puis au noir. Tous les voyageurs du XIX^e siècle remarquaient ce trait distinctif des Abyssins⁽¹⁰⁰⁾, et Rimbaud dit lui-même des Ogadines qu'« ils sont de haute taille, plus généralement rouges que noirs³⁴ ». Ainsi, dans la réalité, peu de « nègres » (comme disait le siècle) entre la mer Rouge et le Nil Bleu... En islandais, Éthiopie se dit *Blaland*, « terre bleue ».

Mais, symboliquement, le terme de « nègre », s'il est péjoratif pour Rimbaud (lui-même « nègre » en Europe, Blanc en Afrique, toujours par réaction), s'applique dans les deux cas indifféremment aux Européens et aux Africains ; le terme tend à changer de valeur avec l'abandon de la littérature, quand Rimbaud dit son dégoût persistant des « nègres blancs » et quand il lui arrive de sympathiser avec les Noirs qu'il rencontre⁽¹⁰¹⁾. Mais, si le « nègre » du grenier de Roche qui écrivait son *Livre païen* ou *Livre nègre*³⁵, premier titre d'*Une saison en enfer*, a pu chercher en Afrique une impossible négritude⁽¹⁰²⁾, il se brûlait en vain, par l'action, à la passion blanche du travail salvateur, tandis qu'il se voyait, progressivement, devenir

étranger à l'Europe ; l'échange de couleur est en lui : Rimbaud, je le vois rouge comme un Amhara.

En dépit des chapeaux de toile kaki, des *bobs* et des casquettes canadiennes à longue claire-voie, notre équipe est rouge aussi, en ce début de séjour, sous les violents coups de soleil du matin au désert... Nous nous rafraîchissons à la terrasse ombragée d'un *bounabète*, aux palissades de bois vert, comme une hacienda, à Diré Daoua, tandis que les enfants se précipitent sur nos chaussures pour les cirer. Sancerni me raconte ses exploits cynégétiques, et promet de m'emmener à la chasse au phacochère en Jeep. Nous sommes d'accord pour penser que Rimbaud n'était pas « inactif » en Abyssinie, assurément, mais que l'on ne peut pas opposer, pour autant, l'homme d'action au poète ni simplement le révolté au négociant : pile ou face ! « Michelet, l'un de ses maîtres, écrit Starkie⁽¹⁰³⁾, n'avait-il pas affirmé que le héros de la modernité serait l'homme d'action ? » Sans doute, mais il le fut constamment, l'horrible travailleur !

La Poésie pour lui était déjà inséparable de l'action, rappelle Yves Bonnefoy : « En Grèce, ai-je dit, vers et lyres *rythment l'Action*. (...) La poésie (...) *sera en avant*³⁶. » En Abyssinie, Rimbaud dit toujours « aller de ce côté-ci ». Il *s'intime* un ordre. On pense au fameux *incipit* du *Baudelaire* de Sartre : « Baudelaire est un homme penché... » Rimbaud l'est aussi, différemment, dans un mouvement de projection, toujours tête chercheuse ! Sa vie entière fut celle d'un homme en projet. Tant de départs brusques ! Le plus brutal de ses changements de route fut le premier ; le plus décisif, même, quand Rimbaud, après la proclamation des prix en juillet 1870, auréolé de ses succès au concours académique, refusa de retourner au collège pour l'année du baccalauréat : les cours ayant repris, à la chute de l'Empire, dans les locaux du théâtre de Charleville, Rimbaud déclara n'avoir « aucun goût pour les planches ». Ce fut le début de ses fugues (*Schübe*, dirait-on en allemand : action, poussée, propulsion), et l'époque où il marquait déjà sa volonté d'étrangeté par ses vêtements et son comportement. Sa poétique, ensuite, avait évolué rapidement, de la parodie à la maîtrise, courte phylogenèse de l'histoire de la poésie moderne.

La période de la voyance qui culmine à la crise d'*Une saison en enfer* ne constitue elle-même qu'une phase, la plus intense, précédant – en partie – la « prose de diamant », disait Verlaine, des *Illuminations*. Cependant, Rimbaud a tout fait pour être journaliste – et pour que personne ne l'engage. Après l'abandon de la poésie, les projets se relaient : il voulut apprendre les langues, au cours de séjours en Angleterre et en Allemagne ; plus bref en Italie ; envisagé en Espagne⁽¹⁰⁴⁾. Dans les bois de la Havetière, autour de Charleville, Henri Pauffin le rencontra « apprenant le russe à l'aide d'un vieux dictionnaire grec-russe ». Louis Pierquin raconte qu'il s'enfermait dans une armoire, pour ne pas être dérangé – et sans doute fuir le mauvais temps. Il y restait « parfois vingt-quatre heures sans boire ni manger », absorbé à l'étude du russe, de l'arabe, de l'amharique, peut-être de l'hindoustan⁽¹⁰⁵⁾.

En 1874, il voulut apprendre la musique, et fit ses gammes sur un clavier qu'il avait taillé sur le bord d'un meuble, jusqu'à ce que sa mère consentît à lui louer un piano ; devant son professeur de musique, Louis Létrange, il cherchait des « sonorités nouvelles⁽¹⁰⁶⁾ ». « Généralement, l'enfant instable, peu assidu, indiscipliné, revendicateur, devient un adulte possédé par le besoin d'aventures, déserteur, vagabond », dit le psychologue classique. Mais l'« instabilité mentale », décrite autrefois par un psychiatre comique et désuet, *programme* de même sa conclusion – « amateur supérieur », « talent de dégénéré »⁽¹⁰⁷⁾. Toute sa vie, Rimbaud cherche. Quoi ? Nous l'ignorons, comme lui sans doute. La quête n'est pas un problème pathologique. Il ne cherche pas *quelque chose*, mais existe par le seul acte de chercher. Indéfiniment Rimbaud se précède, déporté dans son propre avant. Il est en exode, mais de soi : dépossédé, continûment. La vie de Rimbaud n'apparaît pas comme une construction. Mais ses projets multiples ont une logique de relais. Il se déplace comme le cavalier sur un jeu d'échecs.

Abandonnant la littérature, puis les disciplines circumlittéraires – langues, musique –, il prend des initiatives plus pragmatiques. Rimbaud dirige déjà une soixantaine d'ouvriers dans une carrière de Chypre en 1878, quand il apprend alors, probablement, le décès de son père⁽¹⁰⁸⁾. Un psychanalyste⁽¹⁰⁹⁾ introduit à cette date son « asymétrie diptyque », un « changement radical » : « D'un côté, quatorze errances (...) de l'autre, deux

voyages qui n'en font qu'un dans la continuité de leur projet. » Il me semble au contraire que le rythme des projets, quelle que soit l'identification éventuelle de Rimbaud, ne se modifie pas – de même que toutes ces entreprises, dans leur nature, procèdent d'une évolution logique, par ruptures et choix successifs, que la nouvelle du décès paternel ne vient même pas infléchir. Quoique Rimbaud ne se soit jamais expliqué à cet égard, et que les jugements d'« empêcheurs d'aller au Harar » radicalement inaptes à rien démêler dans la « chasse spirituelle » de Rimbaud ne nous soient d'aucun secours pour comprendre sa démarche, tout indique bien que c'est *le même* Rimbaud qui poursuit son destin, tel qu'il l'a décidé à la fin d'*Une saison en enfer*, celui qui, s'étant cru doué un moment de pouvoirs surnaturels, se disait « rendu au sol, avec (...) la rugueuse réalité à étreindre³⁷ ». Après avoir fui le chantier de Chypre, il signe à Aden un contrat avec la firme Mazeran, Viannay, Bardey et Cie ; demande aussitôt à partir pour le Harar ; tente, de là, des expéditions pour chercher de l'ivoire : « il attendait avec impatience l'occasion de repartir à l'aventure, écrit Bardey. J'aurais plutôt songé à fixer une étoile filante⁽¹¹⁰⁾ ». Il entrevoit la possibilité de devenir explorateur, puis correspondant du *Temps*. Il envisage même d'écrire un livre : « Je vais faire un ouvrage pour la Société de géographie, avec des cartes et des gravures, sur le Harar et les pays Gallas³⁸. » La photographie a constitué à elle seule un projet : Rimbaud se fait envoyer « un appareil photographique complet, dans le but de le transporter au Choa, où c'est inconnu et où ça [lui] rapportera une petite fortune, en peu de temps³⁹ ». Son contrat résilié le 23 avril 1884, il s'engage avec Alfred Bardey en juin, puis avec Pierre Bardey en janvier 1885 ; puis organise avec Soleillet d'abord, Labatut ensuite, seul enfin, sa caravane d'armes pour Ménélik ; renonce au commerce des armes et fonde une agence pour son compte à Harar. Commerçant, Rimbaud a une nouvelle idée par jour : créer une race supérieure de mulets, importer des draps de Sedan, etc. Les premiers mots de la première lettre que l'on puisse lire de lui sont une demande à Izambard : « Si vous avez, et si vous pouvez me prêter⁴⁰ ... » Toute sa vie, Rimbaud reste *demandeur*. « Je vous conjure (...) de ne pas me faire manquer de ce que je vous demande⁴¹. » On dirait que sa mère, qu'il implore plusieurs fois ainsi, ne s'en est jamais aperçue : « Mon

pauvre Arthur, qui ne m’a jamais rien demandé⁴²... » Comment ne pas reconnaître dans cette peur de manquer – non pas de tout car Rimbaud vit dans le dénuement, il manque de tout, mais de *toujours quelque chose* – l’opération majeure de l’esprit qui va de l’être à l’essence ? Et la liste des ouvrages qu’il demande en Afrique – qui déconcerte tant littérateurs et biographes – doit être entendue comme autant d’idées et de projets un moment poursuivis, une quête infinie du provisoire.

Album des Scieries forestières et agricoles ; le Livre de poche du Charpentier ; Traité de Métallurgie ; Hydraulique urbaine et agricole ; Commandant de navires à Vapeur ; Architecture navale ; Poudres et Salpêtres ; Minéralogie ; Maçonnerie ; Puits artésiens ; Instruction sur l’Établissement des Scieries ; Matières textiles ; Album des Scieries agricoles et forestières ; Catalogue illustré de Machines agricoles ; Manuel du Charron ; Manuel du Tanneur ; Le Parfait Serrurier ; Exploitation des Mines ; Manuel du Verrier ; Briquetier ; Faïencier ; Potier ; Fondateur en tous métaux ; Fabricant de Bougies ; Guide de l’Armurier ; Catalogue complet de la Librairie de l’École centrale ; Manuel de Télégraphie ; le Petit Menuisier ; le Peintre en bâtiments ; Guide du Voyageur ou Manuel théorique et pratique de l’Explorateur ; Manuel complet du Fabricant d’Instruments de Précision ; Constructions métalliques ; Dictionary of Engineering military and civil ; Constructions à la Mer ; Trigonométrie ; Hydrographie ; Météorologie ; Chimie industrielle ; Manuel du Voyageur ; Instructions pour les Voyageurs préparateurs ; Le Ciel, par Guillemin ; Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1882 ; Traité complet des Chemins de Fer ; Traité de Mécanique de l’École de Châlons ; Traité de Topographie et de Géodésie ; Minéralogie et Géologie ; Exécution des Travaux ; Calculs abrégés des Terrassements ; Géodésie ; Hydraulique ; Traité des Courbes ; Cours élémentaire de Mécanique ; Traité d’Astronomie appliquée ; Manuel pratique des Poseurs de Voies de Chemin de Fer ; Marchés de Terrassement ; Tunnels et Souterrains ; « la meilleure traduction française du Coran » ; Dictionnaire de Commerce et de Navigation ; Dictionnaire de la langue amhara.

Une page de livre(s) ! où s’entendent la détresse dans l’énumération, l’ennui dans l’action, la dérision du savoir pratique, l’absence aride de littérature, le paradoxe de l’élève « surdoué » et du poète « génial » croyant naïvement s’instruire comme avec des cours par correspondance : entreprise encyclopédique de Bouvard et Pécuchet, ou nomenclature chinoise hétéroclite rapportée dans *les Mots et les Choses* de Foucault. Mais où s’entendent aussi la continuité du fourmillement des idées et leur succession surprenante, et, intactes, sa curiosité, la boulimie d’action, l’intensité d’énergie dépensée, la dispersion ou la consommation de soi.

D’un ton assuré, comme si cela allait sans dire, Rimbaud communique à un libraire son désir de « connaître l’ensemble de ce qui se fabrique de mieux en France (ou à l’étranger) en instruments mathématiques, optique,

astronomie, électricité, météorologie, pneumatique, mécanique et minéralogie ». Et il précise, dans une pointe d'humour (involontaire ?) : « Je ne m'occupe pas d'instruments de chirurgie⁽¹¹¹⁾. »

Il n'y avait sans doute alors qu'un seul endroit au monde, entre Aden et Harar, où se trouvait cette bibliothèque pesante et sans âme, de livres arrivés trop tard ou décevants, jetés sur les chemins, au feu ou à la mer, dispersés ou détournés de leur usage, insolites dans un empire sans imprimerie ni savoir technique. Rimbaud rassemblait avec lui plus de livres – manuels et traités – que n'en comptait alors toute l'Abyssinie ; mais le vent est parfois très puissant au Harar et seul, assurément, il en tournait les pages.

Cet inventaire le dit assez : en Abyssinie, Rimbaud est toujours *inquiet* (au sens latin, *inquietus*, sans repos, ou au sens anglais, *unquiet*, troublé ; ou mieux *restless* : celui qui n'atteint pas au repos, qui ne tient pas en place). Il se perd en d'« énormes labeurs inutiles », dit Segalen. La question rimbalienne pure, liée à l'entreprise poétique, n'est pas celle, illusoire, d'une cassure dans sa vie, mais de la permanence du renoncement, de la répétition de l'abandon, de la passion de l'échec.

Au-delà des cactus et des acacias dans le désert où nous reprenons les « repérages », dans l'immensité de la steppe et de ces régions sans eau, il me vient à l'esprit que Rimbaud ne devait pas rencontrer son visage, s'oubliait. « Enfin, à force de grognements et de grimaces⁴³ » – il pouvait devenir tout entier sa grimace, perdre la face. L'absence de miroir est peut-être une privation, que la photographie vient compenser.

L'appareil photographique commandé à Lyon en 1881, longuement attendu comme une perspective d'enrichissement rapide, ponctuée avec insistance la correspondance de Rimbaud⁴⁴, curieux de l'image possible que donnera de lui cet objet qui arrive lentement par un détour à l'île Maurice, et qui semble aussi ne pas arriver assez tard, comme si Rimbaud craignait de savoir, de se voir – de décevoir.

Puis, dans « les eaux sales de son révélateur », au fond de son *guêbi* obscur, Rimbaud voit un jour apparaître son visage⁴⁵. « Ci-inclus deux photographies de moi-même par moi-même. » Mais il ne se reconnaît pas dans ce portrait, gris et vieilli : il n’y a plus cette identité affirmée de lui-même à lui-même qu’il pouvait retrouver jadis à Londres, quand Verlaine et lui allèrent au musée se confronter à leur portrait peint par Fantin-Latour, *le Coin de table* – sinon l’échange de Dorian Gray. Même les fameux « yeux bleu myosotis » ont perdu leur éclat. « Les yeux gris, les moustaches presque blondes » observées par le consul de Massaouah, ces traits tirés par la fatigue et la syphilis, ce n’est pas « moi-même », pas le même que « le gamin aux joues roses et au petit chapeau melon » dont se souvient Delahaye – pas « ce visage parfaitement ovale d’ange en exil » qu’évoquera Verlaine cinq ans plus tard dans *les Hommes d’aujourd’hui*. Cette tête de lui-même ne lui *revient* pas. Il en a presque honte : « Ceci est seulement pour rappeler ma figure. » Pas pour l’admirer : « seulement pour rappeler ». Autrement dit, selon sa dénégation : ne voyez pas ma laideur, ne remarquez pas mon étrangeté, mais ne m’oubliez pas – reproche latent et renouvelé du mal-aimé. « Pour rappeler » : pour éviter l’oubli qu’il cherche et où il se sent glisser. « Ceci est (...) ma figure » : mais personne n’a jamais vu ce visage, ce personnage. Fantin-Latour aimait peindre quelqu’un qui revenait de voyage ; mais il ne l’aurait pas reconnu.

Le désert n’a qu’une dimension, l’espace. Rimbaud qui s’ennuie tue le temps. Et plus il travaille, plus il tue le temps par l’action, plus il en accélère pour lui seul la rotation. « Une année là vieillit comme quatre ans ailleurs », dit-il en 1884⁴⁶. L’année suivante, la vitesse s’accroît encore : « une année ici en vaut cinq ailleurs⁴⁷ ». Et c’est comme si tout était emporté par ce mouvement : les journaux qu’il envoie et qui sont déjà vieux, « et ça vieillira encore bien en route », ou l’argent qui semble suivre le cours du temps (de un à cinq, dans la même lettre d’avril 1885) : « un franc ailleurs en vaudrait cinq ici ». Rimbaud dit à sa façon ce *time is money* absurde dans un pays où il ne viendrait à l’idée de personne de creuser un tunnel pour « gagner du temps ». « Le temps passe et je

n'amasse rien. » Le temps presse ; Rimbaud l'actionne, dirait-on, il court à son terme. « Je crains d'abrégier mon existence⁴⁸. »

Les longues soirées de Harar aux portes closes ? Elles furent celles d'un homme pressé qui se languit, expédiant de temps en temps quelques lettres minimales, « téléphonées », un billet jeté à une caravane⁴⁹. Sans doute faudrait-il considérer les *Illuminations* comme des impatiences absolues, l'exigence de brièveté, de juxtaposition, du jet, par opposition à l'élaboration mallarméenne : la simultanéité du dire et de l'instant d'écriture ; des textes où, pour la première fois, ce que l'on va dire est ce que l'on est en train d'écrire... Mais, en Abyssinie où tout acte est reporté aux lendemains, cet impatient qui se disait jadis « pressé de trouver » (le lieu et la formule) subit les affres de l'attente infinie, la patience, au sens étymologique de souffrir, d'endurer. Il va mourir dans l'impatience du départ (ou bien cette impatience l'aura mené à la mort), quand il presse Isabelle de boucler sa valise, douze jours avant de rendre l'âme : « Vite, vite (...) fermons la valise et partons⁽¹¹²⁾ ! »

« Je sens que je me fais très vieux, très vite⁵⁰. » Ainsi pensait Rimbaud dans sa trentième année. Et l'année de sa mort, à trente-sept ans : « On vieillit très vite, ici⁵¹. » Pourtant, Alfred Bardey et Alfred Ilg, qui sont nés l'un et l'autre, comme lui, en 1854, ont des airs de quadragénaires immuables. Rimbaud, à trente-sept ans, a vécu plus que d'autres à soixante ans. Cette précipitation du temps s'observe en raccourci dans... l'histoire de sa chevelure : les cheveux châtons bien peignés, « lissés à l'eau sucrée » du premier communiant (1866), l'opulente chevelure parnassienne qui lui valait l'hostilité des gamins des villages (1872), le crâne rasé comme un bouddhiste à la mort de sa sœur Vitalie en décembre 1875⁽¹¹³⁾ – puis « les cheveux absolument gris⁵² ».

« Je ne vous envoie pas ma photographie⁵³ », écrira-t-il à sa mère – sans doute en réponse à sa demande. Ce refus, sous prétexte d'économie, peut être entendu comme une réticence à son image, menacée par la réduction de son *temps d'exposition* – « il me blanchit un cheveu par minute⁵⁴ » : le visage de Rimbaud serait comme ces particules élémentaires dont la vie est

trop courte pour qu'elles laissent des traces sur les plaques photographiques.

Voilà ce qu'est devenu le « météore » que Mallarmé a vu passer dans le ciel des Lettres en 1872 : il continue sa course (l'« étoile filante » que dit Bardey), bien loin de la petite sphère des poètes parisiens, il continue de tourner en accélérant toujours sa course autour d'une énorme planète lente.

Rimbaud est en univers parallèle. Sa vie ne peut se stabiliser dans l'espace ni dans le temps. « Elle se consume comme une trace qui s'efface au moment même où elle se marque⁽¹¹⁴⁾. » Une vie sans lieu ni présent : de même que l'« ici », employé partout, la locution « à présent » se répète toujours : « Je n'ai pas d'activité à me donner de ce côté-là à présent », écrivait déjà Rimbaud à Delahaye, de Charleville, en 1875, comme il l'écrit cent fois d'Abyssinie, par exemple le 6 mai 1883 : « Mais vous êtes au printemps, à présent, et votre climat, à ce temps-ci, correspond avec celui que j'ai ici, au Harar, à présent. » Ce présent a-chronique, plutôt que permanent, est empreint d'une nuance mélancolique. « Jadis ! » Rimbaud a eu la nostalgie de ce « jadis » qui ouvre *Une saison en enfer*, de ce temps très ancien « où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient⁵⁵ ». Il y a, dans ces « à présent », l'amertume (ou le soulagement secret, ou la résignation) de la formule d'*Une saison* – « cela s'est passé » ; ses « à présent » semblent dire « désormais » *depuis toujours*.

Rimbaud n'aura jamais rencontré un seul contemporain. Et il en arrive à écrire, en Abyssinie, comme *déporté* dans le temps : « Enfin, à présent, je ne suis plus au courant des dates⁵⁶. »

La surprise la plus impressionnante de notre séjour, c'est le soleil, dont il semble qu'on a reçu plus de chaleur en une journée ici qu'en un hiver en France ; qui alourdit les têtes, ensanglante les yeux fragiles ; que l'on finit par appréhender autant qu'on l'a désiré. Ce soleil excessif, Rimbaud le recherchait, il en a eu la passion païenne. Dans *Une saison en enfer*, mais

aussi dans sa correspondance d'Afrique et d'Arabie, le soleil est toujours souverain : à la fois « libérateur, bienfaisant », et « meurtrier, dévorateur »⁽¹¹⁵⁾, le soleil est la plus puissante des constantes rimbaldiennes. L'attraction s'accroît en Éthiopie et au Yémen, ce pays « où il ne pleut jamais⁵⁷ ». La passion du soleil est même une des raisons explicites pour lesquelles Rimbaud quitte définitivement l'Europe : à Charleville, « ça schlingue la neige⁵⁸ ». Après avoir marché « sans repos huit ou dix lieues dans la neige » avec son ami Delahaye, un dimanche d'hiver 1879, dans la forêt d'Ardenne, il lui déclara : « Je ne resterai pas en France. J'ai des fièvres. Il me faut le climat chaud du Levant. » Delahaye s'était étonné d'avoir vu l'« athlète marcheur » frissonner déjà au premier vent d'automne : « Il me faut les contrées chaudes, les bords de la Méditerranée tout au moins », répondait Rimbaud. « Sur la route d'Attigny au Chesne, il me quitta brusquement : “La fièvre ! La fièvre me talonne !...” Je ne devais plus le revoir. » Et cette horreur du froid empêche Rimbaud de revenir (« dommage qu'il fasse si froid chez vous, en hiver⁵⁹ »), le fixe au point de non-retour ; elle lui fait perdre le rythme des saisons, modifie sa perception du temps. Le soleil avait jadis une valeur mythique d'éternité, il est « à présent » l'obsession climatique de la durée, la plus longue durée possible au soleil avant la mort fatale. Du grand rêve eschatologique élaboré dans la nuit de la voyance, il ne reste que l'espoir d'un repos tangible et prolongé au soleil, le salut par la richesse, un espoir d'été indien. Ce souhait d'un long été qu'il adresse souvent aux siens, ce souhait d'« un été de cinquante ans sans cesser⁶⁰ », c'est la durée idéale à laquelle Rimbaud aspire pour lui-même, sa conception du paradis ; non plus le paradis chrétien qu'enseignaient les catéchismes de son enfance, éternel et accessible seulement dans l'autre monde ; ni l'immense paradis que Mahomet compare à l'ombre fraîche d'un bananier, si étendue qu'il faudrait quatre-vingts ans à un cheval au galop pour en sortir ; mais un paradis auquel conviendrait plutôt – dans l'immanence – cette autre image prometteuse du prophète : un orgasme ininterrompu. Cinquante ans au moins pendant lesquels il ne ferait rien d'autre que de « jouir de [son] gain⁶¹ » sans cesser sous le soleil réel ! Tel est le paradis auquel tend Rimbaud de toutes ses forces et qu'il repousse de toutes ses forces, la ligne

d'horizon qu'il sent à sa portée et toujours hors d'atteinte, tel est le paradis pour lequel il gravit les marches d'un interminable été.

Rimbaud surpris du temps qui passe... « L'automne, déjà⁶²... » « Rimbaud n'est qu'un mufle et un crasseux, qui sera un bourgeois bien vulgaire à trente ans », annonçait Verlaine en 1875⁽¹¹⁶⁾. C'est d'ailleurs l'opinion du poète de *Sagesse* sur la trentaine : « quelle vieille brute on devient à trente ans », confiait-il la même année à Delahaye. Mais Rimbaud a vingt et un ans en 1875, et c'est lui, Verlaine, qui a trente ans cette année-là. Atteignant à son tour la trentaine, en 1884, Rimbaud écrit : en « juillet 86 ou 87. J'aurai 32 ou 33 ans à ces dates. Je commencerai à vieillir⁶³ ». Et quelques jours auparavant : « Je vois que je vais atteindre les 30 ans (la moitié de la vie !) et je me suis fort fatigué à rouler le monde⁶⁴. » À l'entendre évoquer la « moitié de la vie », alors qu'il va mourir dans sept ans, on dirait qu'il lui a manqué une phase de vie. La vieillesse ? Il se sent déjà vieux, il a *fait son temps*, ce temps personnel qui le consume. Il meurt jeune, pourtant, au regard de son espérance de vie⁽¹¹⁷⁾. Rimbaud est de la génération de Freud, Buffalo Bill, Pétain : il aurait pu mourir après 1914. Il n'aurait pas dû mourir ! Mais c'est le poète *tu* en lui qui est mort jeune, tué en lui. Verlaine écrit justement : « Rimbaud est un poète mort jeune⁽¹¹⁸⁾. » Yves Bonnefoy remarque qu'« il fut à la fois trop tôt un adolescent et trop longtemps le petit enfant ». C'est peut-être le résultat de la vie de devenir un enfant : « au fond, disait Malraux, il n'y a pas de grandes personnes ». En Rimbaud, l'adulte n'aurait pas survécu à l'adolescent ? Mais Rimbaud, s'il représente la révolte adolescente, se singularise pourtant par la maturité de son œuvre poétique, dans sa meilleure part ; et s'il réalise en Afrique un rêve d'enfance, seul un adulte pouvait endurer une décennie dans d'aussi pénibles conditions, en Afrique à son époque. C'est donc bien son temps à lui qui tourne plus rapidement, qu'il fait tourner par l'action, depuis le temps de l'adolescent qui se vieillit d'un an pour se présenter à Banville⁶⁵, qui écrit à seize ans : « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans », jusqu'à ce temps de la maturité de celui qui s'informe sur les « rentes

viagères⁶⁶ » à trente-trois ans et qui sent venir, sous les irradiations du soleil, une vieillesse prématurée : en Europe, « on me regardera seulement comme un vieux⁶⁷ ». La phase qui lui aura manqué ? Non l'hiver de la vie, la quatrième saison délétère qu'il a connue physiquement, mais cet infini qu'il poursuit vainement, accélérant sa fin à mesure qu'il croit y aborder ; la saison supplémentaire, ce « quatrième quart » inaccessible : après l'enfer, la saison au paradis.

S'il ne se voyait pas, Rimbaud se sentait – vieillir, souffrir, devenir autre, non pas au sempiternel contresens du « Je est un autre », mais l'autre d'une identité repoussée, celui qu'il projette et celui qu'il devient, celui qui le poursuit ou le côtoie, le poète qu'il veut fuir en lui.

Et l'Autre apparaît en photographie : il le trouve bien étrange, *altéré* : « Je regrette de ne pouvoir faire un tour à l'Exposition [universelle] cette année (...). Ce sera pour la prochaine ; et à la prochaine je pourrai (...) m'exposer moi-même, car je crois qu'on doit avoir l'air excessivement baroque après un long séjour dans des pays comme ceux-ci⁶⁸. »

Et l'Autre, qui n'a pas de nom ou ne peut être nommé, prend des masques différents. C'est le père officier, sur lequel toute la famille observe le silence. L'Autre, c'est le frère Frédéric, le « parfait idiot », qui porte le prénom du père ; le raté de la famille qui, chassé par la mère Rimbaud, vendait *le Petit Ardennais* dans les rues d'Attigny ; Frédéric, le double, qui assistera en chapeau haut de forme à l'inauguration du buste de son frère, sur les « mesquines pelouses⁶⁹ » du square de la gare à Charleville⁽¹¹⁹⁾, tandis que Mme Rimbaud se cachait ce jour-là ; « ça me gênerait, écrivait Rimbaud, que l'on sache que j'ai un pareil oiseau pour frère (...). Vous n'avez pas besoin de me dire de ne pas engager de correspondance avec lui⁷⁰ ».

« Ce qu'il pense, écrivait-il déjà en 1880 à son propos, ne me regarde pas, ne me touche en rien, et je lui souhaite tout le bonheur possible sur terre et particulièrement dans le canton d'Attigny (Ardennes)⁷¹. »

L'Autre, c'est peut-être Verlaine, le plus profondément refoulé, son plus grand désir d'amnésie, l'*innommable*.

C'est *Rimbaud*, cet homonyme mystérieux et bien réel⁽¹²⁰⁾ qui dérive aussi en même temps que lui autour de la mer Rouge ; qui n'a laissé aucune trace et pourrait être le *Remban* signalé dans le rapport Cecchi⁷². « Bien faire mon adresse, parce qu'il y a ici un Rimbaud agent des Messageries maritimes⁷³. »

L'Autre, c'est encore le désir de se renouveler par un enfant – pas une fille, mais un fils qui réussirait là où il a échoué, « le rêve généalogique grâce auquel il s'engendre lui-même⁽¹²¹⁾ » : « avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée⁷⁴ ».

Mais Rimbaud ne s'est pas rencontré. Et l'Autre, enfin, c'est « lui-même » au passé sans mémoire, l'étrange, l'*Æstre* ! comme l'appelait Verlaine en n'osant le nommer ; c'est l'*Autre qu'il a toujours été*.

Et nous, la fine équipe des temps modernes, roulons par monts et par vaux avec nos agendas saturés, chevillés au calendrier, tenus par un « plan de tournage » drastique, hantés par la question : « Sommes-nous dans les temps ? » Oui, nous sommes dans les temps, en quête d'un homme qui fuyait son passé, poursuivait un avenir impossible et qui, à force de dire « ici » et « à présent », ne laissait aucune trace⁽¹²²⁾ ; à la recherche d'un poète du XIX^e siècle, ici, hors du temps, dans les années 7476 de l'« ère du monde », 3261 de l'« ère des martyrs » et 1969 des trois calendriers éthiopiens ; ici, au Harar, en l'an 1345 de l'Hégire.

Notes

¹. Harar, 20 février 1891.

². Aden, 30 avril 1891.

³. *Rapport sur l'Ogadine*, décembre 1883.

⁴. *Ibid.*

⁵. *Proses évangéliques*.

⁶. *Adieu, Une saison en enfer*.

[7.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*

[8.](#) 25 août 1870 ; 12 septembre 1871 ; « Junphe » 1872 ; mai 1873 ; 4 juillet 1873 ; 5 mars 1875 ; décembre 1878 ; février 1879 ; 23 mai 1880.

[9.](#) 13 décembre 1880.

[10.](#) 15 février 1881.

[11.](#) 23 août 1887 ; 29 juin 1891. « Il n’y a personne ici et il y a quelqu’un » (*Nuit de l’enfer, Une saison en enfer*). Mais qu’est-ce que l’affirmation d’être-là quand elle s’accélère, martelée six fois en quelques lignes d’une lettre d’Aden ? « Monsieur Bardey est reparti (...) pour continuer les affaires d’ici. (...) Il m’a dit de l’attendre ici : mais, à la fin de ce mois-ci, si les nouvelles ne sont pas satisfaisantes, je verrais à m’employer ailleurs. Il n’y a pas de travail ici à présent, les grandes maisons fournissant les agences d’ici ayant toutes sauté à Marseille. (...) La vie est hors de prix ici (...) et vous savez qu’on a ici l’été le plus chaud du monde ! » (Aux siens, 5 mai 1884).

[12.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*

[13.](#) *Démocratie, Illuminations.*

[14.](#) Aux siens, 22 septembre 1880.

[15.](#) Aux siens, Harar, 25 mai 1881.

[16.](#) Aux siens, Harar, 4 août 1886.

[17.](#) À G. Izambard, 12 juillet 1871.

[18.](#) 1862.

[19.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*

[20.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*

[21.](#) *L’Éclair, Une saison en enfer.*

[22.](#) 13 mai 1871.

[23.](#) 15 mai 1871.

[24.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*

[25.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*

[26.](#) *Matin, Une saison en enfer.*

[27.](#) Le Caire, 23 août 1887.

[28.](#) Aden, 10 septembre 1884. Sur le sens de cette « punition », voir chap. 10.

[29.](#) Tadjoura, 6 janvier 1886.

[30.](#) Aux siens, Harar, 10 novembre 1890.

- [31.](#) Aux siens, Harar, 20 février 1891.
- [32.](#) Aux siens, Harar, 4 août 1888.
- [33.](#) Aux siens, 25 février 1890.
- [34.](#) *Rapport sur l'Ogadine.*
- [35.](#) À E. Delahaye, Roche, mai 1873.
- [36.](#) 15 mai 1871.
- [37.](#) *Adieu, Une saison en enfer.*
- [38.](#) Aden, 18 janvier 1882.
- [39.](#) Aden, 28 septembre 1882.
- [40.](#) 1870.
- [41.](#) Aden, 22 janvier 1882.
- [42.](#) Mme Rimbaud, 1^{er} juin 1900.
- [43.](#) À Ilg, Harar, 7 octobre 1889.
- [44.](#) 15 janvier 1881 ; 18 janvier 1882 ; 28 septembre 1882 ; 16 novembre 1882 ; 18 novembre 1882 ; 8 décembre 1882 ; 6 janvier 1883 ; 15 janvier 1883 ; 14 mars 1883.
- [45.](#) 6 mai 1883 : « Ces photographies me représentent, l'une, debout sur une terrasse de la maison, l'autre, debout dans un jardin de café ; une autre, les bras croisés dans un jardin de bananes. » On remarquera que Rimbaud envoie trois photographies et qu'il en annonce deux ; qu'un portrait est « oublié ».
- [46.](#) Aden, 5 mai 1884.
- [47.](#) Aden, 14 avril 1885.
- [48.](#) Harar, 25 mai 1881.
- [49.](#) Harar, 21 décembre 1883 : « Je vais toujours bien, et j'espère que vous allez de même. Par l'occasion, je vous souhaite une heureuse année 1884. Rien de nouveau ici. Tout à vous, RIMBAUD » ; Harar, 22 juillet 1881 : « J'ai toujours été pressé » ; Le Caire, 26 août 1887 : « Il y a à faire, et ceux qui se pressent et vont économiquement feront ».
- [50.](#) 10 septembre 1884.
- [51.](#) 20 février 1891.
- [52.](#) Le Caire, 23 août 1887.
- [53.](#) Aden, 15 janvier 1885.
- [54.](#) Harar, 21 avril 1890.
- [55.](#) *Jadis..., Une saison en enfer.*

- [56.](#) Harar, 6 mai 1883.
- [57.](#) Aden, 15 janvier 1883.
- [58.](#) 14 octobre 1875.
- [59.](#) Harar, 6 mars 1883. « J'ai 40 degrés de chaleur ici (...). Je voudrais seulement qu'il y ait 60 degrés » (Aux siens, Aden, 22 septembre 1880).
- [60.](#) *Ibid.* ; « que l'hiver vous soit court » (15 janvier 1885) ; « printemps et verdure perpétuelle » (28 février 1886).
- [61.](#) Aden, 5 mai 1884.
- [62.](#) *Adieu, Une saison en enfer.*
- [63.](#) Aden, 29 mai 1884.
- [64.](#) 5 mai 1884.
- [65.](#) À Th. de Banville, 24 mai 1870.
- [66.](#) Aux siens, Aden, 22 novembre 1887 : « où se placent les fonds pour rentes viagères ? (...) Puis-je avoir une rente viagère à mon âge ? »
- [67.](#) Aux siens, 29 mai 1884.
- [68.](#) Harar, 18 mai 1889.
- [69.](#) *À la musique.*
- [70.](#) Aden, 7 octobre 1884.
- [71.](#) Aden, 22 septembre 1880.
- [72.](#) Voir chap. 10.
- [73.](#) Aden, 22 septembre 1880.
- [74.](#) Harar, 6 mai 1883.

5

*How does it feel
To be on your own
With no direction home
A complete unknown
Like a rolling stone*

Bob Dylan.

OceanofPDF.com

Errance

Le *clap* a retenti partout : sur ce petit tableau noir, frappé d'un coup sec par une palette noire et blanche au début des séquences du film, pour synchroniser le son et l'image et numéroté les prises de vue, se sont inscrits à la craie tous les lieux de l'errance de Rimbaud. Nous avons, après lui, beaucoup « wagonné et paqueboté⁽¹²³⁾ » – et avionné. Pendant la sieste – indispensable ! –, la nuque reposant sur l'oreiller de bois traditionnel en forme d'enclume évasée, songeant dans la douceur de l'après-midi aux amis qui travaillent en ce moment dans le froid, je fredonne cette chanson de Bob Dylan, *Like a rolling stone*, qui semble écrite pour Rimbaud – auquel Dylan s'est souvent identifié. On a parfois un air de musique en tête, comme une démangeaison. Quand un air vous possède, il faut chanter avec lui. C'est arrivé à Ernest Delahaye, dont la ritournelle agaçait Germain Nouveau – qui finit par faire chorus⁽¹²⁴⁾. L'air de Dylan, rapporté des incursions dans la steppe, me poursuit quand, au cours d'un *briefing*, nous faisons le point sur le stock d'images déjà enregistrées. Et, avec la chanson, ces kilomètres de pellicule condensant les kilomètres parcourus par Rimbaud me reviennent pendant la sieste, en *flash-back* personnel, comme un voyage dans le voyage.

Charleville. La place Ducale, belle réplique de la place des Vosges, vue du sommet d'un clocheton ; interdite à la circulation pour quelques heures, débarrassée de toutes ses voitures, rendue au XIX^e siècle ; nous étions dans un petit matin de 1870 ; la neige, la gadoue, l'ennui mortel des « blafards dimanches de décembre¹ ». L'hypnose. Je voyais sans peine le défilé paramilitaire de la famille Rimbaud : Vitalie et Isabelle en avant, se tenant par la main, les deux garçons au deuxième rang, se donnant également la

main, et Mme Rimbaud qui fermait la marche, à distance réglementaire, comme une cane suivant ses canetons⁽¹²⁵⁾.

« Ma ville natale est supérieurement idiote entre toutes les villes de province²... » Le Vieux Moulin sur les eaux glauques de la Meuse, à proximité duquel habitait la famille quand Arthur composa son *Bateau ivre* ; le square de la gare, « square où tout est correct », où il ironisait sur les « bourgeois poussifs » ; où Vitalie rencontra le capitaine Rimbaud un dimanche de parade ; et où le même « orchestre militaire » moqué dans ce poème *À la musique* « exécuta », pour l'inauguration du buste en 1905, l'« adaptation de la symphonie d'Émile Ratez inspirée par *le Bateau ivre*⁽¹²⁶⁾ » !... La ville natale fut l'épicentre des départs et des retours pendant dix années, le point de départ d'une valse-exploration, quand l'enfant « pressentait violemment la voile³ », et aussi le refuge au giron de la loi maternelle, où Rimbaud revenait passer l'hiver. J'aime Charleville, comme ma deuxième ville natale. Rimbaud l'aimait aussi, sans doute, contradictoirement ; elle était la ville-mère (« Je regrette cet atroce Charlestown⁴ », comme le « regret des bras épais⁵ »), haïe, fuie, et regrettée, à la fois lieu d'ancrage et de démarrage.

Pour penser, chacun a sa posture favorite. Rimbaud pense *en marchant*. Comme il ne cesse jamais de marcher, il faut croire qu'il ne cesse jamais de penser. Rimbaud est celui que Verlaine appelait l'« homme aux semelles de vent » et qui, dérision de son destin, finit la jambe coupée très haut. « Il arpentait monts, bois et plaines – car quel marcheur⁽¹²⁷⁾ ! » « ... la grande route par tous les temps, sobre surnaturellement⁶... » Je me promets de revenir en automne, quand les Ardennes sont si belles, pour faire à pied son trajet légendaire de Charleville à Charleroi, retrouver dans les couleurs et les odeurs les mots de ses poèmes, les comprendre comme il le recommande, par la dromomanie : « Je vous envoie des vers : lisez cela un matin, au soleil, comme je les ai faits⁷. » Pour lire ses poèmes jusqu'à se passer des gloses, il faut les *incorporer*, suivre le conseil qu'il donne à Delahaye de « lire et marcher⁸ ».

« Les grandes jambes faisaient avec calme des enjambées formidables, se souvient Delahaye ; les longs bras ballants rythmaient les mouvements très

réguliers, le buste était droit, la tête droite, les yeux regardaient dans le vague, toute la figure avait une expression de *défi résigné*, un air de s'attendre à tout, sans colère, sans crainte. » La marche satisfait sa nature impatiente : qu'il soit « l'expansion de l'infini du moi et sa perte dans le monde », ou au contraire « l'expérience solitaire, coupée du monde, orientée vers la quête du nouveau »⁽¹²⁸⁾, le voyage est ce mouvement de conquête de l'espace par lequel Rimbaud accède à l'autonomie, et ainsi à l'*identité dans la liberté*. En une phrase laconique il a dit l'essentiel, j'y pensais hier sur les pistes de Harar comme dans la campagne ardennaise : « je suis un piéton, rien de plus⁹ ».

Si Rimbaud se représente parfois allongé (« Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table / Verte¹⁰ » ; Delahaye le retrouve à Paris allongé sur un divan, absorbant du haschich), c'est une posture de défi ; et Rimbaud exècre la position symbolique des « Assis » de bibliothèque. Il écrivait en marchant, ou plutôt il marchait en *murmurant* – dit Delahaye – ses poèmes, notamment les *Illuminations* qui semblent écrites sur les talus ou recopiées, *accomplies* d'un trait à l'arrivée : une écriture élaborée dans l'absence de trace et de parole, dans le mouvement imprévisible où elle se dissout, formulant le secret dans lequel il ne demeure pas, mais où s'entend la *marche-murmure* : « Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains ; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant¹¹. »

Roche. « Laitou, mon village. » Un petit groupe de toits d'ardoise. « La *mother* m'a mis là dans un triste trou¹². » Parmi les broussailles humides et vert sombre, un pan de mur en ruine du grenier où Rimbaud se retira en 1873 semble avoir conservé quelque chose des vociférations d'*Une saison en enfer*⁽¹²⁹⁾.

Ma 2 CV marron, avec l'équipe et le matériel entassés à l'arrière, traversait les forêts, penchée comme un hors-bord. Dans la campagne gelée

au petit matin (« Quelle horreur que cette campagne française¹³ »), je pensais – sans vouloir ni savoir le dire au micro dissimulé sous le volant ! – qu’il est donné, en effet, de sentir ici cette relation d’un poète à son sol ; et d’éprouver physiquement sa *bohème*, entre Voncq et Attigny, sans autre indice que les rimes égrenées par le « petit poucet rêveur ».

« 1879-1880, vu décharger des voitures de moisson dans une ferme à sa mère, entre Attigny et Vouziers, dit Verlaine, et arpenter ces routes maigres de ses jambes sans rivales⁽¹³⁰⁾ » – on entendra, pour une fois, l’expression « jambes sans rivales » dans l’expérience de la marche plutôt que dans le sens que Maurras reprocha à Verlaine... Nous roulions en direction de Vouziers, « une sous-préfecte de 10 000 âmes¹⁴ », où je rencontrai Émilie Teissier⁽¹³¹⁾, fille de Frédéric Rimbaud. Elle n’avait que cinq ou six ans quand Arthur revint à Roche en 1891 – et elle était *bannie* avec son père par la mère Rimbaud. Mais il est fascinant de recevoir en direct, à travers le temps, un sentiment de haine pour un personnage – la « *mother* », la « mère Rimbe », la « bouche d’ombre » ou, disait Verlaine, la « daromphe » – qui a déjà rejoint Mme Lepic ou Folcoche dans l’histoire littéraire. Indulgente pour Isabelle qui la recevait « en cachette » à Paris, Émilie Teissier, au seuil de la mort, défend son père Frédéric comme une enfant. Son acharnement inassouvi laisse songeur sur la violence exercée jadis par la grand-mère. « Si elle était sévère avec Arthur, je pense bien ! C’est même pour ça qu’il n’a pas si bien réussi. »

Mme Rimbaud fut un de ces despotes familiaux comme la bourgeoisie en a tant produit pendant un siècle et demi. Victor Segalen aussi, par exemple, né en 1878, eut à subir une mère autoritaire, dominatrice, étroitement catholique. Mais il faut se figurer Vitalie Cuif, cette paysanne de trente-cinq ans, au Second Empire à Charleville. Elle a épousé un capitaine. Elle a quatre enfants, deux garçons et deux filles. Comment envisage-t-elle l’avenir ? Peut-être pas sans appréhension, mais elle se voit vieillir en compagnie d’un colonel, ses deux garçons, formés par de bonnes études, ayant accédé à une place sociale respectable ou éminente, ses deux filles élevées dans la religion, tous bien mariés. Elle est loin d’imaginer son destin, qui nous est familier : le capitaine l’abandonne peu après la naissance d’Isabelle – en 1860 environ, date de Delahaye. Puis la guerre. Sa

première fille, Vitalie, meurt très tôt, à dix-sept ans, en 1875. Un fils qui tombe en déchéance. Et l'autre, son orgueil, doué d'une capacité d'assimilation à faire pâlir un énarque d'aujourd'hui, Arthur, dont le proviseur disait « rien de banal ne germera dans cette tête-là », qui la fuit, la tourmente, meurt jeune en 1891 – et continue de la tracasser en passant à la postérité ! Du rêve de Vitalie Cuif anéanti, il ne reste qu'Isabelle, sa doublure, vestige de sa vision de la vie, seule survivante jusqu'en 1917.

« Mme Rimbaud, que l'on nous décrit toujours comme bigote et bornée, desséchée par son manque d'amour, attentive au qu'en-dira-t-on, accepta pourtant certaines compromissions stupéfiantes⁽¹³²⁾ » : il y eut, en effet, ce moment étonnant où elle sonna rue Nicolet, chez les beaux-parents de Verlaine, pour réclamer les manuscrits de son fils. Elle avait pris le train spécialement, c'était son premier voyage à Paris, elle n'ignorait pas la liaison (pour elle scandale suprême) de son fils avec Verlaine et savait l'accueil qui lui serait réservé ! Puis elle recevait ce fils qui rentrait hirsute et pouilleux de la capitale ; elle accourut à Londres, si loin ! quand il eut besoin d'elle ; et tolérait que son « préféré », comme elle dira beaucoup plus tard, ne prît pas sa part aux travaux de la ferme, tandis qu'il écrivait dans le grenier ce livre auquel elle ne comprenait rien, mais dont, peut-être, elle a payé la première partie des frais d'impression. « Cette excellente femme », disait Delahaye. Elle avait chassé Frédéric pour beaucoup moins – à la naissance d'Émilie Teissier-Rimbaud. « Certes, elle monnaya ses secours de gémissements et de fastidieux conseils, mais elle garda toujours sa porte ouverte pour recevoir le fils errant⁽¹³³⁾. »

Elle le recevait, mais en disant aussi : « Une place pour tel jour (...) ou la porte¹⁵ », en le chassant dans le même mouvement. La Commune, qui se déroule pour Rimbaud en plein drame familial, précipite leur mésentente. « Elle en est venue à ceci : souhaiter sans cesse mon départ inconsidéré, ma fuite¹⁶ ! » Plus tard, on jasait, à Roche. Un laboureur, Eugène Mery, interrogé par Robert Goffin⁽¹³⁴⁾, affirmait que « Rimbaud disait pis que pendre de sa mère, et c'est sûrement la cause de son départ pour les colonies ». Ce commentaire, Segalen en recueillera l'écho à Djibouti, auprès de Righas⁽¹³⁵⁾ : « Il y avait un je-ne-sais-quoi avec sa famille... » Cependant, c'est Arthur lui-même qui *provoque* (il le dit) les « atroces

résolutions d'une mère aussi inflexible que soixante-treize administrations à casquettes de plomb¹⁷ ». Mais ces provocations ne sont-elles pas déjà suscitées par la mère ? Qui saura dire, comme dans les querelles enfantines, lequel a commencé ? L'erreur consiste à désigner la mère (accablée par-ci, réhabilitée par-là) comme une *cause*. La mère et le fils ne savent pas vivre ensemble. Leur relation souffrante se rétablit quand ils se séparent, et s'avive quand ils se retrouvent, à Charleville ou à Roche – même lors de l'ultime séjour de Rimbaud, dont fut témoin le docteur Beaudier : « Une seule grande impression me reste de mes visites à Roche : c'est l'indifférence (pour ne pas dire l'aversion) d'Arthur Rimbaud pour sa mère. On sentait en lui un malaise physique à sa seule présence. À plusieurs reprises, pendant que je m'entretenais avec lui, elle poussa la tête dans une porte entrebâillée. Immédiatement les traits de Rimbaud se contractaient, et je me souviens d'une fois où il la rabroua vertement, en la priant de foutre le camp⁽¹³⁶⁾. »

J'étais venu un autre hiver à Charleville, en compagnie d'Allen Ginsberg ; le grand poète de la *Beat Generation*, qui venait d'enregistrer un chant improvisé sur Rimbaud avec Bob Dylan, découvrait Charleville qu'il voulait visiter depuis vingt ans ; il se recueillit sur la tombe de Rimbaud, lut des poèmes au Vieux Moulin en les précédant du *OM* de la méditation, et posait encore cent questions sur la vie du plus célèbre – et si méconnu – poète occidental aux États-Unis, tandis que nous traversions, le soir, transis, la place Ducale ouverte aux quatre vents, splendide avec ses éclairages orange sous les arcades et un grand sapin de Noël illuminé au milieu du marché. Nous étions allés à Roche, « terrier des loups¹⁸ », arrêtés en silence devant le mur en ruine d'*Une saison en enfer*, marchant dans la campagne froide et hostile, mais baignée d'une lumière indéfinissable, magique, où nous avons vu passer la carriole qui, traînée par le bidet « Comtesse », emmenait en promenade Rimbaud fiévreux à la jambe coupée, les dimanches de son dernier été.

Ginsberg s'étonnait que Rimbaud eût pu encore mépriser son frère Frédéric en Abyssinie, qu'il ait emporté si longtemps et si loin ses rancœurs, sans jamais accéder à la paix intérieure. Il se rappelait le sentiment de culpabilité que suscitait l'homosexualité en Jack Kérouac et l'attribuait à la domination morale d'une mère excessive. Comme Rimbaud, Kérouac, disait-il, ne s'était pas libéré des valeurs puritaines ni de l'autorité maternelle. Aussi loin que le poète, l'un ou l'autre, ait pu voyager, il « traînait son ego avec lui », alors qu'il suffit d'un rien pour se détacher du Moi, abandonner la conception chrétienne du sujet plein, souffrant, coupable, pour faire le vide en soi, en harmonie avec les autres et la nature ; pour savoir goûter toute expérience avec détachement et comprendre, dans la haine ou le bonheur, que la vie n'a qu'un goût, *one taste*.

En ce sens, le malheur de Rimbaud, c'est lui-même, auquel il n'a pas su échapper ; et celui pour qui l'amour était à réinventer n'a pas connu, tout simplement, l'amour. Mais le cas Rimbaud n'est pas l'expérience de la sagesse, c'est celui de la souffrance. Et c'est précisément parce que ce *je* d'exception a défié Dieu par le langage qu'il s'est séparé du monde ; parce qu'il a poursuivi sa vie dans ces termes de culpabilité fatale qu'il représente toute une culture ; et s'il n'a pas su dire, comme Leconte de Lisle, notre seule poète bouddhiste : « Délivre-nous du Temps, du Nombre et de l'Espace / Et rends-nous le repos que la vie a troublé » ; si le sang séché d'*Une saison en enfer* fume encore sur sa face au Harar, c'est bien que la Soif et la Volonté – dont Bouddha (mais aussi bien Schopenhauer) fait la cause de la souffrance – l'ont porté aux limites *religieuses* de la création poétique jusqu'à l'impossibilité d'échapper au *je* damné – jusqu'à la soif d'anéantissement.

« Paris n'est qu'un ventre ! » déclare Rimbaud à Delahaye. Mais ce ventre l'attire. « Voilà la Cité sainte, assise à l'occident¹⁹ ! » L'ambition ou la colère le poussaient vers « la putain Paris ». « C'était, à dix-sept ans, son quatrième voyage, en 1872, effectué, ici, comme les précédents, à pied », note Mallarmé. Après l'« hospitalité circulaire » organisée en sa faveur par Cros, Banville et Verlaine, ce dernier le rencontra « errant sans but » dans la capitale. Puis, le ventre l'expulsait : la radicalité de son projet poétique –

mais sa timidité aussi – portait Rimbaud à pratiquer délibérément la provocation pour y être refusé : il avait méprisé aussitôt le « milieu trop artiste²⁰ » qu’il reprochait à Baudelaire de fréquenter. L’épisode du dîner des Vilains Bonshommes à la fin duquel Rimbaud blessa Carjat avec la canne-épée de Verlaine, Pierre Petitfils⁽¹³⁷⁾ nous l’a raconté... en témoin oculaire. Puis, Pierre Gascar⁽¹³⁸⁾ nous expliquait l’« esprit communautaire » de Rimbaud, son adhésion aux idéaux de la Commune. Mais on sait bien que Rimbaud ne fut pas un de ses glorieux combattants. Il était à la fois communautaire et solitaire. Il vibra pour l’insurrection, et fut profondément déçu par son écrasement – sinon par la Commune elle-même. La Commune et la voyance n’ont qu’un moment d’intersection. « La Commune, c’est l’histoire d’un printemps », dit Gascar. Le temps des cerises. Néanmoins, Pierre Gascar, en humaniste de gauche, voit la Commune partout. C’est Rimbaud revu par Guy Mollet !

Paris. Jean-Louis Baudry⁽¹³⁹⁾ évoque les transferts de l’image paternelle : Georges Izambard, le jeune professeur de rhétorique, fut sans doute quelques mois ce père qui manqua à Rimbaud. Il reçut les premiers aveux d’ambition littéraire, il répondait à sa demande de livres – contre la mère Rimbaud qui lui reprocha de faire lire « Victor Hugot » (*sic*) à son fils. « *J’espère en vous* comme en ma mère », lui écrit Rimbaud détenu à Mazas ; « Je vous aime comme un frère, je vous aimerai comme un père²¹ ». Izambard confia pour sa part : « mon affection pour lui s’accrut en raison de sa détresse morale⁽¹⁴⁰⁾ ». Mais, lui-même dominé par plusieurs femmes (les demoiselles Gindre, ses tantes de Douai), il fut aussi celui qui ramenait le fugueur à sa mère – « cette mère n’a jamais su quel auxiliaire elle trouvait en moi » – et le professeur atteignit rapidement son degré d’incompétence devant l’essor de la poésie rimbaldienne : « vous ne comprendrez pas du tout²² », lui écrivit Rimbaud, qui vint graver quelques vers d’adieux, bientôt effacés, sur le vert foncé de sa porte.

Verlaine, poète prestigieux pour l’adolescent de Charleville, apparut alors comme un relais de l’image vacante du père. Et, rapidement, c’est Rimbaud qui devint le ravisseur de Verlaine, un Rimbaud cruel qui envoûtait l’être faible que fut Verlaine, éternel ricochet du bistrot au confessionnal, Verlaine

qui se livrait en un abandon tout féminin. Mais aucune analyse ne sait rendre compte de la qualité d'un texte ni de l'intensité d'un destin. Ce n'est pas l'homosexualité des deux poètes qui importe, mais le fait que Verlaine ait été à ce point *ensorcelé* par Rimbaud, qui voulait « le rendre à son état primitif de fils du Soleil²³ ».

« Le prestige de Paris usé », dit Mallarmé, Rimbaud quitta soudain son hôtel insalubre, enleva Verlaine à Montmartre²⁴, alors qu'il allait acheter des médicaments pour sa femme ; ce dernier le suivit *sur-le-champ* : « le regretté Arthur Rimbaud et moi, férés d'une mâle rage de voyage, partîmes par un beau jour⁽¹⁴¹⁾ » – en Belgique, « fille des beffrois », où Rimbaud vécut certainement le seul moment de bonheur de sa vie. « C'est trop beau ! » s'écrie Verlaine, et Rimbaud lui fait écho : « C'est trop beau ! trop ! Gardons notre silence²⁵. »

Nous allions – vous en souvient-il,
Voyageur où ça disparu ? –
Filant légers dans l'air subtil,
Deux spectres joyeux on eût cru⁽¹⁴²⁾.

Il m'a semblé les apercevoir lors d'une course dans Bruges déserte en cette nuit d'hiver, « en le jamais banal Bruges⁽¹⁴³⁾ ». Et encore à Ostende – où, cédant à l'appel de la mer qu'ils voyaient l'un et l'autre pour la première fois, ils s'étaient embarqués le soir même sur la malle de Douvres, « fort peu pourvus de linge²⁶ ».

Sur un bateau belge, à l'écoute des « cornes de brume », ces signaux – déchirants comme des plaintes de baleines – des bateaux qui se croisent sans se voir dans le brouillard, voix de Neptune ou des « bateaux perdus sous les cheveux des anses²⁷ », je connus à mon tour une « traversée quelque peu secouée » d'Ostende à Douvres, ce « *sea sickness* dont la plupart de nos compagnons de voyage donnaient l'exemple⁽¹⁴⁴⁾ ». À l'avant d'un bateau belge dont les boiseries craquaient sur la mer démontée, je fis une lecture vécue, *totale* du poème *Marine* – « Les chars d'argent et de cuivre / Les proues d'acier et d'argent / Battent l'écume » – le premier

poème en « vers libres » que cette traversée inspira à l'auteur du *Bateau ivre*, lors d'un voyage suivant « inouï de beauté », d'Anvers à Douvres en mai 1873. Enfin, les célèbres falaises crayeuses surgissent de la brume.

Londres. « Y a de la misère... C'est les briques qui font monotone... poisseuse de fumée partout... des suints de la brume, des coaltars... l'odeur par là vers les docks est insidieuse, au soufre mouillé, au tabac moite vous rentre au poil, vous habille⁽¹⁴⁵⁾. »

La misère des quartiers ouvriers de Londres au XIX^e siècle, telle que la montre Gustave Doré dans ses gravures ou telle qu'on la ressent aussi dans *Ville* (« je vois des spectres nouveaux roulant à travers l'épaisse et éternelle fumée de charbon »), la misère autant que la modernité choquent les compères. Rimbaud, à en croire Delahaye, « était revenu enthousiasmé de Londres : tout, là-bas, était plus fort (...) ; c'était la grande ville, c'était *la Ville*⁽¹⁴⁶⁾ ! ». Les poèmes *Villes* se développent probablement à partir de réminiscences londoniennes (mais ils ne s'y réduisent pas) : « On a reproduit dans un goût d'énormité singulier toutes les merveilles classiques de l'architecture²⁸. »

« Des chalets de cristal et de bois se meuvent sur les rails et les poulies invisibles²⁹ » – une vision du métro de Londres ? dans lequel Arthur emmena les deux Vitalie, qui le rejoignirent en juillet 1874. À l'impériale d'un autobus rouge, je flotte sur Piccadilly parmi les enseignes lumineuses, sur la Cité et le pont de Westminster où l'on croise encore ces hommes d'affaires avec chapeau melon et parapluie ; sur Soho où se regroupaient les exilés de la Commune. Par la vitre embuée du taxi noir, je vois naître du brouillard les docks de la Tamise, ou la petite fontaine gelée de Sloane Square (« Arthur boit aux fontaines de Londres »), comme dans ce dessin de Félix Régamey où Rimbaud et Verlaine sortent du *fog*, devant un *bobby* en pointillés...

On boit le thé dans les chaumières dont le style Tudor date de l'après-guerre, l'*ale* dans les *pubs*, mais surtout l'air pur et frais, l'air de la liberté dans les grands parcs au milieu de la ville : « Par le groupement des bâtiments en squares, cours et terrasses fermées, on a évincé les cochers.

Les parcs représentent la nature primitive travaillée par un art superbe³⁰. » En promenade dans Hyde Park, j'imagine Rimbaud avec son chapeau haut de forme dont il était si fier (il en rit encore au Harar⁽¹⁴⁷⁾), croisant sans le connaître Vincent Van Gogh, coiffé du même chapeau de rigueur, âgé aussi de vingt ans, à Londres comme lui en mai 1873.

Le Journal de Vitalie⁽¹⁴⁸⁾, dans sa candeur, permet de visionner son frère comme dans les bobines retrouvées d'un vieux film de famille : « Arthur lit... Arthur sort le soir... Arthur nous fait voir les docks... Arthur me sourit... Arthur part... Arthur rentre du British Museum... »

À Camden Town, devant le 8 Great College Street où se déroula la « scène du hareng⁽¹⁴⁹⁾ », une cabine téléphonique rouge (la même, dans *Blow up*, mais plus nécessaire au film...) d'où j'appelai V.P. Underwood, qui évoqua la vie des deux poètes à « Leundeun », comme disait Verlaine, « cette vie violente et toute de scènes sans motif que ta fantaisie ne pouvait m'aller foutre plus⁽¹⁵⁰⁾ ! ». Camille Barrère, interrogé par Underwood, se souvenait en effet de leurs « éternelles disputes⁽¹⁵¹⁾ ». « Je demande à ajouter », écrivit Verlaine longtemps après, en 1894, avec une feinte légèreté, « que mon séjour à Londres fut plutôt frivole, pour ne pas dire davantage ! et que peu s'en fallut même que je n'y perdisse totalement le sérieux dont, après, je ne me suis guère départi⁽¹⁵²⁾ ». Plutôt frivole ? Ce fut la vie du « pitoyable frère », qui « se levait, la bouche pourrie, les yeux arrachés »³¹, l'esclavage de la « Vierge folle » rapporté dans *Délires*. Liberté, misère, orgie, tout cela compris et comprimé fortement par Mallarmé : à Londres, « le couple mena une orgiaque misère, humant la libre fumée du charbon, ivre de réciprocité ».

Si j'avais à choisir un point de rencontre – cher fantasme⁽¹⁵³⁾ ! – avec l'homme-qui-fuit, j'irais sans hésiter à Stuttgart en mars 1875. Rimbaud n'est plus l'encrapulé de Paris, pas encore l'inquiet de Harar ; revenu de tout et partant partout ; il est en pleine jeunesse – vingt et un ans ; tout est possible pour lui. Mais surtout Rimbaud est alors au sommet de son mystère poétique : *Une saison en enfer* est derrière lui, vécue, publiée et brûlée ; il

« fouaille la langue avec frénésie », dit-il dans une formule à succès aujourd'hui : la langue allemande ? Ou les *Illuminations* qu'il a sans doute avec lui et qu'il songeait alors à publier – un livre écrit « parmi les voyages tant en Belgique qu'en Angleterre et dans toute l'Allemagne⁽¹⁵⁴⁾ ». Verlaine, sortant de prison courut le rejoindre à « stuttgartarce » ; il l'imaginait, dira-t-il lui-même, de manière « invariée » et se présenta sous un accoutrement « plutôt romantique⁽¹⁵⁵⁾ » : il trouva un Rimbaud « très correct en la pension de famille », mais toujours plus sarcastique (au sens fort de *sarkasmos*, mordre la chair de l'adversaire vaincu), d'une violence et d'un cynisme encore accrus : « Verlaine est arrivé ici l'autre jour, un chapelet aux pinces... Trois heures après on avait renié son dieu et fait saigner les 98 plaies de N.S.³². » Rimbaud ne reverra plus Verlaine, qu'il abandonne roué de coups au bord du Neckar.

Au retour d'un voyage, on montre les photos. Par exemple celle-ci, prise à Harderwijk, en Hollande, le matin du 19 mai 1876. C'est une photo racontée, mais authentique⁽¹⁵⁶⁾, oubliée entre les pages d'un livre. La foule se presse sur le port pour assister au défilé d'un détachement de l'Armée des Indes néerlandaises. En tête, le porte-drapeau tricolore hollandais, puis la musique militaire avec cuivres et percussions, qui interprète « Auprès de ma blonde ». Les quelque deux cents soldats qui suivent, fusil Beaumont à l'épaule, au pas cadencé, sont des mercenaires engagés pour trois ans, qui partiront le 10 juin pour Batavia. On distingue leur uniforme de serge bleue, leur capote grise, et le képi passementé d'orange. Rimbaud est le grand sec, là, au milieu.

« Je voillage vertigineusement », avait écrit Verlaine à Lepelletier en août 1872. Mais le « voillage » n'était pas dans la nature de Verlaine. Il était *entraîné* vertigineusement. Puis il entra en prison pour deux ans. Rimbaud, lui, repassait par la case « départ » – Charleville – pour Harderwijk et Java, et désertait à Salatiga ; le 15 août 1876, une petite bobine de film reconstituée : Rimbaud quitte discrètement la caserne en costume blanc colonial, et disparaît dans la végétation exubérante, parmi les cratères et les

cascades (pas de sentiers ; des serpents et quelques tigres) ; il se nourrit aux nombreux arbres fruitiers, ou dans les *warongs*, minuscules restaurants indigènes (la région est une des plus peuplées du monde) ; il dort dans ces petits abris couverts de feuilles de bananiers séchées, prévus pour les travailleurs des champs ; puis, en trois ou quatre jours de marche (sûrement pas en un mois, comme dit Isabelle⁽¹⁵⁷⁾) et en calèche ou en chaise à porteurs, incognito, il atteint Semarang, à cinquante kilomètres de Salatiga. Dans le sport de Semarang, le voilier écossais *The Wandering Chief* ne devait attendre que lui, avec un nom pareil ! « Il est revenu ! » s'exclame Delahaye à Ernest Millot⁽¹⁵⁸⁾. « D'un petit voyage, presque rien. Voici les stations : Bruxelles, Rotterdam, Le Helder, Southampton, Gibraltar, Naples, Suez, Aden, Sumatra, Java (un mois de séjour), Le Cap, Sainte-Hélène, Ascension, les Açores, Queenstown, Cork (en Irlande), Liverpool, Le Havre, Paris, et toujours, pour finir... à "Charlestown". » Comme dit encore Delahaye, dans une petite note en bas de page, lorsqu'il raconte les voyages de son ami : « Je demande pardon au lecteur, mais l'avertis qu'une fréquente répétition des mots *parti*, *retourné*, *revenu*, ne peut être évitée dans l'histoire de Rimbaud⁽¹⁵⁹⁾... » Rimbaud part pour Vienne, Brême, Hambourg, s'en va en Suède et « flâner en Norvège », visite Rome la même année 1877, retourne à Charleville, repart à travers le Saint-Gothard pour l'Égypte. « Il courut tous les continents, tous les océans, pauvrement, fièrement (riche d'ailleurs, s'il l'eût voulu, de famille et de position)⁽¹⁶⁰⁾. » Après avoir exploré toute sphère spirituelle, d'un projet inconnu, c'est comme s'il avait voulu toucher physiquement tous les endroits du globe.

Nos premiers voyages nous montrent le peu d'importance qu'il y a d'être ici ou là. Après de nombreux faux départs, le « voyageur toqué⁽¹⁶¹⁾ » était passé, sans le savoir, de l'autre côté, dans l'irréversible. Philippe Soupault nous disait que ceux qui ont vécu quelques années dans ces régions de la mer Rouge éprouvent ce sentiment de rive franchie, d'avers, de basculement : l'« Afrique de l'autre côté³³ »... La page tournée. Rimbaud ne devait plus revenir à Paris que deux fois, sans s'arrêter – en décembre 1876, vêtu en matelot anglais, ce qui suggéra à Germain Nouveau le surnom de « Rimbald le marin », puis une nuit pluvieuse de 1891, venant de Roche,

quand il cria au cocher de le conduire sans plus tarder à la gare de Lyon⁽¹⁶²⁾
– pour aller mourir à Marseille.

Chypre. La carrière où travaillait Rimbaud se situe au lieu-dit Potamoas, près du village de Xylophagu, à trente kilomètres environ de Larnaca⁽¹⁶³⁾. Il faudrait reconsidérer « les deux parenthèses chypriotes » dans la continuité du destin rimbaldien : on trouverait en raccourci dans ces deux séjours (de décembre 1878 au printemps 1879, puis de mars à juillet 1880) une ébauche de la décennie africaine, et, au-delà, dans cette prétendue « deuxième partie » de la vie tous les éléments, comportements et attitudes, de la « première partie », et les uns comme les autres encore en écho dans l'œuvre. C'est ce à quoi je songeais dans la forêt de sapins qui domine le mont Troodos, un sommet semblable aux Vosges d'où l'on apercevrait, par temps clair, les lointaines côtes de l'Asie Mineure, près du « palais du gouverneur » (aujourd'hui résidence d'été du Président de la République), dont une plaque rappelle que Rimbaud contribua à sa construction, en dirigeant l'équipe des ouvriers – avant de s'enfuir en dévalant la pente précipitamment.

C'est un voyage imaginaire, assurément, que prête au fugitif l'amie d'Isabelle, Marguerite Yerta-Méléra⁽¹⁶⁴⁾ (« la Méléra », comme l'appelait le colonel Godchot, son ennemi intime), quand elle l' imagine quitter Limassol pour les ports de Palestine – « à pied, en deux étapes, interrogeant les âniers ou les chameliers qui passent, ils se rend de Jaffa à Jérusalem... » ! Mais au long des voyages rimbaldiens on ne se déprend pas de ce sentiment d'accroissement et du vertige des possibles que suggérait Bardey : « Rimbaud, dans sa vie, eut le champ large⁽¹⁶⁵⁾. »

Aden. Le rêve, lors d'un voyage antérieur, commençait sur une aile. « Une fumée de sable s'évanouit dans la mer : 12° 45 de latitude nord, 4° 4 de longitude est : c'est Aden. Je suis arrivé. Il n'y a pas de quoi être fier⁽¹⁶⁶⁾. »

La mer Rouge, verte au loin, brune au bord. Un de ces enfers que mentionnent les dictionnaires marins. Devant le célèbre rocher, violacé, désolant, pendant quelques heures d'escale et d'étauve, je rêvais de melons.

Un chèvre mangeait le *Daily Mail*. Énorme disque rouge, le soleil grossissait comme les points Elf. Difficile d'imaginer un Ardennais dans cette canicule. Un sapin au Yémen !

« Aden, 5 mai 1909. Aden a dressé devant moi (écrit Segalen dans un addenda d'*Équipée*) un spectre douloureux et d'augure équivoque : Arthur Rimbaud. C'est là qu'il vient de souffrir des angoisses inconnues au peuple. » Et Segalen engage un dialogue de répons avec l'écho des plaintes de Rimbaud, qu'il capte dans les cavernes sèches : « Vois mes plaintes, mes espoirs infiniment déçus ; vois mes efforts étonnamment vains »... Il faut que je passe outre, dit Segalen : je passe. Et je réponds : « Tu as lutté pour le Réel : tu l'as pris corps à corps. Homme vain ! Tu avais dépouillé d'abord la plus splendide des armures. Poète, tu te reconnais toi-même ! Et tu te flattais d'avoir des muscles et des os. Le poète que tu méprisais te conduisait encore, et par vengeance que tu le méconnusses, à ta perte. » Dialogue dans l'essentiel. « Voilà le Mythe Rimbaud », conclut Segalen. Le seul, en effet, digne d'une quête⁽¹⁶⁷⁾.

Djibouti. Le plat pays. Des soldats noirs en tenue léopard et short beige. À l'ombre des taudis où sont serrées les tables, des mains très noires jouaient avec des dominos tout blancs – des morceaux de sucre manipulés avec une rapidité surprenante, et un bruit de billes métalliques. Les carcasses d'avions abandonnés rendent tout leur sens à leur nom : Mirages. Le long des quais brûlants, un remorqueur : l'*Arthur Rimbaud*. Plutôt qu'un buste municipal, ce petit bateau à la coque noire qui emmène *pour personne* le nom d'Arthur Rimbaud sur les mers qu'il avait rêvées puis traversées, qui poursuit une errance en son nom, me semble le seul *monument* concevable. Au loin, les chars AMX soulevaient une dernière fois la poussière de l'empire de Paul Soleillet, formant un moment dans l'air torride l'image lointaine des ports disparus que je recherche, Obock, Zeilah, qui retombent doucement sur le sable. J'adore Djibouti – que nomme souvent Rimbaud à sa naissance, en 1887, j'adore Djibouti pour les Afars et les Issas, espiègles descendants des Danakils, pour la beauté des femmes, trop souvent malheureuses, pour la chaleur thermonucléaire, pour la planète qui exhibe là sa géologie, pour l'îlot francophone et l'anse sublime de Tadjoura, pour

l'arrivée du CFE au fond du désert dankali, pour les foies de volailles à l'aurore sur la place Ménélik, les arcades coloniales où déambulent Léonce Lagarde et Armand Savouré, le marché de la *place Rimbaud* (comme persiste à dire la tradition orale depuis 1977, après l'indépendance), encombrée d'autobus poussiéreux parmi lesquels s'agenouillent les chameaux – j'adore Djibouti, le pays profond, le nomade's land, le seul vrai finistère⁽¹⁶⁸⁾. On rencontre toute la Corne de l'Afrique au « Palmier en zinc », les « Deux Magots » de la corne de l'Afrique, successeur clinquant des deux bistrots, face à face, que tenaient ici les frères Righas, quand Segalen vint les interroger. Assis devant la mer, je n'ai pensé à rien.

Mais le sentiment dominant que procurent – même en raccourci, accompagnés, en « mission » et confortables ! – les voyages rimbaldiens, c'est la liberté. La tendance générale est de la troquer contre une vie intérieure plus tranquille. Bouddha dit que la liberté se gagne au prix de l'abandon du foyer. Rimbaud l'a acquise plus cher encore – elle était sa vie. Il ne fut assujéti à personne durablement, sinon à lui-même, sans cesse. La liberté, dans l'œuvre-vie, est la plus belle des constantes rimbaldiennes.

C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté³⁴.

Mais la liberté « libre ». « Je m'entête affreusement à adorer la liberté libre », lançait-il à Izambard en novembre 1870. Alors il a connu « L'orgueil d'être plus libre / Que les plus libres » que lui enviait Verlaine dans *Laeti et Errabundi*. « Avec moi seul tu peux être libre³⁵ », lui avait écrit Rimbaud, qui courait à ses trousseaux aux docks de Londres, où Verlaine allait s'échapper en bateau, quelques jours avant le « drame de Bruxelles ». Et Verlaine, qui ne s'est jamais remis d'avoir goûté cette liberté-là, reconnaîtra encore, en 1884, avec un brin d'amertume : « L'homme, en M. Rimbaud, est libre, cela est trop clair. »

Il ne sait où il va ni pourquoi il va, mais partout Rimbaud a éprouvé sa liberté : à Tadjoura, en 1886, où il mène une « existence libre et gratuite³⁶ » ; au Caire, en 1887, quand il déclare : « je suis habitué à la vie

libre³⁷ » ; « N’as-tu plus ta liberté d’action ? » s’inquiétera sa mère ; au Harar, il la préserve, au contraire : « le Harar (...) on en file quand on veut³⁸ ». Et, un an jour pour jour avant de mourir, en 1890 : « au Harar (...). Mais enfin on y est libre³⁹ ».

« La grandeur de Rimbaud restera d’avoir refusé le peu de liberté que, dans son lieu et dans son siècle, il aurait pu faire sien », écrit justement Yves Bonnefoy⁽¹⁶⁹⁾, en distinguant la liberté comme un choix entre divers possibles et l’*absolu* du désir de liberté. C’est bien cet absolu que porte Rimbaud, que sa sœur Isabelle avait compris en veillant sa mort (« il avait trop le goût du rare et de l’unique⁽¹⁷⁰⁾ »), et qui le marque : la liberté est une question de haute métaphysique, dont les analyses (fuir la mère, chercher le père, etc.) ne peuvent témoigner : leur butée ontologique. Par sa vie errante et libre, *aussi peu sociale que possible*, Rimbaud a restauré pour lui, à sa façon, l’« antique souveraineté du moi » dont parlait Nietzsche. Il comprend en même temps la fatalité de cet « Impossible » : il ne sait ou ne peut que choisir sans fin, donc il ne choisit pas, tout le mène à sa fin. Mais Rimbaud, dans l’Éthiopie illimitée, a taille d’homme ; il est *grandeur nature*. Dans les plus grands espaces, il éprouvait sa liberté. Mais la prison était en lui. Il était prisonnier de sa cage *thoracique* – de cet absolu en lui qui ne pouvait se libérer, *s’élargir*, que dans le mouvement, la plénitude affirmative du monde fini qui, du même coup, brise ses limites et retourne à l’infini de la substance⁽¹⁷¹⁾ ; dans l’abandon du corps – dans la mort qui se charge de rendre le corps invisible, d’en dissiper l’unité ; quand l’âme enfin délivrée d’Arthur Rimbaud quitta ce corps de bagnard pour errer définitivement sur les déserts d’Abyssinie, aérienne, solaire.

(Et, tandis que s’éteint la chanson de Dylan, j’imagine que Rimbaud, sur son cheval, chantait parfois une chanson naïve qui, le soir, s’évanouissait en hymne.)

Après la sieste et le café, nous repartons dans la steppe dîner, au loin, d’une dinde du Nil. Et le désert qui m’impressionne encore par son

infinitude, après l'évocation de mes voyages récents, nous impose l'évidente continuité de l'errance rimbaldeenne. Pourtant, la plupart des livres affirment que Rimbaud, après ses voyages « épastrouillants⁽¹⁷²⁾ », s'est fixé à Harar, qu'il s'est « casé » en Abyssinie. Ses trajets formeraient un encéphalogramme agité, puis rectiligne. Mais, en réalité, Rimbaud est seulement « basé » à Harar, nouveau point de départ. Comme Verlaine l'avait vu « arpenter » la campagne ardennaise, Righas le voit passer à son tour en Abyssinie : « C'était un grand marcheur, oh ! marcheur étonnant, son paletot⁴⁰ ouvert, un petit fez sur la tête malgré le soleil⁽¹⁷³⁾. » Comme le disait Baudelaire d'Edgar Poe : « il traversait sa vie comme un désert, et changeait de place comme un Arabe ».

Aussi loin que l'on remonte l'arbre généalogique de Rimbaud⁽¹⁷⁴⁾, ses racines s'enfoncent dans la terre : de l'ancêtre « laboureur et vigneron » dans les années 1700 au grand-père maternel Jean-Nicolas Cuif, « laboureur et rentier ». Rimbaud s'était déclaré « Paysan⁴¹ ! ». Mallarmé n'a pas manqué de remarquer ses « vastes mains (...) de blanchisseuse (...) rouges d'engelures ». « La main à plume vaut la main à charrue⁴². » En Abyssinie, Rimbaud songe avec nostalgie à la ferme de Roche, à la manière de l'inévitable *Angélus* de Millet : « Je suis toujours heureux à me reposer sur le tableau de votre travail pastoral⁴³ ». Mais, à Roche, il refusait obstinément de participer aux travaux de la ferme⁴⁴. « Comme vous le dites, ma vocation ne sera jamais pour le labourage⁴⁵. » La relation à la terre n'est pas en cause ; ce que Rimbaud craint par-dessus tout, c'est la sédentarité. Il adore la Nature, mais il déteste la campagne. Le sol, pour lui, c'est le « sol magique » dont parle Wiechert. Il n'a pas le *vézou*, Rimbaud, comme on dit dans sa région (l'incapacité de faire dix pas sans s'asseoir, me traduisait André Dhôtel). « Vivre toujours au même lieu, je trouverais toujours cela très malheureux⁴⁶. » Il suffit de l'écouter répéter à tout propos sa hantise d'être retenu en un lieu, refusant pendant dix ans de revenir se fixer au pays selon le conseil de sa mère, pour admettre que ce mouvement (qui, loin de

s'éteindre, s'amplifie en Abyssinie⁴⁷) est celui de toute sa vie, que le poète avait déjà clairement exprimé dès 1871 : « Je veux travailler libre⁴⁸. »

Chacun passe à son insu chaque année le jour anniversaire de sa mort ; les lettres datées de différents 10 novembre semblent marquées d'un ton de fatalité ou de vérité (comme le contrat du 10 novembre 1880 avec Bardey, le refus de la vie sédentaire du 10 novembre 1890), comme celle du 10 novembre 1888, trois ans avant sa mort, dans laquelle Rimbaud écrit deux phrases sèches qui pourraient être placées en épigraphe de toute sa vie : « Je travaille. Je voyage. » En 1875, « Rimbaud ne tenait pas en place », se souvient Mme Létrange⁽¹⁷⁵⁾. En 1885, le même écrit à sa famille : « En tout cas, ne comptez pas que mon humeur deviendrait moins vagabonde, au contraire, si j'avais le moyen de voyager sans être forcé de séjourner pour travailler et gagner l'existence, on ne me verrait jamais deux mois à la même place. »

Ce désir d'en-allées perpétuelles, l'appel de l'aventure, l'attrance de l'Orient, les conflits avec Vitalie Cuif, plusieurs détails biographiques, imposent le souvenir de ce capitaine de l'armée d'Orient, Frédéric Rimbaud, le père d'autant plus méconnu que la famille qu'il a abandonnée s'entendait tacitement pour faire comme s'il n'avait pas existé. « La pauvreté des renseignements que nous possédons sur le père de Rimbaud doit être considérée en soi comme significative » : ce père absent, un psychanalyste a su le... remettre en place⁽¹⁷⁶⁾. Sans réfuter l'hypothèse d'un « fantasme d'identification » de Rimbaud à son père proposée par le psychanalyste, observons, pour l'écarter, son application à la vision classique, binoculaire et sédentaire, des « deux Rimbaud » : « Le départ de novembre 1878 (...) marque *la fin du nomadisme d'antan*⁽¹⁷⁷⁾ » ; et l'analyste d'affuter ainsi son « hypothèse un peu hardie », dit-il : « ce ne serait pas l'Arthur Rimbaud de la période poétique qui aurait erré à travers les pays pour se fixer en Afrique, mais un autre personnage psychique ayant un rapport inconscient avec son père ». Dans un essai précédent, ébauche de celui dont nous parlons, le psychanalyste comparait Rimbaud à « l'Homme aux rats, en proie également à des fantasmes d'identification inconscients ».

En quelque sorte, « l'Arthur Rimbaud » des « Villes », puis « l'Arthur Rimbaud » des champs. Rimbaud était dans le désert (« le Rimbaud du désert ») et le désert était en lui ! J'ai dit plus haut mes raisons de ne pas apercevoir d'« asymétrie dyptique » en novembre 1878 ni de solution de continuité dans le destin de Rimbaud. D'abord, l'Éthiopie n'est pas un désert, ou bien les hauts plateaux du Harar où vécut Rimbaud en sont un dans le genre des Bouches-du-Rhône autour d'Aix... Mais surtout Rimbaud n'a pas cessé de marcher dans ce territoire deux fois et demi plus grand que la France – c'est même là qu'il se déplace le plus. Au minimum sept mille kilomètres, à pied ou à cheval. Charleville – Zanzibar. On sent pour lui un point de côté. « Avec cela des courses à pied de 15 à 40 kilomètres par jour, des cavalcades insensées à travers les abruptes montagnes du pays⁴⁹. »

John Arthur Rimbaud, born 1854, still going strong⁽¹⁷⁸⁾ ! Fort vent arrière. Il reste camp-volant, pousse-caillou, nomade ou, comme il le répète, « vagabond », « errant » ; et, comme dit bien le mot anglais, *drifter*. La différence avec les errances en Europe ou à Java tient à l'accroissement de l'attraction, de l'énergie solaires et au fait, *réel et non symbolique*, que Rimbaud, qui n'est plus entretenu par personne et refuse de l'être (il se faisait « cyniquement entretenir » par d'anciens camarades de collège, ou par Verlaine, et sa mère), se trouve progressivement capturé dans le réseau de relations et d'intérêts, dans la toile des longs itinéraires qu'il a tissée : ce qui favorise plutôt l'identification à la mère Cuif. Les mailles du filet sont plus serrées à la fin de sa vie : « Je m'en irais bien (...) mais on me doit beaucoup d'argent et je ne puis m'en aller, parce que je le perdrais⁵⁰. »

D'où, à son corps défendant, un mouvement de navette, ces « allées et venues⁵¹ » dont il se plaint en 1883, un va-et-vient de Harar à Entotto, de la côte à Aden, de Zeilah à Harar où il organisa une dizaine de caravanes, « la descente des maudits cafés et la remontée des satanés thalaris⁵² » ; mais un mouvement d'aller-retour dont il est familier, qui fut semblable autour de Harar et autour de Charleville, qui devait même, dans son esprit, le ramener de Harar à Charleville, et qui ne l'empêcha pas de tenter toutes les directions⁵³.

On ne peut donc couper Rimbaud en deux pour le godchotiser⁽¹⁷⁹⁾. Cependant, le fait probable que Rimbaud soit redevenu Cuif n'est pas contradictoire avec l'identification au père, mais fournirait plutôt le contrepoint de cette hypothèse : Rimbaud ne commencerait pas à imiter inconsciemment son père à partir du moment où il aurait appris la nouvelle de son décès, mais il y aurait *alternance* éventuelle, complexe et constante des identifications. Ainsi, je pense à cet autre laboureur, M. Girard, qui, appuyé sur sa fourche, répondait à Robert Goffin⁽¹⁸⁰⁾ : « Dites bien que sa mère et sa sœur Isabelle étaient deux fausses bigotes et que tout le monde dans le village racontait que le capitaine et Arthur n'avaient pas eu tous les torts de partir... » Quel que soit le crédit que l'on puisse accorder aux ragots de village, même unanimes, Rimbaud, qui avait vu son père venir en permission puis, après des scènes de ménage (et non sans avoir rempli son devoir conjugal), le voyait regagner sa garnison et enfin repartir pour ne plus revenir, Rimbaud s'identifie probablement à son père dans la façon de quitter la mère⁵⁴, dans le *désir de l'inquiéter*. Cela réussit d'ailleurs : dès sa première fugue, en août 1870, la mère cherche son fils désespérément dans tous les cafés de Charleville occupée par les Prussiens. Si l'on ne réduit pas à cette interprétation l'un des plus beaux poèmes de Rimbaud, *Mémoire*, il est permis d'y entendre, avec quelques exégètes, l'angoisse de la mère, déclenchée par la fugue de l'« homme » :

Madame se tient trop debout dans la prairie (...)
Lui (...)
s'éloigne par-delà la montagne ! Elle, toute
froide, et noire, court ! après le départ de l'homme !

Même désir inconscient d'inquiéter la mère, en 1884, depuis Aden : « Je ne puis vous donner une adresse en réponse à ceci, car j'ignore personnellement où je me serai trouvé entraîné prochainement, et par quelles routes, et pour où, et pour quoi, et comment⁵⁵ ! »

Ainsi, l'« inquiet » du Harar, par un échange latent d'angoisse et de reproches, transmet une inquiétude à sa mère, suscite une douleur maternelle qui amène, par litote ou syllogisme, la déclaration d'amour sans doute recherchée ; et la « mother » craque⁵⁶ :

Arthur, mon fils,

Ton silence est long, et pourquoi ce silence ? Heureux ceux qui n'ont pas d'enfants, ou bien heureux ceux qui ne les aiment pas : ils sont indifférents à tout ce qui peut leur arriver. Je ne devrais peut-être pas m'inquiéter ; l'année dernière, à pareille époque, tu as déjà passé six mois sans nous écrire et sans répondre à aucune de mes lettres, quelque pressantes qu'elles fussent ; mais cette fois-ci voici bien huit longs mois que nous n'avons eu de tes nouvelles. Il est inutile de te parler de nous, puisque ce qui nous concerne t'intéresse si peu. Cependant, il est impossible que tu nous oublies ainsi : que t'est-il donc arrivé ? (...) n'es-tu plus à Aden ? (...) En vérité, nous perdons la raison à force de te chercher ; et j'en reviens à dire : Heureux, oh ! bien heureux ceux qui n'ont point d'enfants, ou qui ne les aiment pas !

Rimbaud n'a pas conservé les lettres de sa mère ; mais celle-là, du 10 octobre, il l'a gardée jusque sur sa civière. La réponse aux autres lettres est dans le vent, dans la fraîcheur de la brise que je hume cette nuit en rentrant avec Sancerni : Rimbaud dit une fois, à propos de ces lettres, qu'il en a « perdu la mémoire en campagne⁵⁷ ».

Mais peut-être entre-t-il dans ces concepts beaucoup des préoccupations contemporaines de notre esprit, et les « fantasmes d'identification » rejoindront-ils un jour au râtelier des outils surannés le « bovarysme » par lequel Segalen croyait expliquer Rimbaud. La réalité du Harar me sollicite autrement, sans doute parce que je m'y suis immergé, et parce qu'elle est immédiatement liée au rêve. Que pouvait faire, par exemple, Rimbaud le 22 mai 1889 ? C'était le *Kremt*, la saison des pluies en Abyssinie : les pluies torrentielles l'empêchaient de travailler, mais il se disait quand même « fort occupé⁵⁸ ». Bien loin de là, ce jour même, Jules Renard écrivait dans son *Journal* : « Par les soleils couchants, il semble qu'au-delà de notre horizon commencent les pays chimériques, les pays brûlés, la Terre de Feu, les pays qui nous jettent en plein rêve (...) l'Égypte et ses grands sphinx, l'Asie et ses mystères, tout, excepté notre pauvre petit maigre et triste monde. »

Jules Renard formulait au loin, sans le savoir, le rêve de Rimbaud, et sa réalité héliotropique.

« À sept ans, il faisait des romans, sur la vie / Du grand désert (...) / Forêts, soleils, rives, savanes⁵⁹ ! » Allant, après Baudelaire, « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau », cherchant la perle, la vérité comme le plongeur des abîmes dans l'*Homme qui rit* de Victor Hugo, Rimbaud avait

tenté d'édifier un univers « délivré de l'origine et de la nostalgie⁽¹⁸¹⁾ ». « Du détroit d'indigo aux mers d'Ossian, sur le sable rose et orange qu'a lavé le ciel vineux, viennent de monter et de se croiser des boulevards de cristal⁶⁰ ... » Dans *Une saison en enfer*, il se targuait de « posséder tous les paysages possibles⁶¹ ». Désabusé, il abandonna « l'hallucination simple », un moment relayée de façon existentielle par les *Illuminations*. Rimbaud poursuivit alors dans le réel sa recherche insatiable de l'ailleurs, partant de tous les côtés où souffle la rose des vents, hanté par le lieu jamais trouvé, et il rêvait l'ailleurs encore en Arabie : « Le monde est très grand et plein de contrées magnifiques que la vie de mille hommes ne suffirait pas à visiter⁶². »

Dans ses lettres d'Afrique et d'Arabie dominant les verbes inchoatifs, qui marquent un commencement d'action : « partir », « déguerpir », « m'en aller »... auxquels je pensais dans l'avion du départ. « Je vais acheter un cheval et m'en aller⁶³... » En 1870, Rimbaud s'était indigné qu'Izambard ne partît pas en Russie alors que l'occasion s'en présentait. Dans l'« ici » indifférent, Rimbaud songe sans cesse à l'« ailleurs », il est en Éthiopie au pays d'utopie, *utopia*, l'autre lieu, et cherche toujours l'Eldorado, l'Éden, Cythère, les îles Fortunées, les Pays de Cocagne de ses premières lectures. Il est déjà bien loin (loin d'où⁽¹⁸²⁾ ?) et toujours insatisfait : « Je compte trouver mieux un peu plus loin... » ; « aller plus en avant... » ; « trouver mieux un peu plus loin... »⁶⁴.

Zanzibar ! Qui sait ce que ce nom seul appelait en Rimbaud de grands départs inassouvis ! Pendant sept années de sa vie en Arabie et en Abyssinie, Zanzibar⁶⁵ représente l'ailleurs accessible, le paradis terrestre à portée d'un voyage, le terme alphabétique de l'errance... Tout écrit de Rimbaud manifeste une sorte d'optimisme spatial, l'ailleurs étant pour lui le superlatif implicite de l'« ici » – ailleurs, ce sera mieux qu'ici.

Aujourd'hui, c'est surtout en Europe qu'on rêve d'Amérique. Les jeunes Africains rencontrés rêvent d'Europe – l'Amérique est trop lointaine, une autre planète, en avance d'une ou deux civilisations. À l'inverse, les voyageurs du siècle passé, comme Gérard de Nerval : « En Afrique, on rêve d'Inde comme, en Europe, on rêve d'Afrique ; l'idéal rayonne toujours au-

delà de notre horizon actuel⁽¹⁸³⁾. » « L'Inde est plus agréable que l'Arabie. Je pourrais aussi aller au Tonkin⁶⁶ », écrivait Rimbaud de son côté. Au Caire (un tournant de sa vie africaine) Rimbaud envisage de s'en « retourner du côté du Soudan », se dit « appelé à Madagascar », pense à « de longs voyages en Afrique, et peut-être en Chine, au Japon, qui sait où ? »⁶⁷. Depuis l'Arabie, il avait songé à « pousser jusqu'au canal de Panama⁶⁸ ».

On peut imaginer ainsi un destin possible d'Arthur Rimbaud : les États-Unis d'Amérique. À cette époque précisément, l'Amérique connut la plus forte immigration de son histoire (treize millions et demi d'immigrants entre 1860 et 1890). « La Floride, paraît-il, est le plus beau pays du monde » disent les personnages de *Vagabonds*, le roman de Knut Hamsun. Chateaubriand avait inséré dans son *Voyage en Amérique* (effectué en 1791) un fragment de « Journal sans date », dont le jeune Rimbaud aurait pu savourer chaque mot : « Liberté primitive, je te retrouve enfin ! (...) Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature (...). Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois (...) moi j'irai errant dans mes solitudes ; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée ; je serai libre comme la nature. »

Tandis que Rimbaud dérivait dans « ces satanés pays⁶⁹ », là-bas avait lieu exactement tout ce à quoi il aspirait : la conquête des grands espaces, l'aventure, l'attrait de la nouveauté, la ruée vers l'or, les armes, le soleil du Colorado, les déserts d'Arizona, l'enrichissement sans honte dans la liberté libre, un peu trop libre : c'était l'époque du Far West, des cow-boys et des Indiens... Rimbaud, qui correspondait avec le Négus ou Armand Savouré, aurait échangé des lettres avec Buffalo Bill ou John Wesley Harding...

Cher Bill Cody,

Je reçois avec plaisir votre lettre du 16 janvier. Je suis retour d'un voyage au Nevada : six cents kilomètres que j'ai faits en 11 jours de cheval. Les 2 000 fusils winchester ne sont toujours pas arrivés dans ce sale trou de Tucson. Je suis convaincu que Geronimo m'a volé. D'ailleurs, j'aurais dû m'y attendre, car ces Peaux-Rouges sont tous des ladres et des fripons. Depuis que les Anglais sont sur la Côte, le commerce de tous ces côtés est ruiné entièrement.

Rien à faire ici, à présent, et d'ailleurs j'ai trouvé autre chose au Nouveau Mexique. L'or a énormément baissé à cause de la hausse du dollar. Ici les détenteurs refusent de vendre à \$ 18 et descendent à Miami.

Je souffre du vomito-négro et ne puis rien digérer, avec ces chaleurs excessives ; ma santé est fort délabrée, une année ici en vaut quinze ailleurs.

Enfin, j'espère pour vous que tout ce cirque va bientôt finir, et que vous reprendrez tranquillement la chasse aux bisons. Je vous souhaite un été de soixante ans, santé et prospérité.

Salutations empressées,

Rimbaud

Ci-joint duplicata facture tire-bottes⁽¹⁸⁴⁾.

Rimbaud avait eu, en effet, l'intention de partir pour les États-Unis... Quelle qu'aurait pu être sa vie, imagine-t-on ce que serait sa postérité si celui qui avait tenté de s'enrôler dans la marine américaine sous le nom de John-Arthur Rimbaud, à Brême, en 1877, avait pris part à cette mythologie moderne de la conquête de l'Ouest, à l'Iliade du Nouveau Monde ? Quelle eût été l'influence d'un des plus grands poètes européens sur la littérature américaine qui, à peine sortie de l'époque des almanachs, eût découvert rapidement son œuvre, alors qu'elle n'osait pas encore accorder leur prééminence à ses dix premiers classiques⁽¹⁸⁵⁾ ? On ne verrait que lui dans les téléfilms américains ou les péplums de John Ford ! Il aurait son « visage ovale d'ange en exil » taillé dans la montagne du Dakota ! Dans leurs discours, les Présidents feraient une allusion obligée à son œuvre, comme à La Fayette ! Mais ne nous trompons pas de dessin animé... L'Amérique n'est pas la destination mythique de Rimbaud. « Je lui parlai, se souvient Delahaye, d'un ancien projet sur les États-Unis, complément de son tour du monde. Il y renonçait⁽¹⁸⁶⁾. » Le salut qu'il cherchait n'avait qu'une seule direction : l'est. « Philosophes, vous êtes de votre Occident⁷⁰. » Rimbaud ne pense qu'à l'Orient, la « patrie primitive⁷¹ ». Où pouvait-il aller, lui qui n'eut pas de chance ? Il a été partout où jouer de malchance. Les États-Unis en gestation lui auraient trop bien convenu, il aurait pu y réussir ! Peut-être Rimbaud s'est-il trompé d'Amérique. Mais on peut remplacer quelques mots de ses lettres, ils ne peuvent modifier son destin. Rimbaud avait une étoile à suivre.

Jamais une vérité d'essence, si haute soit-elle, n'empêchera d'agir celui qui est fait pour l'action, le « rajasique ». Rimbaud tend à l'Orient, comme s'il était mû par cette idée, plus troublante encore que l'« éternel retour » de Nietzsche, selon laquelle tout est déterminé, et qu'en nous nous sommes « agis ». Une grande part de souffrance motive en lui cette incapacité d'accéder à l'ailleurs, proche et toujours éloigné. Toutes les voies qu'il emprunte sont des impasses, mais il a le don d'en reculer les limites connues, et de marquer à nos yeux l'impossible satisfaction qui fait de sa vie un destin, protégé d'un mystère.

On dirait que Rimbaud se baigne au *même endroit* de fleuves divers. L'« ici » et l'« ailleurs » tendent à coïncider sans espoir : « Autant à Aden qu'ailleurs », écrit-il en 1884 ; et même le rêve de Zanzibar finit par s'envoler : « et peut-être ne partirai-je ni pour Zanzibar ni pour ailleurs⁷² ». « Ici est ailleurs⁽¹⁸⁷⁾. »

Mais pourtant, à Marseille, souffrant le supplice avant la mort – « moi qui suis à peine capable de mettre mon soulier à mon unique jambe » –, Rimbaud est toujours animé par l'obsession de l'errance : « Je passe la nuit et le jour à réfléchir à des moyens de circulation (...) je voudrais faire ceci et cela, aller ici et là, voir, vivre, partir⁷³. »

Si Rimbaud est redevenu Cuif en Abyssinie, il n'est pas un Cuif de Roche, comme cet oncle ardennais qui avait été surnommé « l'Africain », mais l'homme des grands espaces qu'il a toujours été : le Cuif errant !

Notes

^{1.} *Les Poètes de sept ans.*

^{2.} À G. Izambard, 25 août 1870.

^{3.} *Les Poètes de sept ans.*

^{4.} À E. Delahaye, mai 1873.

^{5.} *Mémoire.*

^{6.} *L'Impossible, Une saison en enfer.*

^{7.} À G. Izambard, Charleville, 25 août 1870.

^{8.} « Junphe » 1872.

- [9.](#) À P. Demeny, 28 août 1871.
- [10.](#) *Au Cabaret-Vert.*
- [11.](#) *Enfance IV, Illuminations.*
- [12.](#) Mai 1873.
- [13.](#) *Ibid.*
- [14.](#) Mai 1873.
- [15.](#) À P. Demeny, 28 août 1871.
- [16.](#) *Ibid.*
- [17.](#) *Ibid.*
- [18.](#) À M. Riès, 1891.
- [19.](#) *L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple.*
- [20.](#) 13 mai 1871.
- [21.](#) 5 septembre 1870.
- [22.](#) 13 mai 1871.
- [23.](#) *Vagabonds, Illuminations.*
- [24.](#) 7 juillet 1872.
- [25.](#) *Bruxelles.*
- [26.](#) 7 septembre 1872.
- [27.](#) *Le Bateau ivre.*
- [28.](#) *Villes* (second poème de ce titre), *Illuminations.*
- [29.](#) *Villes* (premier poème), *Illuminations.*
- [30.](#) *Villes* (second poème), *Illuminations.*
- [31.](#) *Vagabonds, Illuminations.*
- [32.](#) À E. Delahaye, Stuttgart, 5 mars 1875.
- [33.](#) 5 mai 1884.
- [34.](#) *Ophélie.*
- [35.](#) Londres, 5 juillet 1873.
- [36.](#) 28 février 1886.
- [37.](#) 26 août 1887.

[38.](#) 1^{er} février 1888.

[39.](#) 10 novembre 1890.

[40.](#) *Ma Bohème*, 1870 : « Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ; / Mon paletot aussi devenait idéal. »

[41.](#) *Adieu, Une saison en enfer*.

[42.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer*.

[43.](#) Harar, 6 mai 1883. Et l'année suivante : « J'aime à me représenter votre vie et vos occupations paisibles » (Aden, 5 mai 1884).

[44.](#) Sauf une fois, en été 1879.

[45.](#) Aden, 30 décembre 1884.

[46.](#) Aden, 15 janvier 1885.

[47.](#) « J'aime mieux partir que de me faire exploiter » : Aden, 22 septembre 1880. « Il est bien certain que je ne puis plus vivre sédentairement » : Aden, 8 octobre 1887. « Je suis trop habitué à la vie errante et gratuite » : Le Caire, 23 août 1887. Et encore à Harar, un an avant sa mort, le 10 novembre 1890 : « D'ailleurs, il y a une chose qui m'est impossible, c'est la vie sédentaire. »

[48.](#) À P. Demeny, Charleville, 28 août 1871.

[49.](#) À Isabelle, Marseille, 15 juillet 1891.

[50.](#) Harar, 20 février 1891.

[51.](#) Harar, 10 juin 1881 : « Je reviens d'une campagne au-dehors, et je repars pour une nouvelle campagne à l'ivoire. » Harar, 2 juillet 1881 : « Je reviens de l'intérieur (...). Je repars (...) pour un pays totalement inexploré par les Européens. » À Ilg, Aden, 29 mars 1888 : « De retour du Harar (...). J'ai en effet fait ce voyage au Harar, 6 jours à l'aller, 5 au retour (...). Je repars très prochainement pour le Harar... »

[52.](#) À Ilg, 24 février 1890.

[53.](#) Voir *infra* l'« ailleurs ». Sur « ce qui retient » Rimbaud, voir chap. 11.

[54.](#) Et par ses engagements dans différentes armées, dès 1876 : voir chap. 7.

[55.](#) À « mes chers amis », Aden, 5 mai 1884.

[56.](#) Mme Rimbaud à son fils, Roche, 10 octobre 1885.

[57.](#) 15 février 1881.

[58.](#) Harar, 18 mai 1889.

[59.](#) *Les Poètes de sept ans*.

[60.](#) *Métropolitain, Illuminations*.

[61.](#) *L'Alchimie du verbe, Une saison en enfer.*

[62.](#) Aux siens, Aden, 15 janvier 1885.

[63.](#) 4 mai 1881. Ou encore : « Je saurai (...) si je dois rester ici ou déguerpir » (12 mars 1881) ; « Je suis à peu près décidé à changer d'air » (2 septembre 1881) ; « Je vais prochainement faire une grande expédition » (22 septembre 1881) ; « Je pars très prochainement, et il est peu probable que je revienne jamais ici » (Harar, 9 décembre 1881) ; « Je partirai sûrement d'Aden » (8 février 1883).

[64.](#) « Je suis dans les Gallas. Je pense que j'aurai à aller plus en avant prochainement » (Harar, 13 décembre 1880) ; « Je ne compte pas rester longtemps ici (...). Je compte trouver mieux un peu plus loin » (Harar, 15 février 1881) ; « Je ne resterai pas longtemps ici » ; etc.

[65.](#) Il écrit d'Aden : « je partirai pour Zanzibar » (17 août 1880) ; puis de Harar : « je descendrai probablement à Zanzibar » (12 mars 1881) ; retour à Aden l'année suivante : « Si je pars, et je compte partir prochainement, ce sera pour (...) descendre à Zanzibar » (12 février 1882). Pendant trois jours, au Caire, voyant partir des bateaux pour Zanzibar, il en ressent l'appel comme un accès de fièvre : Zanzibar est mentionnée le 23 août 1887, puis cinq fois le 24 août, sur le mode « ici » / « tandis qu'à Zanzibar »... Et le 25 août : « je suis appelé à Zanzibar ».

[66.](#) Aden, 28 septembre 1885.

[67.](#) 23 et 25 août 1887.

[68.](#) Aden, 28 septembre 1885.

[69.](#) Harar, 18 mars 1889.

[70.](#) *L'Impossible, Une saison en enfer.*

[71.](#) *Ibid.*

[72.](#) 5 novembre 1887.

[73.](#) À Isabelle, Marseille, 15 juillet 1891. – Amputé, recevant ses béquilles, il tente désespérément de courir.

6

La porte de l'invisible doit être visible.

René Daumal.

OceanofPDF.com

Solitude

On ne s'égare jamais en pays musulman : cinq fois par jour, une partie de la population s'accroupit en direction du plein nord... Pourtant, en s'emparant de Harar, Ménélik avait écrit au ministre anglais : « ce n'est pas ici un pays musulman, tout le monde le sait ⁽¹⁸⁸⁾ ». Tekle Haymanot, unique saint éthiopien reconnu par Rome, protège en effet l'empire du « lion conquérant de la tribu de Juda ». La splendeur des liturgies dans la ville sainte d'Axoum, la procession des Tables de la Loi à Addis-Abeba, témoignent de ce christianisme lointain, qui n'a pas rompu avec les rites de l'Ancien Testament, comme en souvenir du roi Salomon, et mêle les usages mosaïques aux rites chrétiens.

L'*aboune*, patriarche de l'Église éthiopienne monophysite, baise le mur de l'église. Drapé dans sa *kaba*, car l'église souterraine est fraîche, il se joint au groupe de prêtres qui psalmodient à la lueur de deux lampes à pétrole. Dans l'ombre, les clercs appelés *debceras*, appuyés sur leurs bâtons à prière – la cérémonie dure sept heures –, répondent par d'incessantes implorations, des chants et des lectures bibliques.

Les églises excavées dans le tuf rouge, au XII^e siècle, partout en Éthiopie, de Gondar à Asmara, demeurent mystérieuses pour le voyageur, comme le monastère de Debré Damno, où chaque moine vit emmuré, mort au monde, et auquel on ne peut accéder qu'au moyen d'une corde de seize mètres.

Rimbaud s'est endormi aux autels de Salomon¹ : attaché dirait-on à un autre mystère, il passe indifférent devant ces sanctuaires octogonaux que l'on aperçoit depuis les routes, à moins qu'il ne se juge, comme les fidèles, parfois, indigne d'y pénétrer ; à moins, plutôt, qu'il porte en lui *déjà* la forme essentielle de cette déception que dit un évangile apocryphe abyssin, *Fecra Yasous* (« amour de Jésus ⁽¹⁸⁹⁾ »), annonçant qu'un certain Théodore

devait s'élever de Grèce pour rendre le monde à la chrétienté ; puis un apôtre de cet évangile venait trouver, en 1830, un missionnaire chrétien et lui disait, d'un air triste : « le temps fixé de cette prophétie s'est écoulé, et Théodore ne paraît point... »

De bon matin, le père Émile Foucher, costume noir et barbe blanche, nous reçoit à la mission catholique de Harar, voisine de la mosquée dont le minaret lumineux tranche l'azur, au fond d'une ruelle. Capucin, le père Émile⁽¹⁹⁰⁾ est le digne successeur des deux « vicaires apostoliques des Gallas », Mgr Taurin-Cahagne, évêque d'Adramythe, arrivé à Harar en mars 1881 en compagnie d'Alfred Bardey, et Mgr Jarosseau⁽¹⁹¹⁾, installé à Harar en 1884 et qui fut précepteur de Haïlé Sélassié.

« Il est arrivé une troupe de missionnaires français² » : Rimbaud en avertit sa famille comme une distraction dans la vie d'un dimanche ensoleillé d'ennui, avec le plaisir inattendu de rencontrer des « pays »... Un jour, il vint trouver Mgr Jarosseau pour lui demander quelque chose à lire : « Je n'avais rien que mon Évangile. Je le lui remis. » L'auteur de *Proses johanniques* oubliées ne trouvait à lire, au Harar, que l'Évangile de Mgr Jarosseau... Celui-ci ajoutait : « Il en fut heureux, le pauvre enfant ! » Et un convive de l'évêque, en 1948⁽¹⁹²⁾ : « J'ai noté ces paroles aussitôt après nous être levés de table. Elles sont donc exactes. » Mais elles ne signifient rien. Sinon que Mgr Jarosseau pensait que « Rimbaud avait manqué sa vocation : il aurait dû se faire trappiste ou chartreux⁽¹⁹³⁾ ». Alfred Bardey, qui assistait parfois à la messe à Harar, dans une chambre de la mission transformée en chapelle, pour le plaisir de se mettre en dimanche, et de « penser à la patrie », disait que Rimbaud n'allait jamais aux offices, « indifférent, sans ostentation, aux choses de la religion. Mais il entretenait avec les missionnaires les relations les plus cordiales. Il se plaisait en leur compagnie, alors qu'il évitait généralement celle des Européens⁽¹⁹⁴⁾ ». Rimbaud jadis avait envisagé de se faire missionnaire, ou simplement frère, sans préparation : « Il y a des frères en Orient, aurait-il dit à Delahaye : c'est un moyen comme un autre. » Ce détail, commente

Delahaye, « vous donnera l'idée de sa frénésie erratique. Il songeait avec envie à ces missionnaires que l'on envoie au bout du monde⁽¹⁹⁵⁾ ». Et, quand il est rejoint par les missionnaires au bout du monde, Rimbaud se réjouit de leur arrivée parce qu'il pourra partir, espère-t-il, « dans les pays jusqu'ici inaccessibles aux blancs³ ».

« Le voleur de feu » s'est-il voulu « à l'égal de Dieu » ? *Une saison en enfer*, en constatant l'échec de la « voyance », ne renoue pas pour autant avec le christianisme que le poète avait rejeté sans en sortir philosophiquement. Le mépris pour les institutions catholiques est antérieur encore, quand Rimbaud écrivait à la craie « mort à Dieu » (ou « merde à Dieu », selon l'intensité des témoignages) sur les bancs des promenades. Et cette cassure, que l'on peut situer avec *les Premières Communions*, quelle que soit la date précise du poème (1870 ?), fut définitive :

Puis la Vierge n'est plus que la vierge du livre.
Les mystiques élans se cassent quelquefois...
Et vient la pauvreté des images, que cuivre
L'ennui, l'enluminure atroce et les vieux bois.

L'éternité que poursuit Rimbaud, « à présent », n'est pas celle que Mgr Jarosseau prêche dans le désert des Gallas. « Heureusement que cette vie est la seule et que c'est évident⁴. » La « charité » dans la vie de tous les jours ? Peut-être : mais une éthique, un aspect de sa personnalité, non la transcendance. D'ailleurs, il fait trop chaud ici pour être catholique.

« Votre frère a la foi, mon enfant (...) et je n'ai même jamais vu de foi de cette qualité », déclara, « d'un air étrange », l'aumônier de l'hôpital de la Conception à Isabelle⁽¹⁹⁶⁾. Le clergé excelle, il est vrai, dans l'art d'administrer les sacrements, le baptême ou l'extrême-onction : par surprise. Détail navrant : Rimbaud mourant n'a pas pu recevoir la sainte communion : « il crache beaucoup (...) : on a craint une profanation ». Et puis, quelques jours seulement avant sa conversion, il accusait « les infirmiers et même les sœurs de choses abominables »⁽¹⁹⁷⁾.

« Je ne demande qu'une chose : qu'il fasse une bonne mort », déclarait Isabelle le 5 octobre 1891. Or, la conversion de Rimbaud repose sur son seul témoignage : la lettre à sa mère du 28 octobre 1891. Isabelle, le 15 décembre suivant, écrit au *Petit Ardenais* que son frère est « mort comme un saint ». Mais c'est en 1892 seulement qu'elle découvre, par un article d'Anatole France, le passé littéraire de Rimbaud. Quand elle finit par consentir à la publication des œuvres de son frère, ce fut à la condition qu'elles fussent expurgées et assorties de ses commentaires⁽¹⁹⁸⁾. « En fait de biographie, je n'admets qu'une version : la mienne » ; « Non seulement j'ai le droit d'opérer (...) une mutilation, mais c'est mon devoir strict⁽¹⁹⁹⁾ ». Et, à propos de l'échange de lettres sublimes – si l'on en juge par celles de Verlaine qui subsistent –, la trentaine de lettres dites « martyriques » de Rimbaud et Verlaine en 1872, Isabelle écrivait à Mathilde, ex-Mme Verlaine : « surtout, oui, surtout, je préfère que vous ayez brûlé ces papiers quoi qu'ils aient contenu, plutôt que de les avoir remis en des mains étrangères⁽²⁰⁰⁾ ». Or, les détails relatant la mort édifiante du poète apparaissent pour la première fois dans une lettre qu'Isabelle adresse, le 30 décembre 1896, à son futur époux, Patern Berrichon. Aussi peut-on penser⁽²⁰¹⁾ que la fameuse lettre du 28 octobre 1891 racontant la visite de l'abbé Chaulier et le retour de Rimbaud au giron de l'Église (« c'est un juste, un saint, un martyr, un élu ! ») a été modifiée, sinon écrite ultérieurement, à l'époque où la pieuse Isabelle bataillait pour sauver l'honneur de la famille. Cette lettre (que Paul Claudel recopia en 1912 dans sa préface à l'édition de Berrichon, et qui ne parut intégralement qu'en 1921 dans *Reliques*) mêle au récit de la conversion de « merveilleuses visions », comme si le souvenir du délire de Rimbaud avait été influencé, rétroactivement, par la lecture des textes de son frère qu'Isabelle avait découverts entre-temps.

Mais la puissance qu'apporte la mort à celui qui la sent approcher, cette dilatation de l'être avant de s'anéantir, qui serait aux hommes ce que sont aux astres les soleils qui explosent en supergéantes rouges, ces instants ont réveillé, je le crois, en Rimbaud, la faculté exténuée de l'hallucination avivée par d'atroces souffrances ; un délire (« colonnes d'améthyste, anges

de marbre et de bois ») que sa sœur atterrée n'a pas inventé mais, dans sa remémoration, seulement... enjolivé.

« Sur mon lit d'hôpital, l'odeur de l'encens m'est revenue si puissante⁵... » Réminiscence du séjour à l'hôpital Saint-Jean, après le « drame de Bruxelles » en 1873, pure fiction, ou prophétie ? Indécidable. Beauté de la poésie. Nul ne peut ni n'aurait pu dire quelle lucidité traversait cet être « presque immatériel⁽²⁰²⁾ ». Il était alors, comme disait Vera Daumal de Roger Gilbert-Lecomte, « dans le Réel ». Isabelle, dans ses notes du 4 octobre, fait allusion aux choses invraisemblables que raconte le moribond : « Je dois m'ingénier toute la journée pour l'empêcher de commettre de nombreuses sottises. » En juillet précédent, à Roche, « il entrevoyait une fin prochaine, dit le docteur Beaudier, ce qui ne l'empêchait pas de jurer et d'avoir certaines exclamations qui en disaient long sur ses prétendues convictions religieuses⁽²⁰³⁾ ». Ainsi, songeant aux blasphèmes du dernier été, au comportement (et à l'état !) du malade à l'hôpital de Marseille ; devant la perplexité dans laquelle nous laisse le témoignage d'Isabelle, les habitudes islamiques qui apparaissent dans les dernières années africaines, et au regard surtout de la quête qui anime Rimbaud en Abyssinie – sa conversion *in extremis* me paraît... interlope. Ce terme de « conversion », au demeurant, présenté comme une solution, n'est que le seuil d'autres questions. Mais en fin de parcours, en automne 1891, Rimbaud avait plus de raisons de mourir que de vivre. Il fut tenté par le suicide : à quoi bon retomber en soi ? L'abandon de soi soulage la douleur, prépare au Néant, ou à Dieu. Rimbaud avait éliminé les dernières toxines du temps, il était disposé à l'éternité. On a vu des faux témoins confisquer la mort d'un proche. Celui qui sent la mort peut bien aussi changer de route. Que contient la pensée, quand le corps capitule ? « J'attends Dieu avec gourmandise⁶ », s'écriait Rimbaud en 1873 : Dieu était peut-être au rendez-vous. Nul ne le saura jamais. C'est mieux ainsi. La mort de Rimbaud n'appartient qu'à lui. Il faut seulement refuser de la faire signifier.

Ménélik affirmait à Sadi Carnot, dans une lettre d'avril 1891, que son royaume est « une île de chrétiens au milieu de la mer des païens ». Mais, en 1887, le consul de France à Suez, Lucien Labosse, observait : « depuis que les missionnaires sont en pays musulman, il n'y a pas un seul exemple

de conversion⁽²⁰⁴⁾ ... » La ville sainte de Harar, Madinet al-Auliya, entourée d'une centaine de tombeaux de cheiks que vénèrent les fidèles musulmans, est même une des plus fortes concentrations de mosquées du monde – quatre-vingt-deux dans son enceinte⁽²⁰⁵⁾. « Qui construit une mosquée possédera un palais au paradis... » Chaque matin, aux aurores, le père Émile est tiré du sommeil par le muezzin (ici le *lazim*) qui, du sommet de la mosquée voisine, chante qu'il vaut mieux prier que dormir... Rimbaud, qui fut quelques mois le seul catholique de la région, vécut surtout parmi les musulmans – Somalis, Afars, Danakils, ou les Oromos, que les Amharas, leurs vainqueurs avec Ménélik, appellent Gallas.

En pensant au Coran annoté par son père, à l'exemplaire que Rimbaud commande chez Hachette en 1883, ou au sceau commercial qu'il utilisait parfois, *Abdoh Rinbo* (pour Abdallah Rimbaud, « serviteur de Dieu », « transporteur d'encens »), il est facile de le peindre en vert, dans la couleur de l'islam ! Rimbaud serait « devenu, de mœurs et d'esprit, mahométan », assure Pierre Petitfils, et le cheik Si Hamza Borbakeur, dans son ouvrage sur le Coran, de toute son autorité, annexe bien légèrement Rimbaud en déclarant comme une donnée historique qu'il s'est « converti à l'islam⁽²⁰⁶⁾ ». Le cachet de la poste ne fait pas toujours foi ! Rimbaud (comme le recommande l'islam) veillait à la propreté de sa personne, s'abstenait de fumer et de boire ; mais ces dispositions participent d'une morale toute personnelle, et de son ascendance Cuif, dans le souci qu'il commente et répète de s'imposer le plus possible d'économies. En fait, il s'est parfaitement adapté aux mœurs de la Gentilité : son cachet musulman marque une conformité sociale élémentaire – et sa sécurité nécessitait le costume de marchand arabe qu'il revêtait parfois. Sotiro le Grec n'était pas plus musulman que l'Ardennais, mais il voyageait aussi en arabe et se faisait appeler Adj (ou Ali) Abdallah. Pas davantage que le costume, je ne vois dans la coutume qu'adoptait Rimbaud pour uriner (pas « agenouillé », mais accroupi !)⁽²⁰⁷⁾ un indice décisif... « Il me conseillait d'en faire autant », a écrit Ugo Ferrandi⁽²⁰⁸⁾ – nous avons tenté l'expérience, Sancerni et moi ; la Jeep, le frein mal serré, a dévalé toute seule la pente de Harar... Nous croyons volontiers le même Ferrandi quand il dit que « tout le monde, dans son entourage, disait que Rimbaud s'était fait musulman⁽²⁰⁹⁾ ». Quand

on est Blanc, et catholique de surcroît, et si l'on veut vivre de son commerce, c'est la sagesse même⁽²¹⁰⁾. « Tel est le fanatisme des habitants de Harar, imbus de l'islamisme le plus sévère, écrivait Rochet d'Héricourt, l'un des premiers voyageurs, en 1841, qu'ils défendent aux chrétiens l'entrée de leur pays, et que l'Européen qui oserait s'aventurer au milieu d'eux payerait de sa vie sa témérité⁽²¹¹⁾. » Savouré dit bien qu'« il est parti [vers 1886-1887] prêchant le Coran comme moyen de pénétrer dans des régions alors inconnues de l'Afrique ». Mais lecteur à *sa façon* du Coran, sans aucun doute : « Il s'entretenait au bivouac avec ses chameliers, savait les documenter sur leur religion et lisait couramment le Coran, qu'il savait commenter dans son intérêt. » Ses interprétations personnelles soulevaient même des colères et, dans les environs de Harar, Rimbaud fut assailli par un groupe d'intégristes qui le frappèrent à coups de bâton. « On ne l'a pas tué, seulement parce que les musulmans ne tuent pas les fous », précise Henri d'Acremont⁽²¹²⁾. Puis, Léonce Lagarde, qui n'a pas connu Rimbaud, écrivait à Paul Claudel ce qu'il voulait entendre – que Rimbaud s'était « entouré de fidèles, qui le considéraient comme d'inspiration céleste »... Propos d'ambassadeurs, et transmis par Isabelle⁽²¹³⁾ ! « Jésus au milieu des docteurs » ! disait déjà d'Hervilly, un des figurants du *Coin de table*, quand Rimbaud fut présenté aux « Vilains Bonshommes » en 1871⁽²¹⁴⁾... Selon Ferrandi, « Rimbaud tenait dans sa case de véritables conférences sur le Coran⁽²¹⁵⁾ » : Rimbaud dit lui-même qu'il « éduque les négrillons⁷ ». Avec les sourates plutôt qu'avec les Évangiles, certainement. Le Coran fut-il pour lui une nouvelle technique de salut ? Ce livre trouve sa place parmi la liste des ouvrages entre *Souterrains et Tunnels* et le *Dictionnaire de commerce et de navigation*. S'il réclame, en 1881, le *Dictionnaire arabe* et différents « papiers arabes » de son père, c'est que ces documents sont « utile[s] à ceux qui apprennent la langue⁸ ». Rimbaud opère une « reconversion », mais au sens professionnel. Curiosité intellectuelle, puissante faculté d'adaptation, opportunisme indispensable ne font pas de lui un hafiz : au fond, la même indifférence pour La Mecque.

« Je n'avais pas en vue la sagesse bâtarde du Coran⁹ », entend-on dans *Une saison en enfer*. En Afrique et en Arabie, malgré ses « interprétations »

personnelles dont je serais avide, Rimbaud n'a toujours pas la « sagesse (...) du Coran ». Mais on ne vit pas dix ans de « l'autre côté » sans subir quelque influence ; à trente-sept ans, « le vieil homme s'était métamorphosé », s'étonnait Isabelle⁽²¹⁶⁾. Rimbaud « retour des pays chauds¹⁰ » était marqué comme un mineur de fond qui remonte des galeries. Ses fatigues et sa déception de ne pouvoir jamais atteindre son but l'ont conduit à une lassitude profonde : « Je ne sais pas comment tout cela finira. Enfin, je suis résigné à tout¹¹. » La seule rencontre de l'islam et de Rimbaud : l'acceptation des choses. Harar, 1883 : « Comme les musulmans, je sais que ce qui arrive arrive, et c'est tout¹². » Aden, 1884 : « je ne vivrai ni ne mourrai tranquille. Enfin, comme disent les musulmans : C'est écrit ! – C'est la vie : elle n'est pas drôle¹³ ». Et l'agonisant qui délire sur son lit de Marseille en s'écriant *Allah kérîm*¹⁴, « Dieu l'a voulu », c'est ce qui reste de Rimbaud « musulman » : un homme solitaire, douloureux, résigné, qui dit *Mektoub*.

L'islam n'apparaît certes pas dans ces formules orales, quotidiennes, d'un homme amer. La conception de la fatalité qui s'en dégage est même gréco-latine ; c'est le « fatalisme » du paysan qui n'a rien à dire contre l'ordre physique : « qu'il vente ou qu'il gèle, c'est bavardage de contredire le fait par la parole », commentait Bounoure dans *le Silence de Rimbaud*⁽²¹⁷⁾. Mais surtout, dans sa traversée des déserts et des mers, il ne se soumet jamais aux obstacles ni aux souffrances comme à un ordre divin, il proteste, il ne renonce jamais aux actions, aux projets, au mouvement de l'errance libre : à la fin, « c'est écrit » équivaut à « c'est la vie¹⁵ » ; Rimbaud s'est seulement endurci : « Je suis fait à présent, je ne crains rien¹⁶. » Au contraire du musulman, il est frappant d'observer que Rimbaud reste marqué, comme l'a bien dit Verlaine, par « la malédiction de n'être jamais las⁽²¹⁸⁾ », condamné à risquer sa vie – son intégrité physique et morale – dans toutes les tentatives sans jamais accéder au succès ni au repos, à errer sans jamais parvenir à la reconnaissance, au salut.

Le poète qui avait transgressé tous les interdits sans réussir à « changer la vie » cherche en vain le salut dans l'action rédemptrice. En ce sens, par ses efforts désespérés, le Cuif errant reste affecté du même signe que le poète maudit.

Les connotations d'errance, de dénuement, d'inquiétude, de malédiction qui s'attachent à la figure légendaire du Juif errant peuvent être entendues dans la formule du Cuif errant comme stricte affaire intérieure rimbaldivienne. Cette légende fut pour Rimbaud lui-même un support de ses rêves de voyage :

Juifs errants de Norwège
Dites-moi la neige.
Anciens exilés chers,
Dites-moi la mer¹⁷.

Au temps des premières fugues, la mère s'interrogeait à mi-voix sur son fils : « Don Juan ou Juif errant ? » Un joyeux dessin de Delahaye, en 1876, intitulé « le nouveau Juif errant », représente Rimbaud traversant la Forêt-Noire à grandes enjambées, et Delahaye écrit de son ami en 1905 : « vagabond honnête, désintéressé, sans même les cinq sous du Juif errant, il parcourut presque toute l'Europe⁽²¹⁹⁾ ». Verlaine évoque de même les « bons Juifs errants » qu'ils furent, Rimbaud et lui, dans leurs cavales.

Gares prochaines
Gais chemins grands...
Quelles aubaines,
Bons Juifs errants⁽²²⁰⁾ !

Ce stéréotype léger d'apparence, fréquent à cette époque, réduit pour ces poètes à la seule idée de vagabondages perpétuels, Baudelaire l'employait déjà, dans *le Voyage* :

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
À qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau...

et Germain Nouveau le chante aussi allégrement :

Si ta libre raison, la plus forte à la fin
Respire au coup mortel porté par elle au doute,

Pareil au Juif errant, homme poursuis ta route.
Sois content sans ton âme et joyeux sans ton cœur⁽²²¹⁾.

Le mot « hébreu » signifie dans sa langue le passant, le nomade, ou le passeur, celui qui communique avec l'au-delà. L'errance solitaire de Rimbaud, on l'a vu, est sans au-delà, sans révélation. Son inquiétude peut être d'ordre ontologique (au sens de l'angoisse pour Heidegger), ou simplement existentielle ; elle n'est nullement l'inquiétude du judaïsme suscitée par ce que Lévinas appelle la transcendance et qui, le rituel devant faire apparaître Dieu dans le visage d'autrui, est d'abord éthique, et doit prendre les formes concrètes de la fraternité et de la justice, « inquiétude de l'homme par l'Infini de Dieu qu'il ne saurait contenir mais qui l'inspire⁽²²²⁾ ».

Comme catégorie existentielle pure, le vécu s'oppose irréductiblement à l'écriture, qu'il alimente. Écrire, ce n'est pas vivre. L'écrivain est celui qui ne peut pas vivre sans écrire. Rimbaud a peu écrit dans sa vie, en temps réel, mais son expérience poétique fut *vitale* (à la fois indissociable de son vécu et de la volonté de « changer la vie »). On ne peut parler de l'expérience de l'écriture sans faire allusion au judaïsme, qui lie cette expérience même à la survie et au salut. Le Dieu invisible étant dans le livre, ce qui est écrit reste toujours à déchiffrer comme parole seconde, interrogation incessante de la lettre, texte de l'infinité qui fait de la vie une condition de l'écriture⁽²²³⁾. Le vécu (l'expérience au sens d'*Erlebnis*) ne serait alors pas contradictoire de l'écriture comme potentialité du livre.

Dans la conception du voyant, l'écriture était liée à la divinité ; non par la subjectivité (le *je* souverain et créateur des Romantiques) mais, si l'on peut dire, dans l'*objectivité idéaliste* du « Voleur de feu » (celui qui a volé le Verbe à Dieu pour créer en nommant). Quand Rimbaud renonce à *formuler*, il ne lui reste que le lieu. Ou, plutôt, le non-lieu. En abandonnant la littérature, Rimbaud n'accède pas à « la vraie vie » qui en était l'enjeu, il coupe la communication, abandonne tout espoir de partage et d'accès à l'autre, quel qu'il soit. Il s'engage dans la vie à l'exclusion de l'écriture, dans leur dénouement, et demeure la figure la plus pure de cette contradiction. Ce qui tombe avec l'écriture, c'est l'objectivité (non seulement la relation à la collectivité, mais la médiation avec l'universel) ;

ce qui reste, c'est un homme absolument solitaire. Aussi est-ce précisément dans et par son silence qu'une pensée de l'absolu, celle de la conscience singulière (pour lui ou pour moi, pour quiconque arrive « ici » pour vivre et non pour savoir) peut s'éprouver « dans l'acte d'être-là, où il est un mystère, dans la vie⁽²²⁴⁾ ».

*He lived, he died,
he sang in solitude.
Shelley.*

Ce qui me touche le plus dans les *Mémoires d'un névropathe*⁽²²⁵⁾, ce sont les premières lignes, par lesquelles le président Schreber sollicite sa libération « afin de pouvoir vivre avec des gens d'une certaine culture » – nous ne vivons pas en classes sociales, mais en tribus indiennes discrètes qui se recrutent par « attraction passionnelle » ou « affinités électives ». Or, s'il savait s'entendre avec tous, Rimbaud n'a jamais trouvé à *qui parler*. Banville ne répondit pas à ses démarches, Izambard cessa de le comprendre au moment crucial, Verlaine était bien trop veule pour devenir « fils du Soleil¹⁸ ». Sa solitude ne s'éprouve pas seulement à travers les religions : Rimbaud a vécu aussi dans la misère culturelle. Sa boulimie de lecture restait inassouvie en 1870, après qu'il eut absorbé la bibliothèque municipale de Charleville, et celle d'Izambard qui lui en avait confié la clef : « pas un seul livre nouveau ! c'est la mort ! (...) votre bibliothèque, ma dernière planche de salut, était épuisée¹⁹ !... » De même à Roche (ce désert vert et violet), pendant la *Saison*, en mai 1873 : « Je suis absolument gêné. Pas un livre²⁰... » De même à Aden, en 1885, se plaint-il encore qu'« il n'y a point de bibliothèque²¹ ». Rimbaud déplore, en 1888, de se trouver « sans occupation intellectuelle²² ». Et sous le soleil du désert, « sans ces livres », dit-il en pensant aux traités qu'il attend et qui seraient la vraie lumière, « je serais comme un aveugle ».

Celui qui déclarait : « Je suis un inventeur (...) un musicien même !... », ne connut sans doute pas le plaisir de la musique⁽²²⁶⁾ : qu'a-t-il pu écouter

dans sa vie ? Quelque concert hypothétique à Londres – et les cantiques d'église, la fanfare militaire, les chants de cabaret... « des airs populaires, des restants d'hymnes publics²³ », qui ont conduit le voyant par dérision aux « opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs²⁴ ». Mais toujours la « musique savante²⁵ » manquait à son désir. Toute la musique restait en lui, dans sa tête et dans son corps. Seul dans la nuit de Roche, il n'a pu que rêver ses concerts, rêver ou danser « un concert d'enfers », « un suave concert spirituel »²⁶. Fondamentalement, ce qui est donné, c'est l'« ancienne inharmonie²⁷ ». Poète était celui, pensait-il, qui allait nombrer ce chaos, l'organiser, le porter à la « nouvelle harmonie²⁸ » : « je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène²⁹ ». Ses poèmes en prose détiennent les rythmes et les sons d'une partition mentale qu'il sentait physiquement, dans ses mouvements et ses sommeils, liée à la nature, à l'architecture, à l'univers, quand le poète orphique animait les « cercles de musique sourde³⁰ », captait la « musique inconnue » qui « sort des châteaux bâtis en os³¹ », recevait à travers les féeries la « musique des anciens³² » ou les « bandes de musique rare³³ » qui errent dans la campagne... Les *Illuminations* détiennent pour qui se dispose à l'entendre cet « opéra fabuleux³⁴ », symphonique au sens grec, cosmique et silencieux comme l'Harmonie.

Ce qui me restera de l'Afrique, ce sera sans doute l'étrangeté des voix dans l'air chaud, et quelques chants, les meilleurs conducteurs du souvenir – identité sonore d'un pays encore indemne du bruit international. Rimbaud a-t-il seulement entendu les mélopées et les instruments étranges du Harar ? Les feux de l'opéra se sont éteints en lui. Il avait rejeté l'écoute créatrice du voyant, il n'était plus en harmonie avec l'univers. Dans les steppes, il devint le maître du silence. Et je songe qu'il n'entendit guère, pendant dix ans, que cette musique des blocs de sel que l'on scie à Harar toute la journée, pour en faire une monnaie d'échange.

En quittant le plateau de Harar, on peut marcher des heures sans rencontrer personne. « Quand les herbes sont hautes, écrit Bardey, il est facile de s'égarer dans l'immense plaine de Mandao. » Telle fut toujours la direction que prenait Rimbaud : « de la foule à la plage³⁵ ». La solitude lui a trempé le caractère, qu'il a mauvais, bronzé l'âme et le corps. Sur la grand-route d'Europe, il marchait seul, « fier de n'avoir ni pays ni ami³⁶ ». Le voici arrivé à la grande solitude intérieure. Chaque jour, il aura pris le risque de se perdre.

Cependant, écrit-il, « la solitude est une mauvaise chose ici-bas³⁷ ». C'est la solitude affective dont il souffre le plus, la plus profonde, la plus chérie peut-être ; et la plainte de celui qui, dans *Mauvais Sang*, se proclamait « toujours seul, sans famille », s'entend encore, lancinante, au Harar : « Et puis, n'est-ce pas misérable, cette existence sans famille³⁸... ? »

La solitude recherchée le conduit à des instants paroxystiques de désespoir ; à un délire d'abandon qu'il a provoqué lui-même, et qui forme le troisième mouvement du dispositif implacable qui l'unit à sa mère : après l'impossible cohabitation, le reproche, alternatif, d'« être ainsi abandonné³⁹ » : « Ce qui est attristant, c'est que tu termines ta lettre en déclarant que vous ne vous mêlerez plus de mes affaires. Ce n'est pas une bonne manière d'aider un homme à des milles lieues de chez lui, voyageant parmi des peuplades sauvages et n'ayant pas un seul correspondant dans son pays⁴⁰ ! »

Rimbaud manquait à peu près totalement de savoir-vivre ; quand il cassait « exprès ! » s'indignait Mathilde Verlaine⁽²²⁷⁾, les objets auxquels elle tenait, et dans toutes ses provocations de jeunesse, jusque dans son mode de vie quotidienne en Afrique et en Arabie. Demandeur, il ne savait pas remercier⁽²²⁸⁾ ; autoritaire, peut-être comme son officier de père, et comme la « *mother* », il était incapable de politesse, par orgueil, indépendance, horreur de l'hypocrisie, comme elle, et s'exprimait toujours impérativement : « *prenez ce train* », écrivait-il, quand il avait seize ans, à son professeur, dans la meilleure période de leur relation, « venez ici (...) ».

Faites tout ce que vous pourrez (...) je vous l'ordonne⁴¹ ». Chaque lettre à sa famille comporte une requête, brève et sèche comme un ordre de bourse : « payez », « envoyez », « écrivez ». L'amitié n'eut aucune part dans les amours « tigresques » avec Verlaine, mais la domination passionnelle. Leur goût commun des livres et des liqueurs fortes, du scandale et des « carousses » (comme disait Laurent Tailhade) était poivré de méchanceté sadique, et Rimbaud menaçait Verlaine de destruction : « resonge à ce que tu étais avant de me connaître⁴² ». Ernest Delahaye avait, au collège, recherché son amitié : Rimbaud a oublié jusqu'à son prénom lorsqu'il lui écrit⁽²²⁹⁾, après sept années de silence, sans lui demander de ses nouvelles, pour le charger de lui procurer une liste de livres et d'objets scientifiques : « emballe soigneusement. En attendant, hâte-toi ». Rimbaud se sentait trop différent pour se confier intimement à quiconque. Mais un ami n'est pas nécessairement un confident, c'est celui qui reste constamment proche, l'invariant : toutes les relations se modifient avec le temps, les amis seuls demeurent ; ils sont ceux que l'on voit rarement et auxquels on pense souvent avec plaisir, une relation d'identité. Rimbaud n'eut pas d'*alter ego*. Il n'écrivit jamais une lettre d'amitié. Au Harar, il voulut ne plus penser qu'à lui ; il y parvint.

Son seul lien, c'était sa famille – ce qu'il en restait, la mère et une sœur (« je n'ai que vous »). Ne recevant ni ne donnant aucune marque de tendresse, il s'adressait à elles par cette formule bizarre, mes « chers amis », comme si ces deux femmes lointaines, par l'absence d'affection, compensaient la vacance de l'amitié.

Rimbaud ne parla jamais de son jeune domestique Djami, âgé de vingt ans environ et qui lui fut dévoué pendant plusieurs années – mais c'est Djami qu'il appela pendant son agonie. Djami, dont le nom résonne comme par magie du mot *ami*, fut sans doute le seul être dont Rimbaud reçut des marques de fidélité et d'affection. Plutôt qu'une passion dissimulée, ce jeune garçon d'un pays lointain aurait été le « copain », comme dans un Kipling. Au départ de Rimbaud, Djami disparut parmi les siens. C'est pour lui que Rimbaud prit son unique disposition testamentaire, en confiant à Isabelle le soin de lui léguer une partie de sa fortune, comme si ce serviteur inconnu représentait tout ce qu'il avait au monde. Isabelle, par

l'intermédiaire de César Tian, puis de Mgr Taurin, tenta de lui adresser la somme substantielle que Rimbaud lui destinait ; quand la famille de Djami (il s'était marié et avait un enfant) fut retrouvée, Djami Wadaï était mort⁽²³⁰⁾.

Errant et solitaire, Rimbaud dit encore sa détresse dans le souhait de « trouver une famille⁴³ ». Le mariage lui permettrait-il de réaliser celle dont il manqua ?... « Pour moi, je regrette de ne pas être marié et avoir une famille⁴⁴. » Le « mariage » et non la femme ; mais il n'exclut sans doute pas d'aimer ni d'être aimé d'une femme – c'est aussi le sens que suggère ce projet confié aux deux femmes de la famille. Rimbaud avait, naguère, renoncé à être compris. Il allait maintenant connaître à fond l'absurdité de demander à être aimé.

L'idée de bonheur conjugal, comme le regret de ne pas avoir passé le baccalauréat, ou le projet d'enrichissement – ce retour aux valeurs dites « bourgeoises » (simplement logique à partir du moment où le Voyant renonce à réinventer l'amour) contredit les ambitions du poète révolté. Sans doute a-t-il de même renié l'homosexualité⁽²³¹⁾ conçue jadis comme une démarche, de caractère initiatique, un aspect du « raisonné dérèglement de tous les sens⁴⁵ ». Mais, dans ses différentes formes cette contradiction morale qui discrédite Rimbaud en Abyssinie – aux yeux le plus souvent des meilleurs représentants de l'Ordre qu'il a fui – reste superficielle : Rimbaud ne fait pas retour aux valeurs ; il voudrait bien ! C'est le cœur du problème de Rimbaud l'Africain : il aurait *tellement voulu* !... « [se marier] et avoir une famille⁴⁶ » ; il aurait *tellement voulu*... « devenir un ingénieur renommé (...) par la science⁴⁷ », accéder au salut par la richesse, etc. ! « Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol avec un devoir à chercher⁴⁸... » Rimbaud demande toujours « l'impossible ». Tous ses projets dévoilent un désir désespéré de conformité sociale, un pathétique effort de normalité ; et leurs échecs répètent sans cesse à celui qui se cherchait une morale cet « Impossible » en lui.

Convoyer fut pour Rimbaud une idée comme une autre, une lubie. Il prit femme en Abyssinie⁽²³²⁾, comme il faisait venir les meilleurs instruments de précision – dans un but assez vague. Ils vécurent quelques mois à Aden (en compagnie de sa sœur, les premiers temps...), en 1884 : elle était grande et mince, « assez jolie », « pas très noire », habillée à l'européenne ; elle aimait fumer la cigarette. Elle parlait peu le français, et Rimbaud lui-même « causait très peu ». Cette Abyssine sans nom et sans visage ne sortait que le soir, en compagnie de Rimbaud, dans les rues sombres d'Aden, l'un et l'autre farouches et silencieux. « Drôle de ménage⁴⁹. » (J'ai trouvé son nom, dans le *Journal* de Mgr Taurin : Myriam. Un prénom chrétien.) Puis Rimbaud, brusquement, renvoya Myriam. Il lui donna quelques thalers et la mit dans le boutre. « J'ai eu assez longtemps cette mascarade sous les yeux⁵⁰. » Il passait à autre chose. Une bien meilleure idée impossible⁵¹ – des fusils pour Ménélik.

Au Harar, « les femmes composaient les deux tiers de la population totale de la ville, observait Paulitschke. Elles prenaient part à tous les divertissements en cours dans ce pays ». De temps à autre, un jeune Galla parcourait la ville en chantant ; à son signal, les femmes se rassemblaient sur une place et, après s'être dévêtues jusqu'à la ceinture, « se livraient à des exercices chorégraphiques très violents ; beaucoup ne quittaient la place qu'après complet épuisement ». En lisant à Charleville *le Magasin pittoresque*, Rimbaud a pu lire, dans les tomes des années 1860, que le Harar est « remarquable par sa fécondité et par la beauté de ses femmes⁽²³³⁾ ». Je les vois arriver des collines alentour, en haillons, lumineuses, le pas souple et rapide, les épaules fortifiées par le pilage du dourah, et, troublé par ce regard que je ne puis saisir, ou ce petit grain d'or qu'elles ont parfois dans les narines, je les croise en essayant d'emporter avec moi l'odeur de leur peau cafetée et lisse, cette odeur que Flaubert respirait sur la gorge de Rutzchuk Hanem, dans le décor d'Esneh.

Rimbaud put bien connaître des femmes, ou se reposer de temps en temps ; peut-être lors de ses courses vagabondes a-t-il possédé le corps parfumé d'une courtisane, étendue sur une couche de feuilles ou de peaux, pour quelques barres de sel.

Mais il commit la même erreur en concevant le mariage, de même que le repos final, comme une valeur sociale et idéale à laquelle il accèderait au prix d'un travail acharné – c'est-à-dire au prix inconscient de sa propre destruction. « Pour se marier, il faut des rentes⁵². » La femme était pour lui, dès lors, non pas l'inconnaissable, mais l'inaccessible.

L'action étant liée à l'errance, et l'errance à la liberté, c'est son identité qu'il préserve en associant la femme au repos final : il rend ainsi tout *Autre* impossible et retourne à sa solitude fatale. Il s'agit bien de l'identité profonde d'Arthur Rimbaud, et non pas d'un Rimbaud d'Abyssinie opposé à celui qui déclarait : « la camaraderie des femmes m'[était] interdite⁵³ », mais de celui qui, à dix-sept ans, chuchotait à Nina⁵⁴ : « Le soir ?... Nous reprendrons la route / Blanche qui court », quand Nina, brisant son rêve, l'interrompait : « *Et mon bureau ?* » De celui qui – l'« Époux infernal » – disait des femmes qu'« elles ne peuvent que vouloir une position assurée⁵⁵ ». C'est le même enfin qui, en 1890, demandait aux siens : « pourrais-je venir me marier chez vous, au printemps prochain ? (...) Croyez-vous que je puisse trouver quelqu'un qui consente à me suivre en voyage⁵⁶ ? » Sa mère lui répond sans doute à nouveau qu'il devrait revenir s'installer au pays ; le mariage apparaît à Rimbaud comme une chaîne, un nœud coulant : il envoie aussitôt une mise au point : « en parlant de mariage, j'ai toujours voulu dire que j'entendais rester libre de voyager, de vivre à l'étranger, et même de continuer à vivre en Afrique⁵⁷ ». Aurait-il pu rester lui-même, libre, et rendre heureuse sur les pistes abyssines ou le boutre d'Aden une paysanne ardennaise étranglée dans son corset ! « Il faudrait que je trouvasse quelqu'un qui me suivît dans mes pérégrinations. » C'était encore un an jour pour jour avant de mourir. – C'était encore un de ces subjonctifs d'Abyssinie, retour aux beaux usages de la langue jadis « fouaillée » et, dans le même mouvement de sa morale, mode rimbaldien de « l'Impossible ». Enfin un an plus tard, à Marseille, « impotent complet, pleurnichant⁵⁸ », Rimbaud sent en lui-même cet « Impossible » et peut hurler son échec d'amour : « Et moi qui justement avais décidé de rentrer en France cet été pour me marier ! Adieu mariage, adieu famille, adieu avenir ! Ma vie est passée, je ne suis plus qu'un tronçon immobile⁵⁹. »

Sa vraie compagne, depuis toujours – leur première union, leur communion, remonte à *Soleil et Chair* –, ce fut la Nature, qu’il aimait physiquement (« J’ai senti un peu son immense corps⁶⁰ »), qu’il animait, dans laquelle il savait se perdre ; dont il fut épris, éperdu ; où il trouvait sa liberté, sa solitude.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l’amour infini me montera dans l’âme,
Et j’irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature – heureux comme avec une femme⁶¹.

Forcément seul, féroce seul. S’il fut marié, ce fut avec la steppe ou la savane, comme le Doge avec l’Adriatique.

Notes

[1.](#) « Que je dorme ! que je bouille / Aux autels de Salomon » (1872).

[2.](#) Harar, dimanche 16 avril 1881.

[3.](#) Harar, 16 avril 1881.

[4.](#) Harar, 25 mai 1881.

[5.](#) *L’Éclair, Une saison en enfer*.

[6.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer*.

[7.](#) Harar, 4 août 1888.

[8.](#) Harar, 15 février 1881.

[9.](#) *L’Éclair, Une saison en enfer*.

[10.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer*.

[11.](#) Marseille, 17 juin 1891.

[12.](#) Harar, 6 mai 1883.

[13.](#) Aden, 10 septembre 1884.

[14.](#) Isabelle à P. Berrichon, Roche, 12 octobre 1896.

[15.](#) Aden, 10 septembre 1884.

[16.](#) Harar, 22 juillet 1881. Ou encore de Marseille, à Isabelle, le 17 juin 1891 : « En tout cas, il faut se résigner et ne pas désespérer. »

[17.](#) *L'Esprit*, 1872.

[18.](#) *Vagabonds, Illuminations*.

[19.](#) À G. Izambard, Charleville, 25 août 1870.

[20.](#) À E. Delahaye, « Laitou », mai 1873.

[21.](#) Aden, 14 avril 1885.

[22.](#) Aden, 4 août 1888.

[23.](#) *Les Ponts, Illuminations*.

[24.](#) *Alchimie du verbe, Une saison en enfer*.

[25.](#) « La musique savante manque à notre désir » (*Conte, Illuminations*).

[26.](#) *Nuit de l'enfer, Une saison en enfer*.

[27.](#) *Matinée d'ivresse, Illuminations*.

[28.](#) À une raison, *Illuminations*.

[29.](#) Lettre dite du « voyant », 15 mai 1871. Application : « Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie » (*À une raison, Illuminations*).

[30.](#) *Being beauteous, Illuminations*.

[31.](#) *Villes* (premier poème), *Illuminations*.

[32.](#) *Métropolitain, Illuminations*.

[33.](#) *Vagabonds, Illuminations*.

[34.](#) « Je devins un opéra fabuleux » (*Délires II, Illuminations*).

[35.](#) *Génie, Illuminations*.

[36.](#) *L'Impossible, Une saison en enfer*.

[37.](#) Harar, 6 mai 1883.

[38.](#) Harar, 4 août 1888.

[39.](#) « Ce n'est pas agréable d'être ainsi abandonné » (Aden, 5 novembre 1887).

[40.](#) Aden, 8 décembre 1882.

[41.](#) À G. Izambard, 5 septembre 1870.

[42.](#) À Verlaine, 5 juillet 1873.

- [43.](#) Harar, 6 mai 1883.
- [44.](#) Harar, 6 mai 1883 (cette lettre est « l'Impossible » vécu).
- [45.](#) 13 mai 1871.
- [46.](#) 13 mai 1871.
- [47.](#) *Ibid.*
- [48.](#) *Adieu, Une saison en enfer.*
- [49.](#) La « Vierge folle » et l'« Époux infernal », *Délires I, Une saison en enfer.*
- [50.](#) À A. Franzoj, septembre 1885.
- [51.](#) 1870 : « femme ou idée ».
- [52.](#) 30 décembre 1884. Et en 1890, le 21 avril : « Pour moi, hélas ! je n'ai ni le temps de me marier ni de regarder à me marier. »
- [53.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*
- [54.](#) *Les Reparties de Nina* (1870 ?).
- [55.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*
- [56.](#) Harar, 10 août 1890.
- [57.](#) Harar, 10 novembre 1890.
- [58.](#) À Isabelle, Marseille, 10 juillet 1891.
- [59.](#) *Ibid.*
- [60.](#) *Aube, Illuminations.*
- [61.](#) *Sensation.*

7

*Ainsi donc, Maldoror, tu as vaincu
l'Espérance !*

Lautréamont.

OceanofPDF.com

Innocence

Il ne restait plus au solitaire qu'à se détruire par l'action. Le pays s'y prête admirablement.

La civière sur laquelle Rimbaud malade s'était fait transporter, en avril 1891, de Harar à Zeilah, fidèlement reconstituée, est arrivée hier par avion d'Addis-Abeba.

Nous avons rendez-vous ce matin avec les chameliers. Ils vont jouer leur propre rôle en accompagnant la civière dans la steppe, pour une séquence du *Voleur de feu*.

Point de rencontre, un grand poivrier, dans une cour de Harar. Arrivés à six heures du matin, ponctuellement, nous ne trouvons personne... À midi, personne. Tous les boutons ont sauté du pantalon de la patience. Je pense aux douze mois d'attente de Rimbaud à Tadjoura... Puis les chameliers arrivent, en ordre dispersé, nonchalamment, vers treize heures trente. Le malentendu sera laborieusement dissipé – c'est le même qui a compromis le débarquement américain de la baie des Cochons : « six heures » correspond à « midi », au Harar, puisque la première heure – comme nous le savions – se compte à partir de six heures...

Puis, par plaisir et convention, les figurants commencent à renégocier le prix de leur collaboration, pourtant honorable et préalablement acquis. L'un des chameaux, affaissé sur ses pattes repliées, la gueule aux lèvres mobiles débordant d'une bave mousseuse comme de la crème à raser, ne se relèvera plus. Il faut en dédommager son propriétaire, qui refuse de partir. « La moindre entreprise en Afrique est sujette à des contretemps insensés et requiert une patience extraordinaire¹ », écrivait Rimbaud. « Il faut vraiment la patience de Job pour mener à bien quoi que ce soit dans ces maudits pays » : cette plainte pourrait être signée par Rimbaud ; elle est d'Ilg écrivain à Zimmermann⁽²³⁴⁾.

Bras tendus, mains levées, pouces joints, Charles Brabant fait des « cadrages », pivote, « resserre » ou élargit son champ de vision – l'écran dans les mains, brouillon gestuel –, danse tout seul au sommet d'un mamelon, en plein soleil, en plein désert.

Les chameaux, à l'air prétentieux et stupide, « barquent ». Leurs poils subsistent aux cuisses par touffes, comme un tapis rongé aux mites. Ils se gavent de fleurs, puis s'avancent, distraits mais solennels, dans la steppe. Parfois les chameliers, en leur tenant la tête à l'envers, leur crachent dans la bouche du jus de tabac.

« Moteur, ça tourne. » Les vaisseaux du désert précèdent la civière close, accompagnée par une tribu d'Issas, très noirs et à moitié nus, armés de vieux fusils de Saint-Étienne, suivis de quelques chèvres. La caravane formée à Diré Daoua s'étire lentement sous nos yeux en direction de la mer Rouge.

Au pays du soleil souverain, dans le plaisir paradoxal de la fournaise, quand le cameraman voit s'affoler la cellule photoélectrique qu'il approche du visage avant la prise de vue, quand l'éclairagiste doit faire son métier à l'envers – produire de l'ombre –, les images « surexposées » d'un film sont menacées de blancheur, la page blanche d'un livre menacée de torpeur ; alors, dans le vacillement du sens, dans l'épreuve physique du soleil, je ne sais pas si Dieu est mort ni ne le sais pour Rimbaud, mais je sais ici qu'il fut, toute sa vie, un homme de la lumière, mythique et optique. C'est la caravane du « fils du Soleil » que nous suivons en plissant les yeux, les mains en visière, et qui semble ne plus devoir s'arrêter que dans la dissolution, la confusion solaire, comme si Rimbaud mourant transmettait le relais dans son délire, quelques mois plus tard – « J'irai sous la terre, dira-t-il à Isabelle, et toi tu marcheras dans le soleil². »

Dans l'action, on attrape son casse-croûte au passage, comme la musette du Tour – biscuits et yaourt de zébu. On dort quelques instants dans le fossé, le temps de recharger la caméra. « Sommeil dans un nid de flammes³. » Accroupie, la tribu des Issas refuse de se relever ; leur vieux

chef aux cheveux blancs crépus parle longuement, refuse d'avoir à « travailler toute la journée », exige de nouveaux rafraîchissements. Le tournage s'interrompt, Issas, Gallas, militaires éthiopiens affectés à la surveillance, bêtes et gens éparpillés dans la plaine, immobiles. Tout le monde attend, à l'horizon, le nuage de poussière qui annoncera l'arrivée du camion de boissons. Ceux qui ont vécu quelques jours dans le désert racontent que l'eau devient rapidement une obsession hallucinante.

Au soleil sans imposture
Que faut-il à l'homme ? boire !
– Mourir aux fleuves barbares⁴.

Rimbaud, dont la poésie manifeste l'obsession de la soif (« Pleurant, je voyais de l'or – et ne pus boire⁵ ») et qui la connut dans sa vie (à Paris, en juin 1872, il éprouve « une soif à craindre la gangrène »), a dû en souffrir réellement dans ce pays qu'il parcourait muni seulement d'une guerba d'eau et d'une boule de dattes pétries avec du beurre, mais plus encore lors de son expédition d'armes à travers le Choa, ne disposant longtemps pour se désaltérer que d'une eau jaune livide qu'il fallait économiser, liqueur épaisse mélangée de poils de chèvre, contenue dans des peaux enduites à l'intérieur comme à l'extérieur de graisse rance, ballottée à dos de chameaux sous la chaleur torride⁽²³⁵⁾. On serait tenté de voir ici le passage symbolique de la création à l'aridité, de l'humidité féconde à la sécheresse réelle. Pourtant, le poète ressentait déjà une soif âcre, brûlante, desséchante, une soif d'alcool et de feu (« Et la soif malsaine / Obscurcit mes veines⁶ »), qui ne pourrait s'étancher, écrit Maurice Blanchot, que par une « aridité de flamme et de poison⁽²³⁶⁾ », d'eau de feu. Et il semble, en Abyssinie, que la sécheresse atteigne Rimbaud dans son corps même, quand il considère la « houppe poudrée » de ses cheveux, et que Merciniez le décrit « grand, sec », ou Righas « maigre, sec »⁽²³⁷⁾. Corps et âme, il tend à la dureté absolue. Au pays du sel (le sel du lac Assal), Rimbaud fait retour à la terre – assurément pas la glèbe nourricière, paysanne et maternelle, mais la terre sèche et dure sous la poussière. Ici, « les cailloux sonnent⁷ » comme dans un poème ancien. Et chaque pas résonne sur la terre pierreuse ; un explorateur s'arrêtait pour noter : « en gravissant les rochers, je remarquai

avec étonnement qu'ils résonnaient sous nos pieds comme de l'airain⁽²³⁸⁾ ». Chaque pas est une consonne, chaque souffle une voyelle, la marche est un récit perdu. Une histoire du corps racontée par la terre. Rimbaud a soif de pierre, il a en lui un devenir-pierre : « La dernière expédition m'a tellement épuisé que je gis souvent immobile telle une pierre insensible au soleil⁸. » Ci-gît Arthur Rimbaud, sur la pierre au soleil, mort de fatigue. On sent en Rimbaud, à travers même sa hantise grandissante des climats froids et humides, le désir de cette chaleur déshydratante, extensible à un refus global et cohérent de l'eau, de la pluie, de la mère, de la création, à une passion de la sécheresse et d'une nourriture mortelle ordonnée dans *Une saison en enfer* : « Mangez les cailloux qu'on brise, / Les vieilles pierres d'église⁹. »

Plus que la *Comédie de la soif*, ainsi, ce sont les *Fêtes de la faim*¹⁰ que célèbre Rimbaud profondément. « Mes faims, c'est les bouts d'air noir ; / L'azur sonneur ; / (...) C'est le malheur¹¹. » Cette fête intérieure et sonore de 1872, elle s'accomplit en Abyssinie, où Rimbaud manifeste à travers le seul goût qui lui restait, « pour la terre et les pierres », son refus et plus encore son dégoût des idées universelles ; où il parvint à la sécheresse en lui-même, la sécheresse mentale et somatique, dans l'être-au-monde physique confondu à l'être-là géologique. Une position qui semblerait dire : il y a cela et rien de plus, si elle n'était une tourmente, la terre dans la bouche, un naufrage dans le désert.

La caravane a repris son chemin et, tout le temps de la course du soleil, a passé d'un bout à l'autre devant la caméra ; je l'ai senti arriver, puis s'éloigner, comme un boléro de Ravel en moi aussi long et intense que le jour solaire, avec les grandes percussions vers trois heures de l'après-midi au passage de la civière de Rimbaud, mais un boléro tel que je l'aimerais plus encore s'il repartait, à son point culminant, pour s'éloigner *decrecendo* jusqu'au silence.

À la tombée du jour, on abandonne sur place la civière⁽²³⁹⁾ et le matériel devenus inutiles, comme la Nasa sur la lune.

Faire, au pays de l'ennui, l'expérience de la fatigue. Ce que Rimbaud a enduré dix ans dans les pires conditions, nous l'imaginons en quarante-huit heures, à bout de souffle, à bout de nerfs. Hier, les fusils d'époque distribués aux Issas avaient paru suspects aux soldats éthiopiens, qui gardent l'entrée des villes et surgissent sur les routes, vérifiant les papiers et fouillant les voitures ; nous avons été retenus toute la journée dans une caserne entourée de miradors, interrogés par des officiers hostiles et procéduriers – nos passeports en règle dans les mains de militaires illettrés, décorés et armés, les appareils photographiques confisqués, les pellicules du film détruites. En attendant l'intervention salutaire de l'ambassade, je me rappelais les ennuis de Rimbaud : « nos marchandises en séquestre, nos capitaux dispersés en frais de caravane, notre personnel subsistant indéfiniment à nos frais, et notre matériel se détériorant, nous attendons¹²... » Ce soir, les Issas qui viennent toucher leur paye aux deux voitures isolées sur la dune repassent en queue de la file indienne pour émarger une deuxième fois. Ils sont soudain, comme on dit en Éthiopie, « nombreux comme les cheveux sur la tête », et réclament maintenant des « bakchich considérables¹³ ». La fièvre monte à Diré Daoua. Les Issas, aux narines dilatées par la colère, secouent les Land Rover. Lapizo, l'œil de Moscou, chargé officiellement de surveiller le tournage, nous supplie : « Ne marchandez pas, je peux être encore utile à la révolution ! » Nous nous précipitons dans les Land Rover qui démarrent en trombe, poursuivies par la tribu hurlante qui jette des pierres. Nos véhicules patinent. Les Issas se rapprochent. Et les Land Rover n'ont pas trop de leurs quatre roues motrices pour s'arracher aux sables de l'oued, leur échappant de justesse. Entassés debout dans les voitures, nous atteignons bientôt Diré Daoua. Loin derrière, la tribu dont nous entendons les huées continue de courir ; mais les nomades ne sortent pas du désert.

Rimbaud fut un poète armé. L'épisode précédent nous laisse penser que l'homme d'action devait sans cesse veiller à sa défense. Mais les armes

l'accompagnent toute sa vie. À Douai, en 1870, quand il s' enrôle dans la garde nationale – manipulant un manche à balai en guise de chassepot – et qu'il rédige la lettre collective de protestation, comme Gorju dans *Bouvard et Pécuchet* : « il faut à tout prix qu'on leur trouve des armes¹⁴ ». À Londres, où « il s'avise d'acheter des couteaux aigus dont il s'arme pour des duels, à la manière de l'étudiant allemand⁽²⁴⁰⁾ ! ». En 1876, de Rotterdam, engagé dans la légion étrangère batave ; à Larnaca, en 1878, où il attend un poignard qui n'arrive pas – « c'est navrant¹⁵ ». À Chypre, en 1880, torse nu sur son cheval, un fusil à la main, tel Cochise... Là, installé dans une baraque au bord de la mer, couché sur le sable entre deux baignades, sa distraction favorite était de faire exploser la poudre qui lui était confiée pour faire sauter les rochers. À Aden, en novembre 1880, quand il s'apprête à partir pour le Harar : « on ne peut aller là qu'armé¹⁶ ». Puis, quand il traversait l'Abyssinie à la tête d'une caravane transportant deux mille fusils réformés de Liège.

Horace prévenait déjà ses semblables que l'homme a beau parcourir les mers, seul le ciel change, pas son âme : « *Cælum mutaris, non anima, per mare currens*⁽²⁴¹⁾. »

Je me rappelle Charleville, il y a quinze jours, quand Charles Brabant entra dans le jardin public du square de la gare avec sa DS Citroën... Caméra par la portière, nous avons tourné dix bonnes minutes autour du kiosque, le temps de dire le poème *À la musique* en voix *off*. Plus qu'un tournage de cinéma ! Noria de l'image, qui nous faisait entendre les flonflons de l'orchestre, le kiosque devenant manège et nous ramenant aux dimanches de 1870, dans la foule des « bourgeois poussifs » dont « ricanent les voyous » ; dans nos révolutions autour du texte, entourés par le poème, pris dans la boîte à musique, nous avons vu Vitalie Cuif à cet endroit séduite par le capitaine en uniforme ; descendant titubant du poème, j'ai senti exploser la musique militaire, *le Rêve passe* ou *le Diable au corps*⁽²⁴²⁾, ces marches des chasseurs à pied qui devaient représenter pour l'adolescent, comme pour les enfants qui suivaient en courant l'orphéon militaire, la puissance, l'aventure, la fête, le cirque, le rêve colonial... Dans la mémoire

de celui qui écrivait en secret à dix ans « mon père était officier dans les armées du roi¹⁷ » s'est figée l'image de ce soldat qui l'abandonna. Rimbaud fut lui-même un étrange capitaine, qui rêva plusieurs armées, autoritaire et insoumis, recruteur et corrupteur, conquérant et déserteur. Mais il avait un destin, il n'aurait pas pu faire carrière. Il s'enrôlait pour désertir. Ses projets d'engagement dans les armées espagnole, hollandaise, américaine, comme autant d'uniformes rêvés pour s'identifier au père jusque dans la désertion, ne pouvaient, ne devaient le mener qu'à l'échec : des syncopes dans sa vie, ressenties en termes d'aventure individuelle, mais avec la haine contradictoire et constante des valeurs collectives de l'armée⁽²⁴³⁾, le mépris du « patrouillotisme¹⁸ », et l'antimilitarisme affiché devant les Prussiens qui occupaient Vouziers.

Rimbaud qui s'écriait, en 1873, « général, tu es nègre¹⁹ » n'a pas perdu, en Abyssinie, cet antimilitarisme élevé à un refus de société ; au contraire, ce sentiment s'est accentué jusqu'à atteindre son point culminant dans la scène poignante du 23 août 1891 que rapporte Isabelle malgré elle, et sans oser comprendre, quand Rimbaud, la jambe coupée, fiévreux, drogué, attendant le départ de son dernier train à la gare du PLM, « eut un instant d'extraordinaire et navrante gaieté à la vue de l'uniforme d'un officier⁽²⁴⁴⁾ ». Le fou rire du cancéreux, c'est l'instant le plus authentique de la vie de Rimbaud, celui où sa personnalité profonde et constante le manifeste tel qu'en lui-même – non seulement à l'égard d'un officier qui pourrait lui rappeler son père, ni même devant le ridicule flagrant de l'armée, mais aussi, au petit matin du même jour, devant le parterre en miniature du chef de gare d'Attigny, qui avait déclenché en lui ce même rire sardonique. Ainsi riait Arthur Rimbaud, du rire fou, convulsif, tragique, dérisoire de l'homme libre qui avait sacrifié sa vie pour fuir l'absurdité du monde bourgeois, pour échapper à la médiocrité dont il avait oublié dans ses aventures lointaines qu'elle pût encore à *ce point* exister. Et, malmené dans le train de Paris à Marseille, le moribond qui traverse une dernière fois la France dans la plus atroce détresse physique et morale, s'il ne rit, au fond, de lui-même jusqu'à sa mort, étouffe ce rire « extraordinaire », non communicable, peut-être le premier rire du xx^e siècle.

Au-delà de l'armée, attirante et repoussante, c'est bien le besoin d'armes qui symbolise continûment l'identité de Rimbaud. « Les outils, les armes » qu'il réclame dans *Mauvais Sang* circulent dans *Une saison en enfer* comme autant de moyens d'action, de signes énergétiques. Qu'elles expriment, dès l'ouverture (« Je me suis armé contre la justice »), l'agressivité et le désir de destruction du poète, ou le désir de se protéger d'une peur (« armés d'une ardente patience ») sur lequel se referme le « livre nègre », les armes réelles et abstraites relèvent d'une volonté d'ordre négatif – et c'est en ces termes encore que Rimbaud, en Abyssinie, parlait du fils qu'il eût voulu éduquer à sa façon, pour « l'armer²⁰ » de la meilleure éducation possible.

Un dessin de Verlaine représente Rimbaud en 1875 avec des lunettes et des manches de lustrine, « engueulant ses subordonnés dans un langage atroce⁽²⁴⁵⁾ ». C'est un mode d'être de Rimbaud : hors de lui. « J'en appelle, lui écrivait de Londres Verlaine la même année, à ton dégoût de tout et de tous, à ta perpétuelle colère contre chaque chose⁽²⁴⁶⁾. » Rimbaud rend ses blessures. Mais, plus profondément, l'agressivité en lui cherche un objet pour exister, les armes une raison d'être, pour qu'il existe à travers cette agressivité, dans la perte de soi.

Lors d'une fugue à Charleroi, jadis, reçu par M. des Essarts, Rimbaud, qui voulait devenir journaliste, se fit éconduire pour avoir insulté les hommes politiques du moment, « à droite et à gauche – à droite surtout : “ce pignouf de X... ; ce sauteur de Y... ; ce maringouin de Z...”⁽²⁴⁷⁾ ». Le poète révolté fit peur à Izambard : la lettre du voyant était une passe d'armes, conspuant les « vieux imbéciles » et les « innombrables générations idiotes », tandis que « les colères folles [le poussaient] vers la bataille de Paris »²¹.

À un mélancolique qui se plaignait d'avoir retiré peu de profit de ses voyages, Sénèque répondait (c'est aussi ce que me disait Ginsberg à Roche) : « Je n'en suis pas surpris : vous voyageiez avec vous. »

Partir avec soi : Rimbaud *s'emporte* en Abyssinie. « Il devenait exagérément bourru dans les moments difficiles, note Bardey, employant à tort et à travers des qualificatifs comme “sale pays que X... ! cet idiot de

Y..., cet imbécile de Z... !" non pas avec l'idée de se placer au-dessus, mais par simple manie⁽²⁴⁸⁾. » Ses lettres « tranquilles et charmantes » (comme dit Paterné Berrichon⁽²⁴⁹⁾ !) fourmillent d'observations inspirées par la même mansuétude à l'égard de ses contemporains. Rimbaud ne rêve que plaies et bosses, devant « la sale garce à Labatut²² », tel « sale Grec²³ », les frères Bardey, « ces animaux²⁴ », ou « vos emm... de domestiques ». Même tarif pour les peuples et les individus : les Égyptiens : « un tas de chiens et de bandits²⁵ » ; les Anglais : « leur Gordon est un idiot, leur Wolseley un âne²⁶ ». Et l'univers « prend » pour l'humanité : « Harar est entouré de brigands²⁷ » ; Obock est « une affreuse colonie, colonisée par une dizaine de flibustiers²⁸ ».

Rimbaud est dur, sa parole cassante ; la mauvaise humeur en actes : ce « *sans-cœur* » ne se contient pas ; il éclate. Recevant chez lui Jules Borelli, à Harar, il se fâche et lui tend son balai pour lui faire nettoyer sa maison⁽²⁵⁰⁾ ... À force de chasser à coups de pied les chiens qui viennent uriner contre les peaux entassées dans son magasin, il les empoisonne ; Mgr Jarosseau prétendit qu'« il en empoisonna deux mille⁽²⁵¹⁾ » ! « Il paraît qu'à présent, lui écrit Savouré, on dit Rimbaud ou la terreur des chiens » ; Brémond, qui le connaît et le craint, le moque aussi : « ... autant que vous ne continuerez pas à empoisonner tous les chiens de Harar, partant les hyènes, les moutons et même les Grecs ». Malade, enfin, Rimbaud s'allonge et, mauvais coucheur, depuis son lit, crie ses ordres par la fenêtre à ses employés : « Je disposai un lit entre ma caisse, mes écritures et une fenêtre d'où je pouvais surveiller mes balances au fond de la cour²⁹ ... » La « méchanceté » d'Arthur Rimbaud (*Kerani* à Aden), elle vient d'une colère ancienne et perpétuelle (l'*hiraregna* que nous laissait imaginer Ato Chami : je veux bien croire qu'il ait fait peur aux enfants de Harar !) et qui monte, qui monte jusqu'à la lettre envoyée à Savouré en avril 1890 (« vous n'auriez jamais rien eu, rien, absolument rien, rien de rien ! ») ; une colère qu'il emporte jusqu'à Marseille (un chirurgien de l'hôpital de la Conception, dans une lettre encore inconnue, signale à sa famille l'admission de cet individu bizarre, dont le comportement lui paraît

odieux⁽²⁵²⁾) et qui, si elle ne s'apaise dans l'au-delà, aura rempli le cosmos ! Mais d'où vient cette colère – ou plutôt a-t-elle seulement une origine ? Juste question de Germain Nouveau : « ignorance absolue des “quoi ?” peuvent susciter colères chez Rimbaud » ; puis Verlaine observait « cette colère inconsciente du pourquoi⁽²⁵³⁾ ».

Les nerfs à fleur de peau, tendus comme des câbles, Rimbaud fut toujours, dirait-on, en état de *légitime offense*. Par cette façon de se défendre sans cesse de quelque chose, il semble répéter que l'agression ne vient pas de lui, il renouvelle sans fin une protestation d'innocence. Lacan reconnaît dans la protestation d'innocence « la forme la plus caractéristique d'expression du sujet dans la société occidentale⁽²⁵⁴⁾ » ; mais la dénégation rimbaldienne ne marque pas l'irresponsabilité que clame l'individu devant les horreurs du monde dans lequel il vit ; elle ne ressemble pas davantage à la version antique de la protestation d'innocence, la confession négative récitée devant Osiris, les quarante-trois articles de la prière des morts (« Je n'ai pas calomnié Dieu ! », « Je n'ai pas pressuré un paysan ! », « Je n'ai pas dépouillé une veuve ! »). Rimbaud est pur, absolument, c'est-à-dire hors de toute relation ; pur de ce crime commis en commun sur lequel reposerait la société ; des institutions corruptrices et des valeurs « noires » de l'Occident : « magistrat, tu es nègre ; marchand, tu es nègre » ; Église, armée, justice, déclenchent en lui la révolte, le meurtre du père comme une délivrance : « Je me suis armé contre la justice³⁰ » ; il est pur de la faute d'être – « les criminels dégoûtent comme les châtres ; moi je suis intact et ça m'est égal³¹ » ; il poursuit toute sa vie un crime qu'il n'a pas commis. Le Poète idéal défini par le voyant est un « grand criminel³² » ; le redouté absolu : acte radical de liberté, rêve de gloire et défi insolent, le crime éloigne de lui toute capitulation d'amour qui le livrerait à Dieu, l'unirait à la société ; le crime purifie les mains du poète orgueilleux, plus seul que Dieu ; il est son acte d'innocence.

Et le crime fut la hantise de celui qui répétait à Paris qu'« il était important de tuer Cabaner », ou qui expliquait, à Charleville, la nécessité d'exterminer les « gêneurs »⁽²⁵⁵⁾ : « je n'hésiterais pas à recourir, au besoin,

à l'assassinat, et j'éprouverais un plaisir divin à contempler l'agonie de ma victime » ; du voyou qui menaçait Lepelletier avec un couteau à dessert, ou blessait Verlaine à la cuisse et aux mains ou Carjat avec la canne-épée de Verlaine³³ ; du voyant qui effrayait la « Vierge folle » : « Oh ! ces jours où il veut marcher avec l'air du crime³⁴ ! » ; qui clamait son plaisir féroce de la souillure : « de ma fenêtre, je vois (...) un joli Crime piaulant dans la boue de la rue³⁵ » ; et jouit de sa dépravation : « Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime³⁶. » Au terme d'*Une saison en enfer*, devant l'échec du crime, il proteste contre sa déchéance ; réaffirme son innocence : « Par quel crime (...) ai-je mérité ma faiblesse actuelle³⁷ ? »

Puis Rimbaud tente de vivre, en poursuivant son éducation de victime innocente. Selon Ottorino Rosa, il aurait tué accidentellement un ouvrier, en lançant une pierre pour se défendre, ce qui serait la cause de son départ précipité de Chypre⁽²⁵⁶⁾. En Abyssinie, « loin des anciens assassins », il connaît les espoirs et les appétits de souffrance de tout émigré. « C'était un homme aigri et irascible », se souvient Borelli⁽²⁵⁷⁾. Il avait aussi le sentiment de n'avoir rien accompli. Mais qu'un autre, quel qu'il soit, ou parce qu'il est un autre, tente de le subordonner, et Rimbaud aussitôt se querelle. Au sens large, il ne faut pas le *chercher*. Dans ces pays peu peuplés, les altercations se multiplient, comme si la défense de soi exigeait des « sorties » plus fréquentes, comme si la fragilité de l'identité était plus menacée. « Après des disputes (...) avec le payeur général et son ingénieur³⁸ », Rimbaud fait allusion à ses « démêlés désagréables avec la direction³⁹ », récrimine contre « la filouterie pure et simple⁴⁰ » dont il est victime : « et d'ailleurs (...) ces gens sont des ladres et des fripons, bons seulement à exploiter les fatigues de leurs employés⁴¹ ». Il quitte les Bardey⁽²⁵⁸⁾ avec perte et fracas : « J'ai quitté mon emploi d'Aden après une violente dispute avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité⁴². »

Rimbaud qui avait toujours été fiché ou filé par les polices⁽²⁵⁹⁾ – française, belge, anglaise – comparut en 1883 devant la police municipale d'Aden pour coups et blessures : il avait giflé Ali Chemmak, le magasinier⁴³ ; des témoins arabes avaient saisi Rimbaud à bras le corps pour permettre la riposte dudit Ali, qui le frappa au visage et lui déchira ses vêtements. Il eut aussi à connaître le tribunal abyssin. En 1887, Rimbaud dut plaider sa cause devant Ménélik contre le chef de sa caravane⁽²⁶⁰⁾, défendu par « le redoutable bandit Abou-Beker⁴⁴ ». Quelques semaines plus tard, à Ankober, la veuve de Labatut lui intenta un procès auprès de l'*azzaze*, le juge local. Au cours de ces séances de tribunal improvisé qu'affectionnaient les Abyssins tracassiers, discutant violemment, la *chemma* rejetée sur l'épaule, appuyant leur cause de paris et jurant « par la mort de Ménélik » qu'ils disent la vérité, la veuve Labatut, assistée d'un voyageur français, Hénou, et de deux vieilles avocates amharas, se défendit bec et ongles. « Après d'odieux débats où [il] avait tantôt le dessus, tantôt le dessous⁴⁵ », Rimbaud reçut de l'*azzaze* un ordre de saisie aux maisons du défunt : il n'y trouva « que quelques vieux caleçons dont s'empara la veuve avec des larmes de feu (...) et une douzaine d'esclaves enceintes⁴⁶ ... ».

« Je suis dépaysé, malade, furieux, bête, renversé. » Déjà dans une lettre de Charleville, le 25 août 1870 ! Présage de défaillances certaines. Avec l'abandon de la littérature, et de toute relation symbolique, Rimbaud se trouve – en se perdant – dans le Réel, sans au-delà, tout lien religieux, culturel, affectif coupé, dans « son vœu bien formulé d'indépendance et de haut dédain de n'importe quelle adhésion à ce qu'il ne lui plaisait pas de faire ni d'être⁽²⁶¹⁾ ». Il prend le large dans la nature, en d'immenses distances où rien n'est nommé, où rien ne mérite un nom. Il disparaît et s'incorpore, la sécheresse de la terre devient celle de son corps ; sa soif de terre, sa dureté. On dirait qu'il a trouvé le pays le plus aride pour y consacrer sa propre aridité. « Pur, à force d'avoir purgé tous les dégoûts », dirait Tristan Corbière⁽²⁶²⁾. Usé par les saisons et les actions, résigné au pire, préservant sa solitude par la violence, il accentue le silence en lui,

jusqu'à la mutité. Il apprend lentement les valeurs du désert, l'attente et la souffrance. Ses chances se réduisent de surmonter longtemps la désillusion. Quand le voyant avait pris conscience de la vanité de son entreprise, l'appel du crime en lui prenait la forme d'une aspiration aux délices de la damnation, d'une transgression libératrice : « Un crime, vite, que je tombe au néant, de par la loi humaine⁴⁷. » Le désert n'a pas désarmé Rimbaud. La colère est un état du corps, une façon de retourner les armes contre lui, pour finir. « Chacun porte son cadavre en soi », disait Roger Gilbert-Lecomte. Rimbaud se tue à la tâche, à la marche ; rendu au sol et au soleil, il aura cherché le lieu où sa vie s'en irait ; il accomplit contre lui-même son seul vrai crime ; il court à la perte, la pure perte, dans l'errance et la désespérance... Lire à Harar *Bannières de mai*, mot à mot, comme si ce poème s'était *réalisé* pleinement en Abyssinie :

Je veux bien que les saisons m'usent.
À toi, Nature, je me rends ;
Et ma faim et toute ma soif.
(...)
Rien de rien ne m'illusionne ;
C'est rire aux parents, qu'au soleil,
Mais moi je ne veux rire à rien ;
Et libre soit cette infortune⁴⁸.

Sur la route de Harar, au crépuscule, nous croisons une petite gare perdue dans la savane, surmontée d'un drapeau français insolite. À la cime du grand arbre, en face, veille un marabout. Le voyageur se prend à regretter son petit Liré. Charles nous annonce qu'il faudra retourner en Ardennes pour filmer la « route au tabac », pour boucler la boucle.

« Quand repars-tu ? – Le plus tôt possible », répond Rimbaud (jambes étirées sous la table, chapeau, grand verre d'alcool – dans un dessin de Delahaye)⁽²⁶³⁾. Partir. À chaque départ, une nouvelle chance d'exister. Quand on commence à voyager, on ne finit jamais. Après les montagnes, d'autres montagnes. Mais « la patrie oubliée est dure au fils affreux », écrit Verlaine en évoquant le fugitif ; l'enfant prodige ! Son *Bateau ivre* lancé jadis dans la tempête avait connu la nostalgie : « je regrette l'Europe aux anciens parapets ». Puis, au bord de la mer Rouge, Rimbaud regrette sa « rivière de cassis ». La hantise d'être fixé, retenu, enfermé ; la volonté

d'oublier, l'appel de l'inconnu, se mêlent en lui, parfois, à la crainte de « disparaître au milieu de ces peuplades⁴⁹ »... Le besoin de refuge est constant chez Rimbaud (les auberges des *Poésies*), et son projet chronique de retour « en France, l'automne prochain⁵⁰ », ébauche un mouvement de reflux de ses aspirations au repos vers le point de départ : une catabase. Ovide, ou Kérouac, ont lié le voyage au thème du regret ; et le départ appelle le retour, dans cette figure cyclique du voyage (tour, périple) que décrivent, dès l'origine, les grands livres de voyages : récits de retour, l'*Exode* relatant la sortie d'Égypte, l'*Odyssée* qui s'achève dans la maison d'Ithaque, ou les Perses gémissant au retour de Salamine, tels des revenants. Les voyages circulaires de Rimbaud, qui rentrait chaque hiver à Charleville, et éprouve en Abyssinie le désir de retour au pays, semblent reproduire ce mouvement d'« enfermement » que l'on trouve dans son œuvre, « la limite du départ (...) et son annulation⁽²⁶⁴⁾ ». Il y eut ce soir d'été 1879 où il trouva Millot et Delahaye dans un petit café de la place Ducale ; il était vêtu d'un habit neuf, signe de départ imminent. « Pendant toute la soirée, il fut d'une gaieté inaccoutumée et, à onze heures, il nous quitta – pour toujours. Il ne revint à Charleville que douze ans après, dans un cercueil⁽²⁶⁵⁾. » « Ce serait m'enterrer que de revenir⁵¹ », écrivait-il en Arabie. Et celui pour qui l'Europe était associée physiquement au froid et symboliquement à la mort (« je ne puis plus aller en Europe ; d'abord, je mourrais en hiver⁵²... » ; « Si je reviens, ce ne sera donc qu'en été⁵³ ») ; qui aspirait à l'été, saison de l'éternité, retrouverait le froid et la pluie en été 1891, à Roche – un été pourri, cette année-là ; puis la mort, un 10 novembre, en hiver : retour au pays natal, au point de départ, au point d'échec.

Pourtant, la courbe ne se referme pas, symboliquement. À force de partir, Rimbaud ne pouvait plus revenir. D'abord, il n'avait pas atteint au but inaccessible – il ne se trouvait jamais assez riche (« sauvé⁵⁴ ! ») pour revenir conformément à son espoir de retour glorieux. « Et puis, quoi faire, en France⁵⁵ ? » Partout, il s'interdit de séjour. Comme la mer emporte au large celui qui s'est aventuré trop loin du rivage, Rimbaud sentait qu'il ne pouvait plus revenir à sa communauté d'origine où il n'était plus, croyait-il, dans le cœur ni la mémoire de personne ; les courants l'avaient entraîné de

l'autre côté du miroir et il ne se reconnaissait plus : « en France, je serais un étranger⁵⁶ ». Et la rupture avec l'Europe s'était accentuée, l'avait atteint jusqu'au langage : « tous les jours, je perds le goût pour le climat et les manières de vivre (...) de l'Europe⁵⁷ ». Et le cycle classique du retour se poursuit au point de non-retour, en spirale : Rimbaud en Abyssinie songeait à revenir en France ; de même, quand il revient, « il n'a qu'une idée : partir⁽²⁶⁶⁾ ». À Marseille, « réduit à s'expatrier définitivement⁵⁸ », il songe au Harar : « J'espère pouvoir retourner là-bas où j'étais (...). Je vivrai toujours là-bas⁵⁹. » Le Harar prend à la fin le nom du lieu inaccessible, le Harar est devenu impossible : « ne trouverai-je pas une pierre pour appuyer ma tête et une demeure pour y mourir⁽²⁶⁷⁾ », disait-il à Isabelle. Il n'y avait pas de lieu, pour Rimbaud : il fut celui qui meurt en écrivant au directeur des Messageries maritimes. Et les derniers mots dictés aux dernières lueurs disent encore le départ infini, l'impossible retour : « Dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord⁶⁰. »

Retour à Harar au coucher du soleil. Notre cortège de Land Rover s'étire sur la longue route en lacet, devant les montagnes lilas. Par curiosité, nous nous arrêtons devant l'école « Makonnen », dont la cour est placardée de grandes affiches réalistes, sur lesquelles des paysans, ouvriers et soldats en bonne santé regardent résolument l'avenir radieux s'élever par la gauche, côté jardin. Avant la fermeture du bureau de vote, le réalisateur prend quelques images de femmes voilées déposant leur bulletin dans un petit panier placé sous la photo des candidats. Ces citoyennes disposent librement de leur suffrage selon un critère esthétique – « à la tête », seul choix possible, puisqu'ils sont tous du même parti. Lapizo, qui nous « accompagne » depuis Addis-Abeba, commente avec conviction ce geste par lequel les masses prennent en charge leur propre destin. Selon la formule de Fidel Castro, l'Éthiopie compte parmi ces pays du tiers monde qui ont la chance historique de passer sans transition du sous-développement au stade du socialisme – c'est-à-dire directement à la pénurie, à la suppression de leur peu de liberté, et au pillage du pays par le grand frère.

Dans les Rover qui repartent à vive allure, Lapizo me crie que « Rimbaud était un capitaliste » – et notre discussion se perd dans les jardins. Il en a fait l'aveu : « Qui pourrait me faire du tort, à moi qui n'ai rien que mon individu ? Un capitaliste de mon espèce⁶¹... » Mais le Communard ! L'auteur d'une constitution communiste⁽²⁶⁸⁾ ! Verlaine, qui s'y connaît, le voue aux gémonies : « Il s'abouche avec des négociants trafiquant vers Aden (...) on eût dit qu'il se *rangeait*, pour parler bourgeoisement⁽²⁶⁹⁾. » L'échec de l'utopie – « changer la vie ! » –, un échec sans commune mesure avec celui d'une autre utopie, « transformer le monde » (deux « mots d'ordre » qu'André Breton associait en un amalgame consternant), cet échec de l'impossible brise en Rimbaud tout élan communautaire, le rend à sa solitude essentielle. Mais alors se dressent les tribunaux politiques... « Arthur Rimbaud, c'est bien vous qui avez écrit, *ironiquement*, n'est-ce pas : “Commerçant, colon, médium⁶²” ? Et vous l'êtes *devenu* ! Vous êtes jugé *indigne* de vos poèmes⁽²⁷⁰⁾ ! »

Il était passé très vite à travers tout ça. En mai 68... adressant des vers au prince impérial ; puis quatre-septembriste, et six mois plus tard sympathisant de la Commune – et bientôt il quittait les « marais occidentaux⁶³ ». Même rapidité, même sortie du politique dans ses textes, si l'on pouvait les colorier, du rose au carmin (du *Forgeron* que Verlaine jugeait « par trop démocsoc⁽²⁷¹⁾ » au rouge-noir de *Mauvais Sang*).

Rimbaud ne sera pas davantage, en Abyssinie, « mêlé aux affaires politiques⁶⁴ » dans lesquelles il avait cru espérer le salut ; cependant, au début de son séjour, il s'informait, commentait ; il n'était plus « voyant », mais il était lucide – pour déplorer la « bêtise » de la politique française : « aucune nation n'a une politique coloniale aussi inepte que la France » qui gaspille « son argent en pure perte dans des endroits impossibles »⁶⁵ – à Obock notamment (« un dépôt de charbon⁶⁶ », « colonisé par une dizaine de flibustiers⁶⁷ »), au lieu de Djibouti dont il prévoyait l'avenir⁽²⁷²⁾ ; en regrettant que la France se fixe sur les côtes désolées de la mer Rouge et ne s'avance pas « vers les plateaux de l'intérieur (Harar), qui sont alors de beaux pays, très sains et productifs⁶⁸ » ; qu'elle s'enlise au Tonkin⁶⁹ (« une

contrée misérable et impossible à défendre des invasions⁷⁰ ») au lieu de s'établir à Madagascar. Observateur perspicace des rivalités européennes dans la corne de l'Afrique, devenue enjeu stratégique depuis l'ouverture du canal de Suez, en 1869, Rimbaud critiquait aussi l'« absurde politique⁷¹ » des Anglais ; les avances du comte Antonelli⁷², le plus éminent diplomate européen, dont les prodigalités envers Ménélik (10 000 fusils qui devaient servir contre Jean)⁽²⁷³⁾ ont servi à bouter les Italiens en 1896 ; ou encore déplorait ce « goût du renoncement » des responsables français que Bismark avait remarqué en 1880 et sut exploiter. À en juger par la synthèse ironique des informations fraîches qu'il adressa au *Bosphore égyptien* sur la lutte sournoise de Ménélik et de l'empereur Jean, et si l'on pense aux commentaires qu'il aurait pu donner sur le jeu subtil de Ménélik avec les trois nations européennes, Rimbaud, l'erratique, eût été un parfait correspondant pour les journaux qui refusèrent ses articles.

« Raciste, colonialiste » ! lance-t-on du fond du café du Commerce⁽²⁷⁴⁾. Rimbaud qui, désormais, laissait à d'autres le soin de prendre en charge l'humanité⁷³, réagissait seulement – un temps encore – en ressortissant français. Faut-il rappeler que le colonialisme était dès son origine aussi un thème de gauche, l'exportation du « progrès » et des idées généreuses de la Révolution, l'instruction, les Droits de l'Homme ? À l'approche de Harar, je ne m'attarde pas à répondre à ceux qui *ne comprennent pas qu'ils ne comprennent pas* et pour lesquels, comme dit La Bruyère, « parler et offenser ne font qu'un⁽²⁷⁵⁾ », comme cette tribu africaine qui n'a qu'un seul mot pour « parler » et « se battre ». Aux esprits superficiels, détenteurs de « vérités », procureurs bornés, il ne serait pas donné de reconnaître l'innocence de Rimbaud : comme l'alternance de l'effusion et de la violence dans ses poèmes, l'agressivité et l'altruisme de Rimbaud, au Harar, sont des formes d'innocence.

Or, une grande particularité me frappe en cet « homme absolument pacifique, totalement délié de la politique » que décrivait Scarfoglio⁽²⁷⁶⁾ : à l'époque de l'errance de Rimbaud en Afrique et en Arabie, la France

traverse une des plus fortes fièvres idéologiques de son histoire : la Revanche ! dont Déroulède sonne la charge, grimant à toute occasion sur la statue de Strasbourg, place de la Concorde, jusqu'à sa mort, comme un symbole, en août 1914, quelques semaines avant le déclenchement du conflit qu'il avait appelé jusqu'au dernier souffle. Le nationalisme, écorché en 1871, se déchaîne dans les années quatre-vingts ; il ne s'épuiserait que dans le carnage. « Morts de Valmy (...) / Nous vous laissions dormir avec la République / (...) – Messieurs de Cassagnac nous reparlent de vous⁷⁴ ! » écrivait Rimbaud emprisonné à Mazas, en 1870. Le même Paul de Cassagnac sévit encore dans *l'Autorité* en 1891 (le 21 février) : « Nous avons à nos flancs une plaie saignante, une plaie qui ne guérira jamais, et que nous ne craignons pas d'aviver encore avec l'espoir farouche de saines représailles. » De cette plaie ouverte, Fustel de Coulanges, Renan, font découler leur théorie de la Nation. On s'arrache *l'Almanach du drapeau* jusqu'au fond des campagnes. Les cartes scolaires se voilent de noir à l'Est. En 1885⁽²⁷⁷⁾, Macé préface un *Manuel de tir à l'usage des écoles primaires, du lycée et des bataillons civiques*. Au jour de la sortie, après avoir souvent lu *la Dernière Classe* d'A. Daudet, l'instituteur écrit au tableau : « Enfant, tu seras soldat. » La montée du nationalisme – et donc de l'antisémitisme qui surgira comme on sait – empoisonne la vie intellectuelle. Rémy de Gourmont pour avoir écrit, dans *le Joujou patriotique*⁽²⁷⁸⁾, que le sort des provinces perdues ne l'inquiète pas, et que l'attitude des revanchards lui semble « indécente », perd son emploi à la Bibliothèque nationale. Les premières pétitions circulent. Mais les « intellectuels », comme les appellera Clemenceau lors de l'Affaire Dreyfus, ne sont pas tous vigilants. Mallarmé vote Boulanger en 1886. Verlaine, dès 1875, sortant de prison avait écrit à Rimbaud : « l'Église a fait la civilisation moderne, la science, la littérature : elle a fait la France, particulièrement, et la France meurt d'avoir rompu avec elle. (...) Je m'étonne que tu ne voies pas ça, c'est frappant⁽²⁷⁹⁾ ». À rebours, le grand livre de la génération, paraît en 1884 (l'année où Rimbaud écrit par exemple : « car j'ignore personnellement où je me serai trouvé entraîné prochainement, et par quelles routes, et pour où, et pour quoi, et comment⁷⁵ ! ») ; Huysmans présente un *Des Esseintes* dans lequel chacun se reconnaît, écœuré par un monde de « sacripants et

d'imbéciles », et qui s'enfuit « n'importe où hors du monde » – un monde que Léon Bloy vomit dans *le Désespéré*.

« Envoyez-moi un numéro d'un journal quelconque, que je sache ce qui se passe », demande Rimbaud au début de son séjour au Harar, le 4 mai 1881. Mais, rapidement, le « différent » qu'il est, l'« étranger » qu'il devient, perd tout intérêt pour les nouvelles de « là-bas ». « Vous me parlez des nouvelles politiques. Si vous saviez comme ça m'est indifférent ! Plus de deux ans que je n'ai pas touché un journal. Tous ces débats me sont incompréhensibles, à présent » : Harar, 6 mai 1883.

Oui, c'est ce qui me frappe en rentrant à Harar : Rimbaud en Abyssinie était *indemne* de l'idéologie. Il reste *pur*, fondamentalement, à la façon dont les Grecs opposaient l'homme de la cité, le politique, *politikos*, au marginal, au fou que l'on écarte : l'*idiotikos*. Rimbaud l'idiotique. La ligne bleue des Vosges, il n'en parlait jamais, et n'y pensait jamais non plus. Il est resté seul de son parti : celui de la « liberté libre ».

Arrivée à Harar dans la nuit. Après une grande journée de soleil, toute l'équipe tombe au lit comme un seul homme, les bras en croix. Mais, sortant de la lisière de la forêt qui borde le *ouébi*, les hyènes déchirent la nuit de leurs cris, et les chiens aboient après les hyènes. Nous les avons filmées, contenues dans l'ombre par la lumière éblouissante des projecteurs : nous avons aperçu leurs yeux rougeâtres et sanguinolents, pailletés des petites lentilles vertes de la pourriture. « Ce n'est qu'en leur lançant des tisons, notait Bardey, qu'on peut écarter celles qui viennent trop près⁽²⁸⁰⁾. » Opprobre des animaux, l'hyène est la bête des ténèbres – dans certaines tribus, on disait encore que le sang des Blancs était du sang d'hyène. Rimbaud a entendu leurs plaintes malsaines si souvent qu'elles devaient en nourrir son désespoir. « “Tu resteras hyène, etc.”, se récrie le démon » au début d'*Une saison en enfer*. « Tout acte flatte l'hyène en nous », dit Cioran... Le soleil du Harar est trop puissant pour la réflexion : c'est la nuit que revient la pensée, quand le ricanement des hyènes empêche le sommeil, emportant toute conclusion.

Seul, assis sur mon sac à dos, le long de la voie ferrée étroite et directe jusqu'à la ligne d'horizon, j'attends le chemin de fer franco-éthiopien. Le paysage tremble de chaleur.

Le premier jour, en partant d'Addis le matin, nous étions arrivés à Diré Daoua à la nuit tombante ; en sens inverse, de Djibouti, le CFE est annoncé pour midi – heure idéale pour le tournage de ma séquence « arrivée à Harar » de l'« enquêteur » dans la gare pittoresque de Diré Daoua. Le tacot apparaît tranquillement vers treize heures trente. Au virage, je cours le long du ballast et grimpe en marche, m'accrochant à l'extérieur du train (les voyageurs noirs agrippés à l'extérieur des wagons, comme à un autobus indien, sont presque aussi nombreux qu'à l'intérieur où ils se pressent avec quelques moutons). Le train arrive en gare, au milieu d'une foule incroyablement dense et multicolore, parmi laquelle je vois courir difficilement les techniciens avec perche, câbles et caméra, pour trouver le bon angle de prise de vue. Dans la cohue, je cherche des yeux mon ami Sancerni, qui m'attend. Il faut être « raccord », correspondre dans tous les détails notés par la scripte avec la séquence précédente. Mais, pour nous, ces retrouvailles fictives, l'accueil fraternel de Sancerni, sont nos adieux. Charles Brabant, noyé dans les attroupements, lève ses deux pouces en signe de joie : il a une belle image d'arrivée cinématographique. Une heure après, fin du séjour, nouveau départ, nous quittons ce pays. Mais le Harar, en un certain sens, *je n'en reviens pas*. Et puis, j'ai choisi de n'y revenir plus jamais – que par cette image infiniment répétable.

Notes

- [1.](#) Tadjoura, 13 janvier 1886.
- [2.](#) Notes d'Isabelle, Marseille, 4 octobre 1891.
- [3.](#) *Nuit de l'enfer, Une saison en enfer*.
- [4.](#) *Comédie de la soif*, 1872.
- [5.](#) *Délires II, Une saison en enfer*. « Dire que je n'ai pas eu souci de boire » (*Larme*).
- [6.](#) *Chanson de la plus haute tour*, mai 1872.
- [7.](#) *Michel et Christine*.
- [8.](#) À la suite de son expédition, fin 1886-début 1887.

- [9.](#) *Faim, Une saison en enfer.*
- [10.](#) « Dinn ! dinn ! dinn ! dinn ! je pais l'air / (...) Le pré des sons ! » (*Fêtes de la faim*, 1872).
- [11.](#) *Ibid.*
- [12.](#) Rimbaud et Labatut au ministre des Affaires étrangères, Tadjoura, 15 avril 1886.
- [13.](#) *Ibid.*
- [14.](#) Lettre de protestation au maire de la ville de Douai, 20 septembre 1870 ; le mot « armes » revient six fois.
- [15.](#) Sans lieu ni date (Chypre, avril 1879).
- [16.](#) Aden, 2 novembre 1880.
- [17.](#) « Le soleil était encore chaud... » (1864).
- [18.](#) À G. Izambard, Charleville, 25 août 1870.
- [19.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*
- [20.](#) Harar, 6 mai 1883.
- [21.](#) 13 mai 1871.
- [22.](#) 20 décembre 1889.
- [23.](#) 30 avril 1890.
- [24.](#) 22 octobre 1885.
- [25.](#) 15 février 1881.
- [26.](#) 30 décembre 1884. On sait que les Européens n'étaient que « quelques employés de commerce idiots » (14 avril 1885).
- [27.](#) 7 novembre 1881.
- [28.](#) 14 avril 1885.
- [29.](#) À Isabelle, Marseille, 15 juillet 1891.
- [30.](#) *Jadis..., Une saison en enfer.*
- [31.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*
- [32.](#) À P. Demeny, 15 mai 1871.
- [33.](#) Novembre 1871 ; janvier 1872.
- [34.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*
- [35.](#) *Ville, Illuminations.*

[36.](#) *Jadis..., Une saison en enfer.*

[37.](#) *Matin.* « Qu'ai-je fait, pensai-je, pour être ainsi de toutes façons rejeté dans l'impossible ? » (Georges Bataille, *L'Impossible*, O.C., t. III, p. 154).

[38.](#) Aden, 17 août 1880.

[39.](#) Harar, 2 septembre 1881.

[40.](#) Aden, 22 janvier 1882.

[41.](#) *Ibid.*

[42.](#) Aden, 22 octobre 1885.

[43.](#) À M. de Gaspary, Aden, 28 janvier 1883.

[44.](#) À M. de Gaspary, Aden, 9 novembre 1887.

[45.](#) *Ibid.*

[46.](#) À M. de Gaspary, Aden, 9 novembre 1887.

[47.](#) *Nuit de l'enfer, Une saison en enfer.*

[48.](#) Mai 1872.

[49.](#) Harar, 6 mai 1883.

[50.](#) « Je compte vous voir en France, l'automne prochain, avant l'hiver 1886-1887 » (Tadjoura, 10 décembre 1885). Rimbaud envisage encore de « rentrer en France pour faire des achats de marchandises » (Aden, 18 novembre 1885) ; pour prendre femme en Ardennes ; pour participer à l'Exposition universelle, puis de « venir [se] traiter en France » (Aden, 30 avril 1891).

[51.](#) Aden, 8 octobre 1887.

[52.](#) Le Caire, 23 août 1887.

[53.](#) Aden, 15 janvier 1885. Ou le 23 juin 1891 : « Que ferai-je, où resterai-je ? Si j'allais chez vous, le froid me chasserait. »

[54.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*

[55.](#) Aden, 8 octobre 1887.

[56.](#) *Ibid.*

[57.](#) Harar, 6 mai 1883.

[58.](#) Marseille, 24 juin 1891.

[59.](#) *Ibid.*

[60.](#) Lettre au directeur des Messageries maritimes, Marseille, 9 novembre 1891.

- [61.](#) Aden, 15 avril 1882. Ou Aden, 15 janvier 1885 : « Ne me croyez pas capitaliste... »
- [62.](#) *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*, 1871.
- [63.](#) *L'Impossible, Une saison en enfer*.
- [64.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer*.
- [65.](#) Tadjoura, 30 décembre 1884.
- [66.](#) Aden, 7 octobre 1884.
- [67.](#) Aden, 14 avril 1885.
- [68.](#) Tadjoura, 30 décembre 1884.
- [69.](#) Aden, 26 mai 1885 : « La France est dans une situation ridicule au Tonkin... »
- [70.](#) Tadjoura, 30 décembre 1884.
- [71.](#) *Ibid.*
- [72.](#) À J. Borelli, Harar, 25 février 1889.
- [73.](#) Le poète est « chargé de l'humanité, des animaux même... » (À P. Demeny, 13 mai 1871).
- [74.](#) *Morts de Quatre-vingt-douze*.
- [75.](#) Aden, 5 mai 1884.

8

*Regrets sur quoi l'enfer se fonde
Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes vœux*

Apollinaire.

OceanofPDF.com

Littérature

Vu d'avion, le désert dankali est une surface brune et noire, craquelée comme une toile de Cranach. Survol du Choa, vert foncé à dix mille mètres d'altitude. Lapizo, enfin émouvant, ne reconnaît pas son pays, comme le paysan de *l'Espoir* de Malraux qui prend l'avion pour la première fois. Le temps d'un bonbon acidulé, d'une cigarette : Addis-Abeba – quatre mois de marche pour Rimbaud.

Au Hilton... *Welcome !* disent les serviteurs stylés en rasant la moquette. Jazz dans les ascenseurs, cri du dindon dans le hall. Au « bar américain », le gentleman de Cocody. De la chambre, au douzième étage, je regarde la piscine d'eau chaude naturelle, luisante de pellicules d'huile solaire, où s'ébroue le maréchal Idi Amine Dada, féroce ment gardé alentour par des paras en tenue léopard⁽²⁸¹⁾. Sur la pelouse, au soleil, douze Allemands en chemises blanches et cravates, autour d'une table de conférence, avec des cruches d'orangeade. Une palissade sépare ce clapier luxueux d'un village de tôles ondulées. Sur le chemin de terre, quelques femmes apportent lentement des sacs au bidonville. Air pur, bris de voix des deux côtés.

Sous un grand poivrier du jardin, du bon côté de la palissade, je rencontre un successeur de César Tian et Riès, marseillais lui aussi, en short blanc, rondouillard⁽²⁸²⁾. Nous n'avons rien à nous dire, mais je pense à cet autre industriel, M. Besse, octogénaire et millionnaire, qui disait à Philippe Soupault comment il avait su exploiter les idées de Rimbaud⁽²⁸³⁾. Rimbaud, lui, ne manquait que de suite dans les idées. Il se plaignait constamment de ne pas remplir sa cagnotte : « les années se passent, écrit-il, et je n'amasse rien¹ ». Il lui manquait toujours un sou pour faire un franc. « Je voudrais bien vous envoyer au moins dix mille francs ; mais, comme nos affaires ne

marchent guère²... » Pierre qui roule n'amasse pas mousse... « Les affaires vont mal (...) celui qui n'a que de petits capitaux, ici, risque bien plus de les perdre que de les voir fructifier ; car on est entouré de mille dangers, et la vie, si on veut vivre un peu confortablement, vous coûte plus que vous ne gagnez³. » En décembre de la même année, « les affaires vont très mal⁴ ». Mais il concède cependant : « J'ai à présent en main treize mille francs » – somme que son beau-frère posthume transformera en 40 000 francs⁽²⁸⁴⁾, souci bourgeois horripilant que Marcel Coulon a su dénoncer.

Reprenant les lettres de Rimbaud criblées de chiffres, je trace des additions en marge de mon carnet, livre de comptes : Rimbaud dispose encore de 13 000 francs en janvier 1885⁵, et se désole de ne pas augmenter son capital : « mon bénéfice (...) n'est rien de plus que mes malheureux appointements » ; et, en avril 1885, comme il ne dépense « pas un sou » : « j'ai encore en main 14 500 fr[ancs] » qui prospèrent malgré tout ; en septembre : « le petit capital que j'ai (16 000 francs) perd de [sa] valeur, car il est en roupies ; tout cela est abominable ». Puis, c'est le coup de fièvre, le pactole de la caravane d'armes pour Ménélik qui devait doubler sa mise : « Si mon associé n'était pas mort, j'aurais gagné une trentaine de mille francs ; tandis que⁶... » ; « je sors de l'opération avec une perte de 60 % sur mon capital, sans compter vingt et un mois de fatigues atroces⁷ » ; mais son petit matelas de devises a été préservé : « je me retrouve avec les quinze mille francs que j'avais, après m'être fatigué d'une manière horrible pendant près de deux ans⁸ ». Les projets d'enrichissement rapide s'envolent après cette aventure ; Rimbaud serre sa lourde ceinture de pièces d'or, et vit de ses marges comme Catoblépas de ses pieds mangés : « Si mes affaires ne sont pas brillantes (...) du moins je ne perds rien⁹. » Il mène prudemment une économie de guerre : « je vais mieux que mes affaires qui me donnent beaucoup de tracas pour peu de bénéfice. (...) Pourtant mon capital n'augmente guère ; je crois que je recule au lieu d'avancer¹⁰ ». Détaillant laborieux, il thésaurise et vit désormais « sans espoir de devenir tôt millionnaire¹¹ » ; « celui qui vient par ici ne risque jamais de devenir

millionnaire – à moins que de poux¹² ». Sa mère qui le comprend, cette fois, si bien, gémit à l'unisson. La Bruyère disait encore qu'« il n'est rien qui se soutienne plus longtemps qu'une médiocre fortune ». Rimbaud ? Un négociant qui voulait s'enrichir et n'y parvint pas : c'est ce qu'on va répétant dans les livres ! Pourtant, de même que l'argent n'était pas un but en soi, la façon par laquelle Rimbaud ne présente que le mauvais côté de ses affaires nous fait oublier son actif : à la liquidation précipitée de ses comptes, en avril 1891, il reçoit de César Tian une traite de 37 450 francs-or – « une petite fortune », dira César Tian lui-même à Savouré –, qui représente, à la valeur actuelle de son poids d'or fin, un magot substantiel de plus d'un million de francs Fabius⁽²⁸⁵⁾. Rimbaud, après une décennie d'efforts extravagants, tel Sénèque, l'homme aux quatre-vingts millions de sesterces, *touchait au but* – quand la mort était au rendez-vous. Son bilan final, les comptes *arrêtés* – sa richesse, on ne peut que l'entendre dans cet inventaire délirant de son dernier soupir :

UN LOT : UNE DENT SEULE.

UN LOT : DEUX DENTS.

UN LOT : TROIS DENTS.

UN LOT : QUATRE DENTS.

UN LOT : DEUX DENTS¹³.

11 518,8

115,3

11 633,11

Arthur Rimbaud

1^{er} juin 1886

Addis. Dans le quartier du *Néfassié*, littéralement les « Filles-qui-parlent-au-vent », ainsi nommé en souvenir du premier standard téléphonique installé sous les ordres de Ménélik, passionné de télécommunications (après avoir reçu la visite d'un étranger, il aimait le rappeler en chemin par téléphone⁽²⁸⁶⁾), je marchande longuement l'achat de livres de prières ou de guérisseurs en langue ge'ez à couverture de bois, de manuscrits rouge et noir entre deux coutures, dont la beauté s'accroît à mes yeux d'être incompréhensibles ; dans le quartier symbolique de l'échange, j'achète des mots ; et je pense au silence de Rimbaud, à son abandon de la littérature : la parole était d'or, elle est devenue d'argent⁽²⁸⁷⁾. Rimbaud passait dans les

monnaies différentes – roupie, thaler, dollar, franc-or – comme dans les langues différentes qu’il continuait d’apprendre : arabe, amharigna, oromo, galla...

Le symbole – le *sym-bolum*, cette pièce d’argent qui représente le lien du mot et de la chose, leur unité mythique – s’étant brisé, Rimbaud transfère le pouvoir de transformation et de communication du verbe sur l’argent ; il passe de l’or mythique cherché dans la poésie¹⁴ à l’argent « raclé » dans le Réel – mais à la valeur *symbolique* de l’argent (qui *vaut pour* le repos, le salut, l’été indien) : *continuum* d’une abstraction, toujours recherchée dans « l’inconnu », toujours inaccessible, réalité du pauvre songe⁽²⁸⁸⁾ – « Si j’ai jamais quelque or¹⁵ »... Quittant l’Occident matérialiste (s’il ne l’avait déjà abandonné par la poésie) pour la réalité, en direction de l’Orient de ses rêves d’enfance, Rimbaud n’atteint pas au stade suprême – alchimiste dont l’œuvre tourne au noir, chercheur d’or égaré : la ceinture d’or qui pèse à ses hanches représente moins la réalisation tangible d’une aspiration répétée dans ses poèmes que la poursuite de l’Impossible qui se régénère de son échec même – le but à portée de soi et encore inaccessible : « Pleurant, je voyais de l’or – et ne pus boire¹⁶. » « Comparée à son échec, la poésie rampe », dit Bataille⁽²⁸⁹⁾.

Ne devait-il « jamais plus pouvoir s’attacher au verbe ? Nous ne saurions l’admettre », pérorait Paterne Berrichon, docile à la thèse officielle d’Isabelle⁽²⁹⁰⁾. Alors que la célébrité du poète allait grandissante, quelques témoins – Mgr Jarosseau, Françoise Grisard – se sont rappelé que Rimbaud écrivait au Harar. « Nous ne nous étions jamais douté qu’il fût poète de talent », précise Savouré⁽²⁹¹⁾, qui l’avait vu, en novembre 1888, écrire « jour et nuit sur une mauvaise table » ; Bardey, consulté après la parution de quatre éditions des œuvres de Rimbaud, en 1897, se souvenait qu’« il regrettait d’avoir jadis dédaigné tout ça (...) et préparait en cachette (...) une rentrée dans le monde des lettres. Il lisait aussi et écrivait sans cesse. Nous ne savons pas ce qu’il écrivait... ». Mais nous savons ce qu’il lisait ! Et, avec sa comptabilité, une vingtaine de correspondants, quelques velléités de

relations de voyage ou d'articles rémunérés, Rimbaud avait de quoi occuper à sa table ses longues soirées africaines, suffisamment pour éveiller la curiosité d'Européens surpris de voir à cet endroit quelqu'un flamber une plume. Dans son ouvrage *Nell'Harar*, Robecchi-Bricchetti évoque, en 1896, le passé littéraire de Rimbaud⁽²⁹²⁾ ; mais l'imprécision des termes caractérisant les écrits de Rimbaud permet de douter qu'il ait été informé par l'intéressé, si on peut l'appeler ainsi.

Il convient de reconnaître à Verlaine, abandonné et humilié par son compagnon, le courage intellectuel et la lucidité littéraire dont il fit preuve en publiant les œuvres de Rimbaud qu'il put rassembler, et dont il avait, le premier, compris l'importance. En préface des *Poètes maudits*, il fut aussi le premier à dire la logique et la nécessité de l'abandon de la poésie par Rimbaud. « Si ces lignes tombent d'aventure sous ses yeux, que M. Arthur Rimbaud sache bien que nous ne jugeons pas les mobiles des hommes et soit assuré de notre complète approbation (de notre tristesse noire, aussi) en face de son abandon de la poésie, pourvu, comme nous n'en doutons pas, que cet abandon soit, pour lui, logique, honnête et nécessaire. » Rimbaud ne reçut pas ce message – ce commentaire qui dit tout en trois mots. En 1886, année de parution des *Illuminations*, il reçut bien un livre d'Europe : c'était une grammaire amharique.

« Il était bien revenu de tout et de ses idées anciennes (si jamais il les a eues autrement qu'en paroles) », affirmait Jules Borelli⁽²⁹³⁾. Mais c'est parce qu'il avait cru à la parole, précisément, un temps du moins, et à la mission de la poésie, qu'il s'était retiré de toute communication : cette expérience n'avait été dans sa vie qu'une brève période extraordinairement féconde, comparable à la vie de l'*agave*, cette fleur nommée parfois aloès qui ne fleurit qu'une fois en donnant une efflorescence de dix mètres de haut, et qui meurt ensuite. Il est vain d'espérer le retour du mystère. « J'estime, écrit Mallarmé, que prolonger l'espoir d'une œuvre de maturité nuit ici à l'interprétation exacte d'une aventure unique dans l'histoire de l'art. »

Dès lors les pastiches décadents qui font florès dans les années quatre-vingt-dix, les quarante mille vers de Rimbaud retrouvés en Abyssinie mais jamais publiés⁽²⁹⁴⁾ – où j’aime reconnaître les quarante mille francs –, tel long poème inédit qui ne veut pas sortir du carton où l’a découvert M. Carlo Zaghi⁽²⁹⁵⁾, rejoignent dans les canards et les canulars les vers chantés pour nous par Ato Chami : comme par un état de manque devant la brièveté de l’œuvre rimbaldienne, ces poèmes inventés compensent la frustration que suscite un génie dont les capacités semblaient illimitées et marquent, davantage encore, une *protestation* collective contre quelque promesse non tenue. « Pourquoi, demande Maurice Blanchot, paraît-il si surprenant qu’un esprit, bien doué pour les lettres, tout à coup tourne le dos à la littérature, se désintéresse complètement d’une activité où il excellait ? Qu’il y ait, dans un tel refus, scandale pour tous, montre quelle valeur incommensurable tous attachent à l’exercice de la poésie⁽²⁹⁶⁾. » On ne pardonne pas à Rimbaud la stupeur où il nous jette de ne pas réaliser une œuvre – d’avoir renié même ces éclairs qui nous fascinent encore ; de ne pas fondre ses intuitions dans l’ordre rassurant de la littérature qui les rendrait intelligibles ; de refuser ainsi le rôle assigné à l’écrivain et de montrer, dans sa vérité, une limite dont toute société doit se protéger pour survivre – un scandale dont j’éprouve le vertige et la menace en ébauchant un livre au pays où il a cessé d’écrire, et qui rendrait inadmissible tout écrit sur Rimbaud si ce silence, autant que la poésie, n’était *inimitable*⁽²⁹⁷⁾.

L’abandon de la poésie par celui qui l’avait élevée à une perfection nouvelle reste un événement unique dans l’histoire des littératures. « Logique, honnête et nécessaire », cet abandon est apparu au fil du temps comme *la question qui ne sera pas posée*, trop mystérieuse et trop brûlante – ainsi pensait Breton en un de ses méandres : « si j’ai épilogué aussi peu que possible sur les raisons du renoncement poétique de Rimbaud, ce n’est pas, loin de là, que je me désintéresse de ces raisons, c’est qu’il était devenu presque impossible de les démêler⁽²⁹⁸⁾ ». Aussi préfère-t-on esquiver cette question « classique », qui pose en son terme le problème du pouvoir de

l'écriture – et ne pas relever ce défi d'*Une saison en enfer* : « tâchez de raconter ma chute et mon sommeil¹⁷ ».

Rimbaud ne trichait pas. Il faisait *corps* avec la poésie. « Mon sort dépend de ce livre¹⁸... » Cette force, personne ne l'a reçue. Il avait connu d'abord l'insuccès (Banville refusa sa collaboration au *Parnasse contemporain*), puis une immense déception en découvrant les poètes parisiens de 1871 ; quand, revenant au Quartier latin en 1873 avec six exemplaires d'*Une saison en enfer*, il vit tout le monde se détourner de lui (sa réputation était solidement établie, et on le tenait responsable de l'incarcération de Verlaine), il ne pouvait éprouver que l'écœurement qu'il avait si soigneusement préparé lui-même. Seul Germain Nouveau le reconnut⁽²⁹⁹⁾. Place de l'Odéon, un frère de couleur... À Roche, selon le souvenir d'Isabelle, s'il jeta au feu les quelques exemplaires de la *Saison* qui lui restaient⁽³⁰⁰⁾, cet autodafé marque la fin de sa carrière dans les Lettres⁽³⁰¹⁾ : ce « carnet de damné¹⁹ » rendu aux flammes, c'est l'apothéose du dégoût, son plus sûr acte de pureté.

Le monde est vicieux ;
(...)
Vis et laisse au feu
L'obscur infortune²⁰.

L'admiration et la fascination qu'inspire le renoncement de Rimbaud tiennent sans doute à ce que la capacité d'écrire, qu'il maîtrise comme personne, ne l'intéresse pas ; elle ne débouche que sur la beauté – au sens que Nicolas Poussin donnait très tôt à l'Esthétique : « le but de l'art est la délectation » ; Rimbaud dédaignait de même la peinture, qui ne mène qu'à la « contemplation » : seule l'intéresse la *faculté* créatrice. Bien plus que la désillusion moderne devant la *capacité* des mots (que peut la littérature ? demandait Sartre : « en face d'un enfant qui meurt, *la Nausée* ne fait pas le poids »), le voyant, après Novalis ou Michelet, avait espéré du langage le renouveau du monde ! On verrait, dans cette plaquette de 1873 qui se consume, le thème de Médée, les pouvoirs surnaturels détruits par la collectivité. Mais la déception fondamentale du poète est d'un autre ordre ; c'est la chute prométhéenne du poète qui comprend la vanité de son

entreprise : en somme, Rimbaud abandonne la poésie quand il finit par admettre qu'une turbine à vapeur a plus de chance d'agir sur la réalité que « mille antithèses aux douces vignettes où batifolent les cupidons²¹ »...

Ainsi, la période créatrice s'oppose, évidemment, à la période abyssine, au Harar symbole et synonyme de silence, d'aridité ; mais elle représente la même forme – elle détient la matrice – de l'Impossible qui anime en permanence Rimbaud à Java, à Stockholm, en Afrique ou en Arabie. L'entreprise poétique, davantage, apparaît comme un projet parmi d'autres dans la vie de Rimbaud, le plus sublime, le seul qui nous soit adressé – mais un projet parmi cent autres, dans la même forme d'exigence absolue, aussi inaccessible que « l'été de cinquante ans sans cesser au soleil » ; la continuité radicale dans l'instabilité, l'amour de l'aporie, un chemin emprunté puis *rebroussé*, comme tant d'autres, brefs ou dérisoires.

En quittant les « Filles-qui-parlent-au-vent », je pensais que le silence est déjà dans le langage, que toute parole intrinsèquement détient ses raisons d'abandon : non pas le renoncement devant la difficulté de toute communication, la menace du silence à chaque mot avancé ; mais ce mouvement secret par lequel le langage conduit au silence toute exigence de vérité. En remontant la longue avenue que surmonte le Palais de la Municipalité, me reviennent quelques bribes d'une théorie de jeunesse par laquelle je m'expliquais la fulgurance de la poésie rimbaldienne. Ce qui m'intriguait, c'étaient... les « chevilles ». La forme classique, par ses contraintes de rythme et de rime, les rend inévitables. « C'est un malheur de notre poésie, disait Chamfort, que, dès que l'on voit le mot *hommes* à la fin d'un vers, on puisse être sûrs de voir arriver à la fin de l'autre vers, où *nous sommes* ou bien *tous tant que nous sommes*⁽³⁰²⁾. » Échantillon rimbaldien :

Chapeaux bas, mes bourgeois ! Oh ! Ceux-là, sont les hommes !
Nous sommes ouvriers, Sire ! Ouvriers ! Nous sommes...²²

Les chevilles les mieux ouvragées demeurent d'ordre discursif (un ordre que j'appelais « noème »), persistance de l'autre genre, la prose – Rimbaud le voyant méprisait la « prose rimée²³ » : narratif égale impur. La cheville ! Ce terme de menuiserie révèle aussi le travail qu'impose la forme préétablie

(quatrain, dizain, sonnet, etc.) : ce travail en deux temps dont parlait Valéry, l'émotion, suivie de l'élaboration formelle, l'enclume, qui fait du poète un menteur, ou un faiseur. Après les enjambements du *Bateau ivre*, audacieux pour l'époque, ou qui se voulaient tels, la nécessité de l'émotion, l'exigence de la matière poétique, portent Rimbaud à découvrir en 1872 la forme du vers libre (*Marine, Mouvement*) : l'émotion reçoit alors sa forme exacte. Avec le vers libre, qui élimine toute cheville, une forme subsiste, vestige du vers classique, période intermédiaire ; et le peu de contrainte qu'elle impose encore disparaît enfin dans les *Illuminations*, quand la matière poétique (*hylè*) prend *immédiatement* la forme (*morphè*) nécessaire. Cette dialectique du langage, troisième moment dans lequel le temps de travail coïncide avec l'émotion (le temps de la « marche-murmure ») ne serait plus la « prose » mais la *matière poétique pure*, dissolution de toute forme contraignante, libération par confusion de l'une et l'autre dans la vérité de l'instant d'émotion (un « hylémorphisme » qui ne doit rien à Aristote auquel il était emprunté un instant), et rejoint la création pure des Grecs, le *poiein*.

Ce mouvement rapide d'approfondissement du langage me semblait même, à grands traits, récapituler l'histoire de la poésie française, comme on peut voir, à la fin des séances du planétarium – quand le film des étoiles s'accélère sous la coupole –, passer les météores à une vitesse vertigineuse : la poésie, comme le troupeau des étoiles, se serait elle-même lentement déplacée de la « forme » vers la « matière » ; de la prose rimée, discursive, du XVIII^e siècle (phase épique ou narrative, poésie « noétique »), par le lyrisme romantique (période « hylétique »), à la période moderne, « hylémorphique » (certains écrits surréalistes ; Char, Perse) qui renvoie généalogiquement à Rimbaud. Cette « théorie », dont je souris en marchant, relevait d'une conception tout hégélienne, selon laquelle le langage était le centre du monde, la poésie le centre du langage, et Rimbaud le centre de la poésie : une théorie amoureuse... J'en garde cette conviction que l'exigence du voyant – « trouver une langue » – parvient à une forme nouvelle, sans relation avec les *Petits Poèmes en prose* de Baudelaire, aboutie dans une sorte de rapport poids-puissance, comme disent les physiciens : une condensation sémantique⁽³⁰³⁾, la saisie de l'*intact*. En ce sens, la plupart des *Illuminations* seraient postérieures à *Une saison en enfer* : après cette expérience, tout autre écrit eût été, pour Rimbaud, une

régression. « Seul le vrai discours rend possible le silence authentique », dit Heidegger⁽³⁰⁴⁾. La poésie est moins dans le dire que dans la traversée du langage jusqu'au silence, à l'origine, jusqu'à l'inaudible ; la grandeur du poète n'est pas de s'être tu, mais d'être *arrivé* au silence : l'œuvre de Rimbaud n'est pas abandonnée, elle est achevée.

Au terme des *Illuminations*, Rimbaud éprouvait en lui ce silence : le Harar est partout, le Harar est en chacun. Mes pas me conduisant au marché d'Addis, le plus grand d'Afrique, je n'y vois que Rimbaud qui cherchait Ménélík à Ankober, en ces lieux : les « raisons » de l'abandon, « nécessaires » ou suffisantes, ne disent pas encore pourquoi il cherchait *réellement* le Harar.

Hypothèse comique de l'abandon, préfacée par Daniel-Rops : « S'il s'est tu, c'est en définitive parce qu'il n'a pu unifier les directions antagonistes qu'incluaient le dépassement horizontal et le dépassement vertical du thème de la ville⁽³⁰⁵⁾... » Évidemment, Rimbaud n'a pas, comme quelques-uns que je sais aujourd'hui, convoqué la presse en disant, voilà, j'ai décidé d'abandonner la littérature, je vais vous dire pourquoi... Mais il l'a dit. Très clairement, d'un mot, à Isabelle : « parce que c'était mal⁽³⁰⁶⁾ ».

C'est bien en termes d'éthique qu'il faut comprendre le renoncement de Rimbaud. Les conceptions théoriques du voyant – les seules que Rimbaud a émises – constituent un événement-signal ; mais elles furent éphémères et, si elles imprègnent entièrement *Une saison en enfer*, ne correspondent pas à toute son œuvre, au moins pour la partie antérieure à 1871, et sans doute pour quelques *Illuminations* ; mais surtout, en ne retenant que des intentions abstraites, on négligerait la relation essentielle de la poésie au vécu. L'épisode de la voyance fut d'abord une expérience, une pratique. « Il n'était pas homme à se contenter de théories », disait Delahaye⁽³⁰⁷⁾. Pour accéder à l'au-delà, trouver du nouveau, Rimbaud a pensé qu'il devait débarrasser sa pensée et ses actes de toutes les conformités qu'insinue la société dans un individu pour le neutraliser ; qu'il devait préparer le terrain

de sa sensibilité, se « faire l'âme monstrueuse²⁴ ». Enid Starkie a su dire que cet « encrapulement²⁵ » nécessaire à la voyance avait toujours été sous-estimé : il importe de comprendre dans son sens le plus littéral l'« immense dérèglement²⁶ » que s'imposa le voyant. Le seul moyen de « se faire voyant²⁷ », c'était de tout risquer sans calcul – drogue, homosexualité, parasitisme, cynisme, agression, recherche du crime : « Aucun des sophismes de la folie – la folie qu'on enferme – n'a été oublié par moi... » ; « La morale est la faiblesse de la cervelle. (...) Ainsi, j'ai aimé un porc »²⁸. Il faut être étranger à l'alchimie rimbaldienne pour ne pas reconnaître Verlaine⁽³⁰⁸⁾ (aussi bien pour ne voir *que* lui) dans la « Vierge folle²⁹ » d'*Une saison en enfer*, pour ne pas assister à une de leurs scènes dans cette *Illumination* : « je m'étendais sur une paille. Et, presque chaque nuit, aussitôt endormi, le pauvre frère se levait, la bouche pourrie, les yeux arrachés – tel qu'il se rêvait ! – et me tirait dans la salle en hurlant son songe de chagrin idiot³⁰ ». « Le cauchemar d'une incessante mise en scène » dont se souvient Verlaine dans un poème intitulé *Explication*, et différents échos du même – s'adressant à Rimbaud : « Ta mémoire, de tant d'obscénités bondée⁽³⁰⁹⁾ » – permettent aussi d'imaginer dans leur intensité « les rages, les débauches, les folies³¹ » dans lesquelles a versé l'enfant de Charleville.

Enfant, oui, au fond. « Tropmann enfant ! » crie Lepelletier⁽³¹⁰⁾. *Infans*, « celui qui ne parle pas », la pureté en actes, « l'enfant, accroupi plein de tristesses » du *Bateau ivre*, celui qui fait l'amour avec l'aube d'été³². De ses débauches et de ses crimes, après tout, rien à signaler que des poèmes, une mère inquiète, des policiers aux aguets ; une sexualité adolescente tourmentée dans les latrines et qui n'a pas la maturité des *Fleurs du mal* ; ou les excès dans lesquels tous les « ado » « pas sérieux » retrouvent leur monde de sensations⁽³¹¹⁾. « J' imagine quelque angélique parent ou parente réveillé toutes nuits par rentrées à quatre pattes, dégueulades (je connais ça !) et autres exploits anti-boyaulaques⁽³¹²⁾ » : on reconnaît Verlaine se rappelant Rimbaud. L'encrapulement, c'est surtout l'enlaidissement, les poux secoués chez Banville, le cynisme ou l'anecdote du « lait de

Cabaner » que les biographes rougissent de raconter⁽³¹³⁾ ; scatologie et transgression, perfidie, provocations drôles et dérisoires... rein beau, vers l'aine – voilà le ton... En frappant les consonnes de la pureté à la perversité, Mallarmé parle parfaitement de la « puberté perverse et superbe ». Mais Rimbaud était allé très loin – comme toujours – dans cette entreprise (à ses yeux du moins, et cela seul compte) : « Ma santé fut menacée. La terreur venait³³. » Il avait même à ce point épouvanté son entourage que ses amis, troublés, n'osaient plus le nommer, sinon par un détour hypochoristique, faisant de son nom un tabou – « le Sénégalais, Lui, Chose⁽³¹⁴⁾ » : réticence à nommer le « petit rimbe bien gentil⁽³¹⁵⁾ » ; le nom comme une chose obscène à ne pas toucher : « ... Rimbaud (pourquoi craindrais-je d'écrire tout son nom ?) », s'élance Germain Nouveau⁽³¹⁶⁾.

Échec parabolique du « monstre » de seize ans. Songeant aux « souvenirs immondes » de Paris et de Londres, à leur « vie absurde et honteuse d'il y a trois ans », Verlaine de son côté pensait aussi que « c'était mal »... Ainsi Rimbaud nous rappelle-t-il sans cesse, de la poésie aux lettres d'Afrique et d'Arabie, que l'aventure la plus audacieuse n'en est pas moins triviale, et que la poésie la plus libre ne sauve ni des contradictions ni d'une vie très quotidienne. En fait, peu d'artistes auront, autant que Rimbaud, mis en œuvre avec une égale fureur les principes contraires du désir et de la réalité jusqu'à ce que l'un et l'autre se retournent contre lui. Alors, dans « la satiété d'être une machine obscène » (Verlaine, *Explication*), Rimbaud nous tourne le dos et s'en va dans le monde. « Pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons³⁴. » Comme Fénéon plaçait les *Illuminations* « en dehors de toute littérature et sans doute au-dessus⁽³¹⁷⁾ », Verlaine reprend la phrase au vol « pour mettre l'homme en dehors en quelque sorte de l'humanité, et sa vie en dehors et au-dessus de la commune vie. Tant l'œuvre est géante, tant l'homme s'est fait libre, tant la vie passa fière, si fière qu'on n'a plus de ses nouvelles⁽³¹⁸⁾ ».

« Je n'aurai garde de juger le passé du *poète*, témoignait, en 1929, l'un de ses premiers employeurs, Maurice Riès. Mais j'affirme de toutes mes forces

qu'il fut un *marchand passionné* (...) se félicitant toujours, dans nos conversations (...) d'avoir fait foin de ce qu'il appelait ses frasques de jeunesse, d'un *passé qu'il abhorrait*⁽³¹⁹⁾. » La passion du marcheur, du « passant considérable », comme l'appelait Mallarmé, fut de refaire sa vie ; devenir par exemple un marchand sans passé, sans mémoire, un marchand passionné d'oubli, s'éloignant au plus vite de « l'horizon où l'autre s'est affaissé³⁵ ». Quand on rapproche l'image du poète aux cheveux longs que Lepelletier, en 1871, appelait pernicieusement « Mlle Rimbaud », ou le portrait angélique, transmis par Carjat, de la figure de momie aux cheveux courts et gris de Rimbaud en Abyssinie, l'idée s'impose d'une exigence inverse, tout aussi acharnée, d'un reniement du corps ancien – comme s'il perdait les « yeux bleu myosotis » en cessant d'écrire, et prenait les yeux gris d'un aveugle au soleil –, certainement, le mystère, ce sont les yeux d'Arthur Rimbaud.

Il se cherche et se fuit, dans la volonté farouche d'oublier le passé : « mieux vaut mieux même à Aden qu'ailleurs, où je suis inconnu, où l'on m'a oublié complètement³⁶ ». Au sujet de son passé, Rimbaud observe un *black-out* complet, comme s'il tentait d'exfolier sa naissance du passé commun. « Malgré de longues heures passées ensemble, écrit Jules Borelli, jamais je ne lui ai rien demandé de sa vie antérieure et jamais il ne m'en a rien dit⁽³²⁰⁾. »

En de rares occasions, pourtant, il se laissa aller à confier son dégoût de « tout ce temps foutu à rien » – comme il l'écrivait déjà à Delahaye en mars 1875. Un collègue italien, Ottorino Rosa, se souviendra : « Au Harar, nous faisions très souvent ensemble de longues excursions de plusieurs jours (...). Très rarement, il parlait de son passé, et moins encore de ses œuvres poétiques (...). Il faisait, cependant, quelquefois allusion aux vicissitudes et aux cas de sa vie (...). J'ai su comme, dégoûté de l'existence de bohémien qu'il menait [en France], il s'était en 1880 expatrié⁽³²¹⁾... »

Mais la volonté d'oublier ne donne pas le pouvoir d'oublier. Rimbaud a bonne mémoire, et même une « méchante » mémoire qui le persécute par

bouffées, par élancements.

Dans l'Amérique lointaine à la même époque, un jeune bandit légendaire après tant de méfaits décidait de quitter les États-Unis et de redevenir *straight* ; et, quand Butch Cassidy se retournait, il apercevait toujours à ses trousses la poussière soulevée par des cavaliers mystérieux qui le poursuivaient sans relâche, jour après jour, à la même distance : image symbolique d'un impossible retour à l'ordre, d'une punition fatale, du destin ou de l'irréparable, ces cavaliers talonnent de même le « soi-disant négociant » – et le passé finit par le rejoindre, sous la forme d'une lettre non affranchie portant la seule inscription : « Monsieur Arthur Rimbaud, à Harar », et qui nous est parvenue aussi miraculeusement qu'à lui. On peut présumer, écrit Mallarmé en 1896, que « l'intéressé eût accueilli avec une fière incurie l'aboutissement de la célébrité... ». Laurent de Gavoty lui écrivait de Marseille le 17 juillet 1890 : « Monsieur et cher Poète, j'ai lu de vos beaux vers : c'est vous dire si je serais heureux et fier de voir le chef de l'école décadente et symboliste collaborer à *la France moderne*, dont je suis directeur... »

Alfred Bardey, en cure à Vichy, à la fin de 1883, avait eu la surprise d'apprendre que Rimbaud connaissait le poète Verlaine... et que leurs relations allaient même jusqu'au tutoiement ! Puis, sur le bateau des Messageries maritimes qui le ramenait à Aden, Bardey rencontra par hasard un journaliste du *Temps*, Paul Bourde, qui se rendait au Tonkin en qualité de correspondant de guerre. Ancien condisciple de Rimbaud au collège de Charleville, Paul Bourde apprit à Bardey que les poèmes de son fondé de pouvoir connaissaient un certain succès au Quartier latin⁽³²²⁾. Bardey tout frétilant transmit la nouvelle à Rimbaud, et s'entendit répondre : « absurde, ridicule, dégoûtant ! » À Maurice Riès, Rimbaud devait lancer : « des rinçures ! ce n'étaient que des rinçures ! » Et déjà, en décembre 1876, il avait stupéfait Delahaye qui l'interrogeait sur ses activités littéraires : « Je ne m'occupe plus de ça. » À son camarade Ernest Millot qui tentait de faire allusion à Verlaine après le procès de Bruxelles, Rimbaud avait répondu : « Ne remuez pas ce tas d'ordures, c'est trop ignoble ! » Puis à Roche, en 1891, à la même question du docteur Beaudier : « Il s'agit bien de cela,

merde pour la poésie. » Bardey avait tenté de lui parler de Londres : « mon séjour là-bas ? Une période d'ivrognerie... Mais ne me parlez plus des artistes ; assez connu ces oiseaux-là ». Et Bardey comprendra à son tour : « il se rendait compte qu'il avait gâché sa vie » ; comme Mgr Jarosseau l'a compris : « J'ai connu M. Rimbaud en 1882 et 1888 (...) reconnaissant qu'il avait gâté sa vie à des écarts d'imagination qui le poussaient vraiment vers la glorification du mal » ; et comme Rimbaud le dira lui-même depuis sa chambre d'hôpital *en parlant de sa vie au Harar*, car il n'a pas cessé de se *porter atteinte* : « c'est moi qui ai tout gâté par mon entêtement³⁷ ».

L'« honnêteté scrupuleuse » dont parlent Maurice Riès et tous les témoins d'Abyssinie ; la sévérité et l'austérité de Rimbaud sur sa personne attestent « son immense désir de racheter le passé » observé par Isabelle à Marseille. La vie de Rimbaud en Abyssinie apparaît comme une expiation de ces « blâmables excès » qu'évoque Verlaine dans *Laeti et Errabundi*, de ces « passions insatisfaites / insolemment, outre mesure – la borne franchie, au-delà de toute limite ». Rimbaud éprouve, dirait-on, un désir éperdu de *rachat*, moins encore par l'argent qu'en payant de sa personne : il se cherche une morale, coûte que coûte, sans parvenir au repos, à la paix, à l'*honorabilité*⁽³²³⁾ : dans ses derniers moments, les cavaliers sont toujours là... Le désir de transgresser un tabou entraîne, selon Freud, des « témoignages de repentir, des efforts d'expiation⁽³²⁴⁾ ». Ces efforts, semble-t-il, l'ont emporté sur les autres.

« On ne guérit jamais d'une blessure³⁸ », avait-il écrit : il avait fait en sorte de ne pas réussir. Cela laissait intact le rêve d'un paradis. Cet espoir rendait la vie difficile à souhait. « Je souffre affreusement de la vie » : on trouverait cette phrase dans une lettre d'Abyssinie, mais elle est d'Antonin Artaud⁽³²⁵⁾. Comme lui, Rimbaud – qui fut hanté par l'idée du suicide, à Marseille³⁹ – procède à sa façon à ce « suicide antérieur » dont parlera Artaud, « un suicide qui nous ferait rebrousser chemin, mais de l'autre côté de l'existence », et qui le mène à l'acquisition pénible, inévitable de ses échecs, jusqu'à sa mort prématurée. Qu'il ait l'ambition de changer la vie, qu'il poursuive l'idée d'une nouvelle entreprise commerciale, l'opportunité

d'être reconnu explorateur par la Société de géographie, l'intention d'écrire un ouvrage sur les Gallas ou de multiples projets journalistiques ou scientifiques, Rimbaud joue de malchance, au point qu'on soupçonne en lui la faculté de retrouver toujours la même situation et la rechute fatale, comme si ses échecs l'attendaient depuis toujours. Comme s'il se conformait à un destin, la *moïra* grecque au terme inexorable, ou plutôt le *fatum* latin d'une parole, d'un « c'est écrit » qu'il accomplit librement, « toujours en avant, dit Verlaine, mourant *dans sa volonté faite*⁽³²⁶⁾ ».

« Le parcours est d'abord un parcours de parole. D'un destin dans l'écriture, sinon du destin même de l'écriture – mais de l'écriture accomplie, c'est-à-dire achevée, venue à sa limite dans une avancée foudroyante, épuisée par son propre excès⁽³²⁷⁾. » Ce destin que Roger Munier désigne comme l'accomplissement d'un parcours de parole s'impose en maître mot de la vie de Rimbaud – le *fatum*, dans la même étymologie que l'« enfant » : *parler*.

Je suis allé plusieurs fois à l'hôpital de la Conception, dans cette atmosphère d'un poème de Louis Braquier que me recopiait un ami de Marseille :

Et la nuit glisse sur les globes électriques.
Des sirènes, au loin, souffrent dans le brouillard.
Un camelot crie le journal.
Retour d'Afrique, Rimbaud est mort ce soir.

En cet endroit de l'échéance et du départ, où le marcheur infatigable essayait une dernière fois de se lever – « je me lève et sautille une centaine de pas sur mes béquilles, et je me rassois⁴⁰ » – on est frappé par la malchance qui l'a poursuivi toute sa vie : cette mère... la guerre... la rencontre même de Verlaine, qui ne fut bénéfique ni à l'un ni à l'autre ; que Rimbaud n'a-t-il rencontré Nietzsche⁽³²⁸⁾ ! Plutôt que de « trimer comme un âne⁴¹ », en 1882, il aurait assisté à la représentation de *Parsifal* à Bayreuth le 26 juillet, rencontrant Wagner et Lou Salomé ! Irréversibilité de cette parole. Et la guigne ne le lâche pas : l'Abyssinie !... la mort de Labatut puis de Soleillet... trente-sept ans d'occasions manquées, et l'ennui, tous les

ennuis... « Je n'ai pas de chance⁴² ! »... et le genou qui gonfle : « je suis très mal, très mal, je suis réduit à l'état de squelette par cette maladie de ma jambe gauche qui est devenue à présent énorme et ressemble à une énorme citrouille⁴³ ». Son supplice est tel que Rimbaud se trompe de jambe – c'est la droite qu'on va lui amputer ; le poète : celui qui ne sait pas quelle jambe on lui coupe... La poésie a ses martyrs. Un siècle après sa mort, la malchance veille encore, et, dans le dictionnaire des idées reçues, l'ange déchu d'Abyssinie reste discrédité, un « négociant » soucieux de s'« enrichir », « trafiquant », « traître », « négrier », et qui s'« ennuie », et qui envoie des « lettres ennuyeuses » – clichés indélébiles de la pensée petite-bourgeoise, son ultime malchance, la seule sans intérêt. « Le caractère, c'est le destin », disait Novalis. Le caractère de Rimbaud, c'est une certaine façon de *ne s'en prendre qu'à soi-même* – en dénonçant l'univers. On voudrait protester contre la fatalité de cette parole, qui retire sans cesse l'objet multiple de la quête au moment où Rimbaud allait l'atteindre⁴⁴ – le début de richesse qui aurait dû lui permettre de se reposer et qu'il ne touche même pas – « je n'ai pas encore pu toucher l'argent⁴⁵ » ; on « regrette profondément de penser », comme disait – avec émotion – l'inénarrable colonel Godchot⁽³²⁹⁾, que, plus seul que jamais, touchant le fond du désespoir, l'agonisant n'aura même rien su de la gloire qui l'attendait et dont il avait tant rêvé autrefois : dernier signe de son destin, la visite de Rodolphe Darzens. Passionné par son œuvre, ce jeune homme l'avait rassemblée tant bien que mal, plutôt mal, sous un titre emprunté à Coppée, *le Reliquaire*, qui parut chez Genonceaux, l'éditeur de Lautréamont, en novembre 1891. Autant qu'il m'arrive de rêver que Rimbaud ait pu voir *Une saison en enfer* dans les tourniquets de nos librairies, Darzens voulait à tout prix rencontrer son héros et lui offrir son livre ; il réussit à savoir que le poète avait été transféré à Marseille ; il se précipita à l'hôpital de la Conception ; quand il arriva dans la chambre du poète avec un exemplaire de son *Reliquaire*, l'agonisant était dans le coma ; c'était la veille du 10 novembre où il rendit l'âme : Rimbaud n'aura même pas pu entrevoir, fût-ce symboliquement, un fragment de sa gloire naissante, son premier signe de postérité. Il n'aura même pas su qu'il était Arthur Rimbaud.

Notes

- [1.](#) Aden, 15 janvier 1885.
- [2.](#) Aden, 10 juillet 1884.
- [3.](#) Aden, 10 septembre 1884.
- [4.](#) Aden, 30 décembre 1884.
- [5.](#) Aden, 15 janvier 1885 : « tout mon capital à présent est de 13 000 francs, et sera d'environ 17 000 francs à la fin de l'année. J'aurai travaillé cinq ans pour ramasser cette somme (...). Mon travail ici consiste à faire des achats de cafés. J'achète environ deux cent mille francs par mois. En 1883, j'avais acheté plus de 3 millions dans l'année (...) soit trois, quatre mille francs par an : vous voyez que les emplois sont mal payés partout ».
- [6.](#) Aux siens, Le Caire, 23 août 1887.
- [7.](#) À M. de Gaspary, Aden, 30 juillet 1887.
- [8.](#) En fait, précise-t-il plus loin, « seize mille et quelques cent francs d'or ; ça pèse une huitaine de kilos » (Le Caire, 23 août 1887).
- [9.](#) Aden, 8 octobre 1887.
- [10.](#) Harar, 10 janvier 1889.
- [11.](#) Harar, 4 août 1888.
- [12.](#) Harar, 18 mai 1889.
- [13.](#) Marseille, au directeur des Messageries maritimes, 9 novembre 1891.
- [14.](#) Chaîne d'or, étincelles d'or, lessive d'or, gradin d'or, aube d'or, liqueur d'or, étoile d'or, vaisseau d'or (*Une saison en enfer* et *Illuminations*).
- [15.](#) *Le Pauvre Songe, Comédie de la soif*, 1872.
- [16.](#) *Alchimie du verbe, Une saison en enfer*.
- [17.](#) *Matin*.
- [18.](#) À E. Delahaye, « Laïtou » (Roche), mai 1873.
- [19.](#) « ... cher Satan (...) je vous détache ces quelques hideux feuillets de mon carnet de damné » (*Jadis...*, *Une saison en enfer*).
- [20.](#) *Âge d'or*.
- [21.](#) Ainsi présente-t-il ses poèmes à Demeny, le 10 juin 1871.
- [22.](#) *Le Forgeron*.
- [23.](#) 15 mai 1871.
- [24.](#) À P. Demeny, 15 mai 1871.

[25.](#) À G. Izambard, 13 mai 1871 : « je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant... Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens ».

[26.](#) À P. Demeny, 15 mai 1871.

[27.](#) À G. Izambard, 13 mai 1871.

[28.](#) *Délires II, Une saison en enfer.*

[29.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*

[30.](#) *Vagabonds, Illuminations.*

[31.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*

[32.](#) *Aube, Illuminations.*

[33.](#) *Délires II, Une saison en enfer.*

[34.](#) *Adieu, Une saison en enfer.*

[35.](#) À P. Demeny, 15 mai 1871.

[36.](#) Aden, 10 septembre 1884.

[37.](#) 15 juillet 1891.

[38.](#) 15 février 1891.

[39.](#) 21 mai 1891 : « je doute que j'attende » ; 24 juin 1891 : « il vaudrait mieux la mort » ; 29 juin 1891 : « cette fois, je saurais vite me débarrasser de cette misérable existence » ; 10 juillet 1891 : « peu importe la vie même ! ».

[40.](#) Marseille, 15 juillet 1891. « C'est peut-être mon destin de devenir *cul-de-jatte* ! » (Marseille, 2 juillet 1891).

[41.](#) Aden, 10 mai 1882. Voir lettre du 10 juillet 1882.

[42.](#) Marseille, 17 juin 1891. « Je n'ai pas de chance ! » (Le Caire, 23 août 1887).

[43.](#) Marseille, 21 mai 1891.

[44.](#) « À présent, je vois que c'est impossible » (Marseille, 24 juin 1891). « Impossible de faire un pas ! » (Marseille, 29 juin 1891).

[45.](#) Marseille, 21 mai 1891.

9

*Ils ne comprennent pas comment ce qui lutte
avec soi-même peut s'accorder :
mouvements en sens contraire, comme les
tensions opposées de l'arc et de la lyre.*

Héraclite.

OceanofPDF.com

Réalité

Et si Rimbaud avait connu la poésie du réel, s'il avait vécu la poésie ? Cette question me préoccupe depuis le départ, elle est celle du départ. Les mots n'étant pas liés aux choses, ils n'ouvrent pas sur le monde ; le langage, comme médiation, s'interpose entre l'homme et la nature. C'est seulement en abandonnant cette médiation que l'homme retournerait à l'harmonie antérieure, retrouverait une relation *immédiate* avec la nature, serait enfin rendu à l'« état primitif ». Dans ce but, « il n'y aurait au fond qu'un seul moyen, celui de se purifier de la loi du langage et d'excéder décisivement le domaine des mots et du discours⁽³³⁰⁾ ». Hors du symbolique et de toute communication, Rimbaud aurait pu trouver en Abyssinie l'unité perdue de l'imaginaire et du réel, et, poursuivant logiquement son objectif après l'échec de la voyance, *réaliser* la poésie dans la « puissance du divers »⁽³³¹⁾. « L'imaginaire, demande Segalen dans *Équipée*, déchoit-il ou se renforce quand il se confronte au réel ? Le réel n'aurait-il point lui-même sa grande saveur et sa joie ? »

« La volonté de vivre une poésie en acte⁽³³²⁾ » qui animait *déjà* Rimbaud dans sa période créatrice n'autorise pas à distinguer le poète, « puis » l'homme d'action ; mais il est séduisant, alors, de considérer les activités de Rimbaud après 1875 ou 1880 comme une forme de poésie immédiate. Dans le *temps mort* de l'écriture, il aurait connu son « âge d'or » : « ma vie éternelle, non écrite, non chantée¹ », « quelque chose comme la Providence à laquelle on croit et qui ne chante pas² ». Solitude et liberté, élan physique dans les grands espaces – et la manipulation très concrète des balles de café ou le transport des peaux – formeraient la matière poétique *brute*. « Ce fut un vrai poète, il n'avait pas de chant », pensait pour lui-même le Corbière

des *Amours jaunes*. « *The poet in action is the explorer* », assure Duncan Forbes⁽³³³⁾, et, en le rapportant à l'expérience de Segalen, Taylor voit « Rimbaud, conduit par sa soif d'absolu à tourner le dos à la littérature, poursuivre sa quête dans le désert (...). Quand on va loin au-delà des limites, là où il n'y a plus ni couleurs, ni sons, ni odeurs qu'on puisse identifier, ni aucune qualité qu'on puisse exprimer par des mots, le réel et l'imaginaire se confondent, et la poésie n'a plus aucune raison d'exister comme activité particulière⁽³³⁴⁾ ». La poésie sans trace, la poésie comme état d'esprit, c'est ce que, les premiers, Tzara et les dadaïstes ont salué en Rimbaud l'Abyssin, un de ces poètes chez lesquels Tzara peut découvrir « un mépris violent des idées acceptées, un pressentiment de l'idée que le monde est *mal fait* ; (...) qui font prévoir l'avènement d'un monde nouveau, où le désordre disparaîtra, où la beauté pourra être visible et la vie vivable (...) ; qui souffrent de la souffrance de tous les hommes dont ils sont les dépositaires infiniment sensibles⁽³³⁵⁾ ». En opposant – distraitement – le poète (*der Dichter*) au fugitif (*der Flüchtling*), Hugo Ball acclamait en Rimbaud « la fuite de la décadence européenne, l'acuité de l'instinct contre la mollesse et l'hypocrisie⁽³³⁶⁾ », tandis que Huelsenbeck, dans *En avant Dada*, traitait tous les littérateurs d'*Allemands*, « qui ne vivront jamais pleinement : oui, Rimbaud a compris pleinement que la littérature et l'art sont fort suspects – qu'il est par contre facile de mener une vie de pacha... » ; et tous les piliers du cabaret Voltaire opinent avec Huelsenbeck pour voir, dans le dadaïsme (Dada n'est rien ! mais le dadaïsme...), « une philosophie qui dépassait l'art pour déboucher sur la vie, comme Gauguin et Rimbaud l'avaient fait avant nous ». Telle est aussi l'idée qui structure toute l'œuvre d'Antonin Artaud – la culture n'est pas écrite –, Artaud qui, dénonçant dans ses *Messages révolutionnaires* « le hideux emprisonnement de la poésie par le langage », se propose de « retrouver la vie secrète au théâtre tout comme Arthur Rimbaud a su retrouver la vie secrète de la poésie⁽³³⁷⁾ ».

Avant Tzara et Artaud, Isabelle prétendait déjà que « la poésie ne l'avait jamais abandonné⁽³³⁸⁾ ... ».

L'Abyssinie, l'Égypte font un spectacle permanent. On ne peut pas tout prendre avec les yeux. En progressant dans l'immense mercato d'Addis-Abeba, faussant compagnie à la caméra que la foule déroute, je pensais à l'appareil photographique d'Arthur Rimbaud. Devant ces boucliers en peaux de buffle, ces harnachements, ces parchemins, ces œufs d'autruche de l'Ogaden, ces objets de porc-épic, mais bien plus encore en observant les « races étranges³ » et ces régions inexplorées, le poète qui projetait jadis d'intituler quelques textes *Photographie des temps passés*⁽³³⁹⁾ aurait pu constituer une prodigieuse collection d'images. « Je compte (...) faire un curieux album de tout cela⁴. » L'appareil qu'il fit venir en 1882 était l'un des premiers objets de notre siècle à poser son trépied dans ce monde inconnu. Photographies d'Abyssinie, par Arthur Rimbaud. Nadar au Harar ! La deuxième mort de Carjat !

Resté seul à Harar avec Rimbaud, Pinchard écrivait à Bardey, le 8 janvier 1881 : « Un appareil photographique serait ici d'une grande utilité ; il y a tant de choses intéressantes que je pourrais vous faire parvenir. » Bien que la photographie eût déjà soixante-quatre ans – Nadar l'avait déjà même portée à une perfection insurpassée –, l'idée en vint à Rimbaud l'Africain aussi lentement que l'appareil. Et, quand Rimbaud, avec son énorme appareil à plaques métalliques, passe dans les troupes d'autruches – que chaque chef de clan soigne comme des animaux sacrés –, ou traverse le marché animé où l'on égorge en grandes quantités des bœufs et des chèvres, ouvertes en deux et accrochées à des fourches, la photographie n'est pour lui qu'un moyen rapide de gagner de l'argent (« tout le monde veut se faire photgraphier ici : même on offre une guinée par photographie⁵ »), et un objet de curiosité en soi, une de ces nouveautés techniques qui le fascinent (peut-être Charles Cros lui a-t-il parlé, en 1871, de ses recherches sur la couleur). Que prend-il en photo ? Lui-même, trois fois. Quelques vues de Harar, un cavalier abyssin, un marchand de café, Sotiro dans la jungle. Alfred Bardey, en cure à Vichy, le remercie de ces photos « un peu brouillées⁽³⁴⁰⁾ ». La photographie ne fut pour lui qu'une *intention* du monde. « Celles-là n'avaient rien d'intéressant⁶ », admet-il en parlant de ses portraits : puis il promet des curiosités, en termes dilatoires : « je vous enverrai des choses curieuses⁷ » ; « Je vous enverrai bientôt des choses

réussies⁸ » ; « Je pourrais vous envoyer des choses vraiment curieuses⁹ ». Il ne les enverra pas. Il ne les verra plus. « L'appareil photographique, à mon grand regret, je l'ai vendu¹⁰. » Le mauvais temps, les mauvaises eaux... mauvaises raisons. « C'est une bonne idée que j'ai eue¹¹ », avait-il écrit quelques mois plus tôt. Une idée, en effet, comme le piano, la femme abyssine, la télégraphie, brusquement abandonnée. La seule « curiosité », ce fut lui-même. L'homme d'action se moque du photographe Bidault : « Il vit toujours dans la contemplation¹² », écrit-il à Borelli. Devant les librairies de Paris, Rimbaud dédaignait, en 1871, « le ruissellement fastidieux des photographies¹³ » ; il répudie à présent les « choses curieuses ». À travers même la modeste réussite de ses photographies, le monde restait à distance. En revendant son appareil, Rimbaud fait des économies sur le réel objectif – et l'abandon de la photographie apparaît comme un abandon du monde, *renouvelé* dans un ultime mode de communication.

Le silence de Rimbaud paraît inconcevable – sur le ton « il n'a pas pu nous faire un coup pareil » ! – et l'idée d'une « poésie du réel » vient conjurer la radicalité de l'abandon rimbaldien en lui rendant un projet esthétique : « nous nous proposons, écrit un glossateur derridien⁽³⁴¹⁾, de montrer que le silence de Rimbaud n'a pas été total, que l'écrivain a continué d'une certaine façon à chercher ce langage un moment entrevu, qu'il a cherché en Afrique les paroles païennes... » ; et Verlaine, dès 1888, figurait en Rimbaud un poète « assoiffé, ivre » du monde, « le poète s'isolant d'une notoriété si méritée, renonçant aux caresses des admirations d'élite, pour suivre, pour vivre son rêve de nouveau – par le monde, à travers les choses et les gens avidement vus, comme dévorés⁽³⁴²⁾ ... ». L'évidence du voyage en Abyssinie, qui met en situation, qui fait que l'on vit et voit cette extériorité, m'apprend au contraire que la correspondance de Rimbaud est tout intériorisée : « les choses avidement vues » ? Il suffit de les voir pour comprendre que Rimbaud n'en parle pas. Sa correspondance se conforte d'un incroyable *non-dit*. Et ce non-dit est *tel* qu'on se demande s'il n'est pas même un non-vu.

Une fois, une fois seulement, Rimbaud a passé sa tête sous le drap noir de la boîte obscure pour regarder le monde : c'était en traversant le Saint-Gothard. Et le monde était tout blanc. Il a pris une photo toute blanche, qu'il a envoyée à sa mère dans cette lettre¹⁴, une des plus belles, datée d'un dimanche de novembre 1878 : « impossible de lever les yeux de l'embêtement blanc ». Et il se décrit enfoncé dans la neige jusqu'aux genoux, la tête penchée en avant, « les cils et les moustaches en stalactites, l'oreille déchirée, le cou gonflé » ; avançant dans la bise et le monde blanc ; deux traits noirs : « les poteaux télégraphiques », dernier signe perceptible du chemin disparu, et « l'ombre qu'on est de soi-même ». Un monde d'estampe japonaise. Un monde du silence où il suit son chemin en entendant l'appel des autres voyageurs dans la brume. Désert ou neige, le monde est aveuglant ; recouvert, nappé ; immense et pur. Évoqué à la craie. C'est au sommet de la lettre, le point culminant de sa vision du monde : « Voici ! plus une ombre dessus, dessous, ni autour (...) ; plus de route, de précipices, de gorge ni de ciel : rien que du blanc à songer, à toucher, à voir ou ne pas voir¹⁵... »

Arthur Rimbaud – le seul « écrivain » qui ait « correspondu » avec le Négus – se trouvait certainement dans l'énorme foule en délire qui accueillait triomphalement Ménélik vainqueur du Harar, de retour à la nouvelle capitale de l'Abyssinie, Entotto, en mars 1887. Sur cet événement historique, ce retour glorieux dont la nouvelle avait été annoncée trois semaines à l'avance, digne du retour de Germanicus à Rome auquel nous fait *assister* Tacite, Rimbaud ne dit qu'une phrase : Ménélik « entra à Entotto précédé de musiciens sonnant à tue-tête des trompettes égyptiennes trouvées au Harar, et suivi de sa troupe et de son butin, parmi lesquels deux canons Krupp transportés chacun par quatre-vingts hommes¹⁶ ». Il n'était pas de la fête. De sa rencontre avec le futur empereur, quelques jours plus tard, il ne dit rien, sinon à M. de Gaspary auquel il raconte les « conditions désastreuses » de sa négociation. Pour imaginer cette entrevue, il faut se reporter au récit d'Achille Raffray, reçu par le roi Jean, en 1875 :

« La réception avait été très solennelle. Au fond d'une vaste tente, sur un lit recouvert de riches tapis, le roi se tenait accroupi comme une idole (...).

Autour de lui, rangés en cercle, vêtus de longues robes de soie rouge brodée d'or, couronne d'or en tête, se tenaient debout les Ras ; derrière se pressaient une foule de seigneurs et de guerriers, la lance au poing, les épaules ornées du *lebdé*, le sabre à la ceinture, le bouclier au bras, la tête nue et les cheveux tressés de frais et oints de beurre. Rien ne manquait à ce tableau, pas même le lion traditionnel des empereurs d'Éthiopie. Il était là en chair et en os, parfaitement libre, et couché aux pieds de son maître⁽³⁴³⁾. »

LES GALLAS, par J.-ARTHUR RIMBAUD, *Explorateur en Afrique-Orientale, avec des cartes et des gravures, Ouvrage enrichi de photographies par l'auteur ; se trouve chez H. Oudin éditeur, 10, rue de Mézières, Paris, 1891*⁽³⁴⁴⁾. Quel livre perdu – et impossible ! Ce fut l'idée d'un 18 janvier. Il avait écrit aux « chers amis » : « je vais faire un ouvrage pour la Société de géographie, avec des cartes et des gravures, sur le Harar et les pays Gallas. Je fais venir en ce moment de Lyon un appareil photographique (...) je rapporterai des vues de ces régions inconnues¹⁷ » ; et, dans la foulée, à Delahaye, il parle du « Harar et des Gallas que j'ai explorés » et de « l'appareil qui me permettra d'intercaler dans cet ouvrage des vues de ces étranges contrées¹⁸ ». Apprenant que Mgr Taurin envisageait un tel ouvrage, Rimbaud s'était exclamé : « Moi aussi, je vais en faire un, et lui couper l'herbe sous le pied, à Monseigneur⁽³⁴⁵⁾ ! » Ces propos confirment, s'il était nécessaire, l'opinion que Rimbaud eut toujours de sa *capacité*, laquelle n'est rien pour lui devant l'*enjeu réel*. « Je voyage dans les Gallas¹⁹. » Nous sommes bien avancés. Il aurait pu raconter, dans son ouvrage, « la formation d'une troupe de chasseurs d'éléphants²⁰ » dont il s'occupait alors ; il n'en subsiste que ces deux phrases sèches à un nommé Devisme⁽³⁴⁶⁾. L'abandon du projet d'un ouvrage illustré suit la même courbe que celui de l'appareil photographique remisé, bâché. Celui qui perd le goût de l'Europe se désintéresse aussi bien, progressivement, de l'« ici » Galla. Il pourrait écrire, ou photographier, mais il ne trouve rien à dire, rien à voir : « Ne vous étonnez pas que je n'écrive guère : le motif principal serait que je ne trouve jamais rien à dire. Car, lorsqu'on est dans des pays

comme ceux-ci, on a plus à demander qu'à dire ! Des déserts (...) sans routes (...) : que voulez-vous qu'on vous écrive de là ? Qu'on s'ennuie, qu'on s'embête, qu'on s'abrutit ; qu'on en a assez, mais qu'on ne peut pas en finir, etc., etc. ! Voilà tout, tout ce qu'on peut dire, par conséquent ; et, comme ça n'amuse pas non plus les autres, il faut se taire²¹. »

D'Europe en Arabie ou en Afrique, Rimbaud passe « du même désert, à la même nuit²² »... « Ivre du monde » ?... L'erreur de Verlaine (et de tous ceux qui *restent*) surprend beaucoup moins que le « jamais rien à dire » de Rimbaud. L'Abyssinie, pour les savants de la Société de géographie, était le pays des *hommes à queue*. Le très honorable Antoine d'Abbadie, qui avait voyagé plusieurs années en Abyssinie, cherchait ces hommes dont lui avaient parlé les sorciers Gallas, des êtres « étranges, forts et trapus, portant un appendice caudal d'un empan de longueur » et dont le squelette était mis à prix un million⁽³⁴⁷⁾ ; Alfred Bardey lui avait promis de se renseigner. Tous les voyageurs en Abyssinie ont « trouvé à dire » – ces « choses vraiment curieuses ». « Au cours du trajet, tout m'étonne », écrit Bardey, qui rapporte un volumineux livre de voyage, *Barr-Adjam*⁽³⁴⁸⁾. Le « patron » de Rimbaud, à vingt-six ans, prenait seul la malle des Indes, en 1880, d'Aden à Bombay, et s'intéressait aux « vœux stupéfiants » des hindous : celui qui avait fait vœu de marcher sans cesse ; cet autre, de tenir toujours un bras levé : « au bout de quelques années, ce membre est atrophié, diminué, et ne peut plus être baissé » ; ceux qui, ayant décidé de ne plus ouvrir le poing, avaient la main traversée par les ongles. Au jardin zoologique, il fut troublé à la vue d'un grand orang-outan de Malaisie terrassé par le désespoir, et qui se laissait mourir après de terribles crises de fureur, parce qu'il ne supportait pas la séparation d'avec sa compagne, ces grands singes ne vivant que par couple. Précieux en eux-mêmes, les *Souvenirs d'Afrique-Orientale* de Bardey disent ce que Rimbaud a vu, révèlent son non-dit. Pendant ses premières années à Harar, Rimbaud a vu la garnison égyptienne, « un peloton de carabiniers coiffés de hauts casques à chenille et cuirassés de cuivre poli », avec ses deux cents bachi-bouzouks, les irréguliers albanais, et sa fanfare soudanaise jouant le *Faust* de Gounod. Il a vu les chefs des tribus Gallas traînés de force à la mosquée, habillés de gandourah, puis

chassés de la ville par des salves d'artillerie destinées à les maintenir dans la foi par la terreur. Il a suivi la fête des Ascaris soudanais, qui, munis de matraques, chantaient et dansaient à peu près nus, le corps zébré de lignes blanches, le visage « défiguré par des cercles à la chaux autour des yeux et de la bouche » ; parmi eux, il a remarqué les hommes à queue, « quelques Nègres trapus, dit Bardey, que leurs lignes transversales blanches font paraître aussi larges que hauts, le postérieur orné d'une courte queue de vache ».

Dans la cohue du mercato d'Addis, le quartier du café me ramène quelques instants au marché de Harar, à *faras magalah* auquel on pense d'ici comme à un petit marché coloré de Provence, où j'imagine Rimbaud, croisant sans les regarder les femmes au visage jaune, poudré de *Wars* ; interrogeant les marchands Gouragnés et Gallas sur le prix de leurs étals ; je le vois parler à ces femmes que décrit Provost, « assises devant leurs marchandises (...), abritant leur profil de madones de Giotto sous un parasol de joncs, coiffées d'innombrables tresses serrées et parallèles qui font ressembler leur tête brune à un melon⁽³⁴⁹⁾ »...

Rimbaud passait son temps à distribuer et à recevoir des « cadeaux », échanges indispensables à toute démarche, notamment auprès des *ogas* (*oughaz*), les chefs de tribus : « le peu que nous avons rapporté de là [l'Ogaden] nous revient fort cher, presque la moitié de nos marchandises a dû nécessairement s'écouler en cadeaux à nos guides, abbanes, hôtes de tous côtés et sur toute route²³ ». Sans doute reçut-il des rouleaux magiques éthiopiens (au moins il en a vu sans cesse), les *dabtaras*, qui furent pendant des siècles les seules images qu'ont vues les hommes de ce pays – des peintures belles comme des Klee, *et qui guérissent*⁽³⁵⁰⁾. Il ne reste rien de ce grand potlatch abyssin, pas un objet, et pas un mot. Bardey les collectionnait, véritable musée ambulant : en 1881, il était « déjà encombré » de toute une collection d'objets somalis et gallas : lances et boucliers, bâtons de pasteurs, arcs et carquois de flèches empoisonnées, bracelets de fer et d'ivoire, vases somalis ornés de coquillages, vanneries du Harar ; il possédait un des rares encriers du pays ; son frère lui envoyait aussi des livres en arabe ancien contenant « des renseignements

complètement inédits sur ce pays », ou, dans une boîte en fer-blanc remplie d'alcool, une tête d'oiseau inconnu ; puis Bardey se sépara de quelques-uns des objets auxquels il tenait le plus (les armes de l'émir Abd el-Chakour) et en fit don au musée du Caire.

À défaut d'un ouvrage sur les mœurs du pays, Rimbaud aurait pu raconter quelques situations qu'il a connues. Plusieurs fois, au cours de ses expéditions solitaires, des femmes qu'il rencontrait voyaient en lui pour la première fois un homme blanc : elles le palpaient effrontément, et cherchaient à savoir si sa peau était vraiment blanche sous sa veste...

Rimbaud qui – sauf pour dire sa frugalité – ne fait aucune allusion à sa nourriture (à base de dourah, de sésame, d'orge, et qui sentait toujours la fumée, comme ces baies vertes de café que l'on sert cuites dans du beurre) a été reçu couramment selon l'usage galla : le chef, le *guerade*, choisit pour lui, avec ses doigts, naturellement, les meilleurs morceaux et les porte à la bouche de son hôte. Le piment produisant son effet, tout commensal au début aspire largement l'air frais : c'est le moment que guette le *guerade* pour enfiler dans la bouche ouverte un blanc de poulet, colmaté par une moitié d'œuf qu'il bourre avec ses doigts...

Que n'a-t-il évoqué, pour sa mère et sa sœur, en quelques impressions fugitives, comme le fera Michel Leiris, « ces nobles qui sortent de la messe entourés de fusils, ces femmes qui jacassent en remontant de la fontaine (...), ces muletiers qui lutinent les filles dans les maisons d'hydromel, ces lamentations déchirantes, ces pleurs voulus autour d'un mort⁽³⁵¹⁾ ... » !

Que n'a-t-il raconté, d'une vraie carte postale à Delahaye⁽³⁵²⁾, ces tournois violents appelés « jeux de barres », au cours desquels, s'élançant des deux extrémités de *faras magalah*, bachi-bouzouks à cheval et cavaliers égyptiens se renversaient avec de grands bâtons !

Dans une lettre à Jules Borelli, il aurait décrit les Guerris, la grande tribu voisine qui vivait de l'élevage du chameau (Bardey leur achetait des marchandises), ou les Nollis-Gallas qu'il a visités avec Pierre Mazeran, sans guide ni escorte, en avril 1881. Il aurait pu rapporter de même ses impressions du *guébeur* auquel il assista, ce festin que le roi du Choa offrait

à ses soldats, ses *ouatadeurs* – littéralement, ceux qui couchent dehors : les soldats se précipitaient avidement sur le *brondo* de bœuf cru, tandis que le roi se dérobaît aux regards, derrière les *chemmas* tendues par ses serviteurs, afin de manger sans être inquiété par le « mauvais œil ».

Pour Alfred Ilg, qui appréciait son esprit caustique, Rimbaud aurait commenté à sa manière quelques épisodes de la vie quotidienne à Harar : quand l'émir Abd el-Chakour avait envie de cracher, les musulmans fanatiques de son entourage rivalisaient pour recevoir sur leur visage cet humide et précieux hommage de sa souveraineté... À la vue des premiers Blancs missionnaires à grandes barbes, coiffés de larges casques coloniaux, les filles somaliennes cachaient de leurs mains le bas de leur visage, comme si elles relevaient le shador. Bardey raconta à Rimbaud en riant ce premier voyage des pères sur le sambouk : à cause de leur présence, les *bahris* somalis hissaient leurs lourdes voiles en exagérant leurs invocations : « *Allah ouaded !* » (« Dieu seul ! »). « Mes pères en soutanes blanches, les Somalis noirs et les Somaliennes en contemplation forment sur ce sambouk de forme antique un tableau qu'on pourrait dater de mille ans », écrit Bardey... Ménélik ayant dépouillé Makonnen des cadeaux qu'il avait rapportés d'Italie, Rimbaud avait pu voir, pendue à la devanture d'un bazar de Harar, l'ombrelle qui avait été offerte au ras par la reine Marguerite... Il se serait moqué aussi de Sotiro – qui, avec son bon caractère, prêtait à ses plaisanteries –, quand son compagnon grec, très myope, partait avec le mousqueton que lui confiait Mgr Taurin. Dans la ville sainte de Harar, la mémoire de nombreux çoufis est encore honorée aujourd'hui : un coin de rue, un escalier, discrètement consacrés, désignent l'endroit où ils vécurent, et que seules les femmes se rappellent, de mère en fille. Quelques-uns vivent encore, pratiquant cette interprétation du Coran spécifique de Harar ; ils mènent en apparence une vie familiale « normale », mais passent l'essentiel de leur temps à prier, solitaires, dans leur *geb*. En dix ans de séjour, Rimbaud connaissait l'existence des çoufis, plus nombreux à l'époque ; pas un mot.

S'il voulait dire sa difficulté d'être, Rimbaud pouvait raconter à M. de Gaspary les jugements rendus au *Divan* (qui se tenait au rez-de-chaussée de

la maison de Raouf Pacha dont il habita le premier étage en 1881), la condamnation à mort de deux bandits, la bastonnade sur les pieds des voleurs ; on s'étonne aussi qu'il n'ait pas parlé des effets de la famine et de la peste : devant sa porte, Rimbaud ramassait des cadavres – en 1881, la ville en déplorait vingt par jours, et quarante les jours de pluie. Aux *meskines* (pauvres) faméliques implorant la charité devant la factorerie : « *Allah kèrim ! Allah oudj Allah !* » (« Par charité au nom de Dieu ! »), il distribuait des cannes vertes de dourah. Il apprit aussi que les Niam-Niam, une tribu ascari soudanaise, en vinrent à manger leurs enfants.

« Le redoutable bandit Mohammed Abou-Beker, ennemi des négociants et voyageurs européens au Choa²⁴... » dont Rimbaud avait toutes les raisons de se plaindre à de Gaspary ; le tout-puissant sultan de Zeilah qui plaida contre lui devant Ménélik en novembre 1887 ; celui sans lequel aucune caravane ne pouvait se lever, et qui compliqua sa vie pendant dix ans ; celui qui, à la tête d'une famille innombrable, dirigeait la grande entreprise du trafic des esclaves ; le très redouté Abou-Beker (avec lequel Rimbaud devait, malgré tout, rituel obligatoire, boire le café dans de petites tasses), enfin, nous le voyons – grâce à Bardey : « Nous avons notre première entrevue avec Abou-Beker : c'est un vieillard dankali, maigre, de taille moyenne, dont le visage très noir montre le nez droit et les lèvres plutôt minces des gens de sa race. Ses cheveux rasés sur le front et une barbe grise courte et rare encadrent son visage au regard presque toujours fuyant. Assis sur un *angareb* à treillis de lanières de peaux brutes, vêtu d'une *gandourah* arabe de blancheur douteuse et coiffé d'une *chamah* (énorme turban de mousseline blanche), il égrène son chapelet musulman de la main gauche, tandis que de la droite il prend et reprend dans sa coiffure un petit bâton de bois (...) et s'en sert de brosse à dents. Après chaque astiquage, il projette avec un léger sifflement, d'entre sa dentition restée bonne malgré l'âge, un jet de salive, sans s'inquiéter de la direction qu'il prend. » Après l'habituel « *Salam aleikoum* », « il frappe dans ses mains, et de la paillote voisine accourt un de ses serviteurs dankali auquel il commande d'apporter *el boun*, le café. (...) Jamais les regards d'Abou-Beker ne croisent les nôtres. Il nous observe à la dérobée. Nous lui faisons part de notre désir de partir pour le Harar avec notre *gaflah* dans huit jours. Chaque fois que nous répétons cette date, il répond "*Inch Allah !*". C'est la réponse de tout bon musulman à

n'importe quelle affirmation, mais de sa bouche nous savons qu'il faut comprendre "si cela me plaît". Il évite de s'engager en faisant suivre chacune de nos décisions de son *Inch Allah*, accompagné de deux ou trois jets de salive passant parfois assez près de nous ».

« Je ne trouve rien à dire... » Le non-dit de faune et de flore ! J'en avais été soudainement stupéfait quand le cameraman me laissa regarder dans son objectif (cinéma immédiat, à travers la cible qui apparaît sur l'image) le tournoiement d'un aigle dans le ciel de Harar. L'aigle planait très haut, longuement ; puis il fondit à toute vitesse sur une proie, disparaissant de mon champ de vision – un lièvre, sans doute, commentait le père Émile, sur la terrasse. On oublierait, à lire ses lettres, que Rimbaud a vécu parmi des animaux de toutes sortes²⁵ ; en Abyssinie, « les oiseaux de proie du genre des vautours et des aigles, écrivait Lebrun en 1856, sont très nombreux, tandis que les oiseaux chanteurs y sont en petit nombre. Le pays est infesté de serpents qui arrivent à des proportions prodigieuses⁽³⁵³⁾ ». Dans une grande prairie couverte de hautes herbes, Rimbaud a vu, comme Bardey, circuler des tortues vertes – qui se décident à peine à rentrer leur tête quand on frappe leur carapace très bombée ; ou défiler tranquillement des légions de sangliers noirs à larges têtes et à fortes défenses ; il était passé à Ballaouah le 15 avril 1881 : la veille, Bardey avait observé, sur les rochers, de « grands singes à grosse perruque et à long museau de chien ». Les chameliers lui montraient du bout de leurs lances des outardes dont il n'apercevait le plus souvent que la tête et le cou ; et parfois, le soir, ils lui offraient de partager leur ragoût très épicé de rat géant.

En parvenant à la mer Rouge, Bardey contemple « au loin d'innombrables mouettes blanches au repos formant d'immenses champs de marguerites ». Sur le chemin du retour, Rimbaud comme Bardey a dû stopper sa caravane en voyant la brousse étrangement jaune ; puis il a traversé la nappe épaisse de criquets jaunes et zébrés de noir qui recouvre toute la végétation, mais qui s'ouvre sous les pieds des chameaux et se referme aussitôt. Il a entendu le tam-tam annonçant l'approche d'un nuage de sauterelles, qui obscurcit rapidement le ciel pour une nuit de ravages ; des sauterelles « grosses comme des crevettes », écrit Bardey, et qui

s'abattent en « neige noire »... « tandis qu'on allume des feux dans les champs qu'elles menacent⁽³⁵⁴⁾ » – je me souviens d'avoir recopié cette dernière phrase à Paris, aux Archives nationales, avec Pierre Petitfils ; l'autographe en est exactement celle d'Arthur en 1870 ; mais ce rapport sur « Les sauterelles » est de son père, comme si le capitaine Rimbaud, de Sebdou en Algérie, décrivait à sa place quarante ans auparavant ce que son fils ne dira pas.

Tout à coup, le monde surgit par un détail. « Les caféiers mûrissent²⁶. » Un pays en trois mots... « L'Abyssinie tout entière, écrivait Doncourt en 1886, respire les parfums qu'exhalent les roses, les jasmins, les lys et les œillets dont les champs sont couverts⁽³⁵⁵⁾. » Cette année-là comme les autres, aucun propos de fleurs ni d'odeurs de la part de Rimbaud, pas un lys. « Après un voyage de soixante jours dans un affreux désert²⁷ », il traverse sur le plateau des Itous de « magnifiques pâturages » et de « splendides forêts » : les lecteurs du *Bosphore égyptien* n'en sauront pas davantage, ils n'entendront pas le chant des chameliers traversant les forêts. Au Saint-Gothard aussi, « la montagne [était] merveilleuse²⁸ ». J'imagine à contre-jour défiler la longue caravane de Rimbaud en 1887 « sur la crête d'une chaîne de collines²⁹ ». Pressé, il ne décrit rien, mais jette au retour quelques ellipses : « On est en pays bédouin, en Konella, ou terre chaude. Broussailles et bois peuplés d'éléphants et de bêtes féroces (...) marche par le sentier des éléphants³⁰. » Dépliant cette lettre que Rimbaud lui envoie du Caire, Bardey, envoûté par l'Éthiopie comme quiconque s'y est aventuré, dut rester sur sa faim. Quand Bardey évoquait « la végétation luxuriante » (Rimbaud de même, songeant au Harar depuis Aden : « une végétation luxuriante³¹ »), il l'accompagnait d'un dessin : « les fourrés de la brousse alternent avec les bois et les prairies d'herbes hautes, parmi lesquelles se dressent parfois de grands arbres isolés ». Mais Rimbaud ne s'attarde pas : « beau pays boisé », « magnifiques forêts », « belles montagnes », « splendides vallées », « panorama³² ». L'Abyssinie serait pour lui à l'image de cette plaine changeante aux trois noms qu'il connaissait bien : le pays qui se refuse d'abord, *Dahelimalah*, « pays stérile impossible à soumettre » ; puis qui l'absorbe, *Dalah*, « quand tu passes, tu es un ami » ;

enfin, qui se retire et disparaît, *Maleh*, « passé, je ne te connais plus » ; l'Abyssinie serait ce pays improbable au-delà de lui-même, comme ces « splendides villes³³ » toujours cherchées qu'il a vues réellement dans le désert, et dont Bardey parle pour lui : « À un détour, nous débouchons sur une étroite plate-forme dominant la grande plaine de Mandao qui s'étend à l'infini vers le nord. Bien en deçà de l'horizon rendu flou par de légers brouillards de chaleur ou de poussière, nous apercevons une blanche agglomération de bâtiments arabes surmontés d'une coupole. Surpris, je dis à Mohamed : *Zeilah* ? Mais il répond : *La ! La !* (Non ! Non !). Instantanément, je me rends compte que ce qui est devant nous n'est qu'un mirage, puisque Zeilah est encore à quatre-vingts kilomètres de distance. Et cependant c'est bien dans sa direction que se trouve l'apparition, dont la coupole ressemble à la *koubba* de Zeilah, mais grossie. Quant aux bâtiments qui l'entourent, ils sont plus nombreux que ceux de Zeilah où, en dehors des paillotes somalies, il n'y a que deux maisons blanches. Ce n'est donc pas l'image de cette ville mais celle d'une autre bien lointaine, car l'original de cette cité arabe, si nette et bien assise à quelques kilomètres devant nous, ne se trouve certainement pas dans le Somal. Mohamed a vu souvent des mirages, mais il reste muet pour une explication quelconque. *Allah akbar*, Dieu est grand ! »

Au Harar, comme à Charleville, Rimbaud disparaissait souvent et longtemps sans donner de nouvelles. Bardey s'en inquiétait : « Au bout de quinze jours, pendant lesquels nous n'avons aucune nouvelle, Rimbaud revient très fatigué. Obligé de s'aliter, il est, pendant une semaine, plus mal qu'à son départ. Il a vu plusieurs fois sa dernière heure venue. » S'il dédaigne le pittoresque, s'il semble même se désintéresser des mœurs et du pays, Rimbaud ne parle pas non plus des dangers qu'il encourt constamment, et qui font le non-dit le plus surprenant. « Je ne me dissimule pas les dangers, je n'ignore pas les fatigues de ces expéditions³⁴... » Mais, pour se les représenter, il faut savoir qu'un chameau ou un mulet ne faisaient jamais plus d'une fois dans leur vie le trajet de Harar à la côte : ils mouraient en route, ou devaient être abattus à l'arrivée. Or, en dix ans de vie d'homme, Rimbaud a parcouru ce trajet une dizaine de fois à pied, sans

route⁽³⁵⁶⁾ ... Au terme du voyage, il voyait les propriétaires faire rougir au feu de longs couteaux, puis, retenant par les oreilles leurs bourricots gallas (les *dèbres* épuisés par des charges plus grosses qu'eux et qui ne pouvaient plus plier leurs jambes raidies), lacérer de brûlures leurs articulations... Au pas lent des caravanes, accompagnées de marcheurs somalis aux jambes démesurées, emmenant une « théorie » de chameaux (jusqu'à soixante, chacun transportant deux cents kilos de café ou de peaux – mais les chameaux arrivent au but à un quart d'heure près), Rimbaud, qui croisait des enfants bouffis par le typhus ou rongés par la lèpre, courait chaque jour le risque de toutes les maladies, défiait dix ans les insulations meurtrières. Puis il y avait « le souci du transport », dont Bardey se disait accablé : « les caravanes ont mis un an et plus avant de pouvoir quitter la côte. La première chose à obtenir est le bon vouloir d'Abou-Beker (...) ; il faut compter aussi avec les chameliers qui n'en font qu'à leur tête et avec les tribus, pour le passage sur leurs territoires ». Et Achille Raffray, s'étonnant, en 1876, « que toutes les entreprises commerciales eussent échoué en Abyssinie », s'aperçut vite qu'il n'y avait simplement « pas de moyens de transport et pas de routes³⁵ qui, du centre du pays, vinssent aboutir à un port⁽³⁵⁷⁾ ». Dans les passages étroits et abrupts, Rimbaud voyait ses bêtes de somme hésiter, puis, saisies de panique, essayer de mordre les lanières attachant leurs charges et qui risquaient de les entraîner dans les rochers.

Les « Études de marchandises » étaient numérotées, comme les symphonies. Dans la 7^e, Rimbaud nomme une forêt au nom enchanteur – dans laquelle j'aurais aimé faire un tour, mais elle n'existe plus aujourd'hui : « À 4 ou 5 heures du Harar, il y a une forêt (Bisédim) abondante en bêtes féroces³⁶ ... » Au Harar, on devait d'abord penser à soi. Les animaux étaient partout, dans les plaines, les forêts et les villes ; il fallait les connaître pour survivre. « Au moment où le soleil énorme et rouge est près de se coucher », Bardey voyait devant lui « quatre chacals noirs s'échapper d'un massif de brousse », ou des fauves qui se disputaient un buffle au clair de lune. Les fauves suivent le voyageur dans le désert, se tenant à distance tant qu'il marche ; mais dès qu'il tombe, ils se précipitent

sur lui pour le déchirer. Immanquablement, Rimbaud dut faire *la* rencontre ; Bardey en avait été comme électrocuté : « J’aperçois une masse d’un roux clair (...). Je ne me rends tout d’abord pas compte de quoi il s’agit puis, soudain, j’ai la sensation d’être vide et que mon sang s’est arrêté. Sans hâte, j’avance en obliquant instinctivement vers la droite (...) ; je cherche à me rassurer en pensant : c’est un veau, c’est un veau ; (...) je continue de m’éloigner au pas lent, comme quelqu’un qui ne veut rien voir ni savoir. J’ai quitté le camp en moresque (pyjama de foulard de Madras à grosses palmes rouges) et je n’ai plus qu’une cartouche à plomb dans mon fusil (...). Beaucoup de choses ont passé dans mon esprit pendant les cinquante pas qui me séparent du fauve (...). Deux Ascaris qui ont mis genou en terre tirent stupidement et la lionne, qui n’a pas l’air de s’en apercevoir, disparaît derrière les massifs, sans courir, pour reparaître un peu plus loin (...) et Ephtimion de répéter plusieurs fois : *come è maestosà...* » Et pendant dix ans les animaux lui dirent la mort : quand Rimbaud vit cette femme malade dévorée par une hyène « de la taille d’un âne » ; ces chameaux qui s’affalaient en chemin et dont les Somalis se partageaient la carcasse, découpant la chair en morceaux de la taille d’une noix, qu’ils laissaient sécher sur un hamac au soleil, comme des figues. Peut-être a-t-il eu aussi, comme Bardey, la « curiosité malsaine » de regarder dans les yeux d’une chèvre mourante se former l’aspect du dernier paysage que l’animal venait de voir avant de crever. Une plaine d’Abyssinie s’appelle *Mandao* : « fou qui s’arrête ». *Allah akbar* !

Depuis Paris, en 1887, le secrétaire de la Société de géographie prévenait Rimbaud : « le pays que vous songez à parcourir est très redoutable pour les Européens⁽³⁵⁸⁾ ». Combes et Tamisier, qui voyagèrent en Abyssinie de 1835 à 1837, ont rapporté au *Magasin pittoresque* les « grands périls » de la voie de Zeilah, où la tribu Arkéko « répand le sang par plaisir, sans motif et sans haine ». Rimbaud n’emportait pas avec lui un flacon de strychnine, comme Lucereau qui préférait s’empoisonner plutôt que d’agoniser parmi les fauves ; pas de cyanure de potassium, comme Achille Raffray qui était prêt à se suicider pour échapper à la castration ; pas de fusées éclairantes, comme Bardey en avait pris l’habitude, depuis que des guerriers le

rencontrant, premier homme blanc, casqué, à cheval, avaient tenté de le lapider – ou depuis ses « nuits d'inquiétude » et les journées au cours desquelles il se voyait suivi par des centaines de silhouettes... Arnoux, un Français arrivant d'Obock, fut assassiné dans le Choa en 1883 ; le 12 août de la même année Pietro Sacconi⁽³⁵⁹⁾, négociant italien à Harar, connut le même sort en visitant l'Ogaden ; la caravane de Barral fut massacrée, en avril 1886 : Chefneux, qui vint sur les lieux identifier les corps, ne reconnut qu'une dent de la femme de Barral, qui brillait au soleil ; Vignéras, de même, en 1896, était venu reconnaître « le cirque où fut attaqué, en 1890, la caravane d'un négociant, Éloy Pino, assailli en pleine nuit⁽³⁶⁰⁾ ». Revenant « hâve et défait de sa tournée chez les Guerris », Lucereau descendait de sa mule en disant aussitôt à Bardey : « On me donnerait 100 000 francs que je ne recommencerais pas un pareil voyage. » Puis il écrivait à Bardey cette lettre au ton rimbaldien : « et s'il m'arrive malheur, que ce soit aux cinq cents diables de l'autre côté des Aroussis ». Quand Bardey retrouva le corps de Lucereau, tué par les Itous Gallas à Warabeili⁽³⁶¹⁾, en décembre 1880, les fauves l'avaient déchiqueté. Pour survivre dix ans, sans cesse en voyage ou en expéditions aventureuses, Rimbaud devait surmonter la peur, s'informer de tout, s'adapter aux mœurs, infiniment patienter et parlementer, *s'aguerrir* ; Lucereau était trop ambitieux et inexpérimenté ; et Rimbaud critiqua sévèrement Sacconi, qui payait de sa vie son mépris des indigènes dont il contrariait « (par ignorance) les manières, les coutumes religieuses, les droits (...). [Il] marchait en costume européen, se nourrissait de jambons, vidait des petits verres dans les conciles des sheiks (...) et poussait ses séances géodésiques suspectes et tortillait des sextants, etc. à tout bout de route³⁷ ». Rimbaud n'est pas ignorant des dangers : ils l'attirent (quand il projette de partir pour le Tonkin, le pays est à feu et à sang) – au point que l'on se demande si l'Afrique ne satisfait pas une pulsion de mort. On ne peut aborder le Réel de Rimbaud que par déduction. Il a parcouru l'Abyssinie en silence, comme si ces pays étranges ressemblaient à ce marché où Gallas et Somalis, suspendant les guerres, échangeaient les denrées dont ils avaient besoin – sans échanger un seul mot.

Dans le *Magasin pittoresque*, Rimbaud jadis aurait pu lire un article de son condisciple Paul Bourde sur l'explorateur Stanley : « d'une rive à

l'autre, les anthropophages se criaient les uns les autres : *Bôo ! Bôo !* De la viande ! voilà de la viande qui nous arrive ! » Delahaye dessinait pour Verlaine un « Rimbaud cafre », couronné, assis au milieu de Noirs en ribote ; et dans l'*Album zutique*, Rimbaud brocarde François Coppée en lui prêtant la lecture du *Traité du docteur Venetti* – l'étonnant *Traité de l'amour conjugal*⁽³⁶²⁾ du docteur Venette (latinisé pour la rime) parlait aussi des Cafres, « glorieux quand ils ont coupé à leurs ennemis plusieurs membres virils ». S'il ne rencontrait pas les cannibales de ses lectures d'enfance en Éthiopie ni en Cafrerie (pour les Arabes – tous les pays noirs au sud de l'équateur), Rimbaud, dans sa réalité, avait vu les « soldats choanais [rapporter] les testicules de tous les Franguis du Harar³⁸ » ; il traversait le territoire des Danakils, dont la coutume exigeait qu'ils se parent du plus grand nombre de ces ornements avant de prendre femme ; et, au retour de son incursion audacieuse à Boubassa, Rimbaud racontait à Bardey qu'il était intervenu lui-même plusieurs fois (avec deux vigoureux Gallas qu'il payait comme gendarmes), « pour séparer des batailleurs au moment où ceux qui avaient le dessous allaient subir la mutilation habituelle⁽³⁶³⁾ ». Quelques années plus tôt, Achille Raffray avait su rapidement localiser sa dignité – échappant de justesse au suicide et à la mutilation ; et, plus tard encore, devant un guerrier mort, Monfreid vit un Bédouin tirer sa *djembia* à double tranchant et s'approprier la dépouille virile, « dont il passa la peau toute fraîche à son bras droit, selon l'usage de sa tribu ; il est rare de n'en pas voir plusieurs aux bras des Bédouins – chaque adversaire vaincu se commémore par ces insignes⁽³⁶⁴⁾ ».

Les dangers auxquels s'exposaient les quelques Européens furent si intenses que l'on comprend (on le partagerait presque encore aujourd'hui) ce sentiment que dut éprouver Rimbaud et qui s'empara de Bardey, quand, de retour en Arabie, il aperçut dans la rade d'Aden les grands paquebots des Messageries maritimes. Dans la nuit, écrit-il, « leurs lignes de hublots éclairés font illumination »... Et, tandis que la felouque de Bardey contourne la poupe du paquebot, lui parvient la voix d'un ténor chantant un air d'opéra français dans un salon du bateau. « J'en éprouve un certain saisissement » ; et ce navire de croisière rappelle alors à l'aventurier un confort dont il avait perdu l'idée et, par contraste, lui fait prendre

conscience de l'étrangeté miséreuse de sa vie des dix derniers mois (de dix années pour Rimbaud) ; ce paquebot qui fait « illumination » devient le symbole d'un retour à la vie « normale » – qu'il pourra, lui, regagner : « Je suis heureux de penser que ce sera bientôt mon tour de reprendre le cours d'une vie normale en rentrant en France dans ma famille et le monde civilisé. »

« ... Si l'on massacrait et pillait, en ce temps-là, les Européens et leurs caravanes, [Rimbaud] ne fut jamais l'objet d'aucune malveillance, même de la part des tribus les plus redoutées (...). De sorte que, là encore, au Choa, au Godjam, au Kaffa, il connut des paysages jamais vus par quiconque⁽³⁶⁵⁾. » Prenant au mot Patern Berrichon, on finirait en effet par se demander, devant l'importance des non-dits de Rimbaud, si le « soi-disant négociant » n'a pas vécu « dans des paysages jamais vus par quiconque », dans un autre pays que celui où je viens le chercher, et dont personne n'aurait la carte... Mais la réalité des décors (notre séjour sur les plateaux fertiles de Harar ou dans les déserts de Diré Daoua) et l'intensité du témoignage des acteurs (celui de Bardey, en particulier) me font penser que Rimbaud a vécu en Abyssinie, et il n'y a pas si longtemps, au sens strict, une vie extra-ordinaire. Malchance encore pour lui : cette réalité reste insoupçonnable à la lecture de ses lettres ; aussi le non-dit de Rimbaud est-il à l'origine du mépris dans lequel les glossateurs casaniers de notre époque tiennent encore l'Abyssin : depuis le bastingage du paquebot civilisé, ils crachent sur l'inconnu en felouque et le traitent de « bourgeois »⁽³⁶⁶⁾ !

La « grande saveur et la joie du Réel », la poésie vécue par Segalen ? Pas vraiment... « Que voulez-vous que je vous raconte (...) du pays, que j'ai en horreur³⁹... » On peut rapporter au Nietzsche du *Gai Savoir* cette surestimation du dionysiaque, le « retour au *Lebenswelt* » qui marque le dernier état des phénoménologies. Rimbaud conçoit d'innombrables mondes (« le monde est plein de contrées... »), tandis qu'il n'est pas concerné par cet unique monde réel qui l'atteint dans toute son existence. Est-ce parce qu'il écrit à sa mère qu'il ne dit rien de l'Éthiopie ? Non – c'est parce qu'il n'a rien à dire qu'il n'écrit qu'à sa mère. Sa faculté pratique d'adaptation ne l'empêche pas de vivre dans l'abstraction complète

– la remise à plus tard de la contemplation du monde, à l’heure du repos. C’est de l’idée que lui vient l’excitation : la montagne suggère l’autre côté ; la mer, l’embarquement ; le désert, l’aventure, tout l’appelle au-delà. Mais l’« ici », paysages ou mœurs, il ne les regarde pas. Ce que l’on aurait pu voir de l’Abyssinie a sombré en lui, à la façon de ce grand navire chargé des merveilles de l’Orient qui venait en France pour l’Exposition universelle, et qui a fait naufrage au fond de la mer Rouge. « Rimbaud ne fut jamais en mesure d’accepter la vie telle qu’elle se présente, écrit Enid Starkie ; il trouvait insupportables les conditions qu’elle impose, et haïssait la vie de ne pas être ce qu’il avait imaginé⁽³⁶⁷⁾. » On sent en lui un halètement à combler quelque chose de *vacant* et qui se déplace, un mot qui manque, le secret toujours cherché et introuvable, et qui n’est secret que de le rester. Mais la terre est silencieuse. Et Rimbaud continue de marcher, il est le marcheur de la lame du tarot, mordu au genou par un chien : son cheminement vers le repos se voit sans cesse entravé par la pensée, qui en empêche l’accès. Je comprends mieux, en Abyssinie, la remarquable lettre de Verlaine à Delahaye⁽³⁶⁸⁾, envoyée de Londres en 1875 : « un qui au fond est positivement fermé, bouché par bien des côtés, et que son féroce égoïsme *seul* déguise en individu plus intelligent qu’à son tour ». En quittant l’Abyssinie, Bardey emportait avec lui un petit sac de terre rouge. Rimbaud, lui, n’aura peut-être pas vu la Croix du Sud, tout au bas de l’horizon.

Ainsi, après avoir manqué la transformation du Réel par la poésie, Rimbaud a *manqué le Réel*. S’il avait échoué à changer le monde par le verbe, on pourrait croire que Rimbaud allait le transformer de ses mains. Mais il ne fut jamais au monde. Dans la neige des Ardennes, il était déjà au désert ; en Abyssinie, il connut « l’embêtement blanc⁴⁰ ». Rimbaud fut toujours en Abyssinie (ou il n’y fut jamais). Je me souviens d’une promenade dans Rome avec un rimbaldien sédentaire : nous pensions que Rimbaud avait séjourné un mois dans cette capitale⁽³⁶⁹⁾, en septembre 1877, sans que l’on puisse *rien* imaginer du poète dans la Ville, sans une trace de réel ni de rêve. Il avait écrit un poème sous-titré *Vu à Rome* – mais c’était bien avant d’y être allé. Rimbaud n’a pas parlé non plus de Java ; mais,

dans la jungle, il a rencontré Antonin Artaud et ils se sont dit : « toute l'écriture est de la cochonnerie ».

On peut penser que devant les « splendides vallées » ou dans les « magnifiques forêts », Rimbaud gardait tout pour lui⁽³⁷⁰⁾. Mais ses non-dits s'imposent comme une forme de non-vu – dans l'étonnante affirmation réitérée de « je ne trouve jamais rien à dire »... Ses écrits poétiques, autant que les lettres d'Afrique et d'Arabie, tiennent un discours sur le peu de réalité. Si le vécu est en lui inséparable de l'écriture, c'est dans l'expérience intérieure. Rimbaud en Abyssinie conçoit toujours le monde comme pure immanence, mais il reste idéaliste – tout ce qu'il peut voir lui paraît sans intérêt au regard d'une Idée, reformulée dans de multiples projets, et qui ne se réalise jamais. Dans un petit catalogue d'une exposition de photographie, paru à Charleville dans les années cinquante⁽³⁷¹⁾, André Dhôtel fut le seul, au milieu d'une bibliothèque de commentaires, à faire cette remarque simple et juste : « le hameau de Roche (...) est un bas-fond verdoyant. Mais qu'un marcheur comme Rimbaud n'ait pas eu l'occasion d'apercevoir seulement, à quelque deux pas de Roche, les perspectives de la vallée qui remonte au-delà de Voncq, hauts calcaires et forêts, c'est une très singulière absence... » Le non-vu était condition de la voyance : c'est dans un grenier de la rue Bourbon, à Charleville, que le « Poète de sept ans » « rêvait la prairie amoureuse où les houles lumineuses... » ; et au bord de la Meuse que son « Bateau ivre » accédait à la vision : « Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir ! / J'ai vu le soleil bas... / J'ai rêvé la nuit verte... / J'ai suivi (...) la houle... / J'ai heurté (...) d'incroyables Florides... / J'ai vu fermenter les marais... / J'ai vu des archipels sidéraux ! » Puis le voyant disciplinait sa faculté : « Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais (...) des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac⁴¹ ... » Il aimait « dans l'écrivain l'absence des facultés descriptives⁴² » et reprochait à Musset, « quatorze fois exécrable », d'avoir manqué « les visions derrière la gaze des rideaux⁴³ ». Le Réel n'est pas absent, il est un point de départ. « Je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine⁴⁴ ... » Mais les quatre-vingts mosquées de Harar, il ne les a franchement pas vues. Elles dormaient en exil dans une nuit sans fond, transcendées par l'espoir qui animait toujours Rimbaud d'une « future vigueur⁴⁵ ».

Notes

- [1.](#) *Âge d'or.*
- [2.](#) Brouillons d'*Alchimie du verbe.*
- [3.](#) Harar, 6 mai 1883.
- [4.](#) Aden, 15 mars 1883.
- [5.](#) Harar, 6 mai 1883.
- [6.](#) Harar, 26 août 1883.
- [7.](#) Harar, 6 mai 1883.
- [8.](#) Harar, 20 mai 1883.
- [9.](#) Harar, 26 août 1883.
- [10.](#) Aden, 14 avril 1885.
- [11.](#) Harar, 20 mai 1883.
- [12.](#) Harar, 25 février 1889 : « Bidault (...) n'a pas pu encore placer sa collection de photographies du pays, qui est à présent complète. »
- [13.](#) À P. Demeny, 17 avril 1871.
- [14.](#) Aux siens, Gênes, dimanche 17 novembre 1878.
- [15.](#) *Ibid.* Ou encore, douze ans plus tard, de Harar : « Des déserts (...) sans routes » (25 février 1890). *Génie, Illuminations* : « des déserts de neige ».
- [16.](#) Au *Bosphore égyptien*, 20 août 1887.
- [17.](#) Aden, 18 janvier 1882.
- [18.](#) *Ibid.*
- [19.](#) Aden, 22 janvier 1882.
- [20.](#) *Ibid.*
- [21.](#) Harar, 25 février 1890.
- [22.](#) *Matin, Une saison en enfer.*
- [23.](#) Harar, 10 décembre 1883 ; « et l'Oughaz personnellement a reçu de nous quelque cent dollars d'abbayas dorés, immahs et cadeaux de toute sorte qui nous l'ont d'ailleurs sincèrement attaché, et c'est là le seul bon résultat de l'expédition ».
- [24.](#) Aden, 9 novembre 1887.
- [25.](#) Rimbaud (d'après Sotiro ?) écrit seulement à propos des autruches qu'« elles cheminent en caravane à la suite des chameaux dont elles atteignent presque la hauteur »

(*Rapport sur l'Ogadine*, 1883).

[26.](#) Harar, 7 novembre 1881.

[27.](#) Au *Bosphore égyptien*, 20 août 1887.

[28.](#) Gênes, 17 novembre 1878.

[29.](#) À A. Bardey, Le Caire, 26 août 1887.

[30.](#) *Ibid.*

[31.](#) Aden, 15 janvier 1883.

[32.](#) À A. Bardey, Le Caire, 26 août 1887.

[33.](#) « ... armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes » (*Adieu, Une saison en enfer*).

[34.](#) Aden, 18 novembre 1885.

[35.](#) « Le mal est que l'on est à 60 lieues de la mer » (Harar, 15 février 1881).

[36.](#) 7^e « Étude de marchandises », 1883.

[37.](#) Harar, 25 août 1883.

[38.](#) Au *Bosphore égyptien*, 1887. « Franguis », ou « farengis », étrangers.

[39.](#) Harar, 22 juillet 1881.

[40.](#) 17 novembre 1878 ; cf. *supra*.

[41.](#) *Alchimie du verbe, Une saison en enfer*.

[42.](#) *Jadis..., Une saison en enfer*.

[43.](#) À P. Demeny, 15 mai 1871.

[44.](#) *Alchimie du verbe, Une saison en enfer*.

[45.](#) *Le Bateau ivre*.

10

*Quand on tend l'arc excessivement, on
agrandit le vide au milieu.*

Géronimo, *Mémoires*.

OceanofPDF.com

Le terme

Si le poète n'a pas trouvé la poésie dans le Réel, ne pourrait-on pas au moins opposer poésie à « papouasie », comme dirait Léon-Paul Fargue ? Une solution de continuité décisive apparaîtrait ici entre la littérature et les manuels techniques, entre les deux lettres dites du voyant et la lettre publiée dans deux numéros successifs du *Bosphore égyptien* ; entre expression littéraire et savoir scientifique : le double Rimbaud surgit, l'un qui absorbait la bibliothèque municipale ou celle d'Izambard, et l'autre qui déclarait à Millot, la veille de son départ définitif, que « les bouquins (...) ne doivent servir qu'à dissimuler la léprosié des vieux murs⁽³⁷²⁾ », puis se faisait envoyer des traités d'hydraulique ou de trigonométrie. Pourtant ces deux pôles antinomiques, à travers une demande de livres permanente tout au long de sa vie, participent de la même et de la plus constante passion intellectuelle de Rimbaud : la science.

« Je suis le savant au fauteuil sombre¹. » Science et Poésie ne sont pas, pour Rimbaud, comme pour Charles Cros, deux activités simultanées ni même complémentaires ; la poésie ne se suffirait pas davantage d'une thématique scientifique (« les poteaux télégraphiques », ou *Métropolitain*²), elles ont en commun l'objectivité. C'est le poète qui devait être « le suprême savant³ ». L'expérience du voyant ne fut pas onirique ou délirante, mais un dérèglement « raisonné⁴ ». Rimbaud méprise la poésie subjective, tente de remettre en marche les « locomotives abandonnées, mais brûlantes » des « premiers romantiques⁵ » au nom d'une conception « scientifique » de la littérature : les mots étant liés aux choses, un nouveau langage pourra changer la vie : « le poète donnerait plus (...) que la notation *de la marche au Progrès !* » écrit-il en soulignant⁶ ; « il serait vraiment *un multiplicateur de progrès !* ». La science est la grande idée de son siècle. Ce

qui est « nouveau » tend à s'associer à l'idée de « mieux » (mutation idéologique à peine affaiblie aujourd'hui), et Rimbaud demande toujours ce qui se fait de mieux ou de « plus nouveau » ; pendant qu'il écrit *Une saison en enfer*, s'adressant à Delahaye : « Si même tu peux m'envoyer le catalogue le plus nouveau, envoie⁷ » ; depuis Aden, en 1881 : « Je désire connaître l'ensemble de ce qui se fabrique de mieux (...) en instruments⁸ ... » ; puis, à Marseille, il demandait à Maurice Riès « de lui faire construire une jambe artificielle, la plus perfectionnée possible⁽³⁷³⁾ ». « Il faut être absolument moderne⁹ ! » Le jeune poète saluait l'avenir avec un enthousiasme révolutionnaire où s'entendent ses rêves de puissance et de gloire : « La science, la nouvelle noblesse ! Le progrès. Le monde marche¹⁰ ! » – et la hâte d'en finir avec le monde ancien : « la science est trop lente¹¹ » ; « Mon Esprit (...) Exerce-toi ! Ah ! La science ne va pas assez vite pour nous¹² ». La science moderne, dont Nietzsche dit en se moquant qu'« elle a pour but aussi peu de douleur que possible », chasse, avec l'ignorance, la résignation et la soumission, s'empare d'un projet de félicité éternelle qui concurrence avec succès les promesses des religions – « Rien n'est vanité ; à la science, et en avant¹³ ! » – et rejoint les différents courants socialistes utopistes (dans *Ouvriers*, Rimbaud déplore « l'horrible quantité de force et de science que le sort a toujours éloignée de [lui] »).

Comme la Poésie, la Science, ou, indistinctement, l'idée de Poésie-Science, porte Rimbaud « en avant » : à seize ans, « il s'agit d'arriver à l'inconnu¹⁴ » ; à trente ans, il s'en va « trafiquer dans l'inconnu¹⁵ ». La forme de l'inconnu varie (elle me semble même plus exaltante encore en Abyssinie), mais elle reste aussi irréelle ou idéale – il s'agit seulement de *chercher*.

« Dans un vieux passage à Paris, on m'a enseigné les sciences classiques¹⁶ » : Rimbaud évoque-t-il le passage Choiseul où il rencontra les Parnassiens ? Mais, s'« il se donnait aux sciences⁽³⁷⁴⁾ », selon le souvenir de sa sœur, ce fut dans une conception globale du savoir où les disciplines ne sont pas séparées en spécialités, une conception analogique et non « catégorique », comme pour les grands savants orientaux, Avicenne ou Ibn

Arabi, à la fois astronomes, médecins, mathématiciens, alchimistes. « Il feignait d'être éclairé sur tout, commerce, art, médecine¹⁷ », gémit la « Vierge folle ». L'idée que le voyant se fait de la science doit peut-être au scientisme de son époque la notion de connaissance absolue ; mais Dieu n'est pas pour lui le concept de ce que la science ne connaît pas encore et auquel le positivisme de Comte substitue la religion de l'Humanité ; le poète-savant vole le savoir et le pouvoir surnaturels qui défient Dieu ; « La science, la violence ! » qui permettent « d'enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal, de déporter les honnêtetés tyranniques, afin que nous amenions notre très pur amour¹⁸ ». Dans son *curriculum vitae*, l'ange déchu pouvait se présenter au consul des États-Unis, à Brême, en qualité de « teacher of sciences and languages¹⁹ »...

Le « Philomathe » (ainsi le surnommait encore Verlaine – « celui qui aime les sciences », et Rimbaud appréciait ce nom)⁽³⁷⁵⁾ – qui recommandera à Delahaye de s'aider « d'un expert, d'un professeur de mathématiques²⁰ » pour lui faire ses achats, lui demandait en 1875 « un petit service : veux-tu me dire précisément et concis – en quoi consiste le “bachot” ès sciences actuel, partie classique, et mathém., etc. – Tu me dirais le point de chaque partie que l'on doit atteindre : mathém., phys., chim., etc., et alors des titres, immédiat (et le moyen de se procurer) des livres employés dans ton collège²¹ ».

Ailleurs, en Afrique-Orientale, terrain idéal pour la science où se croisaient les explorateurs, l'errance de Rimbaud a le sens d'une recherche – « je ne m'aventure jamais qu'à bon escient²² » ; elle est aussi la quête désordonnée d'une identité de savant qui aurait abandonné la magie pour les sciences appliquées. Avide de connaissances – il voulait que sa femme abyssine fût des études en Europe –, Rimbaud, qui commande les appareils scientifiques les plus perfectionnés²³, conserve en Abyssinie la foi dans le progrès et la puissance qu'apporte la science, une foi qu'il reporte sur ce fils qu'il n'aura pas et qui représente celui qu'il eût aimé devenir, un homme « à [son] idée », disposant « de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque » ; devenir l'Autre-lui-même, figure non pas de

l'impuissance, mais encore de l'« Impossible » – « un ingénieur renommé, un homme puissant et riche par la science²⁴ ».

Parmi les scientifiques qu'il avait rencontrés en particulier – l'ingénieur de Chypre évoqué deux fois en 1878, l'ingénieur d'Alexandrie en 1879 et 1880, l'ingénieur Ilg, le médecin Traversi, l'explorateur Teleki, etc. –, Jules Borelli reconnaîtra généreusement : « Lui voyageait pour son commerce, moi je voyageais pour la Science et par curiosité. Combien la Science aurait été mieux servie, si les rôles eussent été intervertis⁽³⁷⁶⁾ ! »

Que reste-t-il, alors, de Rimbaud écrivain ? Des éclats de projets, des projets sans éclats. Dans le mercato d'Addis où je me suis égaré tout l'après-midi, comme on se perd dans une grande fête, sans même y prendre part, je pensais à ce livre que Rimbaud n'a pas écrit et dont les photographies et les gravures sont encore là, diffuses, dans ce quartier où l'on vend le charbon d'eucalyptus et le bois d'acacias qui donnent à Addis-Abeba, par ses mille foyers, son odeur du soir.

« Il me disait qu'il préparait de beaux ouvrages », affirme Françoise Grisard⁽³⁷⁷⁾ : sans doute s'agit-il de ce projet sur les Gallas, dont quelques éléments épars ont dû se disséminer dans le *Rapport sur l'Ogadine* (et peut-être même jusque dans la lettre au directeur du *Bosphore égyptien*, dont une édition en volume, sur papier épais, vient remplacer l'ouvrage perdu, avec un titre fantaisiste : « Arthur Rimbaud, *Voyage en Abyssinie et au Harar* », La Centaine, Paris, 1928) : le *Rapport* et la « Lettre », seules publications de Rimbaud en Abyssinie, ne laissent pas espérer un passionnant témoignage comme *Barr Adjam* de Bardey, mais un ouvrage suranné comme celui de Soleillet, où le vécu passe au tamis du souci didactique ; un souvenir sépia comme l'essai de Borelli, qui fut longtemps en Éthiopie le plus connu des « écrivains » français.

L'ouvrage auquel Rimbaud songeait dès 1882 se transforme en quelques articles expédiés à des journaux, en 1887, pendant l'étrange période égyptienne de sa vie africaine : « J'ai écrit la relation de mon voyage en Abyssinie, pour la Société de géographie. J'ai envoyé des articles au *Temps*, au *Figaro*, etc. J'ai l'intention d'envoyer aussi au *Courrier des Ardennes*,

quelques récits intéressants de mes voyages dans l'Afrique-Orientale²⁵. » Ces articles condensent plusieurs constantes rimbaldiennes : fougades, voyage et science ; un ancien désir de journalisme dont Izambard avait été le témoin à ses dépens⁽³⁷⁸⁾ ; l'aspiration à la renommée, la reconnaissance ; envoyés à des journaux que le poète abhorrait jadis, ils représentent, plus encore, un désir d'*insertion*, au double sens de la publication et d'un retour à la normalité ; puis, jetés à la corbeille des bureaux de presse, ils prennent leur dimension symbolique : la société qui l'ignore ou le rejette ; les occasions manquées ; la guigne persistante ; l'entêtement du silence ; une image perdue d'Arthur Rimbaud, et ses châteaux en Abyssinie. Ensuite, Rimbaud bâtit rapidement d'autres projets ; tout à ses affaires, il ne trouve bientôt plus le temps... d'écrire au *Temps* : « Si je n'étais pas établi ici, j'enverrais au *Temps* (...) des détails intéressants sur la situation économique de ces pays (...) et la manière dont Ménélik envoie ses créanciers se casser le nez ici ! Mais passons ces ignominies sous silence²⁶ ! » Traduction simultanée : « Si j'avais le temps, je vivrais ! » Grammaire générale du projet : du passé simple (« j'ai envoyé ») au conditionnel (« j'enverrais »), et retour du silence.

La réalité s'évanouit à l'approche du moindre doute, d'un soupçon d'improbabilité ou d'un sursaut d'angoisse, et l'ouvrage échafaudé qu'il abandonne, les articles qui finissent au panier, les relations de voyage inachevées ou jamais rédigées, ces papiers qu'il a brûlés à son dernier départ ne sont que les fragments d'une conscience détournée ; ils ressemblent à ces livres illisibles qu'il reçut un jour : les bouteilles d'encre s'étant cassées dans la caisse, « tous les livres ont été baignés d'encre²⁷ ».

« Le courrier s'organise – on met les lettres en petits paquets dans des outres en peau de mouton⁽³⁷⁹⁾ », écrit Rimbaud en 1881 : le poète malgré lui aurait-il composé une œuvre épistolaire – réunie aujourd'hui après ses *Poésies* ? « Mais peut-on qualifier de productions littéraires, demande Jean-Marie Carré, ces relations d'une sécheresse prosaïque, d'une précision stricte et nue, sans aucune allure personnelle, sans accent ? Nous sommes loin de l'*Alchimie du verbe*. Il y a là un détachement absolu, une radicale indifférence à l'égard de la forme⁽³⁸⁰⁾. »

Alfred Bardey lui-même s'était déclaré « déçu⁽³⁸¹⁾ » par les lettres de son ancien collaborateur lorsqu'elles furent publiées ; les composantes syntaxiques et thématiques de la correspondance africaine de Rimbaud se répètent au point qu'il serait aisé de fabriquer une lettre inédite :

Chers amis,

Je n'ai pas encore trouvé l'occasion de vous faire parvenir une lettre. Demain cependant, je confie ceci à une personne qui va à [Zeilah]. Ayez l'extrême bonté de me répondre et de m'envoyer ce que je demande, j'en ai tout à fait besoin. Je suis toujours employé ici. Il fait beau à présent. Je vais dans qqes jours partir pour une entreprise de pierres de taille et de chaux où j'espère gagner qqe chose.

À bientôt,

A. Rimbaud

Mais c'est Rimbaud lui-même qui se pastiche par anticipation dans cette lettre-parangon envoyée de Limassol (île de Chypre) le 4 juin 1880. Une lettre trop dite. Celle qui précède toute la correspondance d'Afrique et d'Arabie, et dont le modèle extensible⁽³⁸²⁾ va se modifier selon des périodes d'espoir puis de résignation ou de détresse. À l'image de leur envoyeur, les lettres de Rimbaud sont sèches comme des figues de Calamata. Mais elles sont « aspirées » par leurs destinataires, la mère et la sœur, ou plutôt le complexe féminin familial, les « amies » ; échos des préoccupations (argent, santé, climat) de ces uniques lectrices imaginées, dont Rimbaud ne se sent pas assez aimé pour que ses lettres paraissent *nécessaires*. Elles sont écrites, dirait-on, au carré de la distance : leur brièveté, ou la hâte dans laquelle elles sont rédigées, semble en raison inverse de l'éloignement : « c'est le désert à franchir deux fois qui double la distance postale²⁸ ». Correspondance peau de chagrin, abrégée encore par le non-dit familial, un consentement mutuel à ne pas nommer quelques personnes (le père, le frère, le passé...), à *taire* l'essentiel. Rimbaud est près de ses *mots* ; il fait l'économie des renseignements détaillés qu'on lui réclame ; ses billets ont une fonction de communication plus qu'une valeur d'échange. Ils sont écrits *en marge* de ses activités – et seulement quand il a un problème – dans des conditions d'ennui ou de fatigue, d'impatience ou de détachement qui leur donnent un tour différent de sa vie quotidienne ; – billets sans

effigie, ils sont écrits, surtout, dans la superbe indifférence à la littérature de celui qui se croit seul et définitivement oublié.

Hors de tout projet esthétique, dévalués, ces messages ne présentent-ils qu'un intérêt historique⁽³⁸³⁾ ? « Les deux tiers de ce que l'on peut savoir sur Rimbaud en Abyssinie viennent de la correspondance », observait justement Pierre Petitfils⁽³⁸⁴⁾ – bien qu'elle ne dise qu'un trentième de la réalité...

Mallarmé s'adressant aux dames du monde (et soupçonnant qu'il sera lu) ennuie ou afflige parfois. Mais l'aridité peut avoir une beauté en elle-même. « Je vais acheter un cheval et m'en aller²⁹. » J'ai cru naguère comme Blanchot (ou à cause de lui) à « la mauvaise qualité de ces lettres⁽³⁸⁵⁾ » ; puis, les relisant en Éthiopie, leur « banalité » m'apparaît comme un leurre : toutes les lettres de Rimbaud ont une « qualité » en soi. Deux tomes, encore ! D'une part, les *Lettres de la vie littéraire, 1870-1875, réunies et annotées par J.-M. Carré*, et, d'autre part, les *Lettres d'Égypte, Arabie, Éthiopie, présentées par Paterne Berrichon* ! Corrigées, puis augmentées d'un troisième volume, la *Correspondance 1888-1891*, révélée par Jean Voellmy⁽³⁸⁶⁾, les lettres de Rimbaud après 1880, depuis un siècle, ne font que *comparaître* – affectées à deux usages qu'elles ne satisfont nullement : documentaire et chronologique ! Tissée de multiples contradictions – procédé littéraire par excellence –, toute la correspondance de Rimbaud est un mikado⁽³⁸⁷⁾. Toutes les lettres évoquent les épisodes d'une vie toujours mouvementée et qu'il nous est difficile d'imaginer aujourd'hui⁽³⁸⁸⁾. Telle lettre de Charleville en 1871, dans laquelle Rimbaud dresse la liste des ouvrages qu'il souhaite revendre, est à peu près dépourvue d'intérêt. Mais le passage du Saint-Gothard³⁰ ! Aussi précieux qu'une *Illumination*. Bouleversante lettre datée de Harar, le 6 mai 1883. La lettre au *Bosphore égyptien*, un document historique, sous l'épopée glacée. L'extraordinaire récit au consul de la liquidation de la caravane Labatut à Entotto³¹, un spectacle, tragi-comique dans une langue d'une efficacité éblouissante. « Philosophe que vous êtes, écrivez-nous ce qui se passe », demande Ilg³², qui ne boude pas son plaisir à lire les lettres de Rimbaud. Si le ton de la correspondance adressée au deuxième groupe de destinataires –

les commerçants – diffère des « lettres aux siens », l'ensemble n'est pas pour autant « sans accent ». Au contraire, à travers les rêves de voyages et d'enrichissement, la multiplicité des projets, l'indépendance farouche, chaque page varie selon l'impatience (« finissez-en, finissez-en donc³³ ! »), la rage (contre Savouré), l'ironie (à l'égard de Brémond qui vend « des huîtres sculptées³⁴ »), la détresse ou le désespoir (à la liquidation de l'agence, le 5 mai 1884) : un *ton tenu* jusqu'à Marseille où Rimbaud (« impotent, malheureux, le premier chien dans la rue vous dira cela³⁵ ») meurt en dictant – quelle lettre !

... Les lettres me ramenant aux traditionnelles cartes postales que l'on rédige avant de rentrer et que l'on précède au retour – je reste une nuit sans mots... Trop de réel. Il faut laisser le temps aux images de venir. Le temps non de « réaliser » ce qui m'arrive, mais de « déréaliser », comme si certains pays rêvés – l'Orient, les Indes, la Chine – détenaient tant de Réel qu'ils privent de mots. Et soudain les lettres de Rimbaud me semblent incompréhensibles, quand elles sont imprimées, et sur papier bible. Elles retrouvent leur pouvoir, « pour peu qu'on ait voyagé dans les pays éthiopiens³⁶ » dont on ne peut les séparer. Les lettres de Rimbaud n'appartiennent pas aux Belles Lettres : il faudrait les tenir manuscrites et savoir les parler, les rendre à une respiration. Sous le titre qu'elles rendent absurde d'*Œuvres complètes*, elles s'adressent désormais à une infinité de destinataires, en continuant d'interpeller chacun dans une relation singulière, existentielle. Camus, *l'Homme révolté* : « Pour maintenir le mythe, il faut ignorer ces lettres décisives. Elles sont sacrilèges, comme l'est parfois la vérité⁽³⁸⁹⁾. »

Bloc-notes commerciaux ?! Les lettres des autres négociants, Brémond ou Savouré, sont de celles que remplacent aujourd'hui le téléphone ou le télex. Elles n'ont pas la rapidité, l'énergie, les états d'âme, les trames thématiques – la vibration des lettres de Rimbaud. Mais la beauté paradoxale – non littéraire – de cette correspondance, ou les constantes rimbaldiennes qui la structurent, ne disent pas encore le *reste* éventuel de poésie, les traces persistantes : il s'en trouve en effet.

Phrases courtes, signaux : « Les cafés flottent³⁷... » ; « La roupie danse³⁸... ». Telle une égyptologue avec un pinceau dépoussiérant un cartouche, Agnès Rosenstiehl⁽³⁹⁰⁾ a su dégager dans les lettres d’Afrique et d’Arabie des fragments poétiques, isoler ces brefs instants où la poésie *remonte* en Rimbaud. Éclats dispersés à peine atténués et qu’il est impossible d’organiser en un texte cohérent, de recomposer (sinon en les recopiant sur une page blanche à la façon de l’*Anthologie du vers unique*⁽³⁹¹⁾ de Georges Schéhadé), ces fragments épars fascinent comme les inscriptions retrouvées d’un récit à jamais illisible :

... et les Djanos de l’ambassade Choane flottant sur les bordages...

Nous sommes dans nos étuves printanières ; les peaux ruissellent, les estomacs s’aigrissent, les cervelles se troublent...

... étrangler les caissiers et enfoncer les caisses...

... le chasseur d’éléphants caracole indéfiniment dans les gorges de Darimont, et il débouchera par ici quand il aura séché ses votris Kys de porc et de preserved milk parmi les Guerris et Bartris...

... les beaux gros chiens jaunes à l’histoire connue...

... derrière lui, le burnous de la frénétique veuve, serpentant au long des précipices...

L’essai que Rimbaud destine à la Société de géographie (le *Rapport sur l’Ogadine*) écarte ces lueurs, élimine ces reliefs. En éveil, la conscience d’écrire (pour publier) impose une attention, une contention – l’effort de normalité – et simultanément une répression – du fou caché en soi. Dans les lettres, quand ce mouvement d’autocensure tend à se relâcher, l’éclair surgit, la formule se délivre – comme par accident, dérapage, lapsus. L’expression déborde la communication. Rimbaud s’oublie : se retrouve. Immédiatement, une reprise en main volontaire s’applique à ramener les fragments à l’ordre de la phrase, les contraint à retomber au sol. Un réflexe du code, technique de la prose. – Méta-poétique du fragment, les lettres d’Afrique et d’Arabie dévoilent ainsi l’envers de la création⁽³⁹²⁾ : elles seraient à la matière poétique ce qu’est, à la gravure en relief, l’incision dans la plaque de cuivre. Une prose négativante, des *Illuminations* noires. *A contrario*, les *Illuminations* ne manifestaient que cette matière, éliminant toute scorie narrative. En Abyssinie, Rimbaud serre le cilice, et met le masque. Une lettre du Harar, c’est le masque de Borelli avec les yeux bleus d’Arthur Rimbaud.

« Nous sommes ici sans nouvelles de la grrrrande ambassade, écrit Ilg à Rimbaud. J'attends de vous des détails intéressants, vous savez si bien raconter quand vous en avez envie⁽³⁹³⁾. » « On se réunissait pour lire ses lettres, se souvient Savouré, et c'était une réelle partie de plaisir. » Rimbaud avait en effet donné sa version, par exemple, de l'épopée italienne à Massaouah : « Ils vont faire la conquête des mamelons volcaniques disséminés jusqu'à une trentaine de kilomètres de Massaouah, les relier par des voies ferrées de camelote, et, arrivés à ces extrémités, ils lâcheront quelques volées d'obusiers sur les vautours, et lanceront un aérostat enrubanné de devises héroïques. – Ce sera fini³⁹. » « Il lui arrivait, rapporte Bardey à Jean-Paul Vaillant, quand (...) nous nous trouvions astreints à un repos forcé, de bavarder pendant de longues heures avec volubilité. Mais ces moments étaient rares. » On pense aux *Wotads* dont parle Rimbaud dans le *Rapport sur l'Ogadine*, ces « lettrés » qui se trouvent dans chaque tribu, connaissent le Coran et sont poètes improvisateurs ; Mgr Jarosseau en 1936 évoquera le « brillant improvisateur des lettres françaises⁽³⁹⁴⁾ ». *Wotad*, en de rares moments, c'est peut-être là aussi, dans le récit oral, le *reste* littéraire de Rimbaud, que Verlaine avait connu « goguenard et pince-sans-rire⁽³⁹⁵⁾ », et que se rappelle Robecchi-Bricchetti : « *Aveva spirito, verve ed abilità di causerie veramente francese.* »

Facile à la raillerie, se souvient Ottorino Rosa, il était caustique et aimait chercher le côté comique et ridicule des gens et des choses⁽³⁹⁶⁾. » Et Savouré : « Pince-sans-rire, je l'ai rarement vu très gai, mais il avait le talent de réjouir son auditoire par ses histoires et anecdotes racomptées [*sic*] avec des mots si drôles qu'on se demandait d'où il pouvait les tirer. » L'ironie toujours vigilante, la moquerie comme agressivité retournée, l'humour de Rimbaud⁽³⁹⁷⁾ est *désarmant*, par intermittences : « Là-haut bonnes nouvelles, écrit-il d'Aden. Paix et silence sur terre et sous les cieux. Les docteurs doctorisent (et on leur viole leurs femmes, du moins c'est ce qui est arrivé au bon Sig. Traversi, dit-on, qui a répudié sa légitime et emporté son gosse ?)⁴⁰. » Arthur qui se lamente auprès de sa mère, Arthur

qui rit auprès d'Ilg – en se moquant de la mission choanne : « Je les suppose partis d'Italie (...) en route pour Jérusalem, Bethléem, Sodome et Gomorrhe – car je ne pense pas qu'ils ratent l'occasion de visiter les Lieux saints⁴¹. » Rimbaud lance des *traits* : « Antonelli vérolé gît à Lit-Marefia (...) Antoine Brémond allaitant ses nourrissons à Alin-Amba (...) le teinturier de peaux Stéphane étendu dans le ruisseau devant nos portes⁴² ... »

N'avait-il pas eu sa « vieille part de gaieté divine » ? Plusieurs fois, il reçut des brevets de gaieté ! « Il se mit à rire, comme ça lui arrivait souvent, à la muette, en sourdine », dit Verlaine⁽³⁹⁸⁾. « Puis il était d'une conversation étonnante : tout d'un coup il faisait rire (...). On l'arrêtait... assez, assez, lui continuait toujours », rapporte Righas à Segalen. « Avec vos détails sur M. Bidault, lui écrit l'austère Alfred Ilg, vous nous avez divinement amusés, et je ne regrette que de ne pas pouvoir faire son portrait d'après le vôtre, j'aurais certainement du succès (...). J'aurais bien voulu aussi l'honneur et le plaisir de me voir remonter le moral un peu par vous et vos bons souvenirs⁽³⁹⁹⁾... » J'éclate de rire aussi en lisant cette blague excessive de collégien, adressée à Ilg, dans laquelle Rimbaud tourne au grotesque la réception du Ras Makonnen en Italie ; « Le Dedjaz est parti le 3 de Zeilah pour Naples et Rome. Les 24 coups de canon tirés en son honneur à sa montée à bord lui ont occasionné une crise stomacale aiguë qui s'est répercutée sur toute sa suite⁴³... » Mais les histoires drôles s'oublent vite, et aucun rieur (pas même Franzoj qui a séjourné un an avec Rimbaud à Tadjoura) n'a rapporté les récits de Rimbaud, au pays de la tradition orale.

Rimbaud avait le goût de l'amplification. Cultivant « l'ironie atroce de [sa] lèvres⁴⁴ », il scandalisait à plaisir ses camarades de collège par ses récits outranciers. Verlaine était bien placé pour témoigner de « son extraordinairement précoce sérieux, qui allait quelquefois jusqu'à la maussaderie traversée par foudres d'assez macabres ou de très

particulières fantaisies ». Son mot favori (« atroce ») revient aussi fréquemment dans sa correspondance que dans ses écrits ; il devait l'avoir chaque jour à la bouche ; l'hyperbole foisonne dans ses poésies ; le voyant s'engagea à l'excès dans son dérèglement. Il exagère toujours⁴⁵ : même en parlant d'*Une saison en enfer*, « ce livre pour lequel une demi-douzaine d'histoires atroces sont encore à inventer⁴⁶ ». Et il en remet encore en Abyssinie, quand il se plaint des impôts (« une comédie qui est à présent devenue atroce⁴⁷ ») ou du régime instauré par Ménélik – « une tyrannie horrible, odieuse⁴⁸ ». Il n'a rien perdu au Harar de sa tendance à la disproportion, de cette gaieté cruelle qui dissimule le poignard sous un sourire. « Vos exagérations habituelles », lui répond Savouré, immunisé. On parle toujours de Rimbaud « l'Ardennais » : Rimbaud était aussi marseillais, selon le cliché traditionnel, par ses exagérations et ses fanfaronnades ; mais aussi parce que Marseille, grande ville portuaire, point de départ vers l'Afrique et l'Orient, limite de l'Occident, c'est déjà l'Égypte, l'ailleurs, une réplique d'Alexandrie, l'au-delà : et tout autant que Charleville, Marseille fut la ville-étape de l'errant, le port et la Porte, la ville de ses départs et de ses retours, où Rimbaud chercha du travail en juin 1875, d'où il prit le bateau pour Civitta-vecchia en septembre 1877, où il fut arrêté par les fièvres en hiver 1879, Marseille où il devait nécessairement mourir.

« Sainte (...) le masque dont tu nous as gratifié⁴⁹ ... » Le vrai visage de Rimbaud serait-il ce masque derrière lequel il imaginait son retour ? « Sur mon masque, on me jugera d'une race forte⁵⁰. » « J'en ai bien ri, je vous garantis, lui lance Alfred Ilg, je vois avec le plus grand plaisir que, derrière votre terrible masque d'homme horriblement sévère, se cache une bonne humeur que beaucoup avaient bien raison de vous envier. » « Il ne sut jamais, déclarait à son tour Bardey, se débarrasser de ce pauvre et méchant masque satirique qui cachait cependant les réelles qualités de son cœur⁽⁴⁰⁰⁾. » Pourtant le temps qui passe accentue la grimace de Rimbaud. « Enfin, à force de grognements et de grimaces⁵¹ ... » ; « vous n'avez pas

idée des grimaces, des cris, des comédies qu'il faut exécuter pour décrocher quelques centaines de thalaris⁵² ... ». Même « Ménelik fait quelques grimaces⁵³ ». La grimace relève, dans l'œuvre-vie, autant de la théâtralité que de l'altérité : mais le théâtre appelle un spectateur, et cette triangulation est absente des textes de Rimbaud : c'est dans le dialogue intériorisé, celui de la « Vierge folle » et de l'« Époux infernal » notamment, que se joue la comédie ou le drame de l'Autre, une re-présentation, le théâtre et son double, le polylogue du moi abymé dans la possession⁽⁴⁰¹⁾. La sévérité de Rimbaud en Abyssinie ne dissimule bientôt plus aucune bonne humeur passagère, c'est son alacrité qui devient grimaçante, son visage qui tend à la vérité du masque, comme à la fin de *Délires d'Une saison en enfer*, quand « il riait affreusement, longtemps ». Et de ce rire et de ces récits au contenu évanoui sous la résonance des voûtes, il ne reste que le grincement d'une sensibilité ulcérée et meurtrie. « Un rayon blanc, tombant du haut du ciel, anéantit cette comédie⁵⁴. » Le masque tombé, apparaît un visage de loup⁽⁴⁰²⁾.

Au moins, en se tenant à ce *moins*, subsiste-t-il en Rimbaud, pense-t-on, ce « don pour les langues » qu'observait en lui Mallarmé⁽⁴⁰³⁾, et qu'« il collectionnait, ayant abjuré toute exaltation pour la sienne propre ». Dans l'espoir de « trouver une langue⁵⁵ », le voyant « exprimait » le langage, comme on le dit d'un fruit, cherchait les mots rares des dictionnaires, des associations inouïes. « Quelle langue parlais-je⁵⁶ ? » Il en « déréglait » même *le sens*, cultivait son patois⁽⁴⁰⁴⁾ et les déformations argotiques, mutilait la langue. « Sa conversation était émaillée d'argot et de citations littéraires, assez spirituelles d'ailleurs, pour autant qu'il ne retombât pas dans un mutisme obstiné⁽⁴⁰⁵⁾ » ; « les *tourisses* » ou « les *artiques* », écrit Verlaine qui le caricature dans ses *Dizains*, « l'accent parisiano-ardennais *desideratur* » : « j'rêve eud'négoce ». Puis Rimbaud renonce. « *Plus de mots*⁵⁷ » ! Verlaine : « Tu n'es plus bon à rien de propre : ta parole / Est morte de l'argot et du ricanement. » « *Je ne sais plus parler*⁵⁸ ! » Il avait tenté « d'inventer (...) de nouvelles langues⁵⁹ » ; il en apprenait d'autres, poursuivant peut-être la chimère des « pouvoirs surnaturels⁶⁰ » du suprême

savant capable de parler au plus grand nombre. Rimbaud, que sa mère forçait jadis à réciter par cœur des vers latins, s'enferme en murmurant la poésie brute de listes de mots anglais, allemands, italiens, espagnols, grecs modernes ou arabes. « Monsieur Dubar est très satisfait de Rimbaud, qui connaît suffisamment l'arabe pour donner des ordres dans cette langue, ce qui lui vaut la considération de son personnel indigène », note Bardey à l'arrivée de Rimbaud à Aden, en 1880⁽⁴⁰⁶⁾ – « un des plus forts arabisants... », se souviendra Savouré⁽⁴⁰⁷⁾. Et tous ceux qui ont rencontré cet « *arabista dottissima* »⁽⁴⁰⁸⁾ confirment, comme Robecchi-Bricchetti, qu'il était « polyglotte⁽⁴⁰⁹⁾ ». Chaque langue est pour Rimbaud un projet de voyage, autant de directions abandonnées au bout de quelques mois, de quelques centaines de mots. Il dispose d'une richesse de vocabulaire comme un changeur garde sur lui des monnaies de tous les pays, avec un sentiment de pauvreté. Sa traversée des langues le mène au labyrinthe. « Hélas ! à quoi servent (...) ces langues dont on se farcit la mémoire⁶¹... » Il avait pensé jadis – comme La Bruyère – que « les langues sont la clé de l'entrée des sciences. » Puis, en cédant à l'appel de l'Orient, Rimbaud remonte à contre-courant l'histoire de l'écriture, s'égare dans la multiplication des langues, jusqu'à perdre l'origine, à oublier sa langue maternelle et se sentir étranger à lui-même : « tous les jours je perds le goût (...) pour les langues de l'Europe⁶² ». Il se trouve du côté des « races étranges », avec le plus de langues pour le *moins* à dire, en Éthiopie jusqu'à se taire⁽⁴¹⁰⁾.

Rimbaud, taciturne comme un Indien : « il entrait sous sa tente, s'asseyait sans dire un mot, demeurait une demi-heure et filait⁽⁴¹¹⁾ » ; comme Borelli, Bardey l'a connu « habituellement taciturne », et Ilg le décrivait aussi « taciturne, renfermé, ne cherchant aucune compagnie ». À Paris, déjà, il n'ouvrait la bouche que pour invectiver, répondait par monosyllabes à Charles Cros, ou coupait court, à Roche, en 1873, aux questions de sa mère à propos de son « livre païen » : « ça dit ce que ça dit, littéralement et dans tous les sens ». Mais, en Abyssinie, l'anxiété monte, jusqu'à la crainte du piège, au retour à Marseille. Ilg se promet de lui « faire passer les idées lugubres⁽⁴¹²⁾ », et ne peut assurément mesurer l'ironie de ses paroles quand

il lui répète – « ne vous faites pas de mauvais sang⁽⁴¹³⁾ »... Il y a, dans la plupart des lettres de Rimbaud, ce raccourci « *etc.* » (le premier « *etc.* » apparaît en 1875, à la fin du dernier poème daté, sans doute le dernier composé⁶³) qui sous-entend sa hâte et son renoncement, à la façon de ce petit geste caractéristique qui étonnait Bardey : « il parle peu et accompagne ses courtes explications de petits gestes coupants, de la main droite et à contretemps ». Mot de la fin, reste du rêve, c'est le mot et le geste à l'appui, répétés, de la fin du rêve.

« À moi. L'histoire d'une de mes folies. » *L'incipit* qui rend fou. Une obsécration démente. « À moi » : lancer le cri comme dans « au secours, je me noie », *help* ! Ou bien, sobrement : « à moi ». Pas à vous. Mon histoire bien à moi telle que personne ne l'a jamais vécue. Ou « à moi » satanique, venez à moi petits innocents. Et encore : « à moi ». C'est mon tour d'entrer en scène. À Roche-Laïtou-terrier des loups, au printemps 1873, les voisins n'en doutaient pas : il est fou, le fils Rimbaud – avec ses cheveux de voyou... Y a qu'à l'écouter. Enfermé dans son grenier, enveloppé dans un drap, il hurle d'une voix de fausset : « Ah ! Je suis folle ! » ; « Je suis esclave de l'Époux infernal, celui qui a perdu les vierges folles... » Faudrait vite appeler le docteur Beaudier.

Tel le « songe de chagrin idiot » de *Vagabonds*, la vie de Rimbaud en Abyssinie semble marquée encore par la folie de Roche : dans la continuité de la vie, la folie serait même le seul *reste* intact du poète. Comme le printemps qui ramenait « l'affreux rire de l'idiot⁶⁴ » (où l'on peut entendre littéralement Frédéric, et *son* rire en un sens), le long été africain frappe Rimbaud d'une sorte d'idiotie – « car si vous présumez que je vis comme un prince, moi, je suis sûr que je vis d'une façon fort bête⁶⁵ » ; il craint même de devenir « complètement idiot⁶⁶ » dans ces pays, dit-il encore, « où l'on devient bête comme un âne⁶⁷ ».

À la Raison du siècle des lumières se substituait un *éloge des folies*, la folie lumineuse, fusée éclairante de la *Nuit de l'enfer*⁶⁸, folie de l'intelligence incandescente qui dissout « mes deux sous de raison⁶⁹ ». Fou : terme flou... On dirait aussi bien, sans plus préciser, déchirure théophatique. Peut-être, dans son esprit, la folie correspondait-elle à la « folie morale » que le vieux Ribot définissait comme un état de trouble passager, la « perversion profonde des sentiments de moralité », qui laisse l'intelligence intacte, et qui peut même la développer. La folie ne lui est pas venue, Rimbaud l'a voulue : « J'attends de devenir un très méchant fou⁷⁰. » Les folies dont il se vante ne sont pas un diminutif de « la » folie, mais toutes les formes sataniques, magiques – à inventer – de la révolte contre Dieu, de l'affirmation délirante de soi comme Dieu, à la fois innocent et maudit. Rimbaud parle à Dieu d'homme à homme. Il parle chrétien⁽⁴¹⁴⁾. Détenteur de la langue du Maudit, celle de l'âme pour l'âme.

La « raison », dès lors, ne s'opposait pas à la « folie », elle en était le vecteur ; il s'en servait. « J'ai joué de bons tours à la folie⁷¹. » Parfaite lucidité. Il a joué avec le feu, joué au fou, franchissant les cercles concentriques de l'enfer, celui de toute loi morale et sociale d'abord, puis accédant, par la voie de la main gauche, aux anneaux fondamentaux de l'esprit, jusqu'à son centre nucléaire, où son intégrité physique se trouvait menacée. « Aucun des sophismes de la folie – la folie qu'on enferme – n'a été oublié par moi : je pourrais les redire tous, je tiens le système⁷². » Il atteignait à ces ravissements, presque contemporains, décrits par Nietzsche : l'allègement riant, l'instant de liberté libre, et ces humeurs de guignol inhérentes aux états les plus élevés.

Raison-folie saturées, *Une saison en enfer* donne la forme chrétienne du satori – « quantité d'amour⁷³ » qui démâte, tache de sang dans le désert. Le plus malin est d'aller se détruire correctement en Abyssinie, dans le désir impossible de retrouver la Raison, d'accéder à la Science, au Salut, à l'Or... « Je suis une irrémédiable brute (...), disait Antonin Artaud : voilà longtemps que j'ai senti ce Vide, mais j'ai refusé de me jeter dans le Vide⁽⁴¹⁵⁾. » Et, comme Artaud plus tard qui verra sa main continuer à « faire des bâtons », alors qu'il tente de s'empêcher d'écrire, Rimbaud (« Je deviens bête⁷⁴ » ;

« Je suis une brute⁷⁵ ») dessine des chiffres dans ses lettres, comme on fait des bâtons. Ses factures sont le journal du cessé-dire. « Mes écritures⁷⁶ », dit-il : additions parmi les mots, lettres et chiffres confondus, ses « écritures » sont tout ce qui subsiste de la Poésie et de la Science. Un idiolecte... « ... de l'écriture, il reste la *facture*⁽⁴¹⁶⁾ ». L'abandon « logique et nécessaire » de la poésie avait été un acte de suprême lucidité. Son intelligence, qu'il avait voulu mettre en péril, ou transcender, reste « au-dessus de la moyenne », disait Borelli⁽⁴¹⁷⁾, et à peu près inutile. Il est Arthur Rimbaud intégralement – mais comme s'il avait procédé à l'ablation d'un organe, et veillait à son atrophie ; selon le mot juste de Mallarmé, Rimbaud s'est « opéré vivant de la poésie ». Aussi, celui qui projetait jadis un livre d'*Études néantes*⁽⁴¹⁸⁾ parvient-il progressivement au Vide, et l'approche au Harar. L'homme d'action est désœuvré. Toute son ardeur à l'action cache un *désœuvrement* essentiel, au sens fort de celui qui a quitté une œuvre. « Le plus triste n'est pas encore là, disait-il à propos de son ennui. Il est dans la crainte de devenir peu à peu abruti soi-même, isolé qu'on est (...) éloigné⁷⁷ ... » Et sans doute Rimbaud l'idiotique, trop éloigné de nous pour que nous puissions l'*entendre*, a-t-il été saisi parfois sous les soleils du Harar par ce « rire affreux de l'idiot », par un fou rire d'Abyssinie.

Rire au désert – « et libre soit cette infortune⁷⁸ » ; mourir au désert, comme Charles le Téméraire sur un étang gelé, dévoré par les loups, vaincu mais légendaire. Tant il tient à son idiotie chevillée au corps, à sa maladie d'être unique, Rimbaud accède en Abyssinie à « la sainte idiotie des Pères du désert » ; non pas l'idiotie première (« d'anciens imbéciles de collègues⁷⁹ »), mais une idiotie seconde, dans l'abandon du savoir et de soi, la vérité du néant. « Homme, disait Goethe, quand comprendras-tu que ne pas aboutir fait ta grandeur ? » Rire, douleurs, souffrances, à la dimension du désert. « Si je me plains, c'est encore une façon de chanter⁸⁰. » Mais, au Harar, Rimbaud déchanté, son chant le quitte. « Une belle gloire de conteur et d'artiste emportée⁸¹ ! »

Notes

- [1.](#) *Enfance IV, Illuminations.*
- [2.](#) *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs ; et Illuminations.*
- [3.](#) Lettre du voyant, 15 mai 1871.
- [4.](#) Lettre du voyant, 13 mai 1871.
- [5.](#) Lettre du voyant, 15 mai 1871.
- [6.](#) *Ibid.*
- [7.](#) Mai 1873.
- [8.](#) À M. Bautin, 30 janvier 1881.
- [9.](#) *Adieu, Une saison en enfer.*
- [10.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*
- [11.](#) *L'Éclair, Une saison en enfer.*
- [12.](#) *L'Impossible, Une saison en enfer.*
- [13.](#) *L'Éclair, Une saison en enfer.*
- [14.](#) Charleville, à G. Izambard, 13 mai 1871.
- [15.](#) Harar, 4 mai 1881.
- [16.](#) *Vies III, Illuminations.*
- [17.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*
- [18.](#) *Matinée d'ivresse, Illuminations.*
- [19.](#) 14 mai 1877.
- [20.](#) Aden, 18 janvier 1882.
- [21.](#) Charleville, 14 octobre 1875.
- [22.](#) Harar, 7 novembre 1881.
- [23.](#) « *Un théodolite de voyage (...). Un bon sextant. Une boussole de reconnaissance Cravet, à niveau. (...) une collection minéralogique de 300 échantillons. (...) Un baromètre anéroïde de poche. Un cordeau d'arpenteur en chanvre. Un étui de mathématiques contenant : une règle, une équerre, un rapporteur, compas de réduction, décimètre, tire-lignes, etc. Du papier à dessin* » (Aden, 18 janvier 1882).
- [24.](#) Harar, 6 mai 1883.
- [25.](#) Aux siens, Aden, 15 décembre 1887.

- [26.](#) À Ilg, Harar, 9 octobre 1889.
- [27.](#) Aux siens, Aden, 22 janvier 1882.
- [28.](#) Harar, 22 juillet 1881.
- [29.](#) Harar, 4 mai 1881. Phrases sèches d'*Une saison en enfer* : « Ma journée est faite ; je quitte l'Europe », etc.
- [30.](#) Gênes, 17 novembre 1878.
- [31.](#) Aden, 9 novembre 1887.
- [32.](#) Boulluk, 17 juillet 1890.
- [33.](#) À Ilg, 20 février 1891.
- [34.](#) À Ilg, 1^{er} juillet 1889.
- [35.](#) Au directeur des Messageries maritimes, 9 novembre 1891.
- [36.](#) Le Caire, 26 août 1887.
- [37.](#) Harar, 1^{er} mars 1890.
- [38.](#) Harar, 5 février 1891.
- [39.](#) À Ilg, 1^{er} février 1888.
- [40.](#) À Ilg, Aden, 29 mars 1888.
- [41.](#) Harar, 7 octobre 1889.
- [42.](#) Harar, 25 juin 1888.
- [43.](#) À Ilg, Harar, 24 août 1889.
- [44.](#) *Le Juste*.
- [45.](#) « ... les premières communions se célèbrent aux cent mille autels de la cathédrale » (*Après le déluge, Illuminations*).
- [46.](#) À E. Delahaye, mai 1873.
- [47.](#) Harar, 26 août 1889.
- [48.](#) Harar, 7 septembre 1889.
- [49.](#) *Matinée d'ivresse, Illuminations*.
- [50.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer*.
- [51.](#) Harar, 7 octobre 1889.
- [52.](#) Harar, 7 septembre 1889.
- [53.](#) Aden, 1^{er} février 1888.

[54.](#) *Les Ponts, Illuminations.*

[55.](#) À P. Demeny, 15 mai 1871.

[56.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*

[57.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.* « J'aimais (...) la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs » (*Alchimie du verbe, Une saison en enfer*).

[58.](#) *Matin, Une saison en enfer.*

[59.](#) *Adieu, Une saison en enfer.*

[60.](#) *Ibid.*

[61.](#) 6 mai 1883.

[62.](#) *Ibid.*

[63.](#) *Rêve*, 14 octobre 1875 ; « Le génie. – “Je suis le Roquefort ! / –” Ça s’ra not’mort !... / – Je suis le gruère / Et le Brie !... etc. »

[64.](#) *Jadis..., Une saison en enfer.*

[65.](#) 10 mai 1882.

[66.](#) *Ibid.*

[67.](#) 14 mars 1883.

[68.](#) *Une saison en enfer.*

[69.](#) *L’Impossible, Une saison en enfer.*

[70.](#) *Vies, Illuminations.*

[71.](#) *Jadis..., Une saison en enfer.*

[72.](#) *Délires II, Une saison en enfer.* Ou : « la folie, dont je sais tous les élans » (*Mauvais Sang*).

[73.](#) « Le poète définirait la quantité d’inconnu s’éveillant en son temps dans l’âme universelle » (15 mai 1871).

[74.](#) *Fausse Conversion.*

[75.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer.*

[76.](#) « Je disposai un lit entre ma caisse, mes écritures... » (15 juillet 1891).

[77.](#) Harar, 4 août 1888.

[78.](#) « Mais moi je ne veux rire à rien... » (*Bannières de mai*).

[79](#). 13 mai 1871.

[80](#). Aden, 10 juillet 1882.

[81](#). *Adieu, Une saison en enfer.*

OceanofPDF.com

11

*Tel qui sur terre ne fit valoir sa part divine
n'a pas repos même aux enfers.*

Hölderlin.

OceanofPDF.com

L'esclave

Addis. Le palais où s'éteignit la dynastie des Négus, les Capétiens d'Abyssinie : le dernier « roi des rois », qui lançait des boulettes de pain ou des pièces d'or par la portière de sa Rolls, aurait été étouffé là, sous un oreiller, par un officier rebelle, comme le pape Jean X « le militaire » par sa maîtresse, ou Desdémone par Othello. Non loin du palais, nous traversons un vaste jardin en friche, jusqu'à l'université déserte. Le Pr Aleme Eshete, qui nous reçoit, salue dans sa langue de bois, quoique dans un français impeccable, le rôle historique de Rimbaud qui, en vendant des armes à Ménélik, contribua victorieusement à la lutte du Négus contre l'impérialisme et pour l'indépendance de l'Éthiopie... Le Pr Eshete faisait du Berrichon sans le savoir : « Certes, il était mû par le souci de mettre l'Abyssinie en état d'assurer son indépendance et sa dignité⁽⁴¹⁹⁾... » Notre interlocuteur, fort enrhumé, il est vrai, ce matin, déplore toutefois que Rimbaud se soit livré au trafic des esclaves. J'aurais dû m'en douter : le *Rimbaud en Abyssinie*⁽⁴²⁰⁾ d'Enid Starkie est ouvert sur son bureau. L'opérateur nous prend dans la même image pour que ma réplique ne tombe pas au montage – mais je regrette l'ambiguïté qui subsistera dans le film sur cette malheureuse légende⁽⁴²¹⁾. Il n'est plus à démontrer, après les travaux de Mario Matucci et de Jean Voellmy, dont la rigueur et la loyauté ont fait autorité, que Rimbaud n'a pas été compromis dans le trafic des esclaves.

Pour qui est soucieux de la réalité historique, et non du mythe, pour qui se garde de défendre *a priori* une image de Rimbaud, après l'hagiographie imposée par la famille ou le négrier cynique voulu par ses détracteurs, l'analyse des faits s'impose.

L'esclavage inspire répulsion et indignation à la conscience humaniste, qui s'est développée par horreur de l'asservissement. Il en allait différemment en Afrique-Orientale à cette époque, dont il importe de

connaître les mœurs. Pratique immémoriale, l'esclavage y fut sans commune mesure avec l'entassement dans l'ergastule des esclaves romains, les épisodes épouvantables des esclaves déportés, maltraités ou tués au temps de Cortez, ni même avec les Vénus potelées et enchaînées du *Marché aux esclaves* peint par Gérôme au Caire... « La condition de l'esclave, écrivait Jules Borelli, n'est pas nécessairement aussi horrible qu'il est d'usage de la représenter en Europe. Sans doute, ils souffrent chez de mauvais maîtres ; mais la cruauté n'est pas de règle. Le sort de ces pauvres êtres n'est pas enviable et doit inspirer une légitime compassion ; mais, le plus souvent placés dans une famille, ils ne sont pas maltraités. S'ils gagnent la confiance de leurs maîtres, ce qui n'est pas rare, ils gouvernent la maison⁽⁴²²⁾. »

En arrivant en Abyssinie, Alfred Bardey décrit ainsi une colonne d'esclaves, composée de femmes et de filles, qu'il croise aux environs de Farré : « Elles ont été vendues par leurs propriétaires, par leurs parents, ou se sont vendues elles-mêmes. Elles valent de dix à vingt thalaris l'une. Si elles sont cent, je pourrais avoir le troupeau pour mille cinq cents thalaris, soit sept mille cinq cents francs. Comme mon compagnon [Pinchard], je suis troublé, surpris, et ne sais si j'éprouve le sentiment de révolte qu'on a d'habitude quand il est question d'esclavage. Pour rapporter exactement ce que nous avons vu, je dois dire que cette caravane n'a apparemment rien de tragique. Chez la plupart de ces filles, la gaieté, l'aplomb et, il nous a semblé même, la moquerie à notre sujet se donnent carrière. (...) Quelques hommes, qui paraissent d'origine asiatique, circulent parmi elles. Ils sont vêtus de la *foutah* arabe tombant aux genoux, retenue à la taille par une écharpe qui en fait plusieurs fois le tour. (...) Les *djellals* (marchands d'esclaves) les font déplacer par des gestes et des paroles, sans rien de brutal ni même de trop impératif (...) Elles décampent non sans protestations, qu'elles accompagnent parfois de rires et de cris ne témoignant pas d'un moral déprimé. » Plus loin, Bardey rencontre une autre caravane de femmes esclaves : « Elles sont visiblement de peuplades diverses et portent, la plupart, des cotonnades à peu près neuves, qui doivent être en partie le paiement de leurs personnes⁽⁴²³⁾. » Tel était l'usage, ainsi ; de riches Abyssins achetaient leurs domestiques, et des communautés entières vendaient leurs services. Savouré, Labatut, et la

plupart des Européens disposaient chacun d'une vingtaine de ces domestiques achetés, et Borelli lui-même rapporte : « Je ne compte plus le nombre de mes esclaves ; fort heureusement, Abba Djiffar les entretient⁽⁴²⁴⁾. » En renonçant à leur liberté – ou sans la concevoir –, ces femmes et ces hommes n'étaient pas des domestiques, étant privés de ce qui fait à nos yeux la dignité de l'individu ; ils n'étaient pas non plus des esclaves, au sens rigoureux des Barbaresques, par la nature du traitement auquel ils consentaient, mais davantage par ce consentement même à leur commerce, qui illustrerait une phase de la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave⁽⁴²⁵⁾. « J'ai l'air d'un négrier, déplore Borelli : je les engage tous à retourner chez eux ; ils refusent... » « Ils ne veulent pas être affranchis, remarque aussi Provost, ils préfèrent être de la famille et lui appartenir, plutôt que d'être rejetés sous la loi d'airain du salariat moderne⁽⁴²⁶⁾. »

Le même Borelli précisera au fils de César Tian : « Cette question d'esclavage est bien loin d'être ce qu'on raconte, elle prend des formes très variées selon les pays. Ainsi dans le pays de Mima où j'ai habité, les esclaves, de père en fils, avaient leurs terres et étaient maîtres du pays. Quant aux peines corporelles, je n'en ai jamais vu appliquer. D'ailleurs, on ne savait jamais si un individu était ou n'était pas esclave ; mais il faudrait un livre pour raconter ces nuances, et, chose à considérer, l'esclave est libre, travaille peu, et a toujours à manger, car son maître n'a pas le droit de le renvoyer⁽⁴²⁷⁾. »

En 1938 paraît le *Rimbaud en Abyssinie* d'Enid Starkie, rédigé en français, et qui développe un précédent *Rimbaud in Abyssinia*⁽⁴²⁸⁾ ; l'ouvrage de la critique irlandaise, alors d'actualité pendant l'occupation de l'Abyssinie par les troupes de Mussolini, demeure indispensable à la compréhension des rivalités des puissances européennes à la fin du siècle dernier en Afrique-Orientale et sur les côtes de la mer Rouge. Mais le chapitre « La traite des nègres » comporte les quatre pages les plus dommageables à la connaissance – et à la mémoire – de Rimbaud de toute l'histoire des études rimbaldiennes. L'hypothèse d'un Rimbaud négrier,

présentée avec habileté, renforcée par opposition à l'hagiographie familiale, reposait sur les bases d'argile de quatre affirmations spécieuses⁽⁴²⁹⁾.

Première affirmation

Enid Starkie prétend d'abord que le trafic des armes et celui des esclaves « étaient inextricablement liés⁽⁴³⁰⁾ » – en imaginant peut-être que les caravanes qui « montaient » des armes au Choa redescendaient à la côte avec des esclaves, ou qu'elles accompagnaient des caravanes d'esclaves par mesure de sécurité, ou bien qu'elles participaient d'un même commerce illicite. Ainsi, Rimbaud, ayant vendu des armes, devait nécessairement, par voie de conséquence, avoir été marchand d'esclaves⁽⁴³¹⁾...

Pourtant, Enid Starkie feint d'ignorer ce que Rimbaud écrit lui-même, en signant avec Labatut, au ministre des Affaires étrangères : « On ne peut dire qu'il y ait corrélation entre l'importation d'armes et l'exploitation des esclaves. Ce dernier trafic existe entre l'Abyssinie et la côte, depuis la plus haute antiquité, dans des proportions invariables. Mais nos affaires sont tout à fait indépendantes des trafics obscurs des Bédouins. Personne n'oserait avancer qu'un Européen ait jamais vendu ou acheté, transporté ou aidé à transporter un seul esclave, à la côte ni dans l'intérieur¹. » Le ton juridique – sinon le tour de dénégarion – ne rend pas ces déclarations suspectes : en Abyssinie, les Européens seuls, pour leur part, importaient des armes ; ils agissaient ainsi non pas en « trafiquants » (terme qui tend à discréditer des activités qui contrariaient les visées anglaises), mais légitimement, en nationaux, avec l'accord et le souhait de leurs gouvernements. Et le commerce des esclaves, d'autre part, était le domaine réservé des Arabes depuis ses origines – monopolisé par douze mille familles environ, en particulier par Abou-Beker et ses onze fils, dont la réputation était établie auprès de toutes les communautés, et dont Ménélik n'était pas dupe. « Tous les marchands d'esclaves, dans le vaste royaume du Choa, écrivait le marquis Antinori, sont des islams⁽⁴³²⁾ » ; Edoardo Scarfoglio, le journaliste napolitain, observait aussi que « ce commerce florissant » était « entre les mains des Arabes⁽⁴³³⁾ », et A.-S. de Doncourt, en 1886, évoquait avec précision ce trafic « des mahométans (...) qui rapportent à Gondar des

esclaves, de la civette, de la cire, des peaux, du cardamome, dont l'écorce est magnifique, et enfin du gingembre, en quantité⁽⁴³⁴⁾ ».

Non seulement les Européens ne pouvaient être incriminés dans ce trafic, mais pas davantage les Amharas : « Il faut savoir ce qu'on dit, surtout quand il s'agit de propos calomnieux, écrit justement le marquis Antinori⁽⁴³⁵⁾. (...) Personne n'ignore que, dans toute l'Abyssinie, la loi permet d'acheter des esclaves, mais non d'en vendre, et cette loi est respectée, sous peine de sanctions très sévères : au minimum, l'amputation de la main droite. De plus, un Amhara négrier ou conducteur d'esclaves serait l'opprobre des hommes (...). Sur tous les marchés du Choa, on ne vend pas un seul esclave : la loi l'interdit, et les populations Amharas s'y opposeraient » (Amharas ici au sens de « chrétiennes »).

Ménélik avait été soupçonné, par Bianchi notamment, d'esclavagisme, et le major Hunter, dans le journal de Bombay⁽⁴³⁶⁾, l'accusait même de vendre des Gallas à Abou-Beker ; sans doute la loi qu'il avait édictée lui-même en 1884, bannissant ostensiblement l'esclavage de ses états, ne pouvait-elle pas être appliquée absolument, pas davantage que les résolutions humanitaires proclamées dans les hémicycles ; mais le roi et futur Négus parvint cependant à réduire le fléau : « Quant à l'esclavage, il n'existe pas en Abyssinie, prétendra Vignéras en 1897, et la traite y est sévèrement poursuivie ; quand on découvrit dernièrement quatre marchands d'esclaves, ils furent aussitôt pendus⁽⁴³⁷⁾. » Mais surtout, dans les années quatre-vingt, Ménélik devait fermer les yeux sur le trafic des Abou-Beker parce qu'il était obligé de compter sur eux pour communiquer avec la côte. « Si Ménélik, explique Ilg au ministre anglais d'Aden, pouvait se détacher des Abou-Beker, aucun esclave ne quitterait plus le pays et (...) cette famille perdrait l'influence dont elle jouit dans la région. Sans l'appui des Abou-Beker, le Choa ne pourrait pas trouver un marché pour les esclaves, et Ménélik ne pourrait pas importer d'armes puisque l'importation en est défendue par le port de Zeilah⁽⁴³⁸⁾. » Aucune caravane, en effet, aucune *gaflah* ne pouvait se former ni voyager en relative sécurité sans Abou-Beker, pacha de Zeilah, ou le très influent sultan Mohamed Anfani, qui contrôlaient ainsi l'importation des produits européens et poursuivaient impunément leur trafic d'esclaves. « Il n'est rien, poursuit Antinori, qui

froisse autant l'amour-propre du roi que de s'entendre traiter d'esclavagiste, ou seulement protecteur d'esclavagistes. Récemment, il a fait proclamer de nouveau, sur les marchés, ses édits contre l'esclavage et a contraint au baptême des milliers de musulmans qui vivaient mêlés aux Amharas ; ceux qui l'ont refusé ont été réduits à la mendicité, forcés de quitter leur patrie... » Le soupçon de complicité avec les Abou-Beker n'est pas fondé : Ménélik devait seulement les ménager. L'insinuation d'une entente avec les négriers a été de même portée contre Rimbaud⁽⁴³⁹⁾ ; il les dénonce au contraire vigoureusement : « les ennemis les plus dangereux des Européens en toutes ces occasions sont les Abou-Beker, par la facilité qu'ils ont d'approcher l'Azzaze et le roi, pour nous calomnier, dénigrer nos manières, pervertir nos intentions. Aux Bédouins dankali ils donnent effrontément l'exemple du vol, les conseils d'assassinat et de pillage. (...) Mais les quelques Européens au Choa et au Harar qui connaissent la politique et les mœurs de ces gens, exécrés par toutes les tribus Issa Dankali, par les Gallas et les Amharas, fuient leur approche comme la peste² ». Le jeune Lucereau, retenu à Zeilah, n'avait pas manqué de crier publiquement son fait à Abou-Beker en lui lançant quelques injures en arabe, « y compris la qualification de marchand d'esclaves⁽⁴⁴⁰⁾ ».

L'Union Jack avait flotté sur Harar, de novembre 1884 à mai 1885 : les Anglais, qui administraient l'Égypte de Thewfik, considéraient favorablement l'occupation de Harar par une garnison égyptienne. Quand Ménélik chassa l'émir Raouf Pacha et les Égyptiens, en février 1887, l'Angleterre, perdant un atout important, s'opposa par tous les moyens à l'influence des commerçants et diplomates italiens et français – ces derniers étant accusés, en particulier, de favoriser l'esclavage en important des armes. La Grande-Bretagne, qui soutenait Jean du Tigré, avait misé sur le mauvais Négus... Quand Ménélik, son vassal, parvint à unifier l'Abyssinie, il accorda ses faveurs aux rivaux de l'Angleterre et, méfiant à l'égard du jeune État italien, manifesta une préférence à la France : logique chafouine de l'échiquier. « L'Angleterre protestante, écrira Paul Morand, s'ennoblit à jamais par ses initiatives contre la traite⁽⁴⁴¹⁾ » ; les Anglais n'ont eu qu'une abolition de l'esclavage – alors que les Français en ont eu trois et deux

rétablissements⁽⁴⁴²⁾ ; dès 1884, Français et Italiens ne pouvaient que souscrire, naturellement, à la dénonciation de l'esclavage répétée par l'Angleterre ; mais celle-ci voyait aussi converger sa lutte contre l'influence française avec ses préoccupations humanitaires, en espérant réduire, avec le trafic des esclaves, le commerce des armes dont bénéficiait Ménélik... Rimbaud, perspicace, rapporte que Ménélik a été fort vexé de l'interdiction d'importer des armes sur les côtes de la mer Rouge. Savouré, quant à lui, adresse une note aux Affaires étrangères selon laquelle « Ménélik protégera toujours les Français, surtout si, en échange des concessions qu'il nous fait en s'engageant à supprimer le commerce des esclaves, nous lui accordons le passage des armes dont il a toujours besoin⁽⁴⁴³⁾ ». Ainsi, pour développer ses intérêts, le gouvernement français protégeait ses principes par des promesses, et croyait ne pas pouvoir entraver radicalement les activités des Abou-Beker : à Tadjoura où ils rassemblaient leurs esclaves, la France entretenait une petite garnison. « Le commerce du lieu est le trafic des esclaves, écrit Rimbaud. D'ici partent les caravanes des Européens pour le Choa, très peu de chose ; et on ne passe qu'avec de grandes difficultés, les indigènes de tout côté étant devenus ennemis des Européens depuis que l'amiral anglais Hewett a fait signer à l'empereur Jean du Tigre un traité abolissant la traite des esclaves, le seul commerce indigène un peu florissant. Cependant, sous le protectorat français, on ne cherche pas à gêner la traite, et cela vaut mieux³. » Il paraît excessif d'insinuer pour autant que la France, devant l'impossibilité de changer ces faits, s'accommodait du trafic des esclaves : Borelli raconte que l'aîné des Abou-Beker, Ibrahim, négrier notoire, fit cacher son troupeau humain à l'approche d'un navire français. Les Anglais exaspéraient les Arabes en se mêlant de visiter les boutres afin de mettre obstacle à la traite ; mais un rapport de Rome daté de 1887 indique qu'ils envoyaient des esclaves comme « travailleurs libres » aux Seychelles et à Maurice, où ils étaient « rachetés » par leurs employeurs, et Rous observe de son côté que les Anglais « ferment les yeux sur le trafic des esclaves en Égypte », et que l'esclavage qui paraissait « tout naturel » aux indigènes « est à tout prendre moins rude en Arabie (...) que la condition de travailleurs libres dans les colonies anglaises »⁽⁴⁴⁴⁾. Néanmoins, le fait que les *djellals* conducteurs d'esclaves puissent organiser leur trafic devant le sergent et les six soldats

français de Tadjoura constitue une faute grave de la politique française, au demeurant sans envergure (« inepte ») ; les Abou-Beker, de surcroît, en faux amis, dévalisaient les négociants français chaque fois qu'ils le pouvaient. Il est probable que la Grande-Bretagne ne fut pas étrangère à la mort « mystérieuse » des Abou-Beker. La construction du chemin de fer franco-éthiopien devait ruiner définitivement leur pouvoir.

Le Foreign Office et les Affaires étrangères multipliaient les notes de protestation. La France (ou plutôt Paul Soleillet) grignotait chaque semaine une dune de la côte des Somalis. Une nouvelle convention fut établie⁽⁴⁴⁵⁾, qui réglementait l'importation d'armes vers le Choa – et arrêta Rimbaud dans son projet de renouveler son expédition, en mai 1888. Mais Français et Italiens ne cessaient d'accumuler des armes dans leurs concessions. « Ménélik, pour exprimer sa reconnaissance envers la France (...) avait promis d'avancer les intérêts de Djibouti⁽⁴⁴⁶⁾ ... » Les autorités anglaises, commençant à se rendre compte que leurs intérêts se trouvaient lésés à remplir les formalités d'une convention que personne ne respectait, et ne voulant pas perdre leur part de ce commerce lucratif, abandonnèrent en 1890 la convention et se joignirent aux puissances fournissant le Négus en armes – avec l'Italie qui devait voir les fusils vendus à Ménélik se retourner contre elle à Adoua.

Une feuille volante rose accompagne le livre d'Enid Starkie, dans laquelle l'auteur présente ses excuses au fils de César Tian : Starkie prétendait que ce dernier avait été impliqué dans le trafic des armes et des esclaves : « *cette remarque, souligne-t-elle elle-même, n'est appuyée sur aucun document ; c'est une simple supposition personnelle que je faisais.* (...) À la supposition concernant le commerce des armes, poursuit Starkie, j'ai ajouté la phrase suivante : "ou peut-être même des nègres, car les deux trafics étaient inextricablement mêlés". *Cette hypothèse non plus n'est appuyée sur aucun document*⁽⁴⁴⁷⁾ ». À l'origine, donc : « une simple supposition personnelle ».

Deuxième affirmation

Les biographes prêtent à Rimbaud d'incroyables voyages. Certes, « l'homme aux semelles de vent » cavale plus vite que les caravanes : « six cents kilomètres que j'ai faits en 11 jours de cheval⁴ ». Au « pas automatique » de ses chevaux, Bardey parcourait en six jours les trois cent cinquante kilomètres de Harar à Zeilah. Mais, en affirmant catégoriquement l'hypothèse, qui ne repose sur aucun fait réel, de deux nouvelles expéditions d'armes⁽⁴⁴⁸⁾, fin mars et fin avril 1888, de connivence avec Savouré, Enid Starkie suit Rimbaud sur une carte au millionième ; elle oublie que Harar n'est qu'à mi-chemin du Choa et de la côte – et Rimbaud avait lui-même noté qu'il fallait « en tout un mois entre notre côte et le centre du Choa⁵ » ; elle néglige de même la traversée de la mer Rouge – « une dizaine de jours dans des boutres et des vapeurs (car c'est le plus long et le plus ennuyeux)⁶ » ; ignore les documents qui attestent la présence de Rimbaud à Aden le 4 avril 1888 et à Harar le 3 et le 15 mai ; et ne prend pas la mesure du temps nécessaire à l'organisation d'une caravane – les contretemps évoqués plus haut. Borelli avait patienté plusieurs mois sur la côte d'Obock, la caravane Labatut fut immobilisée un an... Si Enid Starkie avait étudié attentivement la carte d'Abyssinie, même approximative, qui figure au début de son livre, elle eût pu constater, comme l'a fait M. Matucci avec la précision requise, qu'il était alors rigoureusement impossible à Rimbaud d'organiser la caravane de Savouré du 26 avril ni d'accompagner celle d'Abou-Beker, à Ambos, le 10 mai : à moins que Rimbaud, à ma façon, n'ait pris l'avion – avec ses deux cent vingt-cinq chameaux⁽⁴⁴⁹⁾...

Encore, livraison d'armes ne signifie pas trafic d'esclaves ; et le « trafic » de Rimbaud se réduit à une seule expédition, celle de 1886-1887, dont il a relaté lui-même les difficultés et les péripéties ; au retour d'Entotto, Rimbaud avait pris seul la nouvelle route de Harar ouverte par Ménelik, précédant à un jour de cheval Jules Borelli, dont les relevés géographiques correspondent point par point aux observations de Rimbaud⁽⁴⁵⁰⁾. Nous apprenons par Savouré lui-même que la tentative de renouveler l'expérience a échoué, et Rimbaud, n'obtenant pas du ministère l'autorisation d'importer des armes, écrit explicitement qu'il a renoncé à ce projet : « Il y a

longtemps que la réponse du Ministre m'est arrivée, réponse négative, comme je le prévoyais. Rien à faire de ce côté, et d'ailleurs, à présent, j'ai trouvé autre chose⁷. » Il songe maintenant à « entreprendre l'exploitation de la gomme⁸ », ou à importer du drap de Sedan⁹. Ses caravanes maudites n'existent que dans l'imagination des biographes. C'est sa force, et sa « malchance⁽⁴⁵¹⁾ ».

Troisième affirmation

De plus en plus policier : Miss Starkie découvrit dans les archives du Foreign Office un document secret prétendant que Rimbaud aurait accompagné à Ambos une caravane d'Abou-Beker, transportant de l'ivoire et des esclaves en grand nombre⁽⁴⁵²⁾ : « un négociant français du nom de Remban (*sic*), un des agents les plus actifs et les plus intelligents du gouvernement français dans cette région, accompagnait la caravane ». Mais il n'est plus à démontrer que ce rapport reste lettre morte. Starkie se réfère sans le savoir à un document italien, le « rapport Cecchi »⁽⁴⁵³⁾, dont la première phrase avait été diplomatiquement supprimée : « je crois savoir d'après des renseignements confidentiels... » – c'est-à-dire par le téléphone arabe : quelque sycophante vendait aux Anglais des informations qui furent rapportées à Cecchi, consul italien à Aden et explorateur, lequel en fit un rapport à son supérieur, Crispi, le 22 mai 1888 – où il était question d'« un négociant français du nom de Rembau... » (*sic*) –, qui le transmet ensuite aux services anglais, où Starkie devait l'exploiter cinquante ans plus tard ; mais celle-ci ne reproduisit que ce qui pouvait alimenter son hypothèse, sans citer le rapport ni s'interroger sur son origine, et passa sous silence la date de la caravane indiquée dans le rapport – le 10 mai 1888 –, ne mentionnant que celle de l'enregistrement du document au Foreign Office, le 16 juin 1888 – ce qui laissait supposer que le rapport se référait à cette date. Or, la date du 10 mai ruine indiscutablement l'hypothèse de la présence de Rimbaud à Ambos, puisque de nombreux documents – les lettres de Rimbaud à Ilg et aux siens, les carnets de Ferrandi – attestent sa présence à Harar à ce moment. Élémentaire !... Qui était alors ce *Rembau* ? Intuitivement, je ne me défends pas de reconnaître Rimbaud dans cette

transcription phonétique et ces traits distinctifs transparents, qui n'ont pu être inventés ni désigner quelque homonyme improbable. Dédactivement, il est établi que Rimbaud ne pouvait correspondre aux indications du rapport Cecchi. Mais on peut entendre dans ce Remban qui devient Rembau, dans ce nom qui nous revient à travers les transmissions orales et écrites en plusieurs langues, en échos brisés, répété à son insu de montagne en montagne et de rapport confidentiel en document secret (en songeant à cette plaine d'Abyssinie, *Ouordji*, dont le nom signifie « on s'entend parler » – « une région montagneuse où la coutume est de faire parvenir les nouvelles par des cris⁽⁴⁵⁴⁾ »), on peut entendre, à la lettre, la *renommée* d'Arthur Rimbaud. Son activité fébrile, sa réputation intellectuelle inspirent la crainte, suscitent l'amplification et la délation.

Aussi faut-il tenir compte du « parti pris que la correspondance diplomatique anglo-italienne a démontré à l'égard des commerçants français⁽⁴⁵⁵⁾ ». Scarfoglio, qui sympathisait avec Brémond et Chefneux – et définissait Rimbaud comme un homme paisible – en témoigne : « MM. Crispi et Antonelli ont toujours voulu voir en ces personnes, qui ne sont que d'honnêtes commerçants entièrement voués à leurs affaires peu commodes, des conspirateurs contre l'Italie ; par tous les moyens ils leur ont porté préjudice dans leur réputation et dans leurs intérêts. » De même, Mgr Jarosseau met justement en garde contre « les notes infamantes et les calomnies que les Archives de Londres enregistraient contre toute entreprise française⁽⁴⁵⁶⁾ ». Si le rapport Cecchi désigne bien Rimbaud, il n'est qu'un ragot diplomatique. Les chameaux restent, la caravane passe⁽⁴⁵⁷⁾ ...

Quatrième affirmation

Dans les quatre pages fatidiques d'Enid Starkie, une seule pièce à conviction, les trois lignes trop célèbres d'une lettre d'Ilg à Rimbaud : « Quant aux esclaves, pardonnez-moi, je ne puis m'en occuper, je n'ai jamais acheté d'esclaves et je ne veux pas commencer. Même pour moi je ne le ferai pas⁽⁴⁵⁸⁾. » Malheureusement, Miss Starkie abrège ce passage pour le conformer à sa démonstration, sans prendre le soin d'indiquer

qu'elle supprime une phrase qui en modifie radicalement la portée : « Quant aux esclaves, pardonnez-moi, je ne puis m'en occuper, je n'en ai jamais acheté et je ne veux pas commencer. Je reconnais absolument Vos bons intentions (*sic*), mais même pour moi je ne le ferai jamais⁽⁴⁵⁹⁾. » Ilg ne répond pas à Rimbaud comme il répondrait à un « négrier » ; il exclut toute secrète allusion à la traite ; il écarte clairement l'idée que Rimbaud ait l'intention de se livrer au trafic des esclaves. L'éthique de la recherche devrait répugner à de tels procédés : ablation, dissimulation, qui tendent à la falsification. La phrase citée, au demeurant, n'a rien à voir avec les « arguments » précédents de Miss Starkie. Cette correspondance fut échangée en 1890, quelques mois seulement avant le départ définitif de Rimbaud du Harar, et dans des circonstances individuelles et générales très différentes de celles de 1887-1888, au moment de son expédition d'armes. Détachées de leur contexte – et même recopiées avec trois erreurs en deux phrases –, ces lignes d'Alfred Ilg prennent un caractère de reproche sourcilleux, alors qu'elles se trouvent à la fin d'une longue lettre amicale, sur le ton du badinage. Le simple fait, d'ailleurs, que Rimbaud s'adresse à Ilg, dont il connaît l'intégrité morale, dont il sait l'influence auprès de Ménélik, Ilg avec lequel Rimbaud entretient des relations de plus en plus cordiales et auquel le lient des intérêts commerciaux, rend invraisemblable l'intention reprochée à Rimbaud. « Si le poète avait eu le moindre lien avec la traite, il n'aurait certainement pas perdu son temps dans une correspondance de deux ans avec Ilg⁽⁴⁶⁰⁾. » L'ingénieur suisse ne serait pas resté en relation avec Rimbaud si celui-ci était compromis dans la traite. En décembre 1888 – l'année du crime –, Ilg, au retour de Zeilah, avait séjourné six semaines chez Rimbaud à Harar. Mais sa réponse d'août 1890 est aisément compréhensible : s'il répondait favorablement à Rimbaud, c'est lui qui se rendrait coupable de trafic d'esclaves.

Davantage encore : demander à acheter deux garçons esclaves, ce n'est pas *vendre* des esclaves ! – comme l'insinue Starkie : « Ilg refusa de lui procurer des esclaves à vendre⁽⁴⁶¹⁾. » Il convient de ramener la démarche de Rimbaud à sa juste proportion. Comme il manque de personnel, Rimbaud demande à Ilg, entre autres multiples services, de lui acheter deux domestiques, selon un usage très largement répandu dans cette région à cette époque, et légalement, puisque l'achat, comme on sait, en était

autorisé. Telle est la « traite des esclaves » à laquelle se livre Rimbaud : à la fin de son séjour à Harar, il souhaite acheter un mulet ou deux esclaves, qu'il n'aura d'ailleurs jamais.

La première réaction d'Ilg, quelques mois avant la réponse, qui semble abrupte, d'août 1890, avait été, en décembre 1889, de donner suite à la requête de Rimbaud, qu'il transmet à Zimmermann – « Zimpy » – gérant de ses affaires en son absence : « Quant aux commandes de Rimbaud (mulet, esclaves), lui écrit-il le 22 janvier 1890, fais comme bon te semble, je pense qu'on pourrait sans remords lui confier le sort de deux pauvres diables⁽⁴⁶²⁾. » Rimbaud réitéra sa demande, avec l'insistance, l'urgence, les impératifs habituels de ses lubies : « Je vous confirme très sérieusement ma demande d'un très bon mulet et de deux garçons esclaves¹⁰. » L'équivalence qu'il établit entre mulet et garçons esclaves indique nettement le caractère de son projet ; puis il limite son offre d'achat à un mulet, mais en souhaitant, comme toujours, ce qui se fait de mieux : « Envoyez-moi aussi le mulet ou la mule très saggar, très grand, très fort, jeune, la meilleure bête que vous puissiez trouver, bien harnachée, à n'importe quel prix¹¹. » Toujours pas de mule, deux mois plus tard ; Rimbaud s'impatiente : « envoyez-moi donc la très bonne mule¹² ». Par ces répétitions, nous connaissons le contenu de la lettre perdue dans laquelle Rimbaud renouvelait sa demande, et qui lui valut la réponse fameuse d'août 1890. Peut-être Ilg était-il à nouveau en campagne avec Ménélik, comme en décembre précédent, lorsqu'il reçut le message de Rimbaud ; il ne put s'en occuper, de sorte qu'en novembre 1890 la mule n'était toujours pas arrivée ! L'histoire prend un tour désopilant, à la façon du canard de Robert Lamoureux... Entêté, tête de mule lui-même, Rimbaud supplie désespérément, comme s'il n'était pas sûr de s'être bien fait comprendre : « Trouvez-moi donc une très bonne *MULE* (pas un mulet, mais *une mule*) jeune, grande, très saggar, très forte, montant et descendant bien, etc., etc.¹³. » La torpeur abyssine multipliée par la lenteur que l'on prête parfois au caractère helvète ont dû pousser l' impatient Ardennais à l'exaspération quand il reçut, deux mois plus tard, au début de 1891, cette réponse d'Alfred Ilg qu'il convient de lire lentement : « Quant à la mule que vous me demandiez, pas moyen d'en trouver une, malgré toutes mes recherches.

Si j'en trouve une, je l'emmènerai avec moi⁽⁴⁶³⁾. » En instruisant le dossier de « Rimbaud et la traite des esclaves », on s'aperçoit en définitive que l'on raconte – et c'est ce à quoi ce dossier se réduit – l'histoire de l'acquisition de la mule de Rimbaud... Trois mois plus tard, Rimbaud, qui éprouvait déjà en février des difficultés à marcher, quitta l'Abyssinie définitivement. Il est-il venu à Harar avec la mule que lui demandait Rimbaud ? Il est à craindre que cette énigme ne soit jamais élucidée, à moins d'un document nouveau.

Toute accusation sans preuve est détestable ; certains pensent à présent qu'il faut suspendre son jugement en attendant quelque preuve ; deux observations d'évidence permettent de comprendre que l'implication de Rimbaud dans le trafic des esclaves n'est pas seulement improbable, mais tout à fait invraisemblable. Aujourd'hui, dans les locaux de l'agence France-Presse, à Tito Road, où crépitent jour et nuit les télex ; à l'ambassade et dans les consulats français ; chez les soldats du *French Camp* basés à l'entrée de Harar ; à la mission catholique de Harar, dans les agences commerciales Peugeot ou les bureaux d'Air France, ou encore chez les coopérants français disséminés en Éthiopie, se développe naturellement une relation de village, comparable à celle qui unissait au siècle dernier, beaucoup moins nombreux¹⁴, les missionnaires, explorateurs, correspondants de guerre, négociants et diplomates en un réseau plus serré ; partageant la langue, les origines, le sentiment d'exogènes et les dangers, dépourvus de tout loisir, ils ne manquaient pas, chaque fois qu'ils se rencontraient, de parler les uns des autres, d'échanger des nouvelles des absents. « Les rares Européens contraints à vivre en ce pays pour leur commerce n'ont d'autre remède contre l'ennui que de se rencontrer le plus souvent possible », écrivait Scarfoglio⁽⁴⁶⁴⁾. Cette communauté éparpillée formait une sorte de radar à travers lequel il était impossible de passer inaperçu. Or, on ne trouve pas la moindre allusion dans leurs correspondances privées ni dans leurs mémoires ou les témoignages qu'ils ont publiés pendant cinquante ans qui permette de suspecter l'implication de l'un d'entre eux dans le trafic des esclaves. Au contraire, Savouré, par exemple, écrivant à Rimbaud depuis Paris, évoque « les sentiments de

loyauté que je vous connais et dont vous vous prévalez⁽⁴⁶⁵⁾ ». Sans doute, dans la pire hypothèse, eussent-ils pris soin d'établir tous le même code, comme dans les récits où la drogue s'appelle « tante Alice » et les esclaves « coke en stock », ou les négriers parlant jadis de « bois d'ébène » ; on se perdrait en conjectures... Bardey lui-même, courageux et intègre, qui dira de Rimbaud qu'il avait été « suffisamment ennuyeux [biffé : "désagréable"] de son vivant⁽⁴⁶⁶⁾ », n'aurait pas dissimulé une telle activité, surtout si Rimbaud s'y était trouvé compromis après leur rupture de contrat ; il aurait pu dire de son associé ce que Borelli écrivait à propos de César Tian : « J'ai vécu sa vie, il lui aurait été impossible de faire la traite sans que je m'en aperçoive (...) je connaissais trop de monde et de toute espèce, sur les côtes africaines et asiatiques pour ne pas voir, et parlant le galla⁽⁴⁶⁷⁾. » Un Blanc, négrier, n'aurait pas échappé à la rumeur du village, aux filets de l'Histoire. Quand Rimbaud manifeste seulement l'intention de se procurer un mulet et deux garçons esclaves, il déclenche un demi-siècle plus tard un scandale en Europe à ses dépens. « *Two boy slaves do not make trade* », dit un commentaire très british⁽⁴⁶⁸⁾...

Et puis, les milliers d'indigènes que Rimbaud rencontra en dix ans, vigilants et susceptibles, transmettant une tradition orale, constituent, par leur forte cohésion sociale, un autre engrenage humain. « Est-il vrai que Rimbaud avait fait le trafic des esclaves ? » demanda Philippe Soupault à un Français qui vécut de longues années en Éthiopie⁽⁴⁶⁹⁾. « C'est absolument impossible. Rimbaud vivait au milieu des Éthiopiens, et même avec une Éthiopienne. S'il avait recruté des esclaves, les villageois l'auraient fui. Pour vivre dans ce pays, il faut gagner la confiance des habitants. » On sait que Rimbaud fut en bons termes avec le ras Makonnen, gouverneur de Harar, et avec le Négus lui-même, Ménélik, vers qui toutes les informations convergeaient et qui avait des yeux partout. « J'ai une très bonne réputation ici¹⁵ », pouvait écrire Rimbaud aux siens en 1884, et en 1890. Rimbaud, qui couchait parmi les bêtes de ses caravanes ou faisait les trois quarts de la route à pied, savait se faire respecter, sinon apprécier, des indigènes ; tous ceux qui l'ont connu, sans exception, sont d'accord sur ce point. C'est même la seule qualité qu'ils lui reconnaissent unanimement. « Il s'assimilait (...) les usages et les coutumes des indigènes, écrit Bardey à

la Société de géographie de Paris en annonçant la mort de Rimbaud. Tous ceux qui l'ont connu (...) diront qu'il fut un homme honnête, utile et courageux. »

De Tadjoura, point sensible du trafic, Rimbaud avait écrit lui-même : « N'allez pas croire que je sois devenu marchand d'esclaves¹⁶. » Il suffisait de le croire sur parole.

L'accusation de « négrier » portée à Rimbaud n'est qu'une infamie⁽⁴⁷⁰⁾. Le plaisir de calomnier est peut-être une conquête de la civilisation : les Dankalis, eux, s'entre-tuent sans médire. « Rimbaud vendra des nègres à qui voudra... La cause est entendue ! » s'écrie l'accusateur public⁽⁴⁷¹⁾. L'inconsistance et la dissimulation ; l'ignorance de l'histoire et de la géographie abyssines – la méconnaissance, même, du projet moral en Rimbaud d'un retour à l'ordre, ont été plus fortes que la vérité. L'ignorance n'est pas un argument, disait Spinoza.

Quand Scarfoglio apprit un jour à Brémond et Chefneux qu'ils étaient suspectés par Antonelli de « conspirer contre l'Italie », ceux-ci éclatèrent de rire, et Scarfoglio rit avec eux ; si Rimbaud, de même, avait pu connaître le rapport Cecchi le désignant comme un des meilleurs agents français ou les accusations de trafic d'esclaves qu'en déduiront ses biographes, il aurait sans doute répondu par sa formule favorite, à la façon de la célèbre boutade de Pagnol sur la marine française.

Sans s'exclamer, comme Paterné Berrichon : « que d'esclaves il dut racheter, pour leur enseigner la dignité » ! on se demande d'où vient la rumeur qui, dès 1891, l'année de sa mort, dénonçait Rimbaud « négrier en Ouganda »... comment Lepelletier, en 1897, pouvait régler un vieux compte en insinuant que le poète s'était fait « marchand de nègres ». Puis qui devait à son tour évoquer un Rimbaud « marchand de viande humaine » ? Izambard⁽⁴⁷²⁾ ! Dès 1898 ! L'ancien professeur se moquait des poètes qui annexaient Rimbaud, « lequel se trouva décadent sans le savoir, sans le vouloir, sans avoir jamais parlé ni écrit – relisez-le ! – l'impayable jargon

de cette école ». Les décadents se cherchaient un maître et le trouvaient dans celui qui avait fait « de l'infamie une gloire, de la cruauté un charme¹⁷ » – et l'on comprend que l'image du négrier n'ait pas surpris : elle est conforme aux « crimes » dont se targuait le voyant, à sa réputation de voyou que l'écho amplifie : « voleur, assassin, marchand de viande humaine... », raille Izambard, l'air de dire – pourquoi pas cannibale ? Rimbaud était suspect *a priori*. Victime de son passé et pressé de le fuir, il a tenté de « refaire sa vie » en Abyssinie, comme Lord Jim, le héros de Conrad, s'efforçant d'échapper à lui-même très loin ailleurs, et que la fatalité retrouve : autant de malheurs inespérés, pour qui s'attache à l'impossible purification¹⁸.

Notre interlocuteur, Aleme Eshete, entre deux inhalations, réplique alors que Rimbaud, de toute façon, était « esclavagiste ». C'est l'esquive du procureur, son effet de manche : « Si la preuve nous manque qui nous autoriserait à faire d'Arthur Rimbaud un vendeur d'esclaves [lis-je dans *le Figaro*⁽⁴⁷³⁾, qui cherche une telle preuve plutôt que la vérité] nous sommes certains que Rimbaud n'eut aucun scrupule [au nom de quoi, cette certitude ?] à profiter de la traite pour son usage et son confort [*sic*] personnel. Qu'on ne me dise pas que l'acheteur d'esclaves vaut moralement mieux que celui qui les vend. Supprimez l'acheteur, plus de traite. » Nul ne songe à dire une telle énormité. Mais le justicier du journal, qui refuse de répondre clairement *non* à la question qu'il pose : « Rimbaud fut-il marchand d'esclaves ? » néglige ou ignore les conditions historiques dans lesquelles s'est déroulée l'aventure africaine de Rimbaud. Qu'un Européen se soit abstenu d'acheter des esclaves n'eût pas supprimé ni même affecté ce trafic traditionnel. « Rimbaud, en demandant deux esclaves, se conduit presque aussi naturellement que le bourgeois français de l'époque qui se fait envoyer deux domestiques de la campagne », me souffle un lecteur, qui connaît l'Éthiopie⁽⁴⁷⁴⁾. « Tous ceux qui ont séjourné à l'époque, missionnaires, explorateurs, commerçants [ajoute un homme honnête, témoin du procès⁽⁴⁷⁵⁾] ont dû avoir recours à la seule main-d'œuvre possible, sans que, pour autant, personne ait jamais songé à les taxer de

négriers. Rimbaud, qui n'était ni un saint ni un héros, a fait comme les autres, à tort ou à raison. Il ne doit pas être jugé différemment des autres. » De quel droit, d'ailleurs, le « juger » ? Dans sa lettre au ministre des Affaires étrangères, Rimbaud affecte son opposition à l'esclavage, par principe occidental, approbation tacite et convenue de l'article 4 des Droits de l'Homme ; s'il souhaite, deux ans plus tard, selon l'usage, acheter deux esclaves – qu'il n'aura pas – quand ses compatriotes en possédaient plusieurs dizaines, sa faute, au regard de la morale européenne, est dans ce souhait. Mais que peut un individu isolé dans un empire contre les usages en vigueur ? Montaigne disait qu'il faut être fou pour vouloir changer les mœurs d'un pays⁽⁴⁷⁶⁾. Les vingt Européens ne pouvaient rien contre la pesanteur culturelle et traditionnelle, une mentalité profondément différente de la nôtre, le sentiment national développé des Abyssins, et le tout-puissant Ménélik lui-même, hostile à l'esclavage, devait en prendre son parti⁽⁴⁷⁷⁾. Quand bien même : un commerçant européen n'était pas en mesure de modifier la politique de Ménélik dans un domaine de cette importance ; pas même Ilg, son « Premier ministre » : Della Vedova observait qu'« en dehors de Ménélik il n'y a que quatre ou cinq personnes dans tout le royaume qui désirent être éclairées par les Européens⁽⁴⁷⁸⁾ ». Rimbaud eût connu le sort de ce jeune aristocrate colombien d'un récit romantique de Jorge Ricardo Gomez⁽⁴⁷⁹⁾, le Chateaubriand de l'Amérique du Sud, qui, retour d'Europe, avait poussé jusqu'au bout les idées des philosophes, lutté contre l'esclavage, pour la liberté sexuelle et une forme d'autogestion, puis avait vu, au soir de sa condamnation à mort, les propriétaires terriens se partager ses biens. Il resterait à boycotter – le terme apparaît dans les années 1880 – un usage contraire à la conception européenne et qui s'affirme universelle ; mais, si les Européens ne pouvaient matériellement pas s'abstenir d'un recours à cette pratique ancestrale, l'essentiel, alors, ne serait-il pas dans leur conduite, dans le respect humain que Borelli, par exemple, sut témoigner à ses esclaves ? Ce n'est pas Rimbaud, c'est le chemin de fer qui a aboli l'esclavage.

Un vagabond n'a pas d'esclaves. Mais il est plus intéressant de comprendre, sur un autre plan, celui de l'intériorité, que le vagabond fut à lui-même son propre esclave – « puisque chaque homme est esclave de cette fatalité misérable¹⁹ ».

Sa liberté n'est pas suffisante : à mesure qu'il l'éprouve dans l'errance et la solitude de ces grands espaces, Rimbaud ne peut échapper au sentiment profond de l'esclavage, qu'il espérait fuir en arrivant au Harar (« je n'ai pas l'intention de passer toute mon existence dans l'esclavage²⁰ »), qu'il retrouve encore à Aden, en 1884 (« Qu'il arrive seulement un jour où je pourrai sortir de l'esclavage²¹ »), et qui est toujours là, en 1890, quand il semble capituler (« ... me voici donc esclave²²... »). Rimbaud porte en lui un principe de malheur. Il se dit sans cesse « condamné » : « je suis condamné à errer... » ; « je suis condamné à vivre... » ; « condamné à suivre les pistes... » ; « des routes que je suis encore condamné à parcourir... »²³. Aussi l'errance la plus libre prend-elle l'apparence d'une peine que le condamné purge longuement dans le continent noir ; « je dois donc passer le reste de mes jours errant dans les fatigues et les privations avec l'unique perspective de mourir à la peine » : à travers « les privations les plus abominables²⁴ », en s'imposant de porter comme un pénitent sa lourde ceinture d'or jusqu'à souffrir la dysenterie ; quand il se plaint d'élancements dans le genou et serre encore plus fort son bandage, en inscrivant la souffrance dans son corps, et jusque dans les sommes d'argent qu'il envoie à sa mère, on reconnaîtrait les efforts d'un esclave qui tente de se *racheter*. « Chacun est l'ennemi de soi-même », affirmait Anacharsis, bien avant l'ère chrétienne. Qui se vise soi-même ne se manque jamais vraiment. Quelles souffrances ! Rimbaud a donné à la vie tout son prix, qui est, en somme, la vie elle-même. Il a vécu coûte que coûte.

Stupéfiant trajet de celui qui songeait à l'Éden (« C'est vrai, c'est à l'Éden que je songeais²⁵ ! ») et qui se trouve, ou s'égare... à Aden. Selon la légende, Adam y fut enterré. L'arbre du Bien et du Mal se serait vite calciné : la chaleur est écrasante – « on y a toujours 40°²⁶ ». Aden, où il ne

pleut qu'une fois tous les cinq ans, n'était à l'époque qu'un dépôt de charbon, livrant quatre-vingt-dix mille tonnes par jour aux navires de passage. « Cette sale mer Rouge est torturée par les chaleurs²⁷. » Aden où Rimbaud, comme pour se désigner, apercevait souvent « l'île des esclaves » qui précède le fameux rocher – et que l'on appelle aujourd'hui « l'île des travailleurs »⁽⁴⁸⁰⁾. Un quartier de la ville se nomme « le cratère ». C'est le terme précisément qu'emploie Rimbaud pour évoquer Aden : « Vous ne vous figurez pas du tout l'endroit. Il n'y a aucun arbre ici, même desséché, aucun brin d'herbe, aucune parcelle de terre, pas une goutte d'eau douce. Aden est un cratère de volcan²⁸... » Or, ce qui s'associe à l'image du volcan, c'est la sécheresse, le trou²⁹, le feu ; c'est l'enfer : « les parois du cratère empêchent l'air d'entrer, et nous rôtissons au fond de ce trou ». On dirait que Rimbaud, en Afrique et en Arabie, vit dans le Réel sa saison en enfer. « Le séjour ici redeviendra atroce³⁰... » « On mène ici la vie la plus atroce du monde³¹... » « Ça me ferait plaisir de voir réduire cet endroit en poudre³². » « Rimbaud crie, se plaint toujours », écrivait César Tian à Mgr Taurin, le 12 mars 1890⁽⁴⁸¹⁾ ; « si je me plains, dit Rimbaud, c'est encore une façon de chanter³³ » ; mais ces cris et ces plaintes, ces « lamentations perpétuelles » (« vous devez me prendre pour un nouveau Jérémie »)³⁴, ces chants de désespoir s'entendent comme les gémissements des damnés aux enfers.

Mais qu'est-ce qui le retient au lieu de sa souffrance ? Des contrats ? Chiffons de papier ! Il a déserté les armées, et il a su quitter Bardey (qui déplorait d'avoir été mis devant le fait accompli, contrairement à leurs engagements) pour tenter d'autres aventures. Et si les « affaires », sans doute, le contraignent progressivement, rien ne l'a jamais retenu (pendant ses années africaines, Savouré était rentré à Paris, Ilg à Zurich, Bardey à Lyon, Vichy, New York – et Zanzibar n'est pas loin du Harar) – rien ne le retient que lui-même. Les Ardennes étaient « exécrales » : il y revenait chaque hiver. L'Abyssinie est « horrible » : il y reste dix ans. L'exigence d'absolu, la force de l'Impossible, la quête non pas du bonheur, mais du

salut (« il est évident que je ne suis pas venu ici pour être heureux³⁵ ») le portent à cet accomplissement de la peine (« je trime comme un âne dans un pays pour lequel j'ai une horreur invincible³⁶ ») qui est œuvre d'autodestruction. Jamais sédentaire, toujours en marche, mais comme prisonnier sur parole.

Les régions qui s'étendent de part et d'autre de la mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie, où Rimbaud semblait être arrivé par hasard, deviennent le lieu nécessaire au perfectionnement de sa souffrance, celui vers lequel il se sent emporté malgré lui mais par lui, comme s'il avait choisi (tandis qu'il accuse les autres et l'univers), décidé même (tandis qu'il se plaint), du lieu exact de ce qui devait lui arriver. « Enfin le plus probable, c'est qu'on va plutôt où l'on ne veut pas, et que l'on fait plutôt ce qu'on ne voudrait pas faire, et qu'on vit et décède autrement qu'on le voudrait jamais, sans espoir d'aucune espèce de compensation³⁷. » « Aden, Makalla, sont au nombre de ces enfers que mentionnent les dictons de marins », note Élisée Reclus, cité par Nizan. En face du volcan d'Aden où il a « tant peiné », les déserts d'Abyssinie et les plateaux de Harar forment d'autres cercles de l'enfer. Je repense au moment où Harar a surgi devant nous, au détour de la route qui surplombe la ville, quand le rêve et le réel ont brusquement coïncidé : comme les premiers voyageurs français de 1835, Combes et Tamisier... « nous pensâmes que nous nous trouvions dans l'Arabie Heureuse où l'imagination de nos pères avait placé le paradis terrestre⁽⁴⁸²⁾ ». Mais, pour Rimbaud, l'Abyssinie prenait une autre signification, comme si le destin du poète maudit avait été attiré par l'écho des abîmes, *abyssos*, les fonds marins, le pays abyssal, ou par le sens péjoratif que lui donnaient les Arabes, *Habech*, « mélangé », *Abyssinie*, « le pays des peuples mélangés », et *Barr Adjam*, « le pays des non-Arabes » ; comme s'il trouvait au Choa, qui signifie « malheur » en annamite, « holocauste » en hébreu, le seul écho juste à son adversité ; on dirait que les noms des pays l'attendaient pour trouver un sens, et que le sort l'a conduit au lieu nécessaire, où Caïn maudit finit ses jours ; en Éthiopie que Voragine, dans *la Légende dorée*, appelle la Myrmidonie, le pays des anthropophages, ou que la Bible hébraïque désignait par le nom de Cusie⁽⁴⁸³⁾, le pays de Cuse, ce fils de Cham : « J'entre au vrai royaume des enfants de Cham³⁸ », annonçait *Une saison*

en enfer. Rimbaud avait tracé d'avance la courbe de son destin. « Je suis de race inférieure, de toute éternité³⁹ », s'écriait-il jadis : il devait arriver en Abyssinie, où les premiers hommes rencontrés par Combes et Tamisier déclaraient : « Nous sommes noirs, que votre peau blanche est belle ! Notre couleur est celle des esclaves, nous sommes pétris de boue ! Nous sommes d'une race inférieure (...) nous descendons de Cham qui fut maudit par son père⁽⁴⁸⁴⁾. »

Il devait arriver à Harar, dont les lettres sont disséminées dans son nom et son prénom ; au pays des Gallas, qui graissent leur chevelure avec du beurre rance, comme les Gaulois⁽⁴⁸⁵⁾. – « J'ai de mes ancêtres Gaulois (...) la cervelle étroite, et la maladresse dans la lutte (...). Mais je ne beurre pas ma chevelure⁴⁰ » ; les Gallas qu'il voulut décrire et qu'un livre ancien faisait descendre des Gaulois⁽⁴⁸⁶⁾ ; dans ce pays que les historiens appelèrent Éthiopie, d'un mot dérivant peut-être du grec *aiithô*, « je brûle », et *ops*, « le visage ». Alors Rimbaud l'Éthiopien, le poète au visage brûlé, accomplit lentement sa descente aux enfers. Il ne possède bientôt plus, comme écrivait Dante, « *l'arte di tornar* », « l'art de revenir »... « car, d'après une loi d'Abyssinie, rapporte un voyageur, dès qu'un étranger a mis le pied sur le territoire, il ne peut plus sortir⁽⁴⁸⁷⁾ ». Il en remonte pour mourir, comme un mineur de fond marqué par le charbon. En « Arabie Heureuse » indiquée par les cartes, dans l'Arabie dont Diderot, dans son article de l'*Encyclopédie*, énumère les richesses (« parfum, encens, myrrhe, ambre gris, la gomme arabique, le corail et le café... ») il connaît les délices de la damnation énoncés dans *Une saison en enfer* ; sur « ces côtes maudites », dans « ces satanés pays »⁴¹, il vit les « réels cauchemars⁴² » d'une nouvelle *Nuit de l'enfer*. « Je compare cette série d'épreuves que j'ai traversées, écrit Nerval dans *Aurélia*, à ce qui, pour les Anciens, représentait l'idée d'une descente aux enfers. » C'est une descente en soi qui s'accomplit au loin, abyssale⁽⁴⁸⁸⁾ ; les souffrances n'ont de réalité qu'intérieure ; l'enfer, c'est d'être chassé par soi de sa propre parole : l'errance en Abyssinie est aussi égarement, la perte de soi, la chute dans l'abîme intérieur, la consommation lente du moi *abîmé*. Les distances n'ont

rien fait. Rimbaud ne s'accepte pas : l'enfer, c'est l'autre (son impossible *je*).

Mais quelle est donc cette « condamnation » – dont on ne connaît que la sentence⁴³ ; qui était le juge – quelle était la faute ? Rimbaud vit son errance comme s'il avait été banni, ou s'était chassé lui-même, et s'inflige le travail au sens fort de *tripalium*, le supplice, dans un espoir de rédemption, comme Adam chassé du Paradis. Le voyant qui a défié Dieu par le Verbe ressentait sans doute une forme prométhéenne de culpabilité. Un brouillon de *Mauvais Sang*⁴⁴ révèle clairement l'acceptation de l'impuissance et de la défaite. Le châtement s'impose à celui qui s'est cru doué de pouvoirs surnaturels – « Je suis élu ! Je suis damné ! » s'écrit *le Bon Disciple* de Verlaine, Rimbaud lui-même, qui disait encore au « Juste » : « Je suis maudit, tu sais⁴⁵. »

Mais on entend une voix d'enfant ; et cette conception toute littéraire de l'adolescence ne satisfait pas, quand on songe à l'intensité réelle des souffrances africaines. Le sentiment de culpabilité ne s'expliquerait pas seulement non plus par les « monstruosité » ou l'orgie parisienne, la période d'« encrapulement » que Rimbaud veut oublier, cette « deuxième damnation » des poètes dont parlait Baudelaire, l'immoralité étant nécessaire au travail d'imagination. Dans le chemin de fer franco-éthiopien qui s'arrêtait au milieu du désert, croisant l'itinéraire de Rimbaud, je pensais à la manière dont le fugitif évoquait l'un de ces endroits : « notre route est dite route Gobât, du nom de sa quinzième station⁴⁶ ». Quinzième station... Ce terme de caravanier, qui s'appliquerait innocemment à l'arrêt du train dans la fournaise, donne à penser, dans les fatigues et les peines que recherchait Rimbaud, à sa *passion* immanente et anonyme. Or, il est saisissant de constater à quel point cette passion, au sens fort et au sens figuré, a marqué toute sa vie. La conscience servile qui le tourmente au Harar est parole d'Évangile, donnée dès le départ : « Je suis esclave de mon baptême⁴⁷. » L'Évangile est la « morale des esclaves », qui exalte l'humilité et la résignation, selon Nietzsche, qui lui oppose une « morale des maîtres », le culte de l'orgueil et de la force⁽⁴⁸⁹⁾. Toute la vie de Rimbaud –

« c'est mon baptême, ma faiblesse dont je suis esclave. C'est la vie encore⁴⁸ ! » – est une lutte contre l'asservissement reçu avec la vie, avant toute faute, une affirmation désespérée d'innocence par la souffrance, l'impossible tentative de racheter la faute qu'il n'a pas commise. Baudelaire aussi s'était senti frappé par le malheur dès son adolescence ; en 1854, il écrivait à sa mère : « Je crois que ma vie a été damnée dès le commencement et qu'elle l'est pour toujours. » Et c'est en 1871 ! à Charleville, que Rimbaud écrivait définitivement : « je suis condamné, dès toujours, pour jamais⁴⁹ ». Cette damnation n'est pas un acte de jeunesse, lié à l'entreprise poétique ou à l'abandon de la littérature, elle est une donnée d'origine qui l'avait porté quelque temps à la littérature.

Tel est le sens profond d'un vagabondage perpétuel : « voici la punition. – *En marche*⁵⁰ ! ». Si l'on reconnaît dans cet ordre d'expulsion et dans ces châtiments de la marche « l'errance à travers les solitudes infinies » que promet Méphisto à Faust (en pensant au *Faust* de Goethe que Rimbaud réclame à Delahaye pendant qu'il écrit la *Saison en enfer*⁵¹), ce n'est pas au sens d'une « déparadisation⁽⁴⁹⁰⁾ » – puisque Rimbaud n'a pas cessé de marcher, et traversait en somme toujours le « même désert⁵² ». Peut-on alors vraiment parler d'une « saison en enfer réelle » en Abyssinie : quand elle est écrite, est-elle moins réelle ? Et de n'être pas écrite (sinon dans les échos brisés des lettres) n'est-elle pas tout autant intérieure ? Pour Rimbaud, l'enfer, c'est « l'ancien, celui dont le fils de l'homme ouvrit les portes⁵³ ». « J'ai été assiégé par les douleurs de l'enfer », pouvait lire Rimbaud dans la « Bible à la tranche vert chou⁵⁴ », traduite par Lemaistre de Sacy, le seul ouvrage dont il disposait lorsqu'il écrivait son « Livre païen », quand il vivait *déjà* de fait ces « douleurs ». Il suffisait d'être mal au monde « dès toujours » pour appeler « enfer » sa vie d'insatisfaction, selon le *cogito* infernal – « Je me crois en enfer, donc j'y suis⁵⁵ » ; il suffisait de décider que sa vie était un enfer pour qu'elle le fût vraiment, dans « l'horreur [de] cette campagne française⁵⁶ » ou ces « pays que j'ai en horreur⁵⁷ », dans le « triste trou » de Roche ou l'« affreux trou »⁵⁸ d'Aden.

Aussi, la passion de l'échec ne caractérise pas seulement Rimbaud « en Abyssinie », mais un être déjà « résolu [en 1871] à ne rien faire de ce qu'il faut faire », un forçat de la liberté qui, dès 1873, « ne [songeait] guère au plaisir d'échapper aux souffrances modernes ». D'où sans doute le ton *héroïque* de ses écrits, les lettres d'un vagabond pressé, haletant, téméraire, qui chante dans le malheur, ou l'héroïsme de sa poésie. Je suis en enfer, donc j'y reste ! « Donc je suis resté ! je suis resté ! – et je voudrai repartir encore bien des fois. (...) Mais je resterai, je resterai. » C'est de Charleville, en 1870, à Izambard.

Le soir, au bar « Rimbaud » d'Addis-Abeba – « Je faisais une louche enseigne d'auberge⁵⁹ »... : aux murs, agrandis, les portraits de Rimbaud par Delahaye ; le téléphone sur les tables, comme dans les dancings de Hambourg. Nous dînons de viande pimentée, le *vhat*, et du plat national, l'*injira*, sorte de bande Velpeau, accompagnée de *tej*, l'hydromel amharique ou de *kabikata*, un alcool très fort qui nécessite des estomacs en amiante... En discutant du titre du film, *le Voleur de feu*, je pense davantage au feu qu'au voyant prométhéen, au feu à travers lequel Rimbaud nous échappe, à son œuvre perdue pour les deux tiers, à *la Chasse spirituelle* ou aux « lettres martyriques » de 1872 brûlées par Mathilde Mauté ; à Vitalie jetant au feu la correspondance du capitaine, aux demoiselles Delahaye qui se souviennent que leur mère avait livré aux flammes des lettres de Rimbaud, comme si, par exorcisme, on brûlait son mannequin après son passage. Le poète qui, « les yeux fermés », s'offrait « au soleil, dieu de feu »⁶⁰, détenait cette force luciférienne de destruction – « c'est le feu qui se relève avec son damné⁶¹ ». Lui-même, il avait supplié Demeny, comme Kafka suppliera Max Brod : « brûlez, je le veux, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brûlez tous les vers que je fus assez sot pour vous donner⁶² ». Il avait aussi tenté l'ordalie, le jugement de Dieu, par l'autodafé des quelques exemplaires d'*Une saison en enfer* jetés dans la cheminée de Roche, ou encore, ramassant les trente-deux carnets de mémoires de Labatut, il les avait jetés aux flammes⁶³. Il a tout préparé pour être mal

compris, poursuivi malgré lui par le feu qu'il emporte, disparaissant dans la fournaise de la mer Rouge. « Vis et laisse au feu / L'obscur infortune⁶⁴. »

« ... foutre que pas mal de manuscrits, cahiers, etc., qu'il aura évidemment dû laisser. » Verlaine conjurant Matuszewicz de se rendre « de suite » à Camdentown (où il avait « laissé Rimbaud un peu en plan ») représente ce désir où nous lance Rimbaud de retrouver ses œuvres perdues, brûlées, abandonnées⁽⁴⁹¹⁾. Une malle de documents inédits... Le trésor de Toutankhamon ! Nous ne connaissons (et presque pas du tout par ses soins) qu'un tiers à peine de ses écrits. À tout ce dont la trace est perdue, l'époque substitue des fausses pistes – comme ce bar frelaté où nous sommes (ou les dancings et les cafés « Rimbaud » en France...). L'Éthiopie s'est mise à l'heure internationale. On y fera bientôt des safaris Rimbaud ! Mutilés, la maison natale du poète à Charleville, Roche, l'hôtel de la rue des Brasseurs à Bruxelles ; démolì, le café de l'Univers où il rencontrait Verlaine, place de la Gare, à Charleville, où se construit un immeuble baptisé « Les Assis ». « Le saccage des promenades⁶⁵... » Les bâtiments s'en vont aussi, et un peu d'âme avec eux, la chance d'un signe à capter ; l'imagination sans support, la relation perdue à l'Histoire, nous entrons dans Alphaville. Bien sûr, il reste les textes, et cela seul compte – pour le rimbaldien sédentaire, celui qui survivra ; on n'aura plus d'émotions, mais on aura des idées... Époque du catalogue. Déjà l'imprimerie accède à trop de lisibilité pour mon rêve, et rien ne saurait restituer le sentiment éprouvé en lisant la lettre originale à César Tian du 30 avril 1891 chez Henri Matarasso, à Nice, ou, chez Jean Voellmy, à Bâle, le fac-similé des lettres de Rimbaud à Ilg. « Un petit monde blême et plat, Afrique et Occident, va s'édifier⁶⁶. » Dans le béton d'Addis-Abeba, où les Amharas perdent leurs coutumes pour un bidon d'essence et une combinaison de Nylon, je regrette Harar, l'Afrique intacte des Gallas. À l'hôtel, je lis Bougainville, accueilli à Tahiti par cent pirogues chargées de cadeaux, les femmes nageant à la rencontre des bateaux, les feux de joie ; « tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire ami, et en nous donnant mille témoignages d'amitié ». 1772... Puis Diderot devait écrire un *Supplément au voyage de Bougainville*, dénonçant la catastrophe que représente, pour les « bons sauvages », l'arrivée des Européens. De même, Segalen comprenait qu'il ne pourrait pas étudier le peuple maori, qui se

mourait des maladies inconnues dans les îles avant que les Blancs débarquent ; quant aux croyances et aux coutumes ancestrales, les missionnaires n'avaient pas eu grand mal à les effacer de la mémoire d'un peuple insouciant de son passé ; comme en échange, il reste un livre – *les Immémoriaux*... Mais les Ogadines immobiles, les villages que nous avons traversés avec le CFE n'inspirent pas la pitié ; la misère est dans les villes modernes. Pierre Bardey écrivait à son frère, le 6 décembre 1881 : « Quel pays que Harar ! Pour qui a séjourné huit mois à Zeilah, c'est un paradis ! » À Harar, sans immeubles, sans bastringue ni parcmètres, nous avons vu l'Afrique de Rimbaud, éternelle pour quelques années encore. Le Paradis. Presque.

Notes

- [1.](#) Rimbaud et Labatut au ministre des Affaires étrangères, Aden, 21 mai 1886.
- [2.](#) À M. de Gaspary, Aden, 9 novembre 1887.
- [3.](#) Tadjoura, 3 décembre 1885.
- [4.](#) Aden, 4 avril 1888.
- [5.](#) Le Caire, 20 août 1887.
- [6.](#) Aden, 29 mars 1888.
- [7.](#) Aden, 4 avril 1888.
- [8.](#) 1^{er} février 1888.
- [9.](#) 15 mai 1888.
- [10.](#) 26 décembre 1889.
- [11.](#) 1^{er} mars 1890.
- [12.](#) 25 avril 1890.
- [13.](#) 20 novembre 1890.
- [14.](#) « Il y a à peine une vingtaine d'Européens dans toute l'Abyssinie, y compris ces pays-ci » (Harar, 4 août 1888).
- [15.](#) Aden, 7 octobre 1884, et Harar, 15 février 1890.
- [16.](#) Tadjoura, 3 décembre 1885.
- [17.](#) *Délires I, Une saison en enfer.*

[18.](#) « Reprenons les chemins d'ici, chargé de mon vice, le vice qui a poussé ses racines de souffrance à mon côté, dès l'âge de raison... » (*Mauvais Sang, Une saison en enfer*).

[19.](#) Aden, 10 septembre 1884.

[20.](#) Harar, 25 mai 1881.

[21.](#) Aden, 29 mai 1884.

[22.](#) Harar, 1^{er} mars 1890.

[23.](#) 6 mai 1883 ; 5 mai 1884 ; 30 décembre 1884 ; 9 novembre 1887 ; « celui qui me condamnerait au mariage... » (Aden, 22 septembre 1880) ; « ... un rhumatisme dans les reins qui me fait damner... » (Le Caire, 23 août 1887). Sa sœur, à Marseille, le dira deux fois « condamné » (22 septembre et 3 octobre 1891).

[24.](#) Le Caire, 23 août 1887.

[25.](#) *L'Impossible, Une saison en enfer*.

[26.](#) Aden, 31 juillet 1884.

[27.](#) Aden, 10 septembre 1884.

[28.](#) Aden, 28 septembre 1885.

[29.](#) *Ibid.*

[30.](#) 30 décembre 1884.

[31.](#) 14 avril 1885.

[32.](#) 18 novembre 1885.

[33.](#) 10 juillet 1882.

[34.](#) 8 octobre 1887.

[35.](#) Aden, 29 mai 1884.

[36.](#) Aden, 10 mai 1882.

[37.](#) Aden, le 15 janvier 1885.

[38.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer*.

[39.](#) « Il m'est bien évident que j'ai toujours été de race inférieure ! » (*Ibid.*).

[40.](#) *Jadis..., Une saison en enfer*.

[41.](#) Aden, 4 novembre 1887.

[42.](#) Aden, 5 mai 1884.

[43.](#) « ... je dois donc passer le reste de mes jours errant... »

- [44.](#) Première ébauche de la quatrième partie.
- [45.](#) *Le Juste restait droit...* (1871 ?).
- [46.](#) Lettre au *Bosphore égyptien*.
- [47.](#) *Nuit de l'enfer, Une saison en enfer*.
- [48.](#) Brouillon de *Mauvais Sang*.
- [49.](#) À P. Demeny, Charleville, 17 avril 1871.
- [50.](#) *Nuit de l'enfer, Une saison en enfer*.
- [51.](#) Mai 1873.
- [52.](#) *Matin, Une saison en enfer*.
- [53.](#) *Matin, Une saison en enfer*.
- [54.](#) *Les Poètes de sept ans*.
- [55.](#) *Nuit de l'enfer, Une saison en enfer*.
- [56.](#) Roche, mai 1873.
- [57.](#) Aden, 10 mai 1883.
- [58.](#) 9 mai et 18 novembre 1884.
- [59.](#) *Alchimie du verbe, Une saison en enfer*.
- [60.](#) *Délires II, Une saison en enfer*.
- [61.](#) *Nuit de l'enfer, Une saison en enfer* ; « N'approchez pas, je sens le roussi, c'est certain ».
- [62.](#) Charleville, 10 juin 1871.
- [63.](#) À M. de Gaspary, 9 novembre 1887.
- [64.](#) *Âge d'or*.
- [65.](#) *Phrases, Illuminations*.
- [66.](#) *Soir historique, Illuminations*.

12

*Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est
rouvert,
C'est qu'hier tu l'avais touché d'un pied
agile,
Et de cendres soudain l'horizon s'est
couvert.*

Gérard de Nerval.

en mémoire de Nina Glaser

OceanofPDF.com

L'Égypte

Au sommet de la longue avenue principale d'Addis-Abeba, silencieuse et froide dans la nuit, pendant le couvre-feu, s'accumulent les caisses métalliques du matériel, qui s'allument aux premières lueurs de l'aube. Le soleil est déjà haut dans le ciel quand l'avion quitte le sol éthiopien. Je suis de ceux qui ne peuvent quitter des yeux ce pays, qui voudraient s'y retenir par le regard⁽⁴⁹²⁾. Un instant, je suis ce berger immobile, tout en bas, qui rapetisse et voit le Boeing décrire dans son ciel toujours bleu une courbe d'adieu.

Inimaginable relief éthiopien – gouffres vert foncé, immenses effondrements, hauts plateaux déséquilibrés. Les grands champignons pétrifiés du Soudan, qui jonchent la savane, forment des bornes géologiques entre l'Éthiopie et le désert, plat et rose-kaki.

L'hôtesse de la TWA est si séduisante (la sœur de Nastassia Kinsky ?) que toutes les têtes sortent des fauteuils et se penchent dans l'allée à son passage. Le micro du bord informe du tournage les voyageurs, éthiopiens pour la plupart, qui s'agenouillent à l'envers sur leurs sièges. Projecteurs allumés, câbles enchevêtrés, l'avion se transforme bientôt en un studio des Buttes-Chaumont. Nous tournons le « prologue » et, malgré une tonne de sommeil sur les paupières, il me faut dire à mon compagnon de voyage qui m'interroge en voix *off*, où je me rends – en Éthiopie, dois-je répondre : impression d'y retourner quand on la fuit à huit cents kilomètres à l'heure, doux mensonge du cinéma – et *pourquoi* – la réponse me manque encore...

Une aile s'abaisse : Khartoum. Tournant avec les méandres du Nil, l'avion descend vers le sable, au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc.

Depuis la plate-forme de l'avion où souffle la brise, une heure à désirer le Soudan.

Entre Khartoum et Le Caire, nous tournons l'« épilogue » – il a suffi de changer de fauteuil –, la séquence « retour d'Éthiopie », et il me faudrait dire, cette fois, ce que je « rapporte » de ce pays... Mais, en écartant les rideaux beiges du hublot, j'aperçois soudain l'Égypte : du ciel, on voit que l'Égypte n'est qu'un fleuve, le plus long de ce continent, suivi par deux bandes parallèles de verdure et une route noire rectiligne : l'Égypte, disait Hérodote, *don* du Nil. De part et d'autre, à perte de vue, la lune.

We shall land in a few minutes. À l'atterrissage, les passagers applaudissent l'équipage, comme aux temps héroïques de l'aviation. Où nous conduit l'estafette Renault, surmontée des lettres « *follow me* » ? Au milieu du mois de décembre, tout le monde porte chemisette et lunettes noires. Dans le hall frais de l'aéroport du Caire-Al Maza, un crincrin distille « tico-tico par ci... ». Derrière les guichets, des fonctionnaires aux grands yeux échangent des dollars contre des livres égyptiennes, larges billets de banque usés, mous comme des feuilles de philodendron.

La plus grande partie de la population égyptienne étant concentrée dans le Delta, une marée humaine obstrue l'aéroport, comme pour un éternel enterrement d'Oum Kalsoum. Seul dans cet engorgement, je vois, avec des sentiments mêlés, s'envoler, tout proche, l'avion qui rapatrie mes compagnons.

Après Héliopolis – luxe, calme –, on traverse les faubourgs surpeuplés du Caire, avec leurs grands immeubles bruns parmi les minarets. La première phrase de Gérard de Nerval à son arrivée au Caire fut pour les femmes : « Le Caire est la ville du Levant où les femmes sont encore le plus hermétiquement voilées⁽⁴⁹³⁾ » ; aujourd'hui, leurs visages disparaissent plus rarement qu'à Aden ou Harar derrière le shador ; elles sont, pour la plupart, vêtues à l'européenne, et grossissent après la quarantaine... Plus nombreux dans la rue, les hommes, portant djellabah, ou gandourah, battle-dress ou boubou bleu désert, ou encore le costume du huitième arrondissement pour cadres du cheik, semblent venus de tous les horizons de l'Orient vers la

ville protégée, « la mère du monde », Al Kahira « la victorieuse », et passent, bruyants et affairés, devant un grand Ramsès au sourire immobile.

Il faut venir du Sud pour visiter Le Caire. En arrivant d'Europe, on croit trouver les Indes. Mais, en remontant d'Afrique noire ou du sud des déserts, on a l'impression d'un retour en Europe, de monter dans le paquebot qui fascinait Bardey. Tel fut déjà le sentiment de Rimbaud, arrivant dans la cité fatimide : « La vie est à l'européenne et assez chère », écrivait-il le 23 août 1887, installé à... l'hôtel de l'Europe. Taxis sans compteurs, camions hurlants, autobus bondés pris d'assaut dans les rues – un chameau accroupi dans la benne d'une camionnette – déferlent, indifférents aux feux rouges du chérif ! Le soir, la cacophonie incessante de la ville, ses grouillements de foule poursuivent le promeneur qui suit nonchalamment, depuis les grands ponts du Nil, la danse lourde des cotres, des felouques, et des maisons flottantes illuminées sur les berges du fleuve.

Les vitres marron foncé des hauts immeubles modernes reflètent pourtant des images inchangées – ces marchands qui discutent devant leurs boutiques, assis sur des sièges de bois islamiques, ciselés et incrustés de faux ivoires et de fausses nacres, fumant narguilé et chibouk et buvant du café, pétrissant les gros grains d'ambre d'un énorme rosaire ; ils engagent l'étranger à s'aventurer dans les khans et les souks, immense dédale de ruelles animées et boueuses, identiques encore aux représentations des orientalistes, où la musique alanguie, sirupeuse, gémit dans chaque échoppe, où les odeurs imprègnent les quartiers tout entiers selon les corporations : le souk des épices, le souk des sucreries, celui des charbonniers, des étoffes, du cuir, des cuivres, des meubles « arabesques » ou des métaux ; le bazar des plats décorés, celui de la brocante, couverte de calligraphie mamelouki ; le souk des fabricants d'antiquités... – et partout, la foule que l'on frôle et qui vous bouscule, une foule qui paraît plus dense encore après les steppes d'Abyssinie. À la nuit tombante, dans la douceur étrange d'un salon où l'on se repose, égaré, en buvant le thé parfumé, un très ancien salon vert et mauve, aux piliers incrustés de verroterie, aux miroirs fêlés, aux lustres vénitiens étincelants, et que l'on ne saura plus retrouver à l'intérieur du souk, à travers la fumée à peine dissipée par le grand ventilateur je vois, sans effort d'imagination, passer dans les ruelles sombres la silhouette mince et nerveuse d'Arthur Rimbaud, retour

d’Afrique-Orientale, avec ses « allures louches⁽⁴⁹⁴⁾ », cheveu court et gris, petites moustaches flavescentes, le visage ravagé ; cette « dégaine étrange » qu’avait remarquée Savouré : « toujours l’épaule gauche loin en avant de la droite » ; son costume de toile blanche et, tirant sur les hanches, la ceinture aux huit kilos d’or. Fatigué et désespéré, « très affaibli¹ », il se faufille dans la cohue en claudiquant légèrement, à cause des ruelles tortueuses, de sa lourde ceinture, et des douleurs qu’il ressent aux reins, au genou, à l’épaule et aux cuisses, après sa pénible expédition au Choa. Que vient-il faire en Égypte ? « M. Rimbaud se rend en Égypte pour se reposer quelque peu de ses longues fatigues », écrit Alexandre Merciniez, auprès duquel il avait été amené par les carabiniers faute de pouvoir, selon une formule étrange autrement que du point de vue juridique, « prouver son identité ». C’était à Massaouah, où il débarquait le 5 août, venant d’Aden avec Djami, pour toucher une traite de cinq mille thalers sur un commerçant italien, M. Lucardi, et une autre de deux mille cinq cents thalers sur un négociant indien. Après de brèves escales à Souakim et Suez, où il avait fait connaissance du vice-consul de France, Lucien Labosse, il était arrivé au Caire vers le 20 août. Ses collègues Savouré et Labatut décédés, délié de tout contrat avec les frères Bardey depuis octobre 1885, Rimbaud vagabonde au Caire, dans l’indépendance retrouvée, l’errance et la liberté à nouveau confondues, réaffirmées : « je suis trop habitué à la vie errante et gratuite » ; « je suis habitué à la vie libre »².

Tout est possible à nouveau, mais le désespoir guette. Fuyant les créanciers de Labatut, s’efforçant d’oublier ses mésaventures, il vient, comme on dit, se refaire – une santé, et la fortune qui lui a échappé. Il cherche du travail plus que le repos, ébauche à son habitude des projets dans toutes les directions. Il dépose son argent à l’agence locale du Crédit Lyonnais, pour six mois. Il se présente au marquis de Grimaldi-Régusse auquel Merciniez, pour rattraper sa bétise de Massaouah, l’a recommandé comme un « Français très honorable ». Il songe à fabriquer du matériel de guerre pour Ménélik³. Il envisage de se rendre en Syrie pour importer des mulets au Choa, cherche, en vain, l’appui d’un négociant français pour importer la gomme du Soudan. Il propose, à tout hasard, ses services à Bardey.

Après une aventure on a besoin d'écrire. Jules Borelli, l'explorateur, lui a dit d'aller voir – ce qu'il fait dès son arrivée – son frère Octave Borelli Bey, riche avocat au Caire et collaborateur du *Bosphore égyptien* – important quotidien cairote de langue française. Sous forme de lettre au directeur du journal, Émile Barrière Bey, Rimbaud rédige, d'un souffle, sa relation de voyage en Abyssinie, qui paraît aussitôt, les 25 et 27 août⁽⁴⁹⁵⁾. Alors, il faut se représenter Rimbaud qui achète lui-même, dans les rues du Caire, le *Bosphore égyptien* reproduisant son article ; et qui peut, pour la première fois, réalisant un cher désir d'adolescence, *se lire*, partout, pendant deux jours, sous cette forme, Arthur Rimbaud enfin nommé dans la foule sans nom. Sa longue lettre au directeur du *Bosphore égyptien* renoue avec l'esprit d'aventure et d'observation historique et géographique du *Rapport sur l'Ogadine*, rédigé en 1883. Le style n'a rien perdu de sa vigueur ni de sa rigueur, bien que Rimbaud ait à peine écrit trois courts billets depuis un an. Lui qui avait brûlé *Une saison en enfer*, et parcourait le monde dans la certitude de n'être jamais lu, il croit soudain, pendant une semaine d'été en Égypte, s'en sortir par l'écriture. Il demande à l'écriture une seconde chance. Il écrit alors chaque jour à sa famille⁴. Il contacte enfin M. Maunoir, pour obtenir une mission de la Société de géographie, recommandé par Bardey. Il raconte les dix-huit étapes de son expédition à Bardey – qui transmet, comme souhaité sans doute, ce rapport aux géographes parisiens : le témoignage de Rimbaud sera imprimé dans le « Compte-rendu des séances » du 4 novembre 1887. Puis, ayant un moment retrouvé sa confiance dans une capacité sue et tue, Rimbaud rédige ces articles qu'il envoie aux quotidiens français, et qui ne paraîtront pas⁽⁴⁹⁶⁾.

Aucun de ces projets n'eut de suite, ou plutôt Rimbaud n'en suivit aucun. Le secrétaire de la Société de géographie lui répondit en se déclarant « très disposé à l'aider⁽⁴⁹⁷⁾ », mais Rimbaud, une fois encore, laissait filer sa chance. Au retour d'Égypte, on sent en lui une perte d'ambition. S'il y eut jamais deux Rimbaud, ce fut au Harar : après la coupure d'Égypte vient celui de 1888-1891, le détaillant fébrile entrevu au marché de Harar, renonçant à tout autre voyage et à tout autre écrit, résigné à s'enrichir lentement, thaler après thaler, celui qui va mourir. Rêvés au Caire, les articles ou les espoirs de publications scientifiques, unique plan de

conscience de l'écriture, ne furent qu'une flambée d'ambition, l'ultime retour de l'écriture au pays du scribe accroupi – le poing fermé, et qui a perdu son pinceau. « Le rêve d'une suprême beauté d'attitude, écrira au Caire Gabriel Bounoure, ne lui fut pas donné. Ce qui l'attendait, c'était une roue de laideurs et de tortures – point du monde où coïncident son vouloir et sa fatalité⁽⁴⁹⁸⁾. » Ce journal dans lequel Rimbaud a publié et qu'il garde sur lui, se promenant dans la cité aux mille mosquées avec son article plié dans sa poche, marque la fin d'une tentative de renouer avec la prose quotidienne – renoncement antérieur qu'avait déjà exigé la poésie –, la fin d'un désir déjà affaibli dans la prose, pour disparaître, mystérieusement, parmi les hiéroglyphes. Ce fut la dernière semaine.

Il vient de tourner au coin de la ruelle. Je me précipite : personne ; le souk est celui que je viens de quitter à l'instant. Je rencontre M. Petitfils, qui le filait discrètement à distance, et qui l'a perdu aussi. Coiffé de son feutre noir, dissimulé derrière *l'Orient le Jour*, il me chuchote : « On sait peu de choses sur son séjour au Caire⁽⁴⁹⁹⁾. » Rimbaud ou l'art de semer ses biographes. Nous échangeons nos renseignements. Arrivé au Caire le 20 août, Rimbaud écrit une lettre chaque jour jusqu'au 26 ; puis sa correspondance s'interrompt subitement le 26 août, sur l'évocation de sa « vie libre ». La lettre suivante est datée d'Aden, le 8 octobre. Où est-il passé pendant ces cinq semaines ?! Il avait laissé, le 23 août, une assez belle adresse : « Arthur Rimbaud, poste restante, au Caire (Égypte) » – et la dernière lettre du 26 indique « au Caire jusqu'à fin septembre ». C'est l'adresse habituelle du « passant considérable », celui qui ne fait que passer, qui est en partance⁵. Antoine Adam, égaré dans ce dédale lui aussi, prétend qu'« il est resté cinq semaines au Caire⁽⁵⁰⁰⁾ ». Cela me semble peu vraisemblable. L'affaire des cartouches Remington que Rimbaud voulait fabriquer n'a pas eu de suite, et il n'est pas dans sa nature de rester cinq semaines au même endroit (« ici [...] on reste trop sédentaire⁶ », dit-il déjà le 24 août), surtout en cette période d'instabilité et de désœuvrement fébrile ; le mardi, il écrit : « j'ai pensé que deux ou trois mois ici me remettraient⁷ », et, le mercredi, son séjour est réduit à trois semaines... « Je

pars » – « On ne part pas⁸ ». Et puis, plus que jamais, il se sent incapable de renouer avec la vie « civilisée ». Encore l'Égypte semblait-elle traverser une de ces longues « périodes intermédiaires » qui ont interrompu ses cinq mille ans de civilisation. « Je ne resterai pas longtemps ici : je n'ai pas d'emploi et tout est trop cher⁹ » ; « ... la vie d'ici m'ennuie et coûte trop¹⁰ », répète Rimbaud, qui éprouvait à son tour la déception de Nerval : « qu'espérer de ce labyrinthe sonore barré de panneaux publicitaires sur tôle ondulée, de ces palais et de ces mosquées que l'on compte par milliers ? Tout cela a été splendide et merveilleux, mais trente générations y ont passé ; partout la pierre croule, et le bois pourrit⁽⁵⁰¹⁾ ». « Je ne resterai pas ici¹¹ », écrit encore Rimbaud, qui fuit « les chaleurs épouvantables cette année dans la mer Rouge : tout le temps 50 à 60 degrés¹² ». Il ne peut pour autant se priver de soleil ; mais Amon-Râ le dieu suprême qui anima les plus grands temples du monde ne pénètre pas dans Le Caire aux bâtiments sombres, où la nuit tombe vite dans les rues enfumées et poussiéreuses ; il faut quitter la ville par le haut, aller chercher le soleil au sommet de la citadelle construite où s'élevait jadis le dôme de l'Air. Enfin, Rimbaud est de ceux qui meurent d'être privés de liberté, comme les okapis : « je ne puis plus rester ici, parce que je suis habitué à la vie libre¹³ »... Et Le Caire n'est pas une ville de tout repos – mais la ville de l'interruption et de l'enfermement : l'étranger y est sans cesse harcelé, comme par les filous du Caire des *Mille et Une Nuits*, détourné de son chemin par les marchands qui le saisissent par le bras ; une ville dont il semble encore qu'on ne peut plus sortir, pris dans la noria des taxis qui nous ramènent toujours à la place centrale... Pas une trace. Où est-il donc passé ? Aden ? Il ne sera pas retourné tout de suite dans cette étuve qu'il vient de quitter. La Syrie ? Son projet d'une race supérieure de mulets de selle reprendra en décembre, comme l'indique l'étonnante lettre au vicomte de Petiteville, sorte de baron de Petdechèvre réel⁽⁵⁰²⁾. Il pense aussi à la Chine, au Japon.

Pourtant, un indice : Rimbaud, ayant placé son argent au Crédit Lyonnais, supplie sa mère de lui prêter cinq cents francs – « Je ne t'ai rien demandé depuis sept ans¹⁴ » – afin de prendre le bateau du 15 septembre pour Zanzibar ; mais, puisqu'il reportera encore ce voyage d'octobre à

novembre, il n'a donc pas besoin de se trouver au Caire le 15 septembre, et, délesté de sa lourde ceinture, Rimbaud est libre de partir.

Le Soudan ! On lisait dans *le Bosphore égyptien* du 22 août : « M. Raimbaud, voyageur et commerçant français au Choa, est arrivé en Égypte depuis quelques jours. Nous croyons savoir que M. Raimbaud ne prolongera pas son séjour ici et qu'il prend ses dispositions pour se rendre au Soudan. » C'est ce qu'il confirmait aux siens le lendemain : « Par force, je devrai m'en retourner du côté du Soudan... » Récit possible d'une disparition : Rimbaud remonte le Nil jusqu'à la première cataracte, puis il traverse le « royaume des esprits ». Il atteint Khartoum courant septembre. N'y trouvant « rien à faire », devant le blocus du Soudan¹⁵ dont il parlera en octobre, il regagne la côte, directement à l'est ; de passage à Massaouah, il offre un exemplaire du *Bosphore égyptien* à Merciniez qui l'avait recommandé, puis rentre à Aden, d'où il remercie sa mère le 8 octobre de l'argent qu'il a reçu – et qu'il aura fait suivre par le consulat... Cependant...

Le Soudan ? Il y fait trop chaud, et il n'a pas trouvé au Caire un seul commerçant français pour le conseiller ou l'accompagner¹⁶ ; le voyage est trop long pour son budget disponible, et trop rapide pour ses forces tant éprouvées ; surtout, c'est bien l'Égypte qui l'attire ; mais c'est sans doute la seule direction vraisemblable. Aussi, le long des quais, en suivant du regard les bateaux lents du Nil, puis voyant défiler ceux de Rimbaud... le vapeur *Général-Paoli* de Livourne, le *Prinz van Oranje* pour Batavia, le *Wandering Chief* au retour de Java, ou l'*Amazone* qui rapatrie le moribond, je poursuis le fuyard quittant Le Caire pour remonter le Nil⁽⁵⁰³⁾ (en trois semaines aller-retour au moins, comme Chateaubriand), jusqu'à la signature RIMBAUD de Louqsor, jusqu'à la vallée des Rois.

Un soir de ces années-là, au cabaret du Chat-Noir, on avait entendu Verlaine lancer mystérieusement : « Il est parti vers des Égyptes... » Tous les chemins, Vienne ou Chypre, le menaient vers l'Orient, et il était parti, en effet, très tôt déjà en rêve pour l'Égypte, que l'on retrouve dans un texte du cahier des dix ans ; un rêve qu'il a pu nourrir, en dévorant les bibliothèques, avec l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, le *Voyage en*

Orient de Flaubert (1849-1851), celui de Nerval dont l'édition définitive parut en 1850, ou avec Théophile Gautier qui, en compilant Champollion ou Du Camp pour son *Roman de la momie* paru chez Hachette en 1858, avait vu l'Égypte des pharaons avant d'en visiter les temples enfouis en 1869. « Sur cette place je m'ennuie / Obélisque dépareillé. » En passant place de la Concorde devant l'obélisque élevé par la bourgeoise monarchie d'Orléans « aux applaudissements d'un peuple immense », il a pu ressentir cette « Nostalgie d'obélisque » d'*Émaux et Camées* et désirer voir son « frère » resté seul à Thèbes⁽⁵⁰⁴⁾. « C'est en Orient que nous devons rechercher le romantisme suprême », s'écriait Friedrich Schlegel au début du siècle, et Rimbaud y retrouve tous ses thèmes fondamentaux. L'Égypte recèle les secrets de l'origine, comme si la pensée était née avec ces géants dressés à l'horizon du temps. Au royaume du savoir sacré, dans l'unité de la religion, des arts et des sciences, les mots avaient le pouvoir de donner la vie (le signe *ank* gravé à côté de Néfertiti lui garantissait la vie éternelle) et de la retirer (le nom d'Hatchepsout gratté dans tous les temples pour la faire disparaître). Et, après l'élan romantique, la Science ! Les prodigieux ouvrages de la *Description de l'Égypte*, fondateurs de l'égyptologie, avaient révélé cette civilisation à la science, en s'efforçant de tout décrire et décrypter – au point que l'esprit encyclopédique rejoignait la poésie ; ainsi Lefébure, qui tenta vainement d'entraîner Mallarmé, abandonnait la poésie pour l'égyptologie⁽⁵⁰⁵⁾. À vingt-quatre ans, Rimbaud partait déjà pour cette direction : Marseille et Alexandrie tiennent un dialogue de répons dans ses allées et venues. Débarquant à Alexandrie en novembre 1878, il était resté quelques jours en Égypte – « un passage pour l'Égypte se paie en or¹⁷ » –, puis tentait de repartir pour l'Orient pendant l'hiver 1879, s'embarquait à nouveau pour Alexandrie en mars 1880 – « Je n'ai rien trouvé à faire en Égypte et je suis parti pour Chypre¹⁸ » – et c'est encore pour Alexandrie qu'il repartait en juillet 1880. À Harar, à la fin de cette même année, il a pu évoquer ses passages en Égypte, raviver ses projets en s'entretenant avec l'émir de la ville ou les officiers de la garnison égyptienne de Harar, qui parlaient français, songer encore à l'impossible – se fixer dans l'idéal, comme Germain Nouveau qui lui écrira, dans sa « lettre-fantôme » d'Alger à Aden, en 1893, son intention de retourner s'établir là-bas : « j'ai pensé à

l'Égypte, que j'ai déjà habitée plusieurs mois il y a sept ans⁽⁵⁰⁶⁾ ». Mais, à force d'y passer ou d'y penser, l'Égypte semble pour le poète ou le voyageur un rêve non atteint, le pays toujours en deçà ou au-delà. Rimbaud préfère l'enfer d'Aden, l'Abyssinie barbare à l'Égypte peuplée de tous les dieux, empire des trois cent cinquante pharaons fils du dieu Soleil, d'Akhenaton inventant le monothéisme, le pays traversé par Moïse et Jésus. « ... quand les Dieux vous ramèneront en Égypte⁽⁵⁰⁷⁾ ... », lui écrira plus tard le vice-consul de France à Suez : aucun de ces dieux n'aura guidé Rimbaud, quand, mourant dans sa chambre d'hôpital, le climat de Marseille éveillera en lui le regret de l'Égypte.

Du Caire, il est impossible de ne pas sentir la présence des pyramides de Gizeh, comme l'Himalaya depuis Katmandou. Quand Chateaubriand s'enthousiasme en les apercevant à plus de dix lieues, quand Flaubert lance au galop son cheval en leur direction, Rimbaud, comme des millions de non-initiés aux mystères de Memphis, les a vues, triangles acérés vers le soleil couchant, légères comme des tentes brunes à la lisière du désert de Libye, s'agrandir et monter puissamment dans le ciel à mesure que l'on s'en approche. Devant Kheops, Khephren ou Mykérinos, toute défiance s'effondre : aucun monument au monde ne s'impose à ce point de lui-même. Ces millions de blocs de plusieurs tonnes, comme autant de siècles imbriqués, dominent l'agitation des époques, écrasent l'obsession du temps en chaque individu, l'épouvantent et l'apaisent. « Il semble qu'elles maintiennent ce qui échappe à celui qui meurt », écrit Bataille⁽⁵⁰⁸⁾. Ni montagnes naturelles ni monuments humains, elles atteignent, par la perfection secrète de leurs mesures, la pureté abstraite, l'absolu. Avant les pyramides, il n'y a rien. L'Horizon, la Grande et la Suprême se dressent au commencement de tout, et pour toujours. Pesantes et immatérielles, elles assurent la présence du ciel illimité sur la terre, la gloire, l'orgueil, la volonté d'acquérir l'immortalité et la puissance éternelle ; elles demeurent, plus que des tombeaux, plus que le nom des pharaons transformé en pierre, un lieu de passage à l'éternité.

Rimbaud, parmi les jeunes fellahs et les chameaux harnachés, dans cette même odeur de crottin de cheval qui flotte au bas des pyramides, a tenté

d'escalader les cent quarante-six mètres de Kheops, comme l'avait fait Bardey⁽⁵⁰⁹⁾, qui le lui a sûrement raconté, tiré par deux Arabes et poussé par deux autres, chantant à l'unisson le verset terminé par ce refrain antique, *Eleyson* ; comme l'avaient fait Flaubert, qui posa pour la photo au sommet de Kheops, et Nerval, qui partagea son repas sur la plate-forme aérienne avec un officier prussien ; ou bien a-t-il visité l'intérieur, avec des torches, jusqu'au sarcophage de la chambre du roi, progressant comme Flaubert à quatre pattes dans les corridors.

Il s'est arrêté devant le sphinx, alors ensablé jusqu'aux oreilles, impassible. Le gardien géant des pyramides, aux pieds duquel Rilke passa une nuit, n'est pas le sphinx que les Grecs ont réduit de l'énigme à la devinette⁽⁵¹⁰⁾, mais un dieu qui trône dans l'azur et regarde la mort en face.

Le soleil, dont les pyramides captent l'énergie en leur sommet, disparaît chaque soir entre elles, dans des couleurs éternellement différentes ; et l'on avance lentement parmi les ruines, dans le silence et la solitude providentiels d'un soir ocre et doré, avec de longs figements violets. Non loin, dans la vallée vert sombre et argentée du Nil, les petits ânes de toujours dépiquent le blé, le paysan puise l'eau avec un chadouf, répétant les gestes millénaires. Suivant des yeux la ligne d'horizon mamelonnée des dunes rousses où s'enfuit un cheval, les minarets du Caire, les canges qui passent au loin, et ces touffes de palmier comme sur une boîte de dattes, mon regard circulairement revient aux mastabas, aux tumuli plus inquiétants à l'ombre massive des pyramides. Un drogman me fait pénétrer, la tête en avant, dans un tombeau souterrain, une crypte étroite et fraîche comme une buanderie. Il fait craquer une allumette : dans le sarcophage, sous mes yeux, une momie desséchée. Plus loin, il s'accroupit devant une stèle obscure, enflamme un journal – *Al Arham* – qu'il jette entre les grilles – et s'illuminent un instant, devant moi, les filles du soleil.

Alors j'ai remonté le Nil tout en amont. Le Nil est aussi beau que le Livre des morts. Débarquant à Karnak, parmi les felouques à voiles latines presque immobiles dans le brouillard rose, devant la chaîne libyenne élevée contre un ciel sans vague, d'un azur fulgurant qui peut tuer les hommes et les plantes, la longue chaîne aride avec ses reliefs étranges où je crois

apercevoir partout des visages – sur la rive ouest, du côté des morts où se cache la vallée des Rois, enfin je sens le *don* venir.

Et, comme en Éthiopie, il m'est donné de voir ce que Rimbaud a vu : alors que tant d'écrivains ont parlé de l'Égypte sans la voir, Rimbaud, en septembre 1887, aura vu sans en parler la Thébaïde, capitale aux cent portes chantée dans *l'Iliade*, il aura déambulé dans la « forêt » des cent trente-quatre colonnes géantes de la grande salle hypostyle comptée parmi les Merveilles du monde, passant entre les deux statues colossales en granite rose du pharaon, l'une représentant Ramsès en marche, un pas en avant et les bras figés le long du corps, l'autre immobile, en position osirienne, les bras croisés sur la poitrine et poings aux épaules – le pharaon et son double, radieux dans la vie et la mort.

À cheval il s'en fut dans la vallée des Rois. Parmi ces montagnes calcinées, dans un défilé abrupt, il est descendu par le puits de l'entrée dans ces hypogées dont les dédales s'enfoncent profondément sous terre, descente dans l'au-delà selon les douze heures de la nuit jusqu'à retrouver, devant les sarcophages superposés, le ciel bleu sombre étoilé, l'éternité au plafond des tombeaux souterrains.

Alors, celui qui croyait que « cette vie est la seule » a vu s'animer les bas-reliefs dans les temples d'âme, Osiris, le dieu vert, coiffé du pschent pharaonique, tenant croisés sur sa poitrine la clé de vie et le fouet magique ; Nout, dont l'immense corps penché, figurant la voûte céleste, englobe le monde ; les dieux à tête animale, dieu au museau pointu, déesse-chatte, Horus au plumage doré, Thouéris, la sage-femme hippopotame, Sekhmet à tête de lionne surmontée du disque de la lune comme un miroir de métal terni, déesse inassouvie aux étreintes incertaines, qui semble, un sourire cruel plissant sa lourde gueule, ruminer encore quelque rêve de volupté et de sang. Et devant chaque sarcophage, tandis qu'Anubis le fidèle chacal embaume lui-même la momie, le poète au silence farouche, celui qui s'est opéré vivant de la poésie, a vu le dieu de l'écriture, Thot ibis au bec pointu, pratiquer sur le roi l'ouverture de la bouche, lui soufflant la vie par la parole.

Sur cette rive orientale du Nil, il a erré dans les ruines du Ramesseum qui ont inspiré Shelley⁽⁵¹¹⁾, envahies de mimosas, de magnolias, de daturas, ruines parfumées où se cachent les oiseaux, dans le temple disloqué de Ramsès II qui aurait voulu que l'Histoire commençât par lui, pharaon aujourd'hui morcelé dont la tête gigantesque a roulé à l'ombre d'un sycomore, le vieil arbre sacré à l'écorce amère sur lequel Thot inscrivait ses cartouches d'éternité.

Non loin, à Medinet Habou, il a pu éprouver ce sentiment d'insécurité qui s'accroît avec les monuments que les pharaons voulaient tous plus grands que les précédents, à travers une folie d'autres propylées, d'autres salles funèbres où les ombres des rois à la double couronne venaient assister à leurs fastueux anniversaires, devant ces rangées de pharaons osiriaques dont les pieds s'enfoncent dans les ténèbres, les uræus qui se dressent partout, ondulant et le cou gonflé d'un venin divin⁽⁵¹²⁾.

Puis au retour il a croisé, assis placidement au bord de la route, les colosses de Memnon derrière un champ de blé, Aménophis III deux fois représenté, les mains sur les genoux et le visage absent, le pschent semblable à la couffie des bergers ; il a pu lire les inscriptions des poètes grecs et romains qui venaient entendre chanter les colosses, quand le vent du désert se glissait par une légère fente dans leur torse et que la pierre commençait à chauffer aux premiers rayons du soleil ; et le jeune solitaire des déserts africains, chercheur d'or, de repos ou d'oubli, aura pensé en chevauchant dans ce désert majestueux de la vallée des Rois, qui dépasse en lugubre grandeur la vallée de Josaphat, aux trésors engloutis sous la terre et les pierres par ces grands conquérants, les « soleils » d'Afrique et d'Asie, les Toutmosis, les Sésotris, le grand Ramsès nonagénaire, qui, veillés par les dieux, descendaient avec leurs prodigieux butins dans les entrailles de la terre pour « des milliers et des milliers d'années heureuses », identifiées au dieu Soleil, Amon, comme Tout-Ank-Amon, Image-Vivante-du-Dieu-Soleil, dormant encore insoupçonné ; – et celui qui se voulait « fils du Soleil¹⁹ » aura songé à la force dont il avait rêvé jadis, celle d'un artiste divin qui eût été, comme en Égypte, « celui-qui-donne-la-vie ».

Enfin, franchissant l'allée des sphinx mutilés à tête de béliers amonites qui menait d'un temple d'Amon à l'autre⁽⁵¹³⁾, de Louqsor à Karnak, sans doute a-t-il gravé lui-même sur la pierre ce nom, RIMBAUD, que l'on voit au fond du dernier sanctuaire⁽⁵¹⁴⁾, comme Byron à Cap Sounion, trace de passage ici et au-delà, grande signature solaire, ultime hiéroglyphe.

Sur le mur ouest de la salle de la naissance d'Aménophis III, la signature se trouve à une hauteur de deux mètres quatre-vingts environ, en lettres capitales, et le soleil de midi qui l'éclaire laisse dans l'ombre toutes les autres inscriptions. Voyez les pieds d'oiseau sculptés jadis par l'artiste égyptien : c'est probablement le signataire qui les a prolongés en accolade horizontale, soulignant son inscription d'un paraphe aérien, emphatique ou dérisoire ; ou, se donnant des ailes et s'identifiant, oiseau, au dieu égyptien⁽⁵¹⁵⁾.

À quoi répond le désir d'écrire son nom sur ces monuments ? À un secret appel des temples ? Sans doute au désir d'éternité inscrit déjà en chaque passant anonyme, à un désir archétypal d'être nommé là pour toujours. « Une page d'histoire ne s'efface pas », dit une fameuse inscription de l'île de Philæ. En somme, avec les soldats ou la mission scientifique de Bonaparte signant Karnak, les innombrables martèlements coptes, les poètes latins et grecs, les signatures de l'empereur Hadrien et de sa femme Sabine – ces grands globe-trotters de l'Antiquité –, c'est l'humanité tout entière qui signe l'Égypte, comme son livre d'or. Sans interruption, l'Égypte fut ce grand palimpseste : pendant quatre mille ans, les pharaons eux-mêmes surchargeaient les cartouches de leurs prédécesseurs, au point que les dernières dynasties creusaient leurs signes pour qu'ils ne puissent plus être effacés, et que l'on peut y enfouir la main entière, les lire par pénétration. Et c'est l'Égypte elle-même qui devient illisible. Ce qui est éternel, en Égypte, ce ne seraient pas les temples, démantelés, mais les signatures, le désir d'inscription.

Aussi, devant ce nom qui m'apparaît dans les ruines, quand le désensiblement nous place à une nouvelle profondeur du temple comme une descente dans les strates du temps, il me suffit de penser, au soleil couchant, alors que l'ombre emporte l'inscription, qu'il est possible de lire ici une trace de passage d'Arthur Rimbaud, inspiré par le « génie du lieu », « ce pouvoir particulier que prend tel lieu sur l'esprit⁽⁵¹⁶⁾ ». Par l'écriture, le nom de l'homme qui fuit se trouve mêlé, en Égypte, à la paix, au soleil, à l'éternité et au secret, dans l'identité retrouvée. Parce que l'on ne pourra jamais la déchiffrer cette signature est *juste* – comme énigme de Rimbaud. Au pays de la naissance de l'écriture, il est écrit que demeure en silence, parmi tant de signes indéchiffrables, le nom de celui qui a cru au pouvoir du langage, puis s'en est retiré. C'est devant cette inscription que s'achève mon voyage. Je n'irais pas plus loin que ce terme solaire⁽⁵¹⁷⁾. Il me suffit d'avoir rencontré une trace, loin des Ardennes, sur une pierre millénaire, aussi évidente et indécise qu'un pas dans la neige.

Notes

- [1.](#) Le Caire, 23 août 1887.
- [2.](#) Aux siens, Le Caire, 23 août 1887 ; à A. Bardey, Le Caire, 26 août 1887.
- [3.](#) « Plaques et produits chimiques et matériel pour fabriquer des capsules de guerre. Je suis venu ici pour voir si quelque chose pouvait se monter dans cet ordre d'idées » (À A. Bardey, Le Caire, 26 août 1887). Ilg installera à Bâle une fabrique de cartouches pour Ménélik.
- [4.](#) Les 23, 24, 25 août ; 26 août, lettre perdue.
- [5.](#) Bruxelles, poste restante, 5 juillet 1873 ; poste restante à Larnaca (Chypre), 15 février 1879 ; poste restante à Limassol (Chypre), 23 mai 1880 ; poste restante à Aden Camp (Arabie), 5 mai 1884 ; poste restante à Aden Cantonment, 22 novembre 1887.
- [6.](#) 24 août 1887.
- [7.](#) 23 août 1887.
- [8.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer*.
- [9.](#) 23 août 1887.
- [10.](#) 25 août 1887.
- [11.](#) 26 août 1887.

[12.](#) 23 août 1887.

[13.](#) 26 août 1887.

[14.](#) 24 août 1887.

[15.](#) Aden, 8 octobre 1887.

[16.](#) Le Caire, 26 août 1887.

[17.](#) Gênes, 17 novembre 1878.

[18.](#) Mont Troodos, 23 mai 1881.

[19.](#) *Vagabonds, Illuminations.*

OceanofPDF.com

13

Et Van Gogh y perdit mille étés.

Artaud.

OceanofPDF.com

En allée

Rimbaud retourne en Arabie, il continue tous feux éteints. Après cette trace éventuelle, il signe sa correspondance commerciale à toute vitesse, en trois lettres, RBD¹, perdant les voyelles, souffle coupé, Rimbaud sec et consonantique.

Je retourne au Caire, et m'efforce de répondre mentalement aux questions qui me furent posées dans l'avion, sur ce même trajet du retour. Déjà l'Abyssinie, perdue pour l'imagination, se fige doucement dans mes souvenirs, mais j'emporte l'image d'un pays rouge et vert, immense et lumineux ; et puis je sais au moins qu'il est nécessaire de venir en Éthiopie, à la façon dont Lawrence dit que celui qui n'a pas passé réellement une journée dans le désert ne peut pas le comprendre. Puisque, soi-disant, j'écris un livre, dans le film *le Voleur de feu*, il faudra bien que j'ose relever le défi, écrire vraiment un livre au retour. Étonnant de voir comme les idées se déplacent aussi, comme elles font leur chemin. J'ai lu Rimbaud à reculons, l'Éthiopie d'abord, Charleville ensuite, comme on lit Joyce avant Homère. Au départ, je croyais éprouver en Afrique le silence de Rimbaud ; il ne m'aurait pas déplu de le retrouver tel que l'ont décrit la plupart des livres, cynique, perdu pour les Lettres, acharné à gagner de l'argent, trafiquant même ce qu'on voudra. Mais il m'est apparu ensuite que sa vie, loin de « faire tort à l'œuvre⁽⁵¹⁸⁾ », l'éclaire, comme s'il avait réalisé les rêves du poète de sept ans « pressentant violemment la voile », du voyant qui voulait « le désert crayeux² » ; comme s'il avait accompli, dans la fuite et l'oubli³, dans l'aventure purificatrice, les prophéties d'*Une saison en enfer*⁽⁵¹⁹⁾ ; aussi les longs rayons rouges de l'horizon abyssin permettraient en retour une lecture analogique de l'œuvre :

Là pas d'espérance,
Nul orietur.

Science avec patience,
Le supplice est sûr⁴.

C'était encore distinguer deux temps, deux mouvements. Mais en retrouvant, hors du temps au Harar, la réalité qu'il a connue, en comprenant qu'elle fut vécue dans la même relation au monde que manifestait sa poésie, le sentiment de l'unité de son destin s'imposait, à travers tant de constantes, par glissements progressifs : toujours en marche, jamais vraiment au réel, dans le mouvement de l'impossible. Ainsi, le *repos*, non l'argent, tant cherché à travers les « fatigues inimaginables », Rimbaud n'y pense pas à partir de 1880, mais à seize ans, en 1870, dans sa troisième lettre connue, digne d'une lettre d'Afrique : « Je suis dépaysé, malade, furieux, bête, renversé. J'espérais des bains de soleil, des promenades infinies, du repos, des voyages, des aventures, des bohémienneries (...) des livres... Rien ! Rien⁵ ! »

La marche dans les neiges norvégiennes très haut vers le nord, en 1877, ou à travers les « déserts crayeux » d'Afrique, les trente mille kilomètres de Rimbaud et la multiplicité inouïe de ses projets prennent alors le sens d'une quête de « l'unique chose⁽⁵²⁰⁾ », comme pour Hypérion de Hölderlin, d'une perfection située au-delà et repoussée à la fin des temps : Rimbaud n'est pas un écrivain, mais quelqu'un qui est passé par l'écriture, comme par tant d'autres expériences, recherchant dans toutes les directions l'unique chose, soit, en pesant ses mots : « pressé de trouver le lieu et la formule » de l'unique chose, l'informulable où il accèderait à « la liberté dans le salut⁶ ». Je reviens avec la conviction qu'il n'a pas changé d'objet, pas cherché « dans le réel » ce qu'il n'avait pas réussi à trouver dans la poésie ni vraiment « autre chose »⁽⁵²¹⁾, mais que la poésie était déjà, et peut-être plus que tout, une figure de « l'Impossible ».

Nous survolons Minieh. Je commence à m'assoupir. Une phrase de *l'Impossible* me revient alors, par cette obsession qui fait passer dans la vie quotidienne les citations de Rimbaud, qui tente de les incorporer : « – Mais je m'aperçois que mon esprit dort. S'il était bien éveillé toujours à partir de ce moment, nous serions bientôt à la vérité... » Et dans l'avion il m'arrive ce qui est arrivé à Paul Claudel appuyé à un pilier de Notre-Dame : j'ai ma « nuit » de révélation ! Je tilte ! Oui, c'est cela l'essentiel, c'est sur cela que

j'écirai un livre au retour, ce « toujours à partir de ce moment » – la fatalité d'être « dès toujours, pour jamais⁷ » enfermé dans le corps et l'erreur, emporté dans le temps et l'espace ; l'impossibilité d'être *avant* ce moment *toujours déjà* trop tard de la pensée, de remonter à l'origine, d'accéder à l'état « primitif⁸ » de « fils du Soleil », à « l'Âge d'or⁹ », au « festin ancien¹⁰ ». Le regret de *Matin* : « N'eus-je pas *une fois* une jeunesse aimable, héroïque, fabuleuse, à écrire sur des feuilles d'or – trop de chance ! » ; cette nostalgie des origines, la pureté, Rimbaud l'éprouvait dans la passion du soleil, son goût de la première heure⁽⁵²²⁾, l'« Aube¹¹ », « trois heures du matin, (...) cette heure indicible, première du matin¹² », elle est l'élan de tous ses départs. « S'il était bien éveillé... » ! C'est en vain qu'il proteste contre cette fatalité de l'être. L'errance et la marche sont la punition de cette impossibilité essentielle, une libération désespérée. En même temps, Rimbaud vit ses voyages comme des exploits (la traversée du Gothard, telle cavale à Harar, « 6 jours à l'aller, 5 au retour¹³ ») et la plupart de ses poèmes (*le Bateau ivre*, *Aube* : épouser l'aube d'été !) disent l'exploit : jamais satisfait, dans la surenchère permanente des projets comme dans les hyperboles de ses écrits, il demande toujours davantage, jusqu'à l'impossible. Alors, contempteur de toute idole jusqu'à se libérer par *avance* de celle que l'on pourrait faire de lui, Rimbaud se jette en avant, se projette et se détruit dans cet élan, il s'en va – dirait Goethe – « par-delà les tombeaux, et en avant ! ».

En rangeant son dernier « chargeur », l'opérateur m'avait dit, lorsque nous nous sommes quittés : « Tu as parlé dix kilomètres⁽⁵²³⁾. » Aujourd'hui les paroles se mesurent en longueur. Dix kilomètres de mots. Quelques mots en dix mille kilomètres. Peut-être faudrait-il autant de mots que Rimbaud a parcouru de lieues pour le rejoindre et pour se taire. Pour arriver à l'évidence, à cette vérité première, exprimée par Claudel : « le mystique à l'état sauvage » – et par Jacques Rivière : « le monstre de pureté », si l'on admet d'étendre cette formule parfaite à toute la vie de Rimbaud, et de ne pas l'entendre au sens strict de l'intégrisme catholique : « la grâce de naître

sans le péché originel » n'est qu'une forme de la compréhension de cette innocence⁽⁵²⁴⁾. Au début du voyage, j'avais un carnet léger et, à force de mots-kilomètres, ma valise s'alourdit d'un projet de livre, et je rentre à mon tour avec des convictions. Pourtant, au cours de tant d'escales, je n'ai peut-être fait que renforcer dans l'espace une image intérieure. Me suis-je trompé ? Les rimbaldiens sont comme les égyptologues : on n'en rencontre jamais deux du même avis. « Tu ne connaîtras jamais bien Arthur Rimbaud », proclamait André Breton – qui aurait dû dire « je » à cette occasion⁽⁵²⁵⁾.

Je crois bien, à présent, que j'ai lu tous les livres, parcouru la plupart des trajets de Rimbaud, et son mystère m'apparaît tout entier, plus détaillé sans doute et plus profond dans l'unité de son œuvre-vie¹⁴. Ce qu'il y a de mieux dans les livres sur Rimbaud, ce sont les citations de Rimbaud. Le meilleur livre sur Rimbaud ? *Une saison en enfer*. C'est glisser sur les choses qui est le propre du voyage. Mais la rencontre de l'essentiel, éprouvé en Éthiopie et en Égypte, cette vérité-là n'est pas rapportable. D'autres viendront ensuite, plus nombreux – qui ne la diront pas non plus... La réponse, dit Blanchot, serait « le malheur de la question⁽⁵²⁶⁾ ». Mais la question demeure, se grandit même de toutes ses réponses. Aussi l'on pense à ces mots sur lesquels s'achève la « lettre-océan » d'Apollinaire : « Tu ne connaîtras jamais bien les mayas. »

Nous arrivons au Caire, d'autres avions partent pour tous les coins du monde. Toutes les hypothèses sont réversibles, mais le voyage continue. C'est le voyage qui fut ma vérité, une forme parfaite de bonheur. Alors, peu m'importent mes quelques idées avancées, et même je donnerais tout le poivre d'Éthiopie pour m'être trompé tout à fait et pour que Rimbaud ait vécu, exactement, ce qu'il rapportait dans *Vies III, Illuminations* : « Dans une magnifique demeure cernée par l'Orient entier, j'ai accompli mon immense œuvre et passé mon illustre retraite. »

Les jours sont passés lentement, comme des navires chargés de fruits. Il pleut à Athènes : c'est l'Europe. À Rome, hâlé par le soleil éthiopien, je porte encore la djellabah achetée dans un village, derrière les pyramides⁽⁵²⁷⁾. Grecque ou romaine, notre civilisation est sous le même nuage. Je reviens comme à reculons, ne pouvant détacher mes pensées de

l'ailleurs lointain, irréel, où, en ce moment même, brille le soleil. Il faut savoir terminer un rêve. Le voyage rimbaldien, c'est aussi le retour au point de départ – mais au sens nietzschéen, en une spirale qui mène Rimbaud au point de non-retour. « Arrivée de toujours, qui t'en iras partout¹⁵. »

L'avion s'enfonce dans une sorte de feutre, d'où surgissent les deux cèdres de Roissy. Le froid qui coagule, dit-on, les sentiments et inspire la retenue me fait presque plaisir. J'ai cité d'Arlancourt. Son récit se termine ainsi : « Et nous nous trouvâmes chacun un matin dans notre lit, comme si tout le voyage que nous avions fait n'avoit été qu'un long songe. »

« Reprenons les chemins d'ici¹⁶ ... » La nostalgie des grands espaces me tient à la gorge. Dans le taxi, au bruit des essuie-glaces, l'image me revient soudain des Ogadines immobiles au soleil, invisibles parmi la terre et les pierres. Un aigle plane sur Harar... La civière de Rimbaud quitte la ville, escortée par les chameaux, accompagnée jusqu'à l'arbre des adieux de Komboultcha par son serviteur Djami. Une civière couverte d'un rideau de cuir, reconstituée fidèlement, belle comme le cercueil peint de Malevitch. –

À quel âge faut-il commencer à peindre son cercueil ? Rimbaud, qui espérait revenir bientôt, avait dessiné lui-même cet étrange brancard de randonnée qui l'emportait pour un voyage dont il ne reviendrait pas. « Oui, depuis longtemps d'ailleurs, il aurait mieux valu la mort¹⁷ ! » « On contient sa mort comme le fruit son noyau », écrivait Rilke, qui mourut des suites d'une piqûre de rose. Rimbaud livre seul son dernier combat. Rideau tiré sur sa civière, n'entendant que le souffle des porteurs et les pas qui courent sur la terre sèche, il tient un carnet pour son dernier voyage. « Arrivée à Degadallal... » « Marécage à Égon... » « Levé de Ballaoua... » « Orage (...) à Geldessey... » – « arrivée, resté, levé, campé, partis, levés, levés, levés, passé, arrivée... » Bouleversant « carnet de damné¹⁸ », *Départ du Harar*¹⁹ écrit au tombeau, voyage de la vie vers la mort, enregistre les trépidations de la civière qui manque à tout instant de chavirer, l'affolement du temps quand défilent les heures d'angoisse, traversées d'attentes infinies, « 16 heures [sans] vivres ni tente (...) sous une peau abyssine », « 16 heures de découvert sous la pluie », « trente heures de jeûne complet » – comme si

l'addition des heures de départ et d'arrivée, des privations et des orages, les quatre thalers d'amende et les huit hommes partis à la recherche des chameaux, devaient donner la somme de ses malheurs. Jamais commentées, ces quatre pages au crayon pâle, arrachées d'un calepin humide et froissé, pourraient figurer dans l'œuvre comme la limite absolue où le plus haut degré de souffrance et de réalité retourne à l'imaginaire ; Rimbaud n'a jamais été si éloigné de la poésie que dans ces onze fragments écrits en avançant, qui répètent le départ et l'arrivée, le déchaînement des éléments (« Vent furieux toute la nuit »), la réalité du drame (« La civière est déjà moitié disloquée et les gens complètement rendus »), au point que cet itinéraire de la mort prend la force et la forme d'une « Illumination », conduit à un pays aux noms inconnus Kombavoren, Haut-Egon, et aux personnages irréels, Mouned-Souyn... Le malheureux essaie en vain de « monter à mulet, la jambe malade attachée au cou », mais devait aussitôt regagner sa civière ; et le soir, écrivait-il à Isabelle, on le déposait pour qu'il creuse un trou de ses mains à côté du brancard – « j'arrivais difficilement à me mettre de côté pour aller à la selle sur ce trou que je comblais de terre²⁰ ». Au matin Rimbaud crie à ses porteurs d'accélérer le pas ; quand ceux-ci, hors d'haleine, le jettent à terre à l'arrivée, il leur impose quelques thalers d'amende : Rimbaud râle encore, mais cette fois du râle de l'agonie.

Et, en imaginant à travers le pare-brise du taxi le désert de laves où s'engage la civière et son cortège, je pensais que l'enterrement de Rimbaud ne fut pas ce corbillard de première classe, six mois plus tard à Charleville, sous la pluie, suivi strictement par la mère et la sœur, les « chers amis », « le sort du fils de famille, cercueil prématuré couvert de limpides larmes²¹ », mais que cette civière qui s'éloigne en direction de la mer Rouge, transportée pendant quinze jours par seize indigènes au pas de charge à travers trois cents kilomètres de désert somali jusqu'au port de Zeilah qui lui avait ouvert l'Afrique onze ans auparavant ; ce convoi impétueux, que poursuivent les chameaux qui s'élancent au galop attirés de très loin par l'odeur de la mer, constitue les véritables funérailles d'Arthur Rimbaud, des funérailles à sa mesure dans le désert aride, comme ces « cercueils sous leur dais de nuit dressant les panaches d'ébène, filant au

trot des grandes juments bleues et noires²² » ; une course ultime et illimitée sur la terre, la fuite de la mort et le pas précipité vers elle, une chevauchée dans la lumière ; une nouvelle image de départ, à toute allure, à tombeau ouvert, pour atteindre le repos inaccessible et tant cherché, vers l'est, en direction d'Aden où il voulait être enterré, vers « la mer mêlée au soleil, l'éternité²³ » ; des obsèques prolongées dans l'errance et la liberté, dans le désert qu'il ne voulait et ne pouvait plus quitter, dans la grande prairie sans au-delà où il se voyait « vivre longtemps encore, toujours peut-être²⁴ » ; – que cette civière trépidante, arche d'alliance portée ici à son point d'incandescence, litière royale déchue avec un mort hurlant, emportant à jamais ses secrets pour nos rêves, que cette caravane emmène Rimbaud, à son insu, « dans l'affection et l'avenir²⁵ » ; Rimbaud ! Un seul Rimbaud, mais deux fois grand : grand par la poésie et grand par le silence.

Notes

- [1.](#) Harar, 24 août 1889.
- [2.](#) Brouillon de *Délires II*, *Une saison en enfer*.
- [3.](#) « Ma journée est faite, je quitte l'Europe... » (*Mauvais Sang*, *Une saison en enfer*).
- [4.](#) *L'Éternité*, mai 1872.
- [5.](#) Charleville, 25 août 1870.
- [6.](#) *Nuit de l'enfer*, *Une saison en enfer*.
- [7.](#) 17 avril 1871.
- [8.](#) *Vagabonds*, *Illuminations*.
- [9.](#) 1872.
- [10.](#) *Jadis...*, *Une saison en enfer*.
- [11.](#) *Illuminations*.
- [12.](#) « Junphe » 1872. Ou encore *Bonne Pensée du matin* : « À quatre heures du matin, l'été... »
- [13.](#) 17 novembre 1878 : « l'exploit (...) était le passage du Gothard » ; Aden, 29 mars 1888 : « J'ai fait ce voyage du Harar, 6 jours à l'aller, 5 au retour, 8 de séjour là-haut, et une dizaine de jours dans les boutres et les vapeurs » ; Le Caire, 23 août 1887 : « des exploits du genre des suivants ».

[14.](#) Je développe et définis ce concept d'œuvre-vie dans *Rimbaud, l'heure de la fuite* (Gallimard-Découvertes, 1991). AB.

[15.](#) À une raison, *Illuminations*.

[16.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer*.

[17.](#) Marseille, 24 juin 1891.

[18.](#) *Jadis..., Une saison en enfer*.

[19.](#) Voir A.R., *Œuvre-Vie*, p. 805.

[20.](#) Marseille, 15 juillet 1891.

[21.](#) *Mauvais Sang, Une saison en enfer*.

[22.](#) *Ornières, Illuminations*.

[23.](#) *Alchimie du verbe, Une saison en enfer*.

[24.](#) Aden, 5 mai 1884.

[25.](#) *Génie, Illuminations*.

OceanofPDF.com

Notes

Chapitre 1 / Départ

(1) Il faut au livre des voiles, et une cale. Ici commence la cale, un deuxième voyage, souterrain, labyrinthique, discontinu, mais pas moins infini que la promesse des voiles, avec ses renvois à d'autres directions. Éléments hétérogènes, bouts de ficelle et cailloux du chemin s'agglomèrent au livre comme à sa *coque* : notules flottantes qui rêvent, dit Mallarmé dans *Divagations*, « l'hymne (...) des relations entre tout ». Les notes forment un défi au lecteur, ce passager clandestin. Comment surmonter l'interruption fréquente, les troubles de la sollicitation, tous ces *appels* ? Un voyage peut se décrire comme une succession d'interruptions. Voyager, c'est s'interrompre mille fois ; arriver, une seule. Il est probable que notre manière de lire ne diffère en rien de celle de voyager. Une solution est de lire deux fois, l'une en mettant les voiles, l'autre à fond de cale.

(2) Verlaine à Émile Blémont, 1873.

(3) Jean-Paul Vaillant, *Rimbaud tel qu'il fut*, Paris, Le Rouge et le Noir, 1930.

(4) François Mauriac, cité par Jean-Paul Vaillant, in *Textes africains d'Arthur Rimbaud*, Liège, Éd. Dynamo, 1945.

(5) Ernest Delahaye à Ernest Millot, 9 août 1877.

(6) Verlaine, « Arthur Rimbaud », *The Senate*, Londres, octobre 1895. On oublie souvent que la présence de Rimbaud à Harar avait pourtant été signalée en 1886 par *le Symboliste* de G. Moréas et G. Kahn, n° du 22 au 29 octobre, p. 10. Voir M. Pakenham, « Trouver le lieu et la formule », in *Arthur Rimbaud*, n° 2, Paris, Minard, 1973, p. 145.

(7) Vitalie Rimbaud à son fils, Roche, 10 octobre 1885.

(8) Verlaine, préface aux *Illuminations*, *la Vogue*, 1886. Avec une charmante précision géographique, Mme Rimbaud avait fait savoir à Ernest Delahaye qu'Arthur « devait être à Harar, cap de Guardofui, du détroit de Bab el Mandeb, entre l'Abyssinie et le pays des Somalis » ; voir sur ce point Henri Guillemin, *Mercur de France*, 1^{er} octobre 1954, p. 240.

(9) *Ibid.*

(10) Ces « renseignements rimbesques » ont en définitive peu servi à Verlaine ; c'est l'éditeur Léon Vanier qui aurait ajouté ces détails fantaisistes en vendant le texte aux *Entretiens politiques et littéraires* ; il paraît (t. III, p. 185-188) signé M.D. (Ernest Delahaye) en décembre 1891, quelques jours après la mort de Rimbaud.

(11) Frédéric Rimbaud à Rodolphe Darzens, 10 décembre 1891.

(12) « Il est mort en rade de Marseille », précisait *l'Écho de Paris*. Voir *Album Rimbaud*, par Henri Matarasso et Pierre Petitfils, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 315.

(13) *Barr Adjam* : titre des souvenirs d'Alfred Bardey, premier employeur de Rimbaud ; sous-titrés *Souvenirs d'Afrique-Orientale, 1880-1887*, publiés par Joseph Tubiana, Paris, Éd. du CNRS, 1981.

(14) Voir *l'Âge nouveau*, n° 2, janvier 1939, p. 18 : Paul Bourde, sur la route de Madagascar, fit escale à Djibouti et chercha des renseignements sur son ancien camarade d'école (au petit séminaire), Arthur Rimbaud. C'était en 1896 : Rimbaud était mort depuis plusieurs années. Paul Bourde se rappelait qu'ils s'étaient promis, avec Rimbaud et Jules Mary, d'aller plus loin que Speke et Grant à la découverte des sources du Nil, et chacun avait préparé l'expédition : Bourde en apprenant l'arabe, Mary le portugais, et Rimbaud l'amharique – dont il réclamera encore la grammaire en 1884... Bourde était moins arrogant à l'égard de Rimbaud après la publication des *Poésies complètes* ; mais si Rimbaud n'a certainement pas appris l'amharique à Charleville, il accomplit pour une part un rêve d'enfance au pays des sources du Nil, ou plutôt il y échoue.

(15) Poésie du départ. Julien Gracq, disant des surréalistes, bien qu'il ne les apprécie pas, qu'ils prenaient les trains de banlieue pour partir au hasard, « pleins de départs qu'aucune arrivée ne saura jamais décevoir ». Ou le début de *Boroboudour*, par Roger Vailland : « À six heures de l'après-midi, j'ai quitté Sceaux (Seine), où j'avais alors mon domicile, à bord de la camionnette de mon voisin, qui est garagiste. "Où vas-tu cette fois ? m'a-t-il demandé. – À Java !" »

(16) *Nuit de l'enfer, Une saison en enfer ; Démocratie, Illuminations* ; lettre aux siens, 17 novembre 1878. À propos du poème *Départ*, Pierre Brunel parle bien du *départ absolu* : « Par une économie surprenante, il suffit au poète, pour dire ce départ, d'écrire le mot *départ*. (...) En effet, ce n'est pas un départ *vers*, mais un départ *dans*, comme si l'intention entraînait un monde avec soi, un monde *neuf* » (*Arthur Rimbaud ou l'Éclatant Désastre*, Paris, Champ Vallon, 1983, p. 13).

(17) Voir aussi Fougeret de Monbron, *le Cosmopolite ou le Citoyen du monde*, Paris, 1798, cité par Lord Byron en épigraphe au *Childe Harold's Pilgrimage*, 1812.

(18) Il s'ouvre sur une phrase recopiée de Michel Deguy : « Ce qui reste d'un voyage ; ce en quoi, à contre-prévoyance, le voyage avait lieu (...) et qu'il aura perdu sur la route du retour, jusqu'au retour de ce qui ne fut pas refoulé mais perdu, dans aucun inconvénient ni par aucun intérêt à la perte » (*Donnant-Donnant*, Paris, Gallimard, 1980, p. 11).

(19) « La correspondance de Vitalie Rimbaud-Cuif, dont treize lettres inédites », in *Mme Rimbaud, Essai de biographie*, par Suzanne Briet, Paris, Aux Lettres Modernes, Minard, 1968 ; Isabelle Rimbaud, *Mon frère Arthur*, Paris, Camille Bloch Éd., 1920.

(20) Georges Izambard, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, Paris, Mercure de France, 1963.

(21) Jean-Marie Carré, *les Deux Rimbaud*, Paris, Éd. des Cahiers Libres, 1928, p. 27.

(22) Marc Cholodenko, Paris, Hachette, 1980.

(23) *Galleria*, mars 1924 ; *Revue de France*, 1^{er} septembre 1928 ; *Revue hebdomadaire*, 27 août 1932 ; Paris, Éd. du Sagittaire, 1934 ; *Comoedia*, 26 juin 1943 ; *le Mercure de France*, 1^{er} septembre 1947 ; *Europe*, n° spécial Rimbaud, 1954 ; *il Mattino del Lunedì*, 22 septembre 1970.

(24) Stéphane Mallarmé, « Rimbaud » (Paris, avril 1896), in *The Chap Book*, 15 mai 1896.

(25) *Une page détachée du carnet*. Écrire en (un) voyage fait ressentir, plus aiguë, l'expérience de l'incommunicable. En concentrant notre imagination sur un voyage astronaucique, par exemple, nous pouvons peut-être atteindre quelques-unes des sensations probables de l'astronaute ; mais il restera toujours, dans le meilleur des cas, quelque chose d'individuel à l'expédition elle-même – dont l'écart avec notre rêverie exprime la valeur des méthodes de Monsieur Teste. Cet écart peut être inimaginable ; mais, quand il serait réductible à la représentation, c'est le corps qui se souvient pour réintroduire une différence. En risquant dans le récit des sensations vécues, quelque chose détient l'existentiel, mais cède au désir de voyage, non pour dire qu'il l'a fait, mais pour le refaire à nouveau. L'invitation au voyage se fonde alors, comme l'amour après la mort de l'autre, sur la peur d'oublier ; mais le récit du voyage se substitue lentement à son souvenir, l'efface en l'écrivant. Ce qui s'en va dans le récit ne pouvait être partagé que dans la vie – les bruits et les odeurs, la fatigue, la détresse, les fous rires, l'exaltation, la surprise ou la solitude.

(26) In *Rimbaud raconté par Verlaine*, introduction et notes de Jules Mouquet, Paris, Mercure de France, 1934, p. 68.

(27) *Rimbaud, le Voleur de feu*, réalisé par Charles Brabant, diffusé sur TF1 dans la soirée du 30 mai 1978. Durée : 2 h 10. Textes interprétés par Léo Ferré, et dits par Jean-Pierre Pauty ; interviews de Jean-Louis Baudry, Aleme Eshete, Émile Foucher, Pierre Gascar, Pierre Petitfils, Stéphane Taute, Vernon Philip Underwood. (Salut à Dominique Frène, notre poisson pilote ; à Guy Gourlay, qui m'avait à l'œil, à Jean-Louis Soulivet, qui me tendait la perche, à Patrick Escudié et Pierre Boucher pour leurs conseils éclairants.) Annick Hully avait obtenu en Éthiopie l'autorisation de tournage – pourvu que le film fût conforme à l'idée que les nouveaux maîtres du pays se faisaient de Rimbaud, et soucieux de l'image nationale ; télex à TF1, novembre 1976 : « Rimbaud heureux au Harar. Aimait et vivait heureux avec femme abyssine. Aurait laissé un fils au Harar. Avait excellentes et affectueuses relations avec population. Insister sur Éthiopie n'a pas détruit Rimbaud. »

En tournant *le Voleur de feu* dans la dimension du voyage, de la déambulation, Charles Brabant a eu le geste qui sauve – ne pas faire « jouer » Rimbaud par un comédien, comme s'il nous était familier, identique à quoi ? que l'on connaisse déjà de lui ; ne pas le représenter mais le rechercher. Sur *le Voleur de feu*, voir notamment Pierre Petitfils, *Rimbaud vivant*, n^{os} 15 et 16. Médium chaud pour messages simples, la télévision est le lieu de la formule, non de la nuance. Mais le film, qui correspond au travail de trente personnes pendant dix-huit mois, et à la vision du maître d'œuvre, ne vit qu'un soir, comme les libellules. Le livre alors compense une frustration complexe – d'une prestation toujours à refaire, du « tout » jamais atteint, de la vitesse même du voyage : on ne peut pas tout prendre avec les yeux. Un film sur Rimbaud ne peut dispenser de lire Rimbaud ; il se propose de renvoyer au livre, au contraire. Mon carnet, né du film et l'accompagnant, s'en éloigne – sur le fond – pour le rejoindre là.

Rimbaud à la télévision. À l'occasion du centenaire de la naissance de Rimbaud, Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes avaient promené la caméra de la RTF à Roche, interrogeant les villageois (« Lectures pour tous », 1954) ; le même Pierre Dumayet a enregistré une émission sur *les Déserts de l'amour* (« Lire, c'est vivre », Antenne 2, 1978). Le beau noir et blanc finissant des années soixante convenait bien aux Ardennes, où Max-Pol Fouchet réalisa un Rimbaud, avec Laurent Terzieff (1966). Les arcades de la place Ducale, à Charleville, en ont vu bien d'autres : *Roman* (FR3, 1979) ; *Portrait d'écrivain, Rimbaud à Charleville*, de J.M. Nokin (TF1, janvier 1984). La chaîne japonaise TBS a diffusé en juin 1978 deux films, l'un sur Verlaine, l'autre sur Rimbaud, dit par Jacques Roux ; et les télévisions belge, hollandaise, allemande. Mentionnons aussi les *Illuminations* (ORTF, 1966) ; ou, pour l'écarter, tel film d'un cinéaste iranien (FR3, décembre 1983) – indécent.

Un vivier de courts métrages : *Bateau ivre*, par Henri Beauvais, diffusé le 11 mai 1949 « en première mondiale » à Charleville (voir le supplément au *Bateau ivre*, n^{os} 2-3, *Bulletin des amis de Rimbaud*, mai 1949, et Étiemble, *le Mythe de Rimbaud*, Paris, Gallimard, 1954, p. 340-341). Puis *Bateau ivre*, par Alfred Chaumel (1950) ; *les Effarés*, par J.G. Albicocco (1955) ; *le Dernier Matin d'Arthur Rimbaud*, par Jean Barral (1964). Jeune premier, Gérard Philipe a « incarné », après Le Cid, Rimbaud dans un film de Gilbert Prouteau. Dans la catégorie cinéma d'amateur, *Rimbaud à Harar*, de Michel Pons (1970, inédit et qui devrait le rester) ; *Un cœur sous une soutane*, par Patrick Jeudy (1973).

En achevant sa bibliographie, *l'Œuvre et le Visage d'Arthur Rimbaud* (Paris, Nizet, 1949), Pierre Petitfils observait : « le film reste à tourner ». Il l'a été depuis. *Le Vieux Pays où Rimbaud est mort*, film québécois de Jean-Pierre Lefebvre (1977) – un « cousin » du Québec revient constater que la France n'est plus le pays de Rimbaud –, n'a de rimbaldien que le titre. En 1972 parut le premier long métrage « à grand spectacle », *Une saison en enfer*, de Nelo Risi : Terence Stamp était Rimbaud, Jean-Claude Brialy Verlaine, et Florinda Bolkan prêtait le concours de ses jambes dans le rôle de Gennet (*sic*), une hypothétique femme abyssine du poète. Musique de Maurice Jarre. En sortant d'une salle vide, je rencontraï le célèbre linguiste Roman Jakobson ; il se déclarait enthousiasmé par le film de Risi – et fut bien le seul ; en exceptant une image à Stuttgart, ce film fut un désastre, et reçu comme tel – « le film reste à tourner ».

« Et Rimbaud, un poète, non, un metteur en scène, qui renonça à écrire avant son départ pour l'Afrique... », dit le personnage au chapeau haut de forme qui danse autour de la voiture du réalisateur, dans *Huit et demi* de Fellini : c'est au cinéma-cinéma que l'on trouverait, peut-être, en germe, le long métrage de qualité qu'il est permis d'espérer ; dans *Pierrot le fou*, qui abandonne tout pour vivre sa vie (Godard insère deux portraits de Rimbaud dans ce film, qui s'achève avec le poème *Éternité*, en voix *off*, dans le panoramique parfait de « la mer allée avec le soleil ») ; dans *Théorème*, davantage encore. « Rimbaud, mon contemporain, mon castrateur », écrit Pier Paolo Pasolini, qui évoque « Rimbaud, couvert de rubans comme Alcibiade » : *Théorème* serait, pour une part, le premier film rimbaldien (les *Œuvres* de Rimbaud, dans l'édition Feltrinelli, apparaissent d'ailleurs dès la première bobine, en gros plan fixe, et Terence Stamp – plus *juste* que dans le film de Risi – lit Rimbaud à plusieurs reprises au cours du drame). Ce mystérieux jeune homme, hypothèse de Dieu et concepteur du mal, qui sème le trouble dans une famille bourgeoise, transformant ses hôtes en possédés, rejoint la perception verlainienne (*Crimen amoris*) d'un Rimbaud diabolique.

Souhait d'un premier festival du film rimbaldien.

(28) Le chevalier de Fréminville, *Voyage de D'Entrecasteaux en Océanie à la recherche de La Pérouse*, février 1793.

(29) Henry Miller, *Rimbaud*, trad. de F. Roger-Cornaz, Mermod, 1952 ; *le Temps des assassins*, nouv. trad. de F.J. Temple, Paris, Pierre-Jean Oswald Éd., 1970.

(30) Préface de Paul Claudel aux *Œuvres d'Arthur Rimbaud*, éd. établie par Paternie Berrichon, Mercure de France, 1912. Suivant un conseil oral de Henri Guillemin, le plus beau texte de Claudel sur Rimbaud se lit dans *la Messe là-bas*, Paris, Éd. de la Nouvelle Revue française, 1919. – Rappelons les phrases de Claudel à Mallarmé : « Je me propose – pour moi – de vous écrire un jour ou l'autre à mon aise à propos de certains sujets qui me tiennent à cœur comme : *catholicisme* et *Arthur Rimbaud* (envers qui vous semblez injuste). Depuis le coup de foudre initial dont m'a frappé la livraison de *la Vogue* où je lus pour la première fois les *Illuminations*, je puis dire que je dois à Rimbaud tout ce que je suis intellectuellement et moralement, et il y a, je crois, peu d'exemple d'un si intime hymen de deux esprits. » Claudel écrira plus tard : « Rimbaud a eu une action que j'appellerais séminale et paternelle et qui me fait réellement croire qu'il y a filiation dans l'ordre des esprits comme dans celle des corps » (voir Henri Mondor, *Rimbaud ou le Génie impatient*, Paris, Gallimard, 1955, et Jean-Claude Morisot, *Claudel et Rimbaud, Étude de transformations*, Paris, Minard, 1976).

(31) Gide, arrivant au Tchad, se rappelait les Cévennes ; Alfred Bardey comparait les « grasses prairies » du Harar à sa Franche-Comté natale ; et, en 1856, déjà, Henri Lebrun écrivait, dans *Voyages en Abyssinie et en Nubie* (Tours, Impr. Mame) : « L'aspect de la verdure rappelle fréquemment l'Europe, et la vue se repose souvent, comme chez nous, sur des vignes, des chèvrefeuilles, des rosiers. »

(32) *Addis-Ababa*, construite en 1891 sur un site proche d'Entotto.

(33) Henry de Monfreid, *Du Harar au Kénia*, Paris, Grasset, 1970 : « La notion de charité leur manque (...) ils n'auraient pas compris que je leur donnasse des soins pour rien. »

Chapitre 2 / Vivre

(34) Louis Gustave Binger, explorateur de la boucle du Niger (1887-1889), gouverneur de la Côte d'Ivoire (1893-1897), dont un quartier d'Abidjan, Bingerville, rappelle la mémoire. Voir L. G. Binger, *Une vie d'explorateur*, P. Sorlot, 1938.

(35) *Le Chemin de fer franco-éthiopien*. (*Do not lean out of the window*. La lecture des longues notes est déconseillée pendant le voyage.) Voir sur ce sujet le livre de Willi Loepfe, *Alfred Ilg und die Äthiopische Eisenbahn*, Zürich, Atlantis Verlag, 1974 ; et, sur ce livre, Jean Voellmy, *Arthur Rimbaud*, n° 4, Minard, 1980, p. 115. Willi Loepfe néglige de rappeler (son sujet, il est vrai, se déroule surtout après le séjour du poète) les intuitions de Rimbaud ; celui-ci, qui, dès 1883, demandait qu'on lui envoyât de France un *Traité complet des chemins de fer*, observait justement en 1887 que le Harar, « en dépit des invasions, est certainement destiné à devenir le débouché commercial exclusif du Choa lui-même et de tous les Gallas ». Il fut sans doute parmi les premiers à évoquer, par écrit, avec

bon sens, la perspective de cette ligne ferroviaire : « Ménélik lui-même fut tellement frappé de l'avantage de la situation au Harar, qu'à son retour, se remémorant les idées de chemin de fer que les Européens ont souvent cherché à lui faire adopter, il cherchait quelqu'un à qui donner la commission ou concession des voies ferrées du Harar à la mer ; il se ravisa ensuite, se rappelant la présence des Anglais à la côte ! Il va sans dire que, dans le cas où cela se ferait [... passage cité] le gouvernement du Choa ne contribuerait en rien aux frais d'exécution » (lettre au directeur du *Bosphore égyptien*, les 25 et 27 août 1887 ; sur cette lettre, voir chap. 11). Les Européens faisaient miroiter à Ménélik les avantages du progrès : « en 1883, l'ingénieur Aubry, qui accompagnait la mission Brémond, avait fait fonctionner devant Ménélik une locomotive et un bateau miniatures. Le roi du Choa, amoureux du progrès, en fut émerveillé » (Ministère des Affaires étrangères [M.A.E.], Afrique, 62.606, in Suzanne Briet, *Rimbaud notre prochain*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1956, p. 174). Rimbaud dut parler de la construction d'un chemin de fer avec son associé d'un moment, Paul Soleillet (sur Paul Soleillet, voir chap. 3), qui obtint de Ménélik la concession d'un chemin de fer d'Ankober à Obok ; mais sa compagnie fit faillite avant d'avoir pu commencer les travaux. Les Britanniques s'en réjouirent (Enid Starkie, *Rimbaud en Abyssinie*, Paris, Payot, 1939, p. 58). Mais Chefneux, jeune associé de Soleillet avant de devenir consul général d'Abyssinie, reprit l'affaire en main. « On a oublié les hommes courageux qui y laissèrent leur vie : Chefneux, animateur de cette œuvre, est mort dans la misère » (Henry de Monfreid, *les Secrets de la mer Rouge*, Paris, Grasset, 1968, p. 9). Makonnen, gouverneur de Harar, intervint. « Il eut le courage de combattre la néfaste influence de Taïtu, hostile aux étrangers, pour faire accorder la concession à la France » (Henry de Monfreid, *les Lionnes d'or d'Éthiopie*, Paris, Laffont, 1967, p. 88). Ménélik avait trouvé son maître d'œuvre. Il vit peut-être un peu loin en accordant à la France l'exploitation de la ligne Addis-Djibouti jusqu'au 31 décembre 2016, sorte de concession à perpétuité... La rivalité des puissances européennes avait empêché (1906) le projet franco-éthiopien d'un chemin de fer jusqu'au Nil Blanc (voir Jean Doresses, *Histoire de l'Éthiopie*, Paris, PUF, 1970, p. 105). *La Dépêche coloniale illustrée* (1910, p. 283), publiée par l'*Illustration*, rapporte les détails de cette construction, où l'on rencontre de vieilles connaissances : « Par les actes du 9 mars 1894, l'empereur Ménélik avait concédé à MM. Ilg et Chefneux (...) le droit de construire et d'exploiter une ligne de chemin de fer devant relier l'Éthiopie à la mer, par Djibouti. » Partie de Djibouti, la voie (« anglaise », large d'un mètre) n'atteignit le kilomètre 37 qu'en août 1899. Le premier tronçon de Djibouti au Nil Blanc fut ouvert au commerce le 1^{er} janvier 1903. Jean-Marie Carré (*la Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud*, Paris, Plon, 1926) qui croit que le CFE passe à Harar aurait pu lire : « Le projet initial avait été de relier la ville de Harar à la côte, mais la nature des terrains qui, à partir d'El-Bah (km 288), deviennent montagneux, fit abandonner ce projet, et le terminus fut établi à Diré Daoua, au milieu d'un vaste cirque et à proximité d'une rivière abondante, le Laga-Harré, qui permet d'alimenter d'eau potable une ville de grand avenir. La construction d'une route carrossable entre Diré Daoua et Harar fut entreprise de concert par la Compagnie et le gouvernement abyssin ; et, à la fin de 1903, cette route permettait des transports rapides entre ces deux points. » Avec les bénéfices du premier tronçon, une nouvelle Compagnie, au terme d'une convention conclue le 30 juin 1908 à Addis-Abeba entre le représentant de la France et Ménélik, la « Compagnie des chemins de fer franco-éthiopiens de Djibouti à Addis-Abeba », prit en charge la ligne qu'elle achemina lentement, depuis le 1^{er} juillet 1909, de Diré Daoua à Addis-Abeba.

L'ingénieur André Provost a pris aussi ce train, qui mettait trois jours en 1928 pour aller d'Addis à Diré Daoua : « Le chemin de fer franco-éthiopien, œuvre admirable, mais coûteux instrument de propagande pour le nom français, draine péniblement vers le port une part des riches produits abyssins, autant qu'ils peuvent parvenir jusqu'à la voie ferrée, dans un pays sans voie de communication à l'intérieur, et attirés d'ailleurs vers la voie anglaise par Gambela, le Sobat, Khartoum et Port-Soudan » (« Sur les traces africaines de Rimbaud », *op. cit.*).

Voir enfin Rosanna Van Gelder de Pineda, *le Chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba*, L'Harmattan, 1995, 730 pages (soit environ une page par kilomètre).

(36) Lettre au directeur du *Bosphore égyptien*, *op. cit.*

Danakil, pluriel de *Dankali* (en arabe) ; nom employé par les Anglais pour désigner une peuplade qui s'appelle elle-même *Afars*, et que les Amharas nomment *Adals*. Les Danakils, que les explorateurs les plus nuancés désignaient comme les « sauvages » les plus cruels, avaient, entre autres, blessé Labatut, avant qu'il ne se fût associé à Rimbaud. (Sur les dangers auxquels s'exposaient les caravanes, voir chap. 9.)

(37) 1974 : une dépêche de l'AFP entre mille annonce que le CFE est interrompu par un sabotage ; la voie, démontée sur cinquante mètres, a entraîné le déraillement d'une draisienne de surveillance. 1928, André Provost, *op. cit.* : « On ne voyage que de jour, car les forgerons du désert aiment à fabriquer des fers de lance avec les traverses métalliques de la voie. » En 1883, Rimbaud signalait dans son *Rapport sur l'Ogaden* ces « forgerons [qui] errent par les tribus ».

(38) *Franchir l'Hawache*. Rimbaud, lettre au *Bosphore* : « En arrivant à l'Hawache, on est stupéfait en se remémorant les projets de canalisation de certains voyageurs. Le pauvre Soleillet avait une embarcation spéciale en construction à Nantes dans ce but ! (...) Ménélik a fait deux ponts sur l'Hawache, l'un sur la route d'Entotto au Gouragné, l'autre sur celle d'Ankober au Harar par les Itous. Ce sont de simples passerelles en troncs d'arbres, destinées au passage des troupes pendant les pluies et les crues, et néanmoins ce sont des travaux remarquables pour le Choa. » Mais c'est un autre compère de Rimbaud qui devait réaliser le premier pont... non empirique, peu après le départ de celui-ci : en 1897, dans le premier livre sur l'Abyssinie après le départ de Rimbaud, Sylvain Vignéras remarquait « le pont de fer qui a été installé à l'Aouache, voilà tantôt trois ans, par un Français, M. Savouré » (S. Vignéras, *Une mission française en Abyssinie*, Paris, Armand Colin, 1897, p. 177).

(39) Rimbaud, « le type le plus audacieux de l'explorateur » ? (J.-M. Carré, phrase finale de *les Deux Rimbaud*, *op. cit.*) – Le nom de Rimbaud apparaît pour la première fois dans un périodique en décembre 1881 ; et c'est en qualité d'explorateur. La revue *l'Esploratore* (décembre 1881) de Milan, en effet, si l'on excepte l'allusion de Lepelletier à « Mlle Rimbaut » (*sic*, *le Peuple souverain*, Paris, 16 novembre 1871), a paru avant le roman à clés de Félicien Champsaur, *Dinah Samuel* (1882) et la notice de Verlaine dans *Lutèce* (1883). (Franco Pétralia, *Bibliographie de Rimbaud en Italie*, Institut français de Florence, Éd. Sansoni Antiquariato, 1960, p. 16 ; la référence manque dans *la Genèse du Mythe de Rimbaud* par Étiemble.)

En 1881, Antonio Cecchi explorait déjà le sud-ouest de l'Éthiopie (Kaffa), et Franzoj allait de Gallabat à Assab par Gondar et Entotto. Rimbaud peut-il être retenu comme un

des explorateurs de son époque en Abyssinie, au même titre que le comte Cecchi, Jules Borelli, Philipp Paulitschke, le comte Teleki, Ugo Ferrandi ou Robecchi-Bricchetti ?

Dans *Candide* (10 octobre 1935), Marguerite Yerta-Méléra délirait sur le thème de Rimbaud explorateur, qu'elle représente à la façon des frères Pereire dirigeant les travaux des boulevards qui portent leur nom, ingénieurs autoritaires, bottés et chapeautés comme de véritables Texans des beaux quartiers : « Ilg prend conseil attentivement de Rimbaud lui-même, Rimbaud qui, ayant appris tous les dialectes de la contrée, connaît mieux que personne les ressources du Harar et de l'Ogaden, Rimbaud qui lui parle d'un chemin de fer, montrant sur la carte le tracé à choisir, insistant pour qu'on le fasse passer par Diré Daoua [sic] [Diré Daoua est né artificiellement lors de la construction du CFE, qui ne pouvait accéder sur les hauteurs de Harar...] Rimbaud qui voudrait que l'on construisît un aqueduc : "Tenez, par ici, et par là... beaucoup de travaux, mais quel résultat !" » Pas un mot à garder de « la Méléra ». Mise au point.

A. Entotto-Harar ; *le Bosphore égyptien*. Pierre Bardey, le frère de l'employeur de Rimbaud, prit le CFE lorsqu'il revint une dernière fois à Harar, avant de quitter Aden pour la France. On imagine les pensées de cet homme vieilli, fatigué, à la fois triste et heureux de partir : les choses n'ont pas beaucoup changé, mais le chemin de fer améliore considérablement le voyage et le commerce. Bardey pense à Lucereau, ce jeune explorateur français qu'il avait rencontré à l'hôtel de l'Univers, à Aden, et qui voulait explorer cette région pour y trouver la meilleure route : il y fut assassiné, le 1^{er} décembre 1880. Puis il pense à Rimbaud, qui fut aussi son employé, et qui avait signalé « l'avantage de la route de Harar pour l'Abyssinie », dans le *Bosphore égyptien* (note 2 *supra*) : cette route, précise Mario Matucci (*le Dernier Visage de Rimbaud en Afrique*, Éd. Sansoni Antiquariato ; Paris, Librairie Marcel Didier, 1962, p. 57), « partait d'Entotto, se déroulait à travers la plaine de Mindjar, franchissait la rivière Hawache, atteignait le lac Arro, touchait Goro, Herréa, Bourka, Oborra, Chalenko, le lac de Yabatha, pour aboutir, après 40 kilomètres, à Harar ». En 1887, il y avait cinq routes possibles, dont Armand Savouré envoie le détail au ministère des Affaires étrangères (M.A.E., Afrique, 107.218, in Suzanne Briet, *Rimbaud notre prochain*, *op. cit.*, p. 189). Pour son expédition d'armes en 1886, Rimbaud avait été obligé de suivre la plus difficile, la route Gobât. Au retour, il fut l'un des premiers Européens à prendre celle que suit aujourd'hui le CFE. On ne peut pour autant écrire, comme Étiemble et Yassu Gaucière : « N'a-t-il pas reconnu la voie que devait plus tard emprunter le chemin de fer Djibouti-Addis-Abeba ? » (*Rimbaud*, Paris, Gallimard, 1950, p. 224), suivant imprudemment J.-M. Carré : « c'est son tracé que suivra plus tard le CFE » (*les Deux Rimbaud*, *op. cit.*, p. 44, et d'abord in *la Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud*, *op. cit.*, p. 211) dont l'erreur est encore fréquemment reproduite. À partir d'un article de Louis Lalande, paru dans *la Revue des deux mondes*, le 15 décembre 1878 (et dont rien ne permet de penser que Rimbaud, d'ailleurs à Chypre à cette époque, ait pu le lire), le regretté Daniel A. de Graaf allait même jusqu'à affirmer : « Ouvrir une route à l'Europe vers l'Afrique centrale par Obock et le Choa, voilà qui a été le but des explorations de Rimbaud durant les années 1885-1887, lorsqu'il aspirait à égaler les prouesses des Jules Borelli, Paul Soleillet, Alphonse Aubrey, et, notamment, Von Hardegger et Paulitschke qui avaient fait le premier pas sur la route qui mène au cœur des contrées de Galas (sic) et d'Ogaden... » (*Arthur Rimbaud, sa vie, son œuvre*, Assen, 1960, p. 303). Rimbaud se dit en effet « désireux (...) de faire la route nouvelle ouverte par le roi à travers les Itous, route jusqu'alors inexplorée, et où j'avais vainement tenté de m'avancer

du temps de l'occupation égyptienne du Harar » (lettre au *Bosphore*). Mais il convient de relativiser cette « première » :

a. L'ouverture de cette route revient évidemment à Ménélik et ses troupes, par fait de guerre.

b. Le *Bolletino della Società Africana d'Italia* (VIII, 5-6, mai-juin 1889, p. 135-142) fait remarquer que deux Italiens avaient précédé Rimbaud sur cette route : Vincenzo Ragazzi et Raffaele Alfieri, qui accompagnaient, en qualité de médecins, les troupes de Ménélik : « *dopo di lui [Ragazzi], la strada da Antoto ad Harar fu percorsa felicemente dal commerciante francese M. Rimbaud* » (*Bollettino...*, op. cit., II, 1, janvier 1888, p. 57-90, in Franco Pétralia, *Bibliographie de Rimbaud en Italie*, op. cit., p. 23 et p. 63). – Le « *felicimento* » est de trop !

c. Rimbaud n'était pas seul : il était accompagné par l'explorateur français Jules Borelli, lequel déclara qu'il fut le premier Européen à faire ce fameux trajet. Il manquait, en l'occurrence, observe justement Enid Starkie (*Rimbaud en Abyssinie*, op. cit., p. 132), de générosité, parce que c'est à Rimbaud qu'il devait de pouvoir partir : « J'ai résolu, écrit Borelli, de partir demain à l'aube avec M. Rimbaud, et de ne pas attendre l'accomplissement de promesses douteuses ou une caravane plus en rapport avec mes goûts et mes projets » (*Journal de Borelli*, 30 avril 1887). Rimbaud, pour sa part, écrira le 26 août 1886, du Caire, à Bardey : « Ce ne fut que quand j'eus obtenu de Ménélik l'autorisation de partir que Borelli eut l'idée de m'accompagner. » On peut remarquer, sur ce point de détail, une apparente contradiction de Rimbaud, qui écrit dans *le Bosphore* le 20 août, du Caire, c'est-à-dire six jours avant la lettre à Bardey : « M. Jules Borelli demanda au roi la permission de faire un voyage dans cette direction, et j'eus ainsi l'honneur de voyager en compagnie de notre aimable et courageux compatriote... » Sur cette route qui ne mène nulle part, on ne saura jamais qui est parti le premier. En réalité, Rimbaud ne se contredit pas : Ménélik se méfiait de Borelli et des explorateurs en général ; il ne comprenait pas que l'on puisse se promener avec des instruments scientifiques dans un but désintéressé ; mais il faisait confiance à Rimbaud, qui lui apportait des armes ; Borelli a donc bien bénéficié de l'influence de Rimbaud pour se mettre en chemin. En tout cas, Rimbaud devançait Borelli d'une journée de cheval, impatient de toucher l'argent que Makonnen devait lui remettre à Harar pour payer une partie des fusils, remis à Ménélik. Et, tandis que Rimbaud chevauchait éperdument, Borelli, serein, se livrait aux premières observations. – Rimbaud mettra en valeur, du reste, le travail de Borelli sur l'autre route, la plus difficile : « toute cette route a été relevée astronomiquement pour la première fois, par M. Jules Borelli » (lettre au *Bosphore*).

d. La lettre au directeur du *Bosphore égyptien* : publié en un volume relativement épais sous le titre *Arthur Rimbaud, Voyage en Abyssinie et au Harar* par la Centaine, en 1928 – mais à tirage restreint –, ce document a été présenté comme un ouvrage d'explorateur – à la place, sans doute, du livre sur les Gallas que Rimbaud projetait et qu'il n'écrira pas. Il s'agit bien pourtant d'une lettre, datée du Caire, le 20 août 1887 : si elle contient des informations précieuses et nouvelles pour l'époque, cette relation épistolaire ne constitue pas un rapport d'exploration, mais le récit d'une expédition extrêmement pénible, dans lequel Rimbaud se départit parfois de l'objectivité requise pour les communications savantes (« routes horribles », « horreur présumée », « cloaque horrible », etc.).

B. Le *Rapport sur l'Ogadine*. Ce texte d'une dizaine de pages, daté de Harar, 10 décembre 1883, représente la seule et unique pièce du dossier rimbaldien de

l'« explorateur ». « Médiocrement écrits, [ces textes] eussent honoré Ferrandi, ou Robecchi-Bricchetti », observent Étiemble et Yassu Gauclère (*Rimbaud, op. cit.*). Aussi bien leur fit-on l'accueil qu'elles méritaient : « commentés avec faveur en 1887 dans les *Geographische Mitteilungen* ; en 1888, dans les *Proceedings of the Royal Geographical Society* ; en 1889, dans *das Ausland*. Le *Bolletino*... lui-même, qui ne pouvait pas voir d'un bon œil un Français rivaliser avec les meilleurs Italiens, rend hommage aux travaux de ce neuf géographe ». Le plus réputé des explorateurs en Afrique-Orientale, Paulitschke, avait apprécié ce *Rapport*.

Mais les *Souvenirs*... d'Alfred Bardey (*op. cit.*, dont des passages significatifs ont paru dans *Études rimbaudiennes*, n° 1, Paris, Minard, 1969) nous ont appris que l'exploration de l'Ogadine revient au Grec Sotiro, et la rédaction seulement de ce rapport à Rimbaud. Bien avant de rédiger ce texte, Rimbaud avait dit à Delahaye (18 janvier 1882) son intention de « travailler aux frais de la Société de géographie », et affirmait avoir déjà exploré le Harar et les Gallas. Mais il n'avait fait que s'aventurer au seuil de l'Ogaden : au début de son installation à Harar, il restait le plus souvent à la factorerie ; c'était Sotiro, son égal devant Bardey, qui partait prospecter, et rapporta ces informations que Rimbaud transcrivit dans un rapport précis et détaillé, lequel parut si intéressant à Bardey qu'il le communiqua à la Société de géographie de Paris, dont il était membre correspondant. Le *Rapport sur l'Ogadine* fut publié dans les *Comptes-rendus des séances de la Société de géographie* en 1884, et présenté à ladite société dans sa séance du 1^{er} février 1884 ; Jean-Paul Vaillant en a publié les quatre derniers paragraphes en juillet 1931 (« Rimbaud et la caravane », dans le *Bulletin des amis de Rimbaud*, puis dans *Textes africains d'Arthur Rimbaud, op. cit.*). Sotiro écrivit à Bardey, vers 1919 : « Je ne suis pas retourné dans l'Ogaden depuis mon premier voyage quand j'étais dans votre maison, et dont j'ai remis le rapport à M. Rimbaud. » Sotiro fut envoyé aussi sur la côte somalie occupée par les Anglais ; en décembre 1881, il était à Boubassa ; Bardey s'en fut le retrouver à Boulhar : il y était « confortablement installé : ses voyages en Ogaden et chez les Somalis en ont fait un personnage important ». Puis Bardey s'aperçut rapidement que Rimbaud était d'une autre envergure que son collègue grec, et le prit avec lui comme second à Aden.

C. Boubassa. En mai 1881, à Harar, Rimbaud, rétabli d'une maladie qui l'avait retenu quinze jours au lit, avait demandé à partir pour Boubassa, au sud-sud-est de Harar, à trente kilomètres à vol d'oiseau, où aucun Blanc n'était encore allé – le voyageur allemand Hagenmacher avait essayé en vain de s'y aventurer, en 1875, un an après l'arrivée des Égyptiens à Harar. « J'accepte de tenter l'essai, écrit Bardey, espérant ainsi que Rimbaud rapportera au moins des renseignements intéressants et favorables à l'extension de notre factorerie » (lettre d'Alfred Bardey à Paterne Berrichon, 16 juillet 1897, *le Mercure de France*, 1^{er} avril 1930). Rimbaud en rapporta une fièvre pestilentielle dont il mit deux mois à se remettre. Son but officiel n'était pas l'exploration, mais clairement défini par Bardey : « protégé par le Boko (chef galla à Boubassa), il a créé (...) deux marchés dans la brousse ». Il retourna encore à Boubassa, accompagné de Sotiro. Parvenu à Galdoa – où personne ne le suivra avant 1901 –, Sotiro fut fait prisonnier par le chef d'une tribu. Rimbaud, qui avait poussé une pointe jusqu'à la rivière Ouébi, en solitaire, put le faire dégager par un de ses amis, l'un des chefs les plus puissants de l'Ogaden (Louis Jalabert, « Rimbaud en Abyssinie », *Études*, 20 janvier 1939, p. 176). Sur l'expédition de Sotiro, voir Henri Dehérein, *Figures coloniales françaises et étrangères*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1931. Dès 1922, Dehérein, qui avait correspondu avec Ilg, publiait dans le *Figaro* du 14 janvier un article sur « Rimbaud en

Afrique » digne d'être reproduit aujourd'hui, attribuant à Rimbaud l'initiative de l'exploration du Ouabi, et à Sotiro une expédition de cent quarante kilomètres au sud de Harar, à Galdoa, chez les Rer Hersi. Quelques années après Sotiro (et Rimbaud, pour une part), d'autres explorateurs arrivèrent : deux Autrichiens, Dominik Kamel von Hardegger et Philipp Paulitschke, en 1885 ; un Allemand, le baron Karl von Erlanger, en 1900 et un voyageur français, le vicomte du Bourg du Bozas, en 1901. Si le mérite de cette expédition revient principalement à Sotiro, le *Rapport sur l'Ogadine* ne perd pas pour autant sa valeur, et reste intéressant même aujourd'hui, car l'aspect de la province a peu changé depuis cette époque.

D. Rimbaud a certainement tenté d'autres expéditions sans en parler dans sa correspondance (voir chap. 9). Si les souvenirs de Savouré en 1930 sont exacts, Rimbaud « n'a fait qu'un seul voyage en Abyssinie proprement dite, après la conquête de cette ville [Harar] ex-égyptienne par Ménélik en 1888-1889, et a été le premier Européen qui ait franchi les régions Aroussi et Tchertcher, derrière les troupes abyssines » (lettre à Georges Maurevert, *Nouvelles littéraires*, 16 janvier 1947). Ces expéditions éventuelles devaient avoir un but – ou un prétexte – commercial. Voir Bourguignon et Houin, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1901, n° 9, p. 144, « bilan géographique ».

En 1896, *le Figaro* diffusait l'article où Rodenbach faisait allusion à Rimbaud le découvreur, « précurseur tout à fait imprévu et extraordinaire ». Ce thème mythique, détecté par Étiemble, allait se développer – Max Jacob, par exemple, déclarait que « Rimbaud partant faire l'explorateur en Abyssinie a prouvé qu'il était un homme » (*le Mythe de Rimbaud, Structure du mythe*, Paris, Gallimard, 1961, p. 218-219). « Il est vain, écrit J.-P. Vaillant, de lui tresser une couronne d'explorateur. » Il faut chercher ailleurs la grandeur de Rimbaud.

(40) Remontée abyssale dans le temps : vingt ans après Lucie, découverte en 1974, une équipe américaine identifie, en Éthiopie, dans la vallée de l'Hawash, un hominidé vieux de 4,4 millions d'années, soit un million d'années avant Lucie (3,2 millions d'années), qu'elle nomme Ramidus, du mot afar signifiant « racine » (*Nature*, septembre 1994).

(41) Abyssins : « peuple mélangé » (*Habeschyn*, en arabe) auquel les intéressés ont préféré la dénomination d'Éthiopiens, d'origine grecque. Sur le nom d'Habécha ou Abyssinie, Antoine d'Abbadie, de l'Institut, adresse à la Société de géographie une note publiée à la séance du 2 novembre 1888 : « En arabe, ce mot signifie “un ramassis de gens appartenant à différentes tribus”, ce qui implique l'idée qu'ils ont méprisé ou du moins oublié les séparations de leurs tribus. (...) Éthiopie est le nom donné à ce pays par les Chrétiens. » Tous les auteurs s'accordent avec d'Abbadie sur ce point, par exemple le père de Salviac : « Les Abyssins s'honorent de l'appellation d'Éthiopiens, *YTIOPIAYAN*, et se nomment volontiers *AMHARA*. La dénomination d'Abyssins provient du mot arabe *HABECHI*, qui signifie peuple mélangé, sans généalogie connue, le “ramassis des peuples”. *HABECHI*, déformé par les Portugais, devint *ABEXIOS*, et enfin *ABESSIN*, d'où les auteurs modernes ont tiré sans effort le terme Abyssin. Ce surnom, attribué par les races arabisées à la nation amharinienne, contient un sens fort injurieux ; car, parmi les Orientaux, l'injure la plus mortifiante qu'on puisse faire à un homme, à un peuple, est de dire qu'il ignore sa généalogie... » (P. Martial de Salviac, *Au pays de Ménélik, les Gallas*, Paris, Houdin, s.d. [1901], p. 7).

(42) Ménélik, qui prétendait descendre de la reine de Saba et du roi Salomon, était encore roi du Choa en 1886 : vassal et rival de l'empereur Jean, qui régnait sur le Tigré, il évitait de l'affronter directement. « Ménélik, écrit Rimbaud avec une parfaite clairvoyance dans *le Bosphore égyptien*, est dans l'impossibilité de désobéir à Joannès, et celui-ci, très bien informé des intrigues diplomatiques où l'on mêle Ménélik, saura bien s'en garer dans tous les cas. (...) Le Choa [autour d'Ankober / Addis-Abeba], le seul pays Amhara possédé par Ménélik, ne vaut pas la quinzième partie du Tigré [au nord de l'Éthiopie, Axoum étant la ville la plus connue]. Ses autres domaines sont tous les pays Gallas [en gros : autour de Harar] précairement soumis (...). Ménélik rêve une extension continue de ses domaines au sud, au-delà de l'Hawache, et pense peut-être émigrer lui-même des pays Amhara au milieu des pays Gallas neufs (...) pour établir (...) un empire méridional comme l'ancien royaume d'Ali Alaba. » Dès 1885, l'Angleterre avait misé sur l'empereur Jean (ou Joannès, ou Yohannès IV), tandis que Ménélik recevait ses armes des négociants italiens et surtout français. En février 1887, il livra bataille à l'émir du Harar (Shalenko) et occupa la région. « À son entrée à Harar, il s'est déclaré souverain de toutes les tribus jusqu'à la côte. » Puis, au début de 1889, l'empereur Jean (« cet affreux Jean », dit Rimbaud le 8 mai 1889) ayant été vaincu et tué par les Mahdistes, Ménélik devint empereur : l'Abyssinie était réunifiée.

(« Cet affreux Jean » : fanatique religieux, il faisait mutiler les lèvres des chrétiens qui osaient fumer.)

(43) Alain Sancerne, « Le haleur ou l'épreuve terminée », *Europe*, n° sur Rimbaud, mai-juin 1973.

(44) André Gide, *Voyage au Congo*, Gallimard. On pense au Roland de *Paludes* qui s'écrie : « Je n'y pouvais plus tenir. Je pars. Où ? Je ne sais pas. Mais comprenez que si je savais où je vais et pour qu'y faire, je ne sortirais pas de ma peine. »

(45) René Char, *Revue Cahiers d'art*, 1947. – André Breton, dans l'*Anthologie de l'humour noir* (1950), dénigre Rimbaud en Abyssinie comme « un assez lamentable polichinelle », et que Vaché condamnait Rimbaud sans appel ; pourtant, les auteurs rassemblés dans le panthéon surréaliste ayant en commun la vertu de la conciliation des contraires, on peut se demander si l'humour noir, selon Breton, à la limite ne se réduirait pas à cette contestation de la littérature commune au dadaïsme et au surréalisme, qui se manifeste dans le Harar de Rimbaud comme dans les pèlerinages de Germain Nouveau. Du reste, Breton, qui a toujours proclamé son admiration pour le « génie » du poète Arthur Rimbaud, a modifié considérablement, sur le tard, son appréciation de la période africaine ; il évoque ainsi, dans ses *Entretiens* (1913-1952), le « prestige » de « l'homme tournant le dos, un beau jour, à son œuvre comme si, certains sommets atteints, elle “repoussait” en quelque sorte son créateur. Un tel comportement de la part de celui-ci prête à ces sommets un caractère indépasseable, quelque peu vertigineux, et leur permet d'exercer une fascination. [Nous soulignons :] *L'aventure du Harar (l'interrogation qu'elle pose) a valu, et continue à valoir, à Rimbaud une grande part de l'intérêt passionné que nous lui portons* » (Paris, Gallimard, 1969). Cette position nouvelle annule l'accusation antérieure de lâcheté ; il reste que Breton n'a pas songé à expliquer ce que serait le *courage de rester*.

Février 1886. Rimbaud écrit aux siens, seul et désespéré « sur ces côtes maudites », à Tadjoura, où s'accumulent les pires ennuis. Mallarmé fait du canot à Valvins, félicite Leconte de Lisle (12 février) pour son élection à l'Académie française. Cette simultanéité

des faits ne peut constituer un début de comparaison entre le poète de *Brise marine* et celui du *Bateau ivre* ; elle serait injuste et simplement fausse ; mais elle souligne l'importance de l'enjeu dans la différence réelle de la vie. Mallarmé a peut-être préservé sa vie en renonçant, un soir, à partir. – On pense à ce vizir de Bagdad qui refusait les voyages parce qu'il lui eût fallu quatre cents chameaux pour ses livres de chevet ! Mais il en va ici de l'intériorité, non seulement du courage physique ni de la vie mondaine que Rimbaud avait rejetée radicalement. Pourtant, *Brise marine* évoquant des souvenirs de traversée, comme *la Pipe* de Baudelaire, ce poème permet-il pour autant de « mesurer », comme on peut le lire dans *Mallarmé et le Symbolisme*, « l'héroïsme du poète qui renonce à fuir » (nous soulignons ; Nouveaux Classiques Larousse, p. 34) ? (Voir note 18.)

(46) *Les maladies de Rimbaud*. « Tous les Européens ont été malades, excepté moi », peut-il se flatter, de Chypre, le 15 février 1879. De même depuis Aden, le 10 septembre 1884 : « Moi, je suis à peu près fait à tous ces climats, froids ou chauds, frais ou secs, et je me moque d'attraper les fièvres ou autres maladies d'acclimatation. » Cependant... Rimbaud se « porte mal » en mai 1880, et se dit « ennuyé » par des battements de cœur ; il a été « malade en arrivant à Aden » (17 août 1880), et écrit le 25 août : « il me faudra rester au moins trois mois avant d'être un peu sur mes jambes » ; en février 1881, à Harar, il a « pincé une maladie » ; des fièvres en juillet, dont il se remet en août. Septembre 1881 : « J'ai eu besoin d'un médicament, il y a six mois ; je l'ai demandé à Aden, et je ne l'ai pas encore reçu ! » En avril 1885, à Aden, Rimbaud souffre d'une fièvre gastrique : « je ne puis rien digérer, mon estomac est devenu très faible ici et me rend très malheureux tout l'été (...) ma santé est fort délabrée » (14 avril) ; au Caire, le 23 août, retour de son expédition dans le Choa : « Je me trouve tourmenté ces jours-ci par un rhumatisme dans les reins (...) ; j'en ai un autre dans la cuisse gauche qui me paralyse de temps à autre, une douleur articulaire dans le genou gauche, un rhumatisme (déjà ancien) dans l'épaule droite » ; de retour à Aden : « le dernier voyage en Abyssinie, qui avait mis ma santé fort bas » (8 octobre 1887). Puis... 1891 : « Je vais mal à présent » (Harar, 20 février) ; « c'est une synovite... » (Marseille, 21 mai) ; et, au dernier passage à Aden, Rimbaud se déclare « souffrant des douleurs atroces »...

(47) 1936 : « M. Rimbaud est un respectable bourgeois qui vend des fusils afin de se marier » (Étiemble et Yassu Gaucière, *Rimbaud, op. cit.*). 1984 : toujours au même endroit (citations extraites de *Rimbaud, Système solaire ou Trou noir ?*, Paris, PUF, 1984), le professeur Étiemble rassemble quelques articles « réchauffés », pour être présent aux étalages de l'agrégation, Rimbaud figurant au programme cette année-là. J'imagine le sujet de l'épreuve : « En vous aidant de la correspondance de Rimbaud, vous analyserez les présupposés idéologiques et moraux de la condamnation de Rimbaud par Étiemble. Durée : 5 heures. » Je ne ferais pas cette dissertation-là. Comme disait Daumal à propos de Guénon dans le premier numéro du *Grand Jeu*, il est des cas où il n'y a rien à expliquer. Il faut affirmer.

(48) Parmi les auteurs de livres sur Rimbaud, seuls Jean Chauvel et Pierre Gascar ont séjourné en Éthiopie. Mais sans s'intéresser à Rimbaud. Ambassadeur en poste à Addis-Abeba, successeur de Léonce Lagarde, mémorialiste et poète, il ne manquait à Jean Chauvel (*l'Aventure terrestre de Jean-Arthur Rimbaud*, Paris, Seghers, 1971) que d'écrire sur Rimbaud pour résorber un complexe Claudel. Pierre Gascar (*Rimbaud et la Commune*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971) a travaillé pour l'OMS en Éthiopie : « Cette mission m'a conduit dans des lieux reculés vers lesquels ma seule curiosité ne m'aurait pas

poussé, sans doute, et, si j'ai parfois mis mes pas dans ceux de Rimbaud, cela a été de façon involontaire, sans que je m'en sois toujours rendu compte » (p. 132).

(49) Voir « La voyance avant Rimbaud », par Marc Eigeldinger, in *Arthur Rimbaud, Lettres du voyant (13 et 15 mai 1871)*, éditées et commentées par Gérard Schaeffer, Genève, Droz ; Paris, Minard, 1975.

(50) Le passage de la métaphore à la métonymie, qui caractérise, selon Jakobson, la poésie moderne, marquerait le terme de cette conception de l'analogie. Or, Rimbaud a contribué de façon décisive à ce passage. En quittant Banville qui lui demandait pourquoi ne pas écrire « je suis *comme* un *bateau ivre* », Rimbaud dit à Verlaine : « c'est un vieux con ».

Cependant, *le Bateau ivre* demeure largement métaphorique, sur le plan général du texte, et dans ses adverbes (on trouve quatre fois : *ainsi que*, ou *pareil à*). Greimas (*Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, p. 100) propose de parler d'*isotopie* : la description du *Bateau ivre* est plus vraie par rapport à Rimbaud (*thème* ou *comparé*) que par rapport à un bateau (*phore* ou *comparant*) ; Greimas parle dans ce cas d'une « isotopie complexe positive » : c'est en ce sens qu'il y aurait, si je puis dire, une analogie comprenant le passage de la métaphore à la métonymie ; la disparition relative du *comme* abolit la simple métaphore pour manifester ce que Rimbaud appelle l'hallucination : les deux termes recèlent le même degré de réalité.

(51) Marcelin Pleyne, in *Aujourd'hui Rimbaud*, enquête de Roger Munier, Paris, Minard, 1976, p. 98 et in *Art et Littérature*, Paris, Éd. du Seuil, 1977, p. 193. Verlaine, « Arthur Rimbaud », *The Senate*, Londres, octobre 1895.

(52) Verlaine, « Nouvelles notes sur Rimbaud », *la Plume*, 15 novembre 1895. Aussi, ai-je lu souvent, *on ne veut même pas chercher à savoir* : préjugés, mépris (Breton, Étiemble, Gide) ; mort anticipée : « Je n'ai pas le cœur maintenant, écrivait Claude-Edmonde Magny, de parler du reste de la vie de Rimbaud, qui dura encore dix-huit ans (...). On ne peut guère que la considérer comme une *vie posthume* [je souligne] pour reprendre le nom donné par Keats à ses dix-huit mois d'existence biologique, apoétique » (*Rimbaud*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1949, p. 47).

(53) Paris, Éd. du Seuil, 1961. Passage cité : p. 173. Jacqueline Risset, dans son « *Introduzione* » (p. VII) aux *Lettere dall'Abissinia* (La Rosa, 1979), désignait ce problème essentiel : « *l'enigma Rimbaud (...) turba e mette in questione l'immagine della poesia stessa* ».

(54) *Aujourd'hui Rimbaud*, enquête de Roger Munier, *op. cit.* La réponse d'Yves Bonnefoy, « Rimbaud encore », est reprise dans *le Nuage rouge*, Paris, Mercure de France, 1977, p. 218.

(55) « *Je* », *comme dit l'autre...* – « la disparition élocutoire » (Mallarmé, *Variations sur un sujet*, 1895).

« Je est un autre » : cette formule fameuse, que Rimbaud répète dans les deux lettres dites du voyant, est clairement définie dans son contexte comme la sensibilité singulière par laquelle passe l'âme universelle. Évoquée en deux métaphores (le 13 mai à Izambard : « Tant pis pour le bois qui se trouve violon... », le 15 mai à Demeny : « Si le cuivre

s'éveille clairon... »). Cette sensibilité singulière distingue et désigne le poète comme un élu (*elein*, choisir ; « je me suis reconnu poète ») dans la communauté (« bois », « cuivre »...) dont il a la charge (« il est chargé de l'humanité ») : à la notion d'élection est liée ici celle de passivité (« il n'y a rien de sa faute ») qui nécessite une forme paradoxale d'action, un travail de disponibilité : le « dérèglement immense et raisonné de tous les sens » ; « il s'agit de se faire l'âme monstrueuse » ; qui seule permet d'« arriver à l'inconnu ». Cette formule a été trop souvent détournée, selon l'air du temps, au sens que Freud donne du clivage du sujet, du transfert, ou encore du double dans le narcissisme (par exemple *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, p. 186), et que Lacan reprend à sa façon : « “Je suis semblable à celui qu'en le reconnaissant comme homme je fonde à me reconnaître pour tel”. Ces diverses formules ne se comprenant en fin de compte qu'en référence à la vérité du “Je est un autre”, moins fulgurante à l'intuition du poète qu'évidente au regard du psychanalyste » (*Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 118). De même, Julia Kristeva : « “Je” n'est pas un “autre”, sa problématique n'est pas celle de la psychose » (*Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 353). Ou encore la formule rimbalienne s'impose dans le thème de l'altérité, comme pour Michel de M'Uzan : « Si je n'est pas exactement un autre, il a néanmoins la remarquable propriété d'errer sans se perdre entre le dehors et le dedans » (*De l'art à la mort, Itinéraire psychanalytique*, Paris, Gallimard, 1977) : ou pour Edgar Morin : « l'*alter ego*, c'est bien le “Je est un autre” de Rimbaud » (*l'Homme et la Mort dans l'Histoire*, Paris, Corrêa, 1951, p. 128) ; ou pour François Bott : « Je est un autre : c'est le sentiment de tout prolétaire un peu conscient » (*Traité de la désillusion*, Paris, PUF, 1977, p. 73) ; ou encore pour Blanchot, dans « *Gog et Magog* » (*NRF*, n° 78, p. 1072). La formule reçoit de même un traitement simplement littéraire avec « l'autre est un jeu » de Jacqueline Risset (annonce de *Jeu*, Paris, Éd. du Seuil, 1971, ou avec Françoise Collin : « Je n'est personne, mais en même temps je est tout » (*Colloque de Tanger*, Paris, Christian Bourgois, 1976, p. 69).

On retrouvera une juste position du problème dans l'essai philosophique de Roger Munier, *le Contour, l'Éclat* : « Voilà, me semble-t-il, ce qui est en cause. Il s'agit d'en finir avec le dedans, comme retrait, lieu réservé, intériorité défendue, structurée-structurante, comme *je* fermé. (...) Non de le dissoudre. (...) Non de dire que *je* devient l'autre. Mais de s'établir en deçà de l'antinomie dedans-dehors, *je*-l'autre, dans ce que j'appelle l'antériorité » (Paris, Éd. de la Différence, 1977, p. 23). L'antériorité selon Roger Munier pourrait caractériser historiquement, nous semble-t-il, l'évolution d'une conception de l'identité, depuis le « ce-suis-je » de Villon jusqu'au « *jo soy que soy* » de Pétrus Borel.

Sur « Je est un autre », l'essentiel est dit par Louis Forestier, « Rimbaud et l'ambivalence », in *Études sur les poésies*, Neuchâtel, La Baconnière, 1979.

(56) Kenneth White, *la Figure du dehors*, Paris, Grasset, 1982, p. 65. Voir aussi Atle Kittang, *Discours et Jeu, Essai d'analyse des textes d'Arthur Rimbaud*, Bergen, Universitetsforlaget ; Presses universitaires de Grenoble, 1975. – Yves Bonnefoy : « Entre autres révoltes, ou plutôt au point exact de la conscience où la révolte s'éveille, Rimbaud dit son refus des gestions attentives de l'écriture dont les disciples de Mallarmé affirment aujourd'hui que c'est l'action restreinte, mais spécifique et finalement décisive, de l'écrivain. Et c'est pourquoi il faut voir en lui la dimension perdue, non, masquée, de la critique contemporaine : [Rimbaud] rappelait fort bien et trop bien qu'en poésie une *parole* – une présence, un appel lancé à autrui – est possible, et peut-être l'essentiel » (*le Nuage*

rouge, *op. cit.*, p. 215). Yves Bonnefoy distingue justement par ailleurs (« Devant la critique », in *Rimbaud*, Paris, Hachette, 1968, p. 169) « ceux qui soulignent le signifiant et ceux qui le biffent ». Ici passe le grand clivage avec Mallarmé (note 12). Valéry, dans *Propos me concernant* : « Je compare vaguement Mallarmé et Rimbaud à des savants d'espèce différente : l'un créant je ne sais quel calcul symbolique : l'autre ayant découvert je ne sais quelle radiation inédite » (voir Henri Mondor, *Rimbaud ou le Génie impatient*, *op. cit.*, p. 89, et Judith Robinson, *Rimbaud, Valéry et « l'incohérence harmonique »*, Paris, Minard, 1979). Évidemment, Rimbaud s'est brûlé à ces radiations-là.

(57) Voir chap. 1, note 27.

(58) Jean-Marie Carré, *les Deux Rimbaud*, *op. cit.* ; Victor Segalen, *le Double Rimbaud*, in *le Mercure de France*, 15 avril 1906, et Paris, Éd. Fata Morgana, préface de Gérard Macé, 1979 ; Lucien Lagriffe, « Un problème psychologique, les deux aspects d'Arthur Rimbaud », in *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1910 ; Jules de Gaultier : « Le lyrisme physiologique et la double personnalité d'Arthur Rimbaud », *le Mercure de France*, 1^{er} mars 1924 ; Hugo Ball, *Die Flucht aus der Zeit*, Luzern, Stocker, 1946, cité par Jean Voellmy, « Dada, Zürich et Rimbaud », Colloque *Rimbaud multiple* de Cerisy, Touzot et Bedou, 1982 ; Henry Miller, *Rimbaud*, *op. cit.* ; A. Rolland de Renéville, *Rimbaud le voyant*, Paris, Denoël et Steele, 1929, et La Colombe, 1947 ; Benjamin Fondane, *Rimbaud le voyou*, Paris, Denoël et Steele, 1933, et Plasma, 1979. « Comme il y a deux Faust, il y a deux Rimbaud, mais continuellement conjoints ; un Rimbaud absorbé par/dans le temps, un Rimbaud debout dans les heures. » Joë Bousquet, *La Marguerite de l'eau courante*, Albin Michel, 1982. Enfin, cerise sur le gâteau : Yves Gérard Le Dantec, *La Grive*, n° 83, octobre 1954, p. 13 : « La mort poétique de Rimbaud, en pleine adolescence, est un événement beaucoup plus important que sa mort humaine, si chrétienne, lucide et sincère... »

(59) « Au point de vue des productions agricoles, quelle fécondité ! quelle terre généreuse ! (...) Le froment, l'orge, le tef, le dourah, y mûrissent avec une incroyable rapidité (...) ; tous les légumes des contrées tempérées y croissent sans peine ; tous les arbres fruitiers de nos pays y prospèrent » (Denis de Rivoyre, *Mer Rouge et Abyssinie*, Paris, Plon, s.d., 1878 ?).

(60) « La Suisse de l'Afrique », écrit aussi Dislère, en 1883. S. Vignéras (*Une mission française en Abyssinie*, *op. cit.*) : « C'est la Suisse, dit M. Flemeing, qui a plusieurs fois visité ce pays. » Louis Jalabert (« Rimbaud en Abyssinie », *op. cit.*) dit plus justement que « c'est le climat de la Toscane, à deux mille mètres d'altitude, sous les tropiques ». Mais il emprunte cette comparaison à Burton. Sur les contradictions de Rimbaud à propos du climat, voir Livius Ciocarlie, « Le "texte" de la correspondance africaine de Rimbaud », in *Arthur Rimbaud*, n° 3, Paris, Minard, 1976.

(61) Mgr Taurin Cahagne, en 1881, venant de Zeilah pour fonder la mission catholique en pays galla, notait en arrivant : « Nous avons devant les yeux la cité mystérieuse du pays Adaré où pendant des siècles aucun Européen n'a pénétré. »

Les Hararis, en effet, prétendant descendre d'exilés arabes et persans établis dans les parages au XIII^e siècle, se distinguaient farouchement des Abyssins, et, *a fortiori*, s'opposèrent farouchement, dès le XVI^e siècle, à l'entrée de tout chrétien dans leur ville. « Ils s'enfermèrent dans leur ville pendant des siècles, et ainsi naquit une légende

concernant Harar, cette ville mystérieuse, impénétrable, cachée derrière ses murs, d'où aucun étranger n'était jamais sorti vivant. L'Écossais Bruce ne réussit pas à y pénétrer quand il fit un voyage en Abyssinie au XVIII^e siècle pour rechercher la source du Nil ; ni les Anglais Harris et Johnston, en 1840 ; ni Rochet d'Héricourt, en 1839 puis en 1842 » (Vignéras).

Richard Burton fut ainsi l'« inventeur » de Harar. L'auteur de *First Steps in East Africa*, enfant terrible, renvoyé d'Oxford, fut sans doute le plus grand explorateur de son temps : le premier Européen à entrer à La Mecque, déguisé en pèlerin, notamment, et le premier à Harar, déguisé en marchand arabe. Rimbaud n'est pas le premier venu – mais le dixième environ des Européens, les premiers Français étant Alfred Bardey et son employé Pinchard le 22 août 1880.

Chapitre 3 / Du lieu

(62) E. Scarfoglio, *Abyssinia (1888-1896)*, Éd. Roma, 1936, t. I, p. 283.

(63) Rimbaud nous apprend que l'émir de Harar, Raouf Pacha, avait sommé Ménélik de se convertir à l'islam (lettre au *Bosphore égyptien*). « Après échanges de civilités avec l'émir, telles que : “Tu es fils de chienne ! – Tu es fils de douze pères !” Ménélik II, ayant pris Harar, monta sur le minaret pour pisser dessus en présence d'une foule consternée. Il accomplissait ainsi une promesse donnée, mais il savait l'importance d'un tel geste ; aussi, il le fit détruire... et le fit remplacer par une église copte, Medhane Alem, qui conservait la forme de l'ancienne mosquée » (Paulette et Maurice Deribéré, *Éthiopie, berceau de l'humanité*, SCEMI, 1972, p. 318).

(64) Le *ras* (prince) Makonnen. Cousin de Ménélik et père de l'empereur Haïlé Sélassié (« Tafari », né à Harar en 1892, qui renversa Lidj Yassou, petit-fils de Ménélik, gouverneur de Harar et négus éphémère). Makonnen (Rimbaud écrit aussi *Mekonène*, *Mokonène*, *Mékounène* ; Zimmermann écrit *Meconen* ; etc.) était l'agent du roi à Harar (Rimbaud dit aussi « commissaire général » ou « général agent », dans la lettre au *Bosphore égyptien*), c'est-à-dire gouverneur (occupant le troisième rang dans la hiérarchie éthiopienne), *Dejazmatche* ou *Dedjatch*. Pressé, Rimbaud l'appelle familièrement dans ses lettres « le dedj. » (et pour finir « le D. »). Makonnen conduisit une mission à Naples et Florence (dont se moquait Rimbaud en 1889), accompagné par le comte Antonelli, pour signer une convention aux termes de laquelle le roi d'Italie reconnaissait Ménélik comme empereur d'Éthiopie, lequel, en retour, reconnaissait la souveraineté de l'Italie sur l'Érythrée (Mario Matucci, *le Dernier Visage de Rimbaud en Afrique*, op. cit., p. 55). Ménélik devait dénoncer ce traité d'Ucciali (1893) et défaire les Italiens à Adoua (1896). On visite aujourd'hui à Harar le mémorial du *ras* Makonnen.

(65) Lidj Yassou fit démolir l'ancien comptoir de Bardey pour bâtir un hôtel, mais le projet fut abandonné ; le seul hôtel de Harar, *intra muros*, se nommait pompeusement « Universel », jusqu'en 1924 (enseigne rimbalienne : Rimbaud logeait à Aden à l'« hôtel de l'Univers », et fréquentait à Charleville le « café de l'Univers », place de la Gare...).

(66) Ottorino Rosa, « Souvenirs d'Abyssinie », présentés par Lidia Herling Croce, *Études rimbaldiennes*, n° 3, Paris, Minard, 1970.

« Les Hararis font un abus de cette sorte de haschich aphrodisiaque, qui leur procure une béate ivresse et donne à la longue des maladies de peur qui sont très fréquentes à Harar » (Alfred Bardey, *Barr Adjam*, *op. cit.*, p. 176).

(67) Alfred Bardey, *Barr Adjam*, *op. cit.*, p. 220. *Karani* « est le nom que l'on donne à tout directeur en sous-ordre ». « J'attends de devenir un très méchant fou » (*Vies II, Illuminations*). Verlaine à Rimbaud, Londres, 12 décembre 1875 ; Rimbaud à Franzoj, septembre 1885. (À propos de la « femme de Rimbaud », voir chap. 6.)

(68) Ces *matads* que vend Rimbaud (lettre à Ilg, Harar, 24 août 1889) ne sont pas des « fours » (cf. la Pléiade, p. 1162), mais des plateaux sur lesquels cuit l'*injira* ; on trouve à Harar des *matads* traditionnels – et des *matads* électriques, simples plaques chauffantes circulaires...

(69) Renseignement tiré d'une lettre inédite d'Alfred Ilg, traduite et présentée par Jean Voellmy, « Rimbaud employé d'Alfred Bardey et correspondant d'Ilg », *Parade sauvage*, n° 1, 1984. Rimbaud se moquait lui aussi de Brémond ; voir chap. 12.

(70) Vitalie Cuif, « veuve Rimbaud », porta son argent sur elle du 5 mars 1905 au 2 août 1907, jour de sa mort. « Si je meurs, ne laissez pas inventorier le contenu de cette poche, avait-elle écrit à Isabelle ; cachez-la ; (...) avant tout, il faut y prendre pour mon enterrement » (voir Suzanne Briet, *Mme Rimbaud*, *op. cit.*, p. 79-80).

(71) Isabelle Rimbaud à son frère, 18 août 1891.

(72) Rimbaud : « chère maman », Aden, 8 décembre 1882. Ayant gagné jusqu'à 416 francs-or par mois, auxquels s'ajoutaient 2 % sur le trafic, Rimbaud avait économisé et envoyé à Charleville 2 500 francs, demandant qu'on les plaçât en sûreté, « pas en propriétés », insistait-il, « en valeurs ». Mme Rimbaud, en bonne héritière des paysans Cuif, préféra lui acheter 37,80 ares de biens fonciers...

Le parler-Cuif : « Soyez tranquilles. Si mes affaires ne sont pas brillantes pour le moment, du moins je ne perds rien » (Aden, 8 octobre 1887). Ou de Harar, le 4 mai 1881 : « Je vais acheter un cheval et m'en aller. Dans le cas où cela tournerait mal, et que j'y reste, je vous préviens que j'ai une somme de 7 fois 150 roupies m'appartenant déposée à l'agence d'Aden, et que vous réclamerez... »

(73) Les frères Righas interrogés par Pierre Mille disaient que Rimbaud avait « des idées », ce qui, dans leur esprit, n'était pas tout à fait un compliment ; Bardey de même écrivait à Berrichon « qu'il a souvent manqué de logique et de suite dans les idées ». Le rapprochement paradoxal avec la mère, à la faveur du négoce, avait été esquissé par Marguerite Yerta-Méléra, dès 1924 (certes en termes hagiographiques, « la Méléra » étant une sorte de *troisième Rimbaud* entre Isabelle et la mère) : « Rimbaud veut faire le bien sans autre raison que le besoin d'égaliser l'image qu'il se fait de lui-même et qui est redevenue presque celle qu'eût tracée le désir de sa mère autrefois » (*Les Nouvelles Littéraires*, 2 février 1924).

(74) Alfred Ilg à Rimbaud, 8 octobre 1889 ; on lira peu après la réponse de Rimbaud.

(75) Elle lui dit qu'elle a reçu la deuxième somme de 1 000 francs qu'il lui a envoyée (début 1881) ; elle lui dit qu'elle lui a envoyé un colis, et lui parle d'argent (6 février

1881) ; elle s'étonne du retard de ses lettres (mai ou juin 1881) ; elle dit avoir envoyé des objets, caisses, effets, dont il n'a pas « donné réception » (12 juillet 1881) ; les 8, 24 et 25 septembre 1881, elle lui parle du service militaire, et lui dit qu'elle n'a toujours pas reçu l'argent annoncé ; le 24 octobre, une histoire de chèque ; le 27 octobre, elle dit qu'elle a reçu l'argent de Lyon ; elle joint à sa lettre du 27 décembre 1881 une carte postale de Delahaye, et lui dit avoir écrit deux fois au sujet de la somme d'argent ; elle annonce un envoi, le 8 décembre 1881 ; le 21 janvier 1882, elle écrit qu'elle a reçu l'argent ; elle lui dit qu'elle a été souffrante, qu'elle est remise à présent, et lui parle de « ses intérêts » (30 mars 1882) ; le 23 avril 1882, elle s'inquiète « sur son compte » ; 10 juillet 1882 : elles vont bien ; août 1882, elle envoie dans sa lettre une carte de géographie ; elle lui dit qu'on le vole avec cette histoire d'appareil photographique, et que, puisqu'il en est ainsi, elles ne se mêleront plus de ses affaires (24 novembre 1882) ; elles lui souhaitent la bonne année (décembre 1882). Elle lui dit, le 26 mars 1883, qu'elle lui a envoyé deux caisses de livres, et qu'Isabelle ne veut pas se marier ; elle lui donne quelques nouvelles politiques. Elle dit qu'elle a reçu les photographies de lui au Harar (août 1883). Juin 1884, elle lui propose de venir travailler au pays ; 23 septembre 1884 : elles lui envoient une *lettre effrayée* (parce qu'il n'a pas donné de ses nouvelles), puis elles lui disent que son frère Frédéric médite de lui, et qu'il ne faut pas lui envoyer d'argent. En novembre 1884, elle lui adresse ses souhaits de prospérité et de bonne santé, et dit que sa vocation ne sera jamais pour le labourage, et donc lui demande s'il accepte qu'elle loue les terres qui lui reviennent ; elle lui dit de ne rien demander sans envoyer d'argent, et qu'il ferait mieux de rentrer à Roche se reposer. En décembre 1884, elle lui demande s'il a reçu les Corans ; Isabelle a songé à le rejoindre en Abyssinie ; elle souhaite toujours qu'il se fixe à la ferme ; elle lui demande une photo (?) ; elle se plaint du froid. 17 mars 1885 : les affaires vont bien. Rimbaud a conservé la lettre de sa mère du 10 octobre 1885 : est-ce un hasard ? (Voir chap. 5.) Septembre 1885 : elle s'inquiète de sa situation financière, et lui conseille de revenir en France. Le 19 décembre 1885, elle lui dit qu'elle est embarrassée par ses demandes, et indique un titre de livre qu'il a demandé, pour savoir si c'est le bon ; 28 mai 1886 (?) ; 2 décembre 1886, elle lui dit qu'elle a écrit à Tadjoura. Septembre 1887, elle lui dit qu'il ferait mieux de revenir, et qu'elle est inquiète pour ses affaires à lui ; 8 octobre 1887, des « observations » ; 20 novembre 1887, elles pensent à lui ; décembre 1887, elle confirme qu'elle a transmis ses lettres (Rimbaud dit ses « tartines ») au ministère ; 27 juin 1888 ; le 1^{er} octobre 1888, elle lui dit qu'il devrait retourner en France pour les voir. Le 10 décembre 1888 : elle parle encore de maladie, de décès, lui adresse des conseils et des souhaits. Le 2 avril 1889, tout va bien pour elles. Le 19 novembre 1889, elle se plaint de n'avoir rien reçu de lui depuis le 18 mai dernier, alors qu'elles, elles écrivent chaque quinzaine. (Le 25 décembre 1889, inquiète, elle écrit à César Tian, à Aden, pour qu'il lui donne des nouvelles de son fils.) Le 21 janvier 1890, elle lui écrit que Tian l'a rassurée, mais s'étonne que son fils n'écrive « guère ». Elle parle mariage, mais lui dit qu'il devrait alors s'installer (29 septembre 1890). Tout va bien chez elles, à part qu'il fait très froid (5 janvier 1891). On connaît la lettre du 27 mars, où elle lui dit qu'elle lui a envoyé un bas à varices : « au revoir, Arthur ». Elle le reverra en été, pour la dernière fois. Mais il faut rappeler la lettre de 1899, celle dans laquelle Vitalie Rimbaud dit à sa fille Isabelle son « émotion » d'avoir vu arriver près d'elle, alors qu'elle était agenouillée à la messe, quelqu'un avec une béquille. Charleville, 9 juin 1899 : « Je tourne ma tête, et je reste anéantie ; c'était bien Arthur lui-même : même taille, même âge, même figure, peau blanche grisâtre, point de barbe, mais de petites moustaches ; et puis une jambe de moins ; et ce garçon me regardait avec une sympathie extraordinaire. Il ne m'a pas été possible, malgré tous mes efforts, de

retenir mes larmes, larmes de douleur bien sûr, mais il y avait quelque chose que je ne saurais expliquer. Je croyais bien que c'était mon fils bien-aimé qui était près de moi. Il y a plus encore : une dame, en très grande toilette, passe près de nous ; elle s'arrête et lui dit en souriant : "Viens donc près de moi, tu seras beaucoup mieux qu'ici." »

(76) Sur les habitations de Rimbaud à Harar, voir Ottorino Rosa, « Souvenirs d'Abyssinie », *op. cit.* ; Augusto Orsi dans *il Mattino del Lunedì*, Asmara, 1969 ; et la réponse de Michel Barthe dans *Arthur Rimbaud*, n° 3, *op. cit.*, p. 189.

(77) Gérard Macé, « *Rimbaud recently deserted* », *NRF*, avril et mai 1978, repris dans *Ex-Libris*, Paris, Gallimard, 1980, p. 74.

(78) Voir le dessin d'Isabelle dans *Rimbaud, Documents iconographiques*, Genève, Cailler, 1946, pl. XXIII. Paul Verlaine, « À Arthur Rimbaud », *Dédicaces*, Paris, Vanier, 1894.

(79) Gérard de Nerval, *Petits Châteaux de Bohême*.

(80) Rassuré sans doute par de Gaspar, Merciniez recommande Rimbaud, une semaine plus tard, au marquis de Grimaldi-Régusse, résidant au Caire, comme un « Français très honorable ».

(81) Armand Savouré à Georges Maurevert, 3 avril 1930.

(82) Rimbaud connaissait bien Armand Savouré, un des responsables de la « compagnie franco-africaine », pour avoir préparé avec lui un débarquement clandestin d'armes à Ambadou en 1888 ; il l'a reçu à Harar en automne de la même année, pendant un mois. Savouré, négociant, avait épousé une Abyssine et vivait à Ankober, avant de se faire construire à Djibouti une grande maison en pierre : « Je vous ai dit que je bâtissais un palais » écrit-il à Rimbaud. Selon Enid Starkie : « le plus grand importateur d'armes » (*Rimbaud en Abyssinie*, *op. cit.*, p. 151) ; selon Suzanne Briet : « porte-parole de Ménélik » (*Rimbaud notre prochain*, *op. cit.*, p. 176). Savouré n'était ni cela ni ceci, mais un médiocre commerçant peu scrupuleux, et qui renseignait secrètement les Affaires étrangères.

(83) Rimbaud rencontre Alfred Ilg en 1887 à Entotto. Ilg est alors depuis huit ans au service du roi Ménélik. Ingénieur diplômé de l'École polytechnique de Zürich, ayant construit des maisons, des routes et des ponts, il bénéficie d'un grand prestige auprès du Négus. Plus tard, la confiance que lui témoigne le roi sera altérée par les intrigues de la princesse Taïtu ; Ilg en éprouvera une grande amertume. La fréquentation d'Ilg a été, selon Jean Voellmy (*Parade sauvage*, n° 1, *op. cit.*), une sorte de « promotion » pour Rimbaud ; son seul réconfort, en tout cas, dans ce pays, pendant trois ans ; Rimbaud l'évoque avec respect et confiance : « M. Ilg qui, en raison de sa connaissance des langues et de son honnêteté, est généralement employé par le roi au règlement des affaires de la cour avec les Européens, me faisait comprendre que Ménélik... » (lettre à de Gaspar, Aden, 9 novembre 1887). « Homme d'action aux idées sommaires », doué « d'un réel bon sens et d'une grande jovialité » (J. Voellmy), Ilg se garde cependant de toute relation intime ; « malgré le ton amical de ses lettres, il s'est fait une idée moins nuancée de Rimbaud que Bardey » ; Ilg entretient avec son compatriote Zimmermann une complicité sans faille, qui prend la forme même d'une duplicité froide, comme on le verra dans l'affaire des « garçons esclaves » (chap. 11), ou dans cette phrase extraite d'une lettre inédite d'Ilg à Zimmermann

traduite par Jean Voellmy : « Rimbaud est pour nous un excellent client, nous faisons bien de le servir le plus rapidement et le mieux possible » (22 mai 1889). Pas de sentiments pour Alfred Ilg : informé, à Zürich, de la mort de Rimbaud, Ilg en fit part à Zimmermann et Appenzeller sous cette forme laconique : « Comme j'ai appris par M. Chefneux, M. Rimbaud et M. Deschamps sont morts » (lettre inédite du 9 mars 1892, traduite par Jean Voellmy).

(84) Paul Soleillet, *Obock, le Choa, le Kaffa, Une exploration commune en Éthiopie, Récit anecdotique*, Paris, M. Dreyfous, « Bibliothèque d'aventures et de voyages », s.d. (1886) ; *Voyages en Éthiopie, janvier 1880-octobre 1884, Notes, lettres et documents divers*, extrait du *Bulletin de la Société normande de géographie*, Rouen, 1886.

Citation de Mario Matucci, *le Dernier Visage de Rimbaud en Afrique*, op. cit., p. 45. Voir Enid Starkie, *Rimbaud en Abyssinie*, op. cit., p. 64. Voir aussi « Paul Soleillet » (Documents inédits), in *Bateau ivre*, n° 14, septembre 1965, p. 5.

(85) Auguste Franzoj, correspondant de la *Gazette* de Turin, auteur de *Continente Nero* (réédité en 1965), réputé désintéressé et généreux.

(86) « ... son plaisir était de causer avec les ouvriers » (Frédéric Eigeldinger et André Gendre, *Delahaye, témoin de Rimbaud*, Neuchâtel, La Baconnière, 1974, p. 277).

(87) Paternie Berrichon, *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, Paris, Mercure de France, 1898, p. 182.

(88) Sotiro à Rimbaud, Zeilah, 10 juillet 1891 ; Armand Savouré à Rimbaud, Harar, 15 août 1891 ; Bienenfeld (et non Felter – Pléiade, p. 685), Agenzia di Harar, li (sic) 13 juillet 1891 ; Dimitri Righas, Harar, 28 juillet (sic) 1891. Michel Barthe (*Arthur Rimbaud*, n° 3, op. cit.) rappelle « la liste des sarcasmes dont Rimbaud accable Makonnen » pour contester l'amitié qu'il portait au gouverneur ; cette amitié, réciproque, fut sans doute formelle, et exagérée par Isabelle ; mais c'est oublier les contradictions constantes de Rimbaud (voir les lettres d'Ilg du 9 mai et du 17 juillet 1890), son ironie perpétuelle – et cette lettre de Savouré.

Chapitre 4 / Le temps

(89) Achille Raffray, *Abyssinie*, Paris, Plon, 1876, p. 194.

(90) L'hypothèse controversée de la syphilis n'est pas difficile à admettre ; la plupart des Européens d'Abyssinie en étaient d'ailleurs affectés. Maladie chronique pour laquelle Rimbaud aurait consulté Traversi (interviewé par Zaghi, « *L'avventura africana di Arthur Rimbaud* », in *la Nazione Italiana*, Firenze, 20 septembre 1957) ; puis, lors de son premier séjour à Harar, l'administration égyptienne, qui n'avait que « des médecins et des médicaments insuffisants » (lettre aux siens, 15 février 1881) ; ensuite, sans doute, le docteur Nerazzini, dans les années 1889-1891 ; enfin, en avril 1891, allongé sur le pont d'un vapeur, il fut transporté à l'hôpital anglais d'Aden ; le docteur Nouks « a crié que c'était une synovite arrivée à un point très dangereux » (lettre aux siens, Aden, 30 avril 1891) ; il envisagea aussitôt l'amputation ; attendit quinze jours, puis l'expédia à Marseille

(voir Pétralia, *Bibliographie de Rimbaud en Italie*, op. cit., et lettre d'Alfred Bardey à Paterne Berrichon, 30 novembre 1897).

Rimbaud assassiné par l'Intelligence Service, annonçait en gros titre un magazine à grand tirage des années cinquante : dernier avatar du rapport Cecchi [voir chap. 11], selon lequel Rimbaud aurait été un « agent » français en Abyssinie (besogne dont s'acquittait Armand Savouré). Mais il est curieux que l'indication fournie par plusieurs témoins sur la cause principale de la mort de Rimbaud n'ait jamais été reprise ou entendue : quand on considère les dix années de marches et l'immensité du pays, la corrélation entre l'enflure du genou et les causes que désigne Rimbaud lui-même restent quand même une évidence prioritaire, « chute » attestée au premier chef par Alfred Bardey dans sa lettre datée d'Aden, le 24 octobre 1891, publiée dans le Bulletin de géographie, séance du 22 janvier 1892 ; et par des témoignages jamais repris : « derniers témoignages éthiopiens », par René-Louis Doyon, *L'Intransigeant*, 24 janvier 1939 ; voir aussi Henriette Célarié, « À propos de Rimbaud, souvenirs d'Éthiopie », *Le Temps*, 10 juin 1933. Pour sa part, Savouré parlait d'une piquêure au genou (lettre à Georges Maurevert, conservée à la Bibliothèque municipale de Charleville-Mézières). Rappelons que Vitalie était morte à dix-sept ans d'une maladie du genou, et que Rimbaud se plaint de douleurs rhumatismales dès 1876, dont se moque Verlaine dans un dizain : « Et que j'sens com' les avant-goûts d'un rhumatisme » ; la douleur réapparut en 1887, s'étendit aux jambes et dans les bras, puis se déclara en 1891, irrémédiablement.

(91) À Harar, Pierre Bardey a trouvé son passe-temps : en bon Franc-Comtois, il fabrique une petite baratte : « avec la crème du lait tiré des vases non fumés, nous obtenons, écrit Alfred Bardey, un beurre sans mauvais goût ». Pierre Mazeran cultive le jardin, sème (il y aura des radis roses !) et récolte même pour les Pères de la Mission catholique, car leurs graines envoyées par leur communauté d'Angers, dans des boîtes hermétiquement soudées, ne lèvent pas... Rimbaud ? « Il attend la reprise des affaires », écrit Charles Cotton à Alfred Bardey (*Études rimbaldiennes*, n° 1, op. cit., p. 50) ; « il a l'air fort malheureux de ne pas avoir d'occupation ». Il s'occupe de la factorerie quand Bardey s'en absente, et, « si nous restons à la maison », dit Bardey, il part en « excursions ».

(92) Le *Dictionnaire de la langue française classique* (J. Dubois, R. Lagane, Paris, Belin, 1960) indique à *ennuyer* : « causer du tourment, de la douleur ; causer un profond dégoût ; impatienter, agacer ».

(93) « L'illusion constante de faire fortune », écrit par exemple Monique Garrigue-Guyonnaud, *Rimbaud au Harar*, Charleville-Mézières, Centre culturel Arthur-Rimbaud, n° 4, 1975.

(94) 15 janvier 1885 (remarquons *arriver*) ; 5 mai 1884 (remarquons *après*) ; Aden, 10 juillet 1882 ; lettre à Isabelle, 19 juillet 1891.

« Le travail mène à la richesse / Pauvres poètes, travaillons ! » écrit Apollinaire (*le Bestiaire ou le Cortège d'Orphée*)... travaillons pour ne plus travailler, faudrait-il préciser dans l'optique rimbaldienne : ses lettres le répètent pendant dix ans ; le 5 mai 1884, par exemple : « Cet argent pourrait me donner une petite rente suffisante pour me faire vivre hors d'emploi. » Ou le 29 mai 1884 : « Enfin, qu'il arrive seulement un jour où je pourrai sortir de l'esclavage et vivre de mes rentes ! » Ou le 15 janvier 1885 : « Je voudrais avoir

quelques milliers de francs de rentes et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes. » Ou encore le 30 décembre 1884 : « Je ne puis aller là que pour me reposer ; et, pour se reposer, il faut des rentes. »

(95) Écho intertextuel de *Mauvais Sang* dans *Tombeau pour cinq cent mille soldats*, de Pierre Guyotat : « Assez. Je suis nègre. Je n'ai pas d'or. Assez de cette peau blanche. Je suis nègre. Je le fus avec vous. Je me rends. »

(96) « Europe, Asie, Amérique, disparaissent ! » Le poème *Qu'est-ce pour nous, mon cœur...* (fin 1871) exprimerait le désir impuissant de vengeance des Communards ; on remarque que l'Afrique est épargnée : « mon cœur, c'est sûr, ils sont des frères : / Noirs inconnus, si nous allions ! allons ! allons ! » – à la façon dont Mirabeau et Lafayette fondaient dès 1786 une Société des amis des Noirs. Il serait tentant de placer en regard cet extrait d'une lettre à Ilg, dix-sept ans plus tard – « Morale, rester l'allié des nègres, ou ne pas les toucher du tout, si on n'est pas en pouvoir de les écraser complètement au premier moment » (1^{er} février 1888) ! Ce serait facile, et à vrai dire injuste : colère éphémère, exaspération d'un individu seul vivant dans des conditions pénibles, réaction défensive (« l'Européen très méprisé déjà dans la mer Rouge »), contradictions incessantes de Rimbaud, invitent à considérer avec précaution cette déclaration violente, mais isolée : Rimbaud critique dans la même lettre « ces descentes, perquisitions, réquisitions, prohibitions, persécutions [qui] aigrissent et embêtent fortement les indigènes ». La générosité de Rimbaud n'est d'ailleurs pas à mettre en doute ni la qualité de ses relations avec la population et les différents chefs de tribus. Mais, à travers les désillusions politiques, le lyrisme des « Noirs inconnus » s'est évanoui au contact de la réalité, et le noir n'est plus la couleur de la révolution. (Voir, sur ce point, Michel Courtois, « Le mythe du nègre chez Rimbaud », *Littérature*, « Rimbaud », n° 11, octobre 1973.)

(97) *Autour de Verlaine et de Rimbaud, dessins inédits de Paul Verlaine, de Germain Nouveau et d'Ernest Delahaye*, classés et présentés par Jean-Marie Carré, Paris, Gallimard, 1949.

(98) ... comme les Espagnols s'interrogeaient sur la question de savoir si les Indiens ont une âme ; ou le fameux concile sur le problème *Habet mulier animam* ? la femme a-t-elle une âme ? Évoquons au passage Bernardin de Saint-Pierre : « la couleur noire de la peau est un bienfait du ciel envers les peuples méridionaux, parce qu'elle éteint les reflets du soleil brûlant sous lequel ils vivent » (*Étude de la nature*, Paris, Didiot, 1868, p. 553).

(99) Gabriel Simon, *l'Éthiopie, ses mœurs, ses traditions*, Paris, Librairie Challamel, 1884.

(100) James Bruce, le premier explorateur du Harar : « Les habitants ne sont point noirs, mais d'une couleur foncée tirant sur le jaune. » (*Voyages aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie*, Bibliothèque universelle des voyages, Paris, 1834, p. 208. Achille Raffray, dans le nord de l'Éthiopie, en 1876 : « Les Abyssins, bien qu'ayant la peau noire, appartiennent à une race très distincte de celle que l'on appelle la race nègre » (*Abyssinie, op. cit.*, p. 329). A.-S. de Doncourt : « Ce qui distingue les Abyssins, c'est une teinte particulière, que Bruce compare au teint brun olivâtre (...). Des différences assez tranchées se montrent dans la couleur des habitants de l'Abyssinie : ceux du Tigré sont presque blancs, et ceux des plateaux élevés tiennent le milieu entre eux et les habitants des plaines basses et marécageuses dont la couleur est presque noire » (*l'Abyssinie*, Lille-Paris, Librairie

J. Lefort, 1886). Sylvain Vignéras : « Le nom d'Abyssin, qui vient du mot arabe *habech* (mélangé), leur a été donné par les Musulmans. En Éthiopie, la couleur des visages est en effet fort variée, et va du jaune très clair au noir le plus foncé » (*Une mission française en Abyssinie, op. cit.*, p. 63). « *Blaland* » : Borges, *Rose et Bleu*, traduit par Gérard de Cortanze, Paris, Éd. de la Différence, 1978, p. 41.

(101) Y.-L. Blanchot, *le Gaulois du dimanche*, 16 janvier 1920, « Le poète J.-A. Rimbaud, Négociant au Harar » [témoignage non repris] : selon « deux hommes qui l'avaient connu au Harrar » (les Righas ?), « Rimbaud était un homme qui ne fréquentait pas beaucoup les Blancs, parce qu'il avait des habitudes avec les indigènes ».

(102) Sur la négritude, voir *le nègre blanc*, dans mon Introduction à *l'Œuvre-Vie*, édition du centenaire, Arléa, 1991, p. LXXXII-sq.

(103) Enid Starkie, *Rimbaud*, Paris, Flammarion, 1982, p. 27.

(104) Frédéric Eigeldinger et André Gendre, *Delahaye, témoin de Rimbaud, op. cit.*, p. 245.

(105) *Ibid.*, p. 249 ; Henri Matarasso et Pierre Petitfils, *Vie de Rimbaud*, Paris, Hachette, 1962, p. 173.

(106) « Les leçons de piano », *la Grive*, n° 83, octobre 1954, p. 31.

(107) Dr Lacambre, médecin aide-major de l'armée, *l'Instabilité mentale de Jean-Arthur Rimbaud, Essais de psychologie pathologique*, Lyon, La Source, 1923 ; ou Dr Delattre, *le Déséquilibre mental d'Arthur Rimbaud*, Paris, 1928, qui parle de la « paranoïa ambulatoire » ; Dr Jean Fretet, *l'Aliénation poétique*, Paris, J.-B. Janin, 1946. Ou encore Dr Émile Laurent, *la Poésie décadente devant la science psychiatrique*, Paris, Maloine, 1897. Plus intéressant, mais moins drôle, Dr E. Verbeek, *Arthur Rimbaud, Een Pathographie*, Amsterdam, 1957.

(108) Sur ces points, voir Enid Starkie, *Rimbaud, op. cit.*

(109) Alain de Mijolla, « L'ombre du capitaine Rimbaud » (in *les Visiteurs du moi*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p. 41), chapitre qui reprend et développe un essai antérieur, « La désertion du capitaine Rimbaud, enquête sur un fantasme d'identification inconscient d'A. Rimbaud » (*Revue française de psychanalyse*, 39-3, mai-juin 1975, p. 427-458).

(110) Alfred Bardey à Paterne Berrichon, 30 novembre 1897.

(111) Lettre aux siens, Aden, 30 janvier 1881. Voir Livius Ciocarlie, *Arthur Rimbaud*, n° 3, *op. cit.*

(112) Propos rapportés par Isabelle Rimbaud dans une lettre à sa mère, Marseille, 28 octobre 1891.

(113) « Lissé à l'eau sucrée », selon la formule de Paul Claudel ; la chevelure parnassienne : on pense au tableau de Fantin-Latour, *le Coin de table*, et au dessin d'Ernest Delahaye, « La tronche à machin ».

(114) Voir Livius Ciocarlie, *Arthur Rimbaud*, n° 3, *op. cit.*

(115) Marc Eigeldinger, *Rimbaud et le Mythe solaire*, Neuchâtel, La Baconnière, 1964.

(116) Verlaine à Ernest Delahaye, 29 avril 1875.

(117) L'âge climatérique en 1891 était précisément de trente-sept ans, mais en raison, bien entendu, d'une forte mortalité infantine. La génération née avec Rimbaud dans les années 1850 devait s'éteindre « normalement » vers 1930 : ainsi Jean Richepin (1849-1926), ou Freud (1856-1939) ; un exemple de longévité : Philippe Pétain, né deux ans après Rimbaud (1856), et mort en 1951 ; Gérard Miller, dans son essai, *les Pousse-au-jour du maréchal Pétain* (Paris, Éd. du Seuil, 1975) où il cite Rimbaud, *À une raison* (aussi... curieusement que Lacan dans le *Séminaire*, livre XX), rappelait que le maréchal a vécu quarante-quatre ans au XIX^e siècle.

Le poète Philoxène Boyer dans son jeune âge écrivit aussi à Banville, et il mourut aussi à trente-sept ans ; Banville dira de lui : « il est mort de vieillesse »... On pense plutôt à Mozart, qui s'éteignit à trente-cinq ans en disant : « j'ai le goût de la mort dans la bouche ». On pense aussi à Isidore Ducasse, mort mystérieusement à vingt-quatre ans, ou à d'autres artistes morts à trente-sept ans : Van Gogh, compagnon de Rimbaud dans le temps, mais aussi Giorgione, Raphaël, Du Bellay, le Caravage, Watteau, Chénier, Pouchkine, Chassériau, Toulouse-Lautrec, Khlebnikov, Pansaers, Miyazawa Kenji, Garcia Lorca...

Rimbaud est mort dans un accident d'avion dans le Texas en février 1959, avec Buddy Holly, qui avait vingt-deux ans...

(118) Verlaine, préface aux *Poésies de Rimbaud*, Paris, Vanier, 1895, p. XXII.

(119) Frédéric Rimbaud enverra vingt-cinq francs pour les cotisations destinées au monument du poète – ce buste que Mme Rimbaud ne voulut jamais voir, faisant des détours dans Charleville pour l'éviter.

(120) On ignore tout de cet autre Rimbaud d'Orient... En 1853, le palmarès du collège d'Aix-en-Provence, comparable à celui du collège de Charleville quelques années plus tard, donne tous les premiers prix, en classe de 7^e, à Rimbaud Onésime, de Grimaud, Var Intérieur.

(121) Gérard Macé, *Ex-Libris*, op. cit., p. 76.

(122) Au poète belge, feu Paul Kervan, qui disait : « Rimbaud, lingot d'or fondu dans la fournaise du désert ». *In memoriam*.

Chapitre 5 / Errance

(123) Verlaine à Lepelletier, septembre 1872.

(124) Ernest Delahaye, « Bombomm bidibidibomm », in *Souvenirs familiaux*, Messein, chap. 14.

(125) Louis Pierquin, « Souvenirs... », *le Mercure de France*, 1^{er} mai 1924.

(126) Paterne Berrichon, *Jean-Arthur Rimbaud le poète*, Paris, Mercure de France, 1912, p. 58.

(127) Verlaine, *les poètes maudits*, Paris, Vanier, 1884.

(128) J. Plessen, *Expérience de la marche et du mouvement*, La Haye, Mouton, 1969, et Marc Eigeldinger à propos de Plessen.

(129) À son tour, Pierre Arnoult publiait un article intitulé « Sur les traces de Rimbaud », qui n'est pas repris dans les appendices de son *Rimbaud* (Albin Michel, 1943). L'article a paru dans *Comœdia*, le 26 juin 1943 : « Les gens de ce petit hameau se rappelaient surtout madame Rimbaud qui y était née et dut y revenir quelques années après son mariage, sans son mari, le capitaine, qu'on y entrevit une fois. (...) On parlait déjà moins du fils aîné, Frédéric, établi voiturier, brave type avec qui on buvait le coup le dimanche pendant que la mère et la plus jeune sœur, Isabelle, étaient à la messe à deux kilomètres, à Chuffilly. Quant à Arthur, on le prit souvent pour un nouveau domestique engagé pour la saison, d'autant plus qu'il ne parlait pas et ce n'est qu'un jour, pendant une absence des siens, alors qu'il invitait les valets de culture voisins à vider avec lui une bouteille poudreuse qu'il remontait du cellier, qu'on apprit qu'il était le second fils. (...) en 1891, on savait qu'il faisait fortune aux "pays chauds", qu'il avait acheté de la terre à Roche en 1882. (...) On l'entendait gémir de douleur, délirer et jurer très avant dans la nuit, ou faire jouer des ritournelles enfantines sur un ariston, pour se calmer : "C'était dur pour madame Rimbaud de le voir revenir dans cet état. Il était tout *rafanti*, innocent, quoi !" (...) c'est une très vieille dame qui me parle à présent : "J'avais fait visite un jour pour lui tenir compagnie et le consoler. Il essayait une jambe mécanique et ça lui faisait mal... Il m'a dit merci de l'avoir vu. Il était bien triste. Il m'a dit qu'il ne marcherait plus jamais, que c'était fini, qu'il allait mourir... – En voilà des affaires, que je lui ai dit, vous en reviendrez, à votre âge... – Jamais ! qu'il a répondu. Il regardait au loin, sans plus dire un mot que si je n'étais pas là. Je l'ai laissé, assis sous cet arbre que vous voyez. Il est mort peu après. C'est bien du malheur, tout ça, mon pauvre Monsieur..." (...) Il est évident qu'on ignorait qu'Arthur était devenu célèbre, même en 1922. À la campagne, pour les anciens camarades qui l'aidèrent aux travaux des champs, ce n'était qu'un grand garçon hâlé aux cheveux clairs, aux yeux pâles et perçants qui leur en imposait par son mutisme et sa façon de regarder longuement à l'horizon. »

Surmontant les réserves qu'inspirent parfois les écrits de Pierre Arnoult sur Rimbaud, il me semble que les témoignages rapportés dans cet article oublié devraient être retenus : le mutisme [chap. 10], la fréquentation des humbles [chap. 3], s'observent constamment dans la vie de Rimbaud ; l'impression qu'il donnait lui-même d'un déshérité ; mais aussi cette façon de « regarder longuement à l'horizon » n'est pas un trait légendaire du Poète rêveur à la façon de Victor Hugo, « un pied ici les yeux ailleurs » : c'est le regard que l'on rencontre en Éthiopie, l'un des deux regards d'Afrique décrits par Frobenius (*Les Cahiers du sud*, 1932), le proche et le lointain, celui des hommes de l'Afrique forestière, habitués à la rencontre, au face-à-face individuel, et celui des hommes habitués à traverser les immensités désertiques, qui portent leur vue constamment à l'horizon et dont le regard vous *traverse*. Rimbaud avait rapporté d'Éthiopie ce regard du désert, il avait l'Abyssinie dans les yeux.

(130) Verlaine, *Les Hommes d'aujourd'hui*, Paris, Vanier, 1888.

(131) J'avais rencontré Émilie Teissier à Rethel, quelques années auparavant ; elle désignait malicieusement mon exemplaire noir des *Œuvres* de Rimbaud en demandant :

« C'est la Bible ? » (Ce n'étaient que les *Proses johanniques...*) Pierre Dumayet l'a interviewée en 1954, l'année du centenaire.

(132) D. Guerdon, *Rimbaud, la Clé alchimique*, Paris, Laffont, 1980, p. 18.

(133) *Ibid.*

(134) Robert Goffin, *Rimbaud et Verlaine vivants*, Bruxelles-Paris, Les Éditeurs du Monde, p. 53.

(135) Victor Segalen, *le Double Rimbaud*, *op. cit.*, p. 56.

(136) Robert Goffin, *Sur les traces d'Arthur Rimbaud*, *op. cit.*, p. 65.

(137) Pierre Petitfils, *Rimbaud*, Paris, Julliard, 1982.

(138) Pierre Gascar, *Rimbaud et la Commune*, *op. cit.*

(139) « Est-ce que vous connaissez Rimbaud ? » C'est Jean-Louis Baudry qui pose cette question à un cinéaste, dans son livre *l'Effet cinéma*, Albatros, 1978, p. 85. Son essai intitulé « Le texte de Rimbaud », paru dans *Tel Quel* (n^{os} 35 et 36, Seuil, 1968-1969), développait, en l'appliquant au *Bateau ivre* et à *Une saison en enfer* en particulier, une analyse hyperformaliste pratiquée, quelques *Tel Quel* auparavant, par Sollers à propos de Dante (le texte serait le récit de sa clôture en tant que texte, etc.). Cet essai rédigé – je le sais – dans le tumulte des grenades de mai 68 puis prononcé par Baudry aux rencontres publiques de la rue de Rennes, au printemps 1971, divisa le comité de rédaction de *Tel Quel* (auquel appartenait alors Baudry), suscitant l'hostilité de Pleynet et de Sollers, pour qui Rimbaud représentait alors un comble de la poésie occidentale bourgeoise (on préparait le proche et très prochinois *mouvement de juin 71...*), Rimbaud étant rejeté au profit de Mallarmé et déclaré totalement inapte à la Révolution prolétarienne du comte de Lautréamont et du marquis de Sade. Cependant « Le texte de Rimbaud », événement dans « les événements », a fait école et la thèse d'Atle Kittang (*Discours et Jeu*, Bergen, 1975), ou les lectures formalistes de Todorov (« Le (dys)fonctionnement autonome des *Illuminations* », dans *Poétique*, Seuil, avril 1978), passent à côté (ou très au large) de la question, que rappelle Yves Bonnefoy : « Entre autres révoltes, ou plutôt au point exact de la conscience où la révolte s'éveille, Rimbaud dit son refus des gestions attentives de l'écriture dont les disciples de Mallarmé... »

(140) Georges Izambard, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, *op. cit.*, p. 47.

(141) Verlaine, *Mes Prisons*, 1893.

(142) Verlaine, *Laeti et Errabundi*, *Parallèlement*.

(143) Mallarmé, *Remémoration d'amis belges*.

(144) *Rimbaud raconté par Verlaine*, *op. cit.*, p. 87.

(145) L.-F. Céline, *Guignol's Band*, Paris, Denoël, 1944, p. 42.

(146) Delahaye, *témoin de Rimbaud*, *op. cit.*, p. 206.

(147) *Études rimbaldiennes*, n° 3, *op. cit.*, p. 19.

(148) H. de Bouillane de Lacoste et H. Matarasso, *Nouveaux Documents sur Rimbaud, le Journal de sa sœur Vitalie*, Paris, Mercure de France, 1938. Devant East Park, Vitalie écrit : « il me semble être à Charleville au square de la Gare ». La Gare Square ?

(149) Rimbaud se moquant du retour pitoyable de Verlaine, qui s'enfuit aux docks et s'embarque aussitôt, poursuivi par Rimbaud ; ils se retrouvent pour le « drame de Bruxelles ».

(150) Verlaine à Rimbaud, « En mer, 3 juillet 1873 ».

(151) Tout – et même davantage ! – se trouve dans l'ouvrage de V.P. Underwood, *Rimbaud et l'Angleterre*, Paris, Nizet, 1976.

(152) *Rimbaud raconté par Verlaine*, op. cit., p. 87.

(153) À la façon dont on aimerait avoir connu Baudelaire à l'époque où il se teignait les cheveux en vert, abonné au club des haschichins, ou Gérard de Nerval dans ce temps des châteaux de Bohême où il se promenait un homard en laisse...

(154) Verlaine, préface aux *Illuminations*, op. cit.

(155) Paternie Berrichon, in *Arthur Rimbaud, Ébauches*, recueillies par Marguerite Yerta-Méléra, Paris, Mercure de France, 1937, p. 81.

(156) Jean Degives et Frans Suasso, « Arthur Rimbaud, soldat et déserteur de l'armée des Indes néerlandaises », *Nederlandse Omroepstichting*, 1983.

(157) Isabelle Rimbaud, *Mon frère Arthur*, op. cit. ; Pierre Petitfils, *l'Œuvre et le Visage d'Arthur Rimbaud*, op. cit., p. 269.

(158) Rethel, 28 janvier 1877 ; *Delahaye, témoin de Rimbaud*, op. cit., p. 254.

(159) Ernest Delahaye, *Rimbaud, l'artiste et l'être moral*, Messein, 1923, p. 51.

(160) Verlaine, *les Hommes d'aujourd'hui*, op. cit.

(161) Formule de Verlaine.

(162) Isabelle Rimbaud, « Le dernier voyage de Rimbaud », *la Revue blanche*, 15 octobre 1897, et in *Reliques*, Paris, Mercure de France, 1922.

(163) Roger Milliex, « Sur les traces d'Arthur Rimbaud à Chypre », *Cahiers du Sud*, n° 383-384, 1965 ; « Le premier séjour d'Arthur Rimbaud à Chypre », *Études Chypristes*, Nicosie, 1965, repris dans *Nota Bene*, Paris, printemps 1984.

(164) Marguerite Yerta-Méléra, *Les Nouvelles Littéraires*, 2 février 1924.

(165) Alfred Bardey à P. Berrichon, 20 janvier 1896.

(166) Paul Nizan, *Aden-Arabie* (1932).

(167) Cf. Alain Borer, « La découverte de la “maison Rimbaud” », *La Nouvelle Revue française*, avril 1996, n° 519, p. 2-17.

- (168) Marie-Christine Aubry, *Djibouti l'ignorée*, L'Harmattan, 1988.
- (169) *Rimbaud par lui-même*, *op. cit.*, p. 178.
- (170) Isabelle Rimbaud, Marseille, 1891.
- (171) Spinoza.
- (172) Formule de Delahaye.
- (173) Victor Segalen, *le Double Rimbaud*, *op. cit.*
- (174) Gilles Henry, « L'ascendance d'Arthur Rimbaud en ligne directe », *Études rimbaldiennes*, n° 3, *op. cit.*
- (175) *La Grive*, n° 83.
- (176) Alain de Mijolla, « L'ombre du capitaine Rimbaud », *op. cit.* (voir *supra*, chap. 4, note 21).
- (177) *Ibid.*, p. 41.
- (178) En pensant à une marque de whisky japonais qui utilise Rimbaud sur ses étiquettes ; il est vrai que Rimbaud est plus connu au Japon que, disons, Basho en France...
- (179) Par allusion au colonel Godchot, sémillant rimbaldien acharné à la défense du capitaine Rimbaud : *Arthur Rimbaud ne varietur*, Nice, chez l'auteur, 1936 ; t. II, *ibid.*, 1937 ; *la Voyance de Rimbaud*, Saint-Cloud, chez l'auteur, s.d. (1934) ; *l'Agonie du poète Arthur Rimbaud*, chez l'auteur, s.d. (1937).
- (180) Robert Goffin, *Rimbaud vivant*, Paris, Éd. Correa, 1937.
- (181) Jean-Pierre Richard, *Poésie et Profondeur*, Paris, Éd. du Seuil, 1955, p. 11.
- (182) Adam Biro, *Loin d'où*, Paris, Éd. Recherches, 1983 : « Deux juifs se rencontrent à l'aéroport : "Je pars pour la Nouvelle-Zélande. – Pour la Nouvelle-Zélande ? s'étonne l'autre. Mais c'est loin ! – Loin d'où ?" »
- (183) Gérard de Nerval, *les Femmes du Caire*.
- (184) Montage : lettres de Rimbaud des 11 avril 1885, 14 avril 1885, 9 novembre 1887, 4 avril 1888, 15 mai 1890. On sait que Buffalo Bill (1846-1917) se targuait d'avoir tué 3 000 bisons – et qu'il termina sa vie dans un cirque.
- (185) Gérard Tougas, *Puissance littéraire des États-Unis*, L'Âge d'Homme, 1979.
- (186) Delahaye, *témoin de Rimbaud*, *op. cit.*, p. 261.
- (187) Jean Todrani, *Ici est ailleurs*, Paris, GLM, 1954.

Chapitre 6 / Solitude

(188) Enid Starkie, *Rimbaud en Abyssinie*, op. cit., p. 122. Le petit-fils de Ménélik, Lidj Yassou, entreprit « par amour » de rendre à l'islam l'empire du Négus, ce qui entraîna la conspiration de Tafari (fils de Makonnen, Haïlé Sélassié, « Puissance de la Trinité, Élu de Dieu, Défenseur de la foi »). Voir Henry de Monfreid, *les Lionnes d'or d'Éthiopie*, op. cit.

La situation politique tient essentiellement aux questions religieuses, à la spécificité de cet empire chrétien d'altitude. La guerre de l'émir Abdellahi contre Radouan Pacha en constitue un épisode important, dans la décade rimbalienne. Harar était administrée par une milice égyptienne qui avait à sa tête Radouan Pacha (assisté par un officier anglais sans pouvoirs, Peyton) ; quand l'émir Abdellahi fut nommé gouverneur de la province, il tenta d'isoler la ville de la côte et son programme était d'une saisissante clarté : massacrer tous les chrétiens, blancs ou noirs ou rouges. Mgr Taurin-Cahagne dut se résigner à fuir – avec le dernier détachement de l'armée égyptienne. *C'est à ce moment-là* que Rimbaud s'insurge, ne décolère pas contre « l'absurde politique » des Anglais (qui affrontaient simultanément la révolte mahdiste au Soudan). C'est aussi précisément ce qui pousse Ménélik, les Amharas chrétiens, sans cesse attaqués à leurs frontières, à entrer en guerre : l'émir Abdellahi est mis en pièces à Tchalanko (6 janvier 1887) ; Ménélik installe à Harar Ali Abou-Bekr, oncle de l'émir vaincu (que peu après Makonnen destitua et envoya enchaîné au Négus).

(189) *Les Apocryphes éthiopiens*, trad. par René Basset, Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1909, p. 6. La croyance à l'avènement de ce messie était aussi répandue chez les Falachas, la communauté juive prémosaïque établie en Abyssinie.

(190) P. Émile Foucher, « L'arrivée d'Arthur Rimbaud à Harar », *Missions-Messages*, novembre-décembre 1980 ; et « L'arrivée de Mgr Taurin à Harar », *ibid.*, septembre-octobre 1975.

(191) Gaëtan Bernoville, *Mgr Jarosseau et la Mission des Gallas*, Paris, Albin Michel, 1950. Voir aussi François Mauriac, « L'ami de Rimbaud », *le Figaro*, 4 octobre 1937.

(192) Max Guineheuf, « Rimbaud et Mgr Jarosseau », *le Mercure de France*, avril 1948, p. 760.

(193) Dans Isabelle Rimbaud, « Le dernier voyage de Rimbaud », op. cit. « Il vivait comme un bénédictin », répète Mgr Jarosseau à Henri d'Acremont, *Revue Hebdomadaire*, 27 août 1932.

(194) Alfred Bardey, *le Mercure de France*, janvier 1930.

(195) Delahaye, *témoin de Rimbaud*, op. cit., p. 252.

(196) Isabelle à sa mère, Marseille, 28 octobre 1891.

(197) Notes d'Isabelle, 4 octobre 1891.

(198) Pierre Petitfils, « Les manuscrits de Rimbaud », *Études rimbaldiennes*, n° 2, 1970.

(199) Isabelle à Louis Pierquin, 23 octobre 1892.

(200) Ex-Mme Paul Verlaine, *Mémoires de ma vie*, Paris, Flammarion, 1935, p. 269.

(201) Yves Reboul, « Les problèmes rimbaldiens traditionnels et le témoignage d'Isabelle Rimbaud », in *Arthur Rimbaud*, n° 1, 1972. Mais Henri Guillemin (*À vrai dire*, Paris, Gallimard, 1956, p. 201-208) assure, contre Étiemble, l'authenticité de la lettre d'Isabelle. Voir aussi, quand on ne doute pas, le beau livre d'André Thisse, *Rimbaud devant Dieu*, Paris, José Corti, 1975.

Isabelle aurait pu aussi découvrir le passé de son frère en lisant les lettres (Bourde, Gavoty) qu'il rapportait...

(202) Isabelle à sa mère, 28 octobre 1891.

(203) Robert Goffin, *Sur les traces d'Arthur Rimbaud*, op. cit., p. 67.

(204) Suzanne Briet, *Rimbaud notre prochain*, op. cit., p. 193.

(205) La plupart des mosquées sont invisibles de l'extérieur. Il n'y a en tout cas pas « trois cents mosquées » à Harar, comme l'écrit Miss Starkie imprudemment (*Rimbaud en Abyssinie*, op. cit., p. 31).

(206) Pierre Petitfils et Henri Matarasso, *Album Rimbaud*, op. cit., p. 254. Cheik Si Hamza Borbakeur, *le Coran*, Paris, Fayard, 1979, t. II, p. 1651.

(207) Pierre Petitfils, *Rimbaud*, op. cit., p. 357.

(208) Ugo Ferrandi, lettre à Ottone Schanzer, publiée par Benjamin Crémieux, in *les Nouvelles littéraires*, 20 octobre 1923 ; Pierre Petitfils, *Rimbaud*, op. cit., p. 414.

(209) Ugo Ferrandi, in Pierre Petitfils, « Des souvenirs inconnus sur Rimbaud », *le Mercure de France*, janvier 1955.

(210) La sagesse même : en Afrique comme en Arabie, les Européens ne se sont avancés que déguisés en musulmans ; depuis Bruce au XVIII^e siècle, Burton puis Speke, Pierre Caillié (1828) qui se fait appeler *Abdallahi*, Isabelle Eberhardt qui se fait appeler *Si Mahmoud* travestie en homme, ou Michel Vieuchange en femme (1930). Chateaubriand, dans une note en bas de page de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (Julliard, 1964, p. 306) : « On m'a conté qu'un Anglais, habillé en Arabe, était allé seul, deux ou trois fois, de Jérusalem à la mer Morte. Cela est très possible, et je crois même que l'on court moins de risques ainsi qu'avec une escorte de dix ou douze hommes. »

Toutefois Paul Soleillet, dans une lettre (inédictée) datée de Nîmes, 6 décembre 1876, préparait ainsi sa traversée de l'Afrique : « Pendant ce voyage, je me ferai passer pour un pauvre médecin chrétien (...) je sais que c'est encore là le moyen le plus facile de se gagner les indigènes. »

(211) Rochet d'Héricourt, *Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge, dans le pays d'Adel et le royaume de Choa*, op. cit., p. 331.

(212) H. d'Acremont, « En Abyssinie sur les traces de Rimbaud », op. cit.

(213) Isabelle Rimbaud, *Reliques*, Paris, Mercure de France, 1921, p. 81.

(214) Lettre de Léon Valade à Émile Blémont, 5 octobre 1871.

(215) In F. Pétralia, *Bibliographie de Rimbaud en Italie*, op. cit., voir p. 73, Ferrandi, 1923 : « *Dettaglio intimo : quando aveva il piccolo bisogno di mingere, si chinava come gli indigeni : onde questi li consideravano un poco come musulmano ; e lo consigliava anche a me, vedendo la conoscenza che già avevo degli usi islamici, che io avevo appreso nelle mie peregrinazioni, qualche anno prima nell'estremo Fayum.* »

(216) Isabelle Rimbaud à Louis Pierquin, 28 octobre 1892.

(217) Gabriel Bounoure, *le Silence de Rimbaud*, Le Caire, Librairie LDF, coll. « Le chemin des sources » (dirigée par Edmond Jabès), 1955.

(218) Verlaine, *Malheureux ! Tous les dons, la gloire du baptême...*, Sagesse.

(219) In Suzanne Briet, *Mme Rimbaud*, op. cit., p. 29 ; J.-M. Carré, *Autour de Verlaine et de Rimbaud*, op. cit., p. 51.

(220) Verlaine, *Paysages belges*, Walcourt.

(221) Germain Nouveau, in *la Bataille*, 14 juillet 1891.

(222) Emmanuel Lévinas, *l'Au-delà du verset, Lectures et Discours talmudiques*, Paris, Éd. de Minuit, coll. « Critique », 1982.

(223) Edmond Jabès, *le Livre des questions, El ou le Dernier Livre*, Paris, Gallimard, 1973.

(224) Yves Bonnefoy : « Une pensée de l'absolu peut bien s'établir dans les ruines d'une parole : mais, s'étant retirée ainsi de toute espérance d'échange, elle n'éprouve plus l'acte d'être là, où il est un mystère, dans la vie » (*le Nuage rouge*, op. cit., p. 218).

(225) D.P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1975.

(226) Jean-Louis Backès, dans « Rimbaud musicien » (*Romantisme*, n° 36, 1982), propose un rapprochement avec Wagner.

(227) Ex-Mme Paul Verlaine, *Mémoires de ma vie*, op. cit., p. 181.

(228) Il méprisait le « merci » banal ; l'autre, le « merci » sincère, « lui gonfle la poitrine, mais ne sort pas, n'ose pas sortir » (Georges Izambard, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, op. cit., p. 171).

(229) Alfred au lieu d'Ernest ; confusion avec Bardey ? Mme Rimbaud négligea de transmettre la lettre de son fils à Delahaye : peut-être faut-il lui attribuer cette erreur sur la personne ?

(230) Isabelle affirme que Djami resta au service de Rimbaud huit ans, ce qui semble improbable. Rimbaud lui légua 3 000 francs en billets de banque et 750 thalers (environ 50 000 francs Fabius). Voir le reçu par Mgr Taurin-Cahagne du legs de Rimbaud (Harar, 7 juin 1893), *Album Rimbaud*, op. cit., p. 316.

Djami se trouvait à Aden en 1891 ; il y rencontra Sotiro, avec lequel il parla de Rimbaud, et César Tian ; puis il fut à Harar au service de Bienenfeld (juillet 1891) ; et l'on

perd sa trace. La seule façon d'évoquer Djami : fiction, poésie, liberté, fantasmes des « trouvures » de Jean Senac (*Dérisions et Vertige*, Actes Sud, 1983, p. 61 et 103).

Le sommeil de Djami
(sanguine)

1

Tu te cambres. Mes reins nomment les choses.
Tu dors. Même Endymion
Dut mettre moins de grâce
Dans ce geste d'offrande et de juste beauté.
Depuis que je te vois mes yeux sont éclairés.
Ô jeunesse bouclée, taurillon de l'espace !

2

Tu te cambres. Mes reins nomment les choses.

ABDAALLAH RIMBAUD

(Ebdoh Rinbo)

À Tipasa me revient du Harar
Le sceau,
l'héritage de Djami...

C'est peut-être Djami que l'on aperçoit à côté de Rimbaud (?) sur un mulet, à Harar (photographie inédite, collection particulière, New York).

(231) Dans la logique de son entreprise littéraire, Rimbaud aurait renoncé à l'homosexualité ; Bardey et Borelli ont témoigné en ce sens, que confirmeraient en Rimbaud sa volonté d'oubli, la condamnation de son passé, l'effort de se « chercher une morale ».

Un mot, un seul, *Ménahins*, laisse en suspens cette hypothèse. Alfred Ilg écrivait à Léon Chefneux, de Zürich, le 31 mai 1888 : « Rimbaud me dit aller à Harar pour (...) faire du commerce ; mais il ne me dit pas dans quel genre, probablement pour du café, de la gomme et des peaux. (Ménahins !?). » Selon Jean Voellmy, qui publie et traduit cette lettre (in *Rimbaud vivant*, n° 15, 1978, p. 22), « *Ménahins* désigne en arabe “ceux qui prédisent le temps”, ce qui n'a guère de sens dans le contexte. Il est possible que le mot ait été mal écrit et qu'il s'agisse en réalité de *mélahin*, qui désigne (...) des enfants vagabonds et pervers [sic]. Cette dernière explication semble la plus acceptable, eu égard non seulement aux antécédents de Rimbaud, mais aussi aux signes de ponctuation qui suivent le terme dans la lettre ». Alfred Bardey répondait à Jean-Paul Vaillant : « Si elle est fréquente ailleurs, en Turquie par exemple, l'inversion sexuelle n'a aucun cours en Abyssinie. Rimbaud n'était ni débauché ni perversi » (J.-P. Vaillant, *Rimbaud tel qu'il fut*, op. cit., p. 34). Ce commentaire nous renseigne plus sur Bardey que sur les mœurs de Rimbaud en Abyssinie.

Remarquons par ailleurs que l'ingénieur suisse affectionnait le *witz*, la plaisanterie grivoise (le *Zoten* de Freud). Ilg écrit à Rimbaud, par exemple, le 16 juin 1889 : « nous sommes toujours très-très-très heureux si nous avons quelque chose à toucher quelque part (sans jeu de mots) » ; en toute hypothèse, le mot *mélahin* pourrait aussi bien concerner Ilg.

Sur cet aspect de la vie de Rimbaud, il convient de suspendre son jugement.

(232) Ottorino Rosa, dans *l'Impero del Leone di Giuda, Note sull'Abissinia* (1913, p. 154), publie la photographie d'une femme, coiffée du bonnet caractéristique du Choa, en

affirmant : « cette femme vivait en 1882 à Aden, avec le génial poète Arthur Rimbaud ». Cette femme aurait été originaire du Tigré (un choix qu'Evelyn Waugh qualifie de « choquant et pervers » (*sic*), dans *Hiver africain*, Payot, 1989, p. 127) ou de la tribu galla des Argobas. Témoignage de Françoise Grisard, servante d'Alfred Bardey, qui lui donna des leçons de couture : « Je crois bien que j'étais la seule personne qu'il recevait. Il me paraissait très bon pour cette femme. Elle était très douce (...) catholique (...). Il voulait l'instruire (...) et se marier » (lettre de Françoise Grisard à Paternie Berrichon, Marseille, 22 juillet 1897, in *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, *op. cit.*, p. 158-159). Bardey précisa à Berrichon qu'ils n'eurent pas d'enfants (lettre du 16 juillet 1897 in *le Mercure de France*, 1^{er} avril 1930).

Voir Enid Starkie, *Rimbaud en Abyssinie*, *op. cit.*, p. 75. Pierre Mille, lors d'une « enquête » à Djibouti, en 1896 (*l'Âge nouveau*, n° 1, janv. 1938), recueillit un racontar, propagé sous la formule des « dictionnaires reliés en peaux » – un harem de femmes parlant des langues différentes, et qu'aurait tenu Rimbaud. Aucun intérêt. Voir Étiemble.

Savouré écrit à Rimbaud de Harar le 15 août 1891 : « Tout le monde amène des femmes. Il ne reste plus que vous et moi à marier. »

(233) « ... dans tout le pays, la licence des mœurs est effrayante » ; « les femmes exercent une influence très notable sur leurs époux » ; « les Abyssins considèrent le mariage comme un contrat social dont la conclusion ne nécessite pas l'intervention du prêtre (...) le moindre caprice de l'homme, comme celui de la femme, suffit pour provoquer un divorce » (*le Magasin pittoresque*).

Un certain Laminne, chasseur en Éthiopie à ses heures, écrivait à Paternie Berrichon, le 24 janvier 1912 : « Voilà ce que Righas [Ottoman] m'a raconté : tel jour, alors que Rimbaud se trouvait à Harar, chez lui, une fille infibulée est entrée dans la maison, et Rimbaud, ayant voulu y aller un peu trop carrément et se heurtant à l'obstacle, voulut opérer avec son canif la malheureuse jeune fille qui poussa des cris affreux. La population s'ameuta et cela faillit tourner mal » (lettre inédite, Bibliothèque de Charleville-Mézières). Berrichon répondit à Laminne que l'on ne pouvait accorder aucun crédit au témoignage de Righas.

Chapitre 7 / Innocence

(234) Alfred Ilg, 18 janvier 1889, traduction Jean Voellmy. « Les malheureux habitants de cette partie du monde possèdent le talent d'alarmer et de tourmenter » (Bruce, *Voyage...*, *op. cit.*, p. 196).

(235) « La soif rend agiles les chameliers et chargeurs qui abandonnent leurs animaux pour courir aux puits creusés dans la rivière d'Ansa et s'y jeter » (A. Bardey, *Journal de route de Zeilah à Harar*).

(236) Maurice Blanchot, *la Part du feu*, Paris, Gallimard, 1972, p. 158.

(237) A. Merciniez, Massaouah, 5 août 1887 ; Righas, in Victor Segalen, *le Double Rimbaud*, *op. cit.*, p. 56.

(238) Achille Raffray, *Abyssinie*, *op. cit.*, p. 122. Comme Bachelard composa un « bestiaire de Lautréamont », Sartre avait songé de longue date à établir un « lapidaire de Rimbaud ».

(239) La civière est conservée au musée de Harar – où elle devient progressivement authentique.

(240) Delahaye, *témoin de Rimbaud*, *op. cit.*, p. 259.

(241) Horace, *Épîtres*, I, XI, 27 ; env. 20 avant notre ère.

(242) Ces marches des chasseurs à pied retentissaient, bouleversantes, dans l'inoubliable représentation d'*Une saison en enfer*, par Bruno Sermonne (Bruxelles, 1981).

(243) Dispensé à sa demande pour le recensement de 1874, Rimbaud gardera en Abyssinie et jusque sur son lit de mort l'obsession de son livret militaire, régularisé *in extremis* ; Frédéric s'était engagé pour cinq ans en 1873, ce qui le libérait de ses obligations. Rimbaud, en 1875, écrit ironiquement à sa mère, à propos de son frère : « Je salue l'armée » (Stuttgart, 17 mars 1875).

(244) Isabelle Rimbaud, « Le dernier voyage de Rimbaud », *op. cit.*, p. 121.

(245) Ernest Delahaye, *Verlaine*, Messein, 1919, p. 227.

(246) Verlaine à Rimbaud, 12 décembre 1875.

(247) Georges Izambard, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, *op. cit.*, p. 72.

(248) Alfred Bardey, *Études rimbaldiennes*, n° 1, *op. cit.*, p. 52.

Bardey écrivit à Paternie Berrichon (9 décembre 1897) : « Pourquoi qualifier de chiens et de bandits les Égyptiens quand tous les gouverneurs du Harar ont toujours été très paternels et très serviables pour nous et pour lui, et que le corps des officiers égyptiens, beaucoup plus relevé qu'on ne le croit en Europe, s'est montré très affable et obligeant. (...) Et pourquoi ce travers perpétuel d'injurier alors qu'il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait. »

(249) Paternie Berrichon, in *Arthur Rimbaud, Ébauches*, *op. cit.*, p. 161. Verlaine parlait de la « prose de diamant » des *Illuminations*, mais, chez Berrichon, il n'y a que des perles. Voir aussi chap. 10.

(250) Borelli, susceptible et généreux comme Rimbaud, lui adressa d'Entotto, le 26 juillet 1888, une lettre touchante de réconciliation.

(251) P. Arnoult, *Rimbaud*, Paris, Albin Michel, 1943, p. 490 ; cf. aussi D.A. de Graaf, *Arthur Rimbaud, sa vie, son œuvre*, *op. cit.*, p. 314 ; et M. Guigniony, *Bulletin des amis de Rimbaud*, juillet 1957. Jean Voellmy, *Rimbaud vivant*, n° 15, p. 12. Les lettres suivantes sont de Savouré à Rimbaud, 11 avril 1889, et de Brémond à Rimbaud, 10 février 1889.

(252) Sur la foi du descendant de ce chirurgien...

(253) Germain Nouveau à Verlaine, 20 octobre 1875. Verlaine à Rimbaud, Londres, 12 décembre 1875.

(254) Jacques Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 140.

(255) Propos rapportés par Verlaine (in H. Matarasso et Pierre Petitfils, *Vie de Rimbaud*, op. cit., p. 101) et par Ernest Millot (in Jean-Marie Carré, *les Deux Rimbaud*, op. cit. ; p. 25).

(256) *Études rimbaldiennes*, n° 3, op. cit.

Ottoman Righas disait aussi à Laminne (voir *supra*) que « Rimbaud était arrivé à Djibouti (ou Obock) sur un boutre indigène, ayant dû fuir je ne sais quelle île grecque où il avait dû commettre quelque méfait » – ce qui pourrait concorder avec le témoignage de Rosa.

(257) Jules Borelli à Enid Starkie, *Rimbaud en Abyssinie*, op. cit., p. 210.

OceanofPDF.com

(258) Quand Alfred Bardey prit connaissance de ces déclarations, il en éprouva de l'amertume et refusa de préfacier les *Lettres d'Afrique et d'Arabie*.

(259) Voir *Cahiers du Centre culturel Arthur-Rimbaud*, n° 9, 1984.

(260) Rimbaud clame sa bonne foi, qui est patente, auprès de M. de Gasparry, consul à Aden (qui semble sa bonne conscience, la France en costume gris). Rimbaud obtint gain de cause ; avant l'ouverture de la route de Harar (1887), Ménélik et l'azzaze donnaient « invariablement raison au Bédouin contre le Frangui ».

(261) Verlaine, conclusion de la Préface aux *Poésies de Rimbaud*, *op. cit.*

(262) Tristan Corbière, *Gens de mer*.

(263) E. Delahaye, in lettre à E. Millot, 28 janvier 1897 ; P. Verlaine, *Sagesse*.

(264) Pierre Brunel, *Rimbaud ou l'Éclatant Désastre*, *op. cit.*, p. 48.

(265) *Delahaye, témoin de Rimbaud*, *op. cit.*, p. 262.

(266) Isabelle Rimbaud, *Mon frère Arthur*, *op. cit.*

(267) *Ibid.*

(268) Perdue. « C'était du socialisme non étatiste, quoique revenant à peu près au même » (*Delahaye, témoin de Rimbaud*, *op. cit.*, p. 184).

(269) Verlaine, « Arthur Rimbaud », *op. cit.* Sur le comportement de Verlaine pendant la Commune, voir Pierre Petitfils, *Verlaine*, *op. cit.* Rappelons seulement le récit de Verlaine arrêté au poste de police d'Arras : « Je sortais d'être un peu communard, et j'avais le verbe passablement haut. J'ajoutai que j'étais Messin, que j'avais à opter entre la France et l'Allemagne, et que, ma foi, maintenant, j'hésitais, vrai ! en présence de cette arrestation ar-bi-traire » (*Mes prisons*).

(270) La sentence est lue par le procureur Étiemble (« Rimbaud et les barricades de Mai 68 », repris dans *Rimbaud, Système solaire ou trou noir ?*, *op. cit.*) : Arthur Rimbaud (« gamin de dix-sept ans », p. 134), qui avez peut-être participé à la Commune de Paris (pour « [vous] faire lever par les soldats » ou « violer plus ou moins volontairement », p. 140), la Cour, Ma Vérité, vous juge indigne d'être évoqué sur les barricades par ces étudiants de la Sorbonne et de Nanterre (d'ailleurs des « blousons noirs et des Katangais », p. 140 – comme dit à bon droit Mauriac –, et qui, par-dessus le marché, me contestent).

Deuxième chef d'inculpation, encore pire : attendu que vous n'étiez qu'« un âpre marchand, raciste et colonialiste » (p. 134) ; attendu que vous avez osé dire que la France gâchait son argent au Tonkin, comme elle l'a fait, et qu'elle aurait dû coloniser Madagascar, comme elle l'a fait ; attendu que, « criminel imaginaire et sodomite d'occasion » (p. 144) (il est question ici du poète), vous n'avez sans doute pas participé à la Commune ; Je, Vice-Curateur du Mythe qui porte aussi Mon Nom, déclare que vous avez trahi les idéaux de la Commune ; en conséquence je vous juge indigne d'être cité à propos du Vietnam par Mlle Enid H. Rhodes, dans *MLA Newsletter*, mars 1969... Ma Cour se retire.

Pensée d'Étiemble, profonde comme une tasse de thé ! Comment la résumer autrement que sur le mode bouffon. J'ai publié moi-même cet article dans le numéro « Rimbaud » de la revue *Bérénice* (Rome, 1980) ; j'aurais dû le lire avant.

(271) Verlaine, Préface aux *Poésies de Rimbaud*, *op. cit.*

(272) « ... la triste colonie d'Obock, où on essaie à présent de faire un établissement ; mais je crois qu'on y fera jamais rien. C'est une plage déserte, brûlée, sans vivres, sans commerce, bonne seulement pour nous faire des dépôts de charbon... » (Aden, 7 octobre 1884). Rimbaud précédait sans le savoir les pronostics pessimistes de Lemay (Affaires étrangères) et Dieulafoy (archéologue, qui, dans un rapport de 1889, propose de restreindre Obock « à être un dépôt de charbon et de ravitaillement »).

(273) Le comte Antonelli crédita Ménélik de 75 000 francs en 1883 pour ouvrir la route de Massaouah au Choa ; il lui offrit 5 000, puis 38 000 fusils, 38 canons, des millions de cartouches, et signa avec le nouvel empereur le traité d'Ucciali que Ménélik devait répudier avec tant de ruse. « L'Italie annonça alors au monde que l'Abyssinie était, pour ainsi dire, un protectorat italien. Ménélik feignait d'être un nègre stupide et ignorant, mais il se réservait tout simplement de secouer le joug italien dès qu'il pourrait marcher seul » (Enid Starkie, *Rimbaud en Abyssinie*, *op. cit.*, p. 167). On sait aussi l'hostilité du Négus à l'encontre de l'Angleterre, qui avait soutenu l'empereur Jean. « Si la politique française avait été, à ce moment-là, plus perspicace, notait encore Starkie (p. 66), le pays aurait pu, à la fin, accaparer tout le littoral occidental de la mer Rouge jusqu'à Zeilah, et fort probablement jusqu'à Berbera. La France pour cela était probablement mieux placée que l'Angleterre ou l'Italie. » Remarquons aussi que Rimbaud n'a pas cru que Ménélik serait capable de garder en sa possession le Harar qu'il venait de soumettre (lettre au *Bosphore égyptien*).

(274) Voir note 37.

(275) La Bruyère : « Parler et offenser chez certains ne font qu'un » (*les Caractères*, Paris, Les Grands Maîtres, 1949, p. 79).

(276) « ... un uomo assolutamente pacifico, alieno affatto dalla politica, tutto occupato dai suoi commerci e da una grave malattia a una gamba, è in continue e cordiali relazioni con tutti gli italiani che lavorano nel mar Rosso » (Edoardo Scarfoglio, *Corriere di Napoli*, 16 juin 1891, in F. Pétralia, *Bibliographie de Rimbaud en Italie*, *op. cit.*, p. 78).

(277) Gaston Macé, *Le Service de la Sûreté*, 1887.

(278) Remy de Gourmont, *le Joujou patriotique*, in *le Mercure de France*, 25 mars 1891 : « Personnellement, je ne donnerais pas, en échange de ces terres oubliées, ni le petit doigt de ma main droite : il me sert à soutenir ma main, quand j'écris ; ni le petit doigt de ma main gauche : il me sert à secouer la cendre de ma cigarette. » Voir l'introduction de J.-P. Rioux à l'édition J.-J. Pauvert de ce texte (1967), où nous puisons quelques-uns des documents cités. Une réaction digne, dans ces périodes troublées : celle d'Alphonse Allais (né, comme Rimbaud, le 20 octobre 1854), retiré dans l'ironie amère.

(279) Paul Verlaine à Rimbaud, Londres, 12 septembre 1875. Ou encore, plus tard, Verlaine célébrera en Rimbaud (après quatre absinthés ?) ces « dons suprêmes, magnifique témoignage de l'Intelligence, preuve fière et française, bien française, insistons-y par ces

jours de lâche internationalisme, d'une supériorité naturelle de race et de caste, affirmation sans conteste possible de cette immortelle royauté de l'Esprit, de l'âme et du cœur humain », etc. Sans parler du discours que prononcera Izambard devant la statue de Verlaine en 1916, dans le jardin du Luxembourg, prototype des poncifs réactionnaires.

(280) Bardey, 15 avril 1881, *Études rimbaldiennes*, n° 1, *op. cit.*, p. 39. La nuit, les hyènes « hurlent leurs ricanements aigus » : l'odeur du sang les attirait, car, chaque jour, les Hararis égorgeaient de grandes quantités de chèvres, de moutons et de bœufs, disposées sur des fourches et des piquets de bois (*ibid.*, p. 34). Les hyènes, lâches, puantes et charognardes, sont affectées nuitamment au service de la voirie à Harar ; comme les vautours à Aden : « Dans cette ville sans égouts, ils se savent invulnérables. C'est eux qui assurent le service de la voirie. Ce sont des fonctionnaires » (Francis de Croisset, *la Féerie cinghalaise*, Paris, Grasset, 1928, p. 27) ; ou, comme les chèvres en Arabie Saoudite : « les chèvres boulimiques, friandes de cigarettes, plus ou moins officiellement chargées de la voirie » (Philippe Soupault, *Revue de Paris*, mai 1951). « La hyène est transformée en animal utile : elle débarrasse les villes des matières en putréfaction qui y engendrent la peste, et remplace les agents de salubrité publique, dont l'existence n'est même pas soupçonnée en Abyssinie » (A.-S. de Doncourt, *l'Abyssinie*, *op. cit.*, p. 44).

Chapitre 8 / Littérature

(281) Président de l'OUA, dont le siège se tient à Addis-Abeba (1976).

(282) Sylvain Vignéras, en son temps, avait rencontré César Tian lui-même (*Une mission française en Abyssinie*, *op. cit.*, p. 57).

(283) Besse fit part « très sincèrement » à Soupault « de son admiration pour les intuitions de Rimbaud : c'est son exemple qui lui avait permis de construire son immense fortune grâce au monopole de l'encens, des peaux de mouton, du café, du *cat*, des boutres, des armes... Rimbaud, dit-il, fut un précurseur. Il ignorait que Rimbaud avait été poète » (« Sur les traces de Rimbaud », *op. cit.*, p. 34). On imagine rencontrer en ce millionnaire d'Éthiopie une autre forme d'anti-Rimbaud – celui qui attendait d'être riche pour écrire.

(284) *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud, Égypte, Arabie, Éthiopie*, publiées par Paternie Berrichon, Paris, Mercure de France, 1899. Marcel Coulon, *la Vie de Rimbaud et de son œuvre*, Paris, Mercure de France, 1929, p. 332 sq. Paternie Berrichon, qu'il faudrait appeler Patachon, modifiait aussi les passages des lettres de Rimbaud qui pouvaient gêner l'hagiographie. Rimbaud écrit : « tout le monde veut se faire photographier ici ; même on offre une guinée par photographie ». Berrichon ajoute : « Mais ce n'est pas pour cela que j'ai acheté mon appareil, et j'en ai besoin pour autre chose... » Voir aussi Georges Izambard, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, *op. cit.*

(285) « César Tian (...) m'a dit qu'à son retour en France il lui avait remis une petite fortune » (Armand Savouré à Georges Maurevert, 3 avril 1930). Le franc-or germinal an XI, qui règne d'avril 1803 à août 1914, contient 0,2900322 gramme d'or fin (disposition de la loi du 28 mars 1803). La traite remise par César Tian représente un poids d'or fin de 10,86171 kilos, qui peut se convertir, au cours de 96 500 francs le kilo (25 juillet 1984) en 1 048 155 francs Fabius soit 160 000 euros.

Il faut y ajouter (lettre à César Tian du 6 mai 1891) la moitié du solde du compte de l'agence de Harar ; les huit kilos d'or déposés au Caire ; l'argent placé en terrains par Mme Rimbaud. « J'aurais eu plus », écrit Rimbaud, car il avait « de l'argent dispersé de tous les côtés (...) mais, à cause de [son] malheureux départ, [il] perd quelques milliers de francs » (lettre aux siens, Aden, 30 avril 1891).

Curieusement, le bilan financier de Rimbaud en 1891, lors de son départ précipité, retrouve l'ordre de grandeur que lui prêtait abusivement Berrichon en 1884 : en s'arrêtant à cette falsification par Berrichon des finances de Rimbaud en 1884 pour dénoncer la « fable » du riche négociant (*le Mythe de Rimbaud*, *op. cit.*, t. II, p. 217), Étiemble fait à nouveau les frais de l'opération... Voir aussi note 40 du chapitre 10.

(286) In P. Martial de Salviac, *Au pays de Ménélik, les Gallas*, *op. cit.*

(287) À l'opposé encore de l'équivalence absolue entre parole et argent, dont parle Lévinas, parole donnée et parole due.

(288) Yves Bonnefoy évoque la ceinture d'or que portait Rimbaud en Égypte à propos de ce poème, *le Pauvre Songe* (*Rimbaud par lui-même*, *op. cit.*, p. 173), puis, à propos de *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* : « forclusion à jamais redite dont sera preuve encore le commerçant, le colon des années d'Afrique qui porte sa fortune en barres de métal jaune dans sa ceinture... » (in *Denis de Rougemont*, Neuchâtel, La Baconnière, 1976, p. 240, et in *Rimbaud, Opere*, Ed. Mondadori, 1975).

(289) Georges Bataille, *Haine de la poésie*.

(290) *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, *op. cit.*, p. 132.

(291) Lettre à Georges Maurevert : « Il m'a donné l'hospitalité pendant le mois [automne 1888]. Assez bonne maison sans meubles. Je n'ai pu coucher que sur mon lit de camp de route, et, pendant ce mois, je n'ai jamais pu savoir où il couchait – le voyant jour et nuit écrire sur une mauvaise table. »

Pierre Mille, chef de cabinet de Paul Bourde (alors secrétaire général de Madagascar) « profita d'une escale à Djibouti pour mener une enquête sur Rimbaud commerçant. Il retrouva aisément au café des traitants qui se souvenaient du poète [les Righas ?]. Mais, quand il leur parla de l'enfant de génie, ils tombèrent des nues ! Ils ne l'ont jamais considéré que comme un bon commerçant un peu aventureux en affaires, même ayant “des idées”, ce qui, dans leur esprit, n'est pas tout à fait un compliment. Mais ils ajoutaient qu'ils n'auraient jamais pu s'apercevoir de la carrière poétique de leur ancien collègue. Rimbaud n'a jamais parlé devant eux de son existence antérieure ni de littérature, même de la façon la plus générale » (*l'Action française*, 20 novembre 1938, citant *l'Âge nouveau*, n° 1).

(292) « Rimbaud (...) già letterato in Francia, e che abbandonate le muse, messa da un canto la critica e gittata la penna, era venuto in Africa a spennare i suoi ideali, tuffando le strofe alate, le odi epiche (...) nel prosaico ma lucroso bagno di un commercio... » (Robecchi-Bricchetti, *Nell Harar*, 1896, Milano, Galli, 1896, p. 152).

(293) Jules Borelli à Enid Starkie, septembre 1936.

(294) Ou encore ces informations d'origine américaine, en 1942, émanant de professeurs détachés auprès des troupes anglaises venues au Kenya, prétendant que « *d'importants manuscrits avaient été retrouvés près de Diré Daoua* », Aline Treich, *l'Ordre*, 14 octobre 1946. Du « Limaçon » (in *le Reliquaire*, 1891) à *la Chasse spirituelle* (Mercure de France, 1949)... – André Tian mettait un terme aux rumeurs propagées dans la presse, en 1947, à propos des 40 000 vers inédits de Rimbaud en Abyssinie (*les Nouvelles littéraires*, 13 février 1947) : « 40 000 vers inédits. À la suite de la note que nous avons publiée sous ce titre, nous avons reçu de M. André Tian une communication du plus vif intérêt. M. Tian nous annonce qu'il prépare un ouvrage sur le long séjour de Rimbaud en Abyssinie. Il ajoute :

“Rimbaud n'a plus rien écrit en vers après 1873. Parmi les papiers lui appartenant qui restèrent à Aden entre les mains de mon père, en 1891, il n'y avait rien en fait de poèmes. Sa correspondance avec mon père fut exclusivement commerciale et aussi, je puis bien maintenant le dire, elle touchait à la pénétration de la France en Éthiopie. Mais pas plus mon père que son fondé de pouvoir, Maurice Riès, et Jules Borelli, leur ami à tous les deux, et que je connus bien, comme Mgr Jarosseau, ne soupçonnèrent avant 1893 Rimbaud d'avoir été un poète. Rien dans sa vie à Harar, rien dans ses papiers de l'époque n'attira leur attention sur ce qu'il avait été avant 1880.

“En 1942, j'ai fait justice dans une lettre à *Confluences* de prétendues révélations faites au sujet de Rimbaud par Maurice Riès à André Pourquier et révélées par ce dernier dans *les Amitiés* de Saint-Étienne. Riès ne savait rien de Rimbaud poète avant la mort de ce dernier. La maison César Tian, puis la maison César Tian et Maurice Riès (1^{er} septembre 1891-1^{er} avril 1909) restaient sourdes et muettes aux objurgations des admirateurs du `pauvre Arthur' qui leur demandaient des détails sur lui.

“Mon père et Maurice Riès, tous deux décédés, avaient été, le premier, conseiller de M. de Gaspary, consul de France à Aden, puis lui-même consul hors cadre, l'autre, vice-consul de France en la même ville. Ils étaient tenus à un silence professionnel. Rimbaud fut un agent intelligent et dévoué dans la tâche d'agent de renseignements et de liaison entre Ménélik et mon père. L'un et l'autre, dans ces tractations qui n'engageaient pas `officiellement' le gouvernement français, s'attirèrent une haine tenace du Foreign Office. Les rapports cités par Miss Enid Starkie en sont la preuve. Et pendant les trois années durant lesquelles Rimbaud fut l'acheteur et le consignataire de mon père à Harar, la poésie demeura toujours morte pour lui et j'ai la conviction que la nouvelle, plusieurs fois répétée, de la découverte (d'abord dans un petit village d'Éthiopie, puis à Addis-Ababa) de manuscrits et enfin de quarante mille vers est le prélude d'une orchestration savante pour un conte fantastique, pour une mystification littéraire qui fera rêver et frémir Mérimée dans sa tombe. André Tian.” »

(295) Voir le monumental *Rimbaud in Africa* de Carlo Zaghi, Naples, Guida editori, 1993.

(296) Maurice Blanchot, « Le sommeil de Rimbaud », in *la Part du feu*, op. cit., p. 153.

(297) « Rimbaud, c'est surtout ce silence qu'on ne peut oublier, et qui, quand on se mêle d'écrire soi-même, est là, obsédant. Il nous interdit même de nous taire ; car il l'a fait, cela, mieux que personne » (Gérard Macé, in « Des poètes d'aujourd'hui lecteurs de Rimbaud », numéro composé par Pierre Pachet, *Cahiers de recherches*, n° 34-44, Université Paris-VII, Sciences des textes et des documents, 1984).

(298) André Breton, *Flagrant Délit*, Paris, Thésée, 1949, p. 13.

(299) « Alfred Poussin, le poète des *Versiculets*, nous a dit l'avoir rencontré le 1^{er} novembre près de l'Odéon (...) Rimbaud était pâle et, de même qu'à l'ordinaire, muet. Son attitude, ainsi que son visage, décelait quelque chose de virilement amer et de redoutable... Poussin, le reste de sa vie, devait garder de cette rencontre un souvenir d'effroi » (Paterne Berrichon, *Jean-Arthur Rimbaud le poète*, op. cit., p. 294-296).

(300) L'avocat belge Léon Losseau retrouva le reste de l'édition, impayée, dans les caves de l'éditeur Poot, à Bruxelles. Rimbaud n'avait pas brûlé « le tas presque intact des exemplaires » (Berrichon, *ibid.*), mais, sans doute, les manuscrits et les exemplaires dont il disposait. Voir Léon Losseau, *la Légende de la destruction par Rimbaud de l'édition princeps de Une saison en enfer*, Mons, Dequesne, s.d. (1914).

(301) « Corbière et Mallarmé ont imprimé – cette petite chose immense. M. Rimbaud, trop dédaigneux, plus dédaigneux que Corbière, qui du moins a jeté son volume au nez du siècle, n'a rien voulu faire paraître en fait de vers » (Paul Verlaine, *les Poètes maudits*, op. cit., 1884). Rimbaud avait tout fait d'abord pour être publié, mais c'est sans doute contre sa volonté que nous lisons *Une saison en enfer* ou les *Illuminations*.

(302) Chamfort, *La Fontaine*, Paris, Éd. des Grands Écrivains, 1920, t. III, p. 249, note 7.

(303) On apercevrait cette condensation à un signe – le nombre de livres qui puisent leur titre dans l'œuvre de Rimbaud. Dans les livres il y a des mots – et, dans les mots de Rimbaud, il y a des livres : *le Temps des assassins*, Philippe Soupault, Éditions Maison française, 1945 ; *Ce que l'homme a cru voir*, Albert Chambon, Paris, Éd. du Cerf, 1969 ; *Après le déluge* (roman), Paul-André Lesort, Paris, Éd. du Seuil, 1977 ; *les Remembrances du vieillard idiot* (roman), Michel Arrivé, Paris, Flammarion, 1977 ; *Du même désert à la même nuit* (poèmes), Vahé Godel, Jacques Antoine, 1978 ; *le Fleuve impassible*, Jacques Siré, Julliard, 1980 ; *On ne part pas*, Henri Raczymov, Gallimard, 1982 ; Rezvani, *la Loi humaine* [d'après : *Un crime, vite, que je tombe au néant de par la loi humaine*], Éd. du Seuil, 1983 ; ou encore *Une apparence de soupirail*, de Jacques Dupin, Gallimard, 1982, *Quoi, l'éternité*, de Marguerite Yourcenar, *Fût bâti*, de Jean Daive, *Solde*, de Bernard Frank, *les Flots roulant au loin*, de Maurice Druon ; etc. Sans parler des allusions : *Une saison au Congo*, Aimé Césaire, Paris, Éd. du Seuil, 1967 ; *Une saison au purgatoire* (roman), Thomas Keneally, Paris, Denoël, 1978 ; *Une jeunesse en enfer*, Maureen Peters, Paris, Jean-Claude Lattès, 1975 ; *le Cœur violé* (roman), Henry Bonnier, Paris, Albin Michel, 1977 ; *la Vie est ailleurs*, Milan Kundera, Paris, Gallimard, 1973 ; ou *le Zoizeau ivre* (roman), José-André Lacour, Paris, Laffont, 1977 ; *Une saison en astrologie*, Léon-Paul Fargue ; *Une croisière en enfer*, Isaure de Saint Pierre ; *Une saison chez Lacan*, Pierre Rey, Robert Laffont, 1989, etc.

(304) Martin Heidegger, *l'Être et le Temps*, Paris, Gallimard, p. 203.

(305) Pierre Debray, *Rimbaud, le Magicien désabusé*, préface de Daniel-Rops, Paris, Julliard, 1949, p. 241. Voir Pierre Petitfils, in *le Bateau ivre*, n° 2-3, op. cit., p. 9.

(306) In Paterne Berrichon, *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, op. cit., p. 237.

(307) Delahaye, *témoin de Rimbaud*, op. cit., p. 305.

(308) Verlaine s'est reconnu d'ailleurs dans le « pitoyable frère » (lettre à Charles de Sivry, août 1878).

(309) Verlaine, *Malheureux, tous les dons...*

(310) E. Lepelletier, *l'Écho de Paris*, 17 novembre 1871.

(311) C.A. Cingria parlait du « *sex-appeal* » de la poésie de Rimbaud, dont il disait aussi : « C'est jeune, démocratique et jeune, un dimanche, les mains dans les poches » (*Poésie* 42, janvier 1942, n° 1 ; cité par Jacques Réda, « Des poètes d'aujourd'hui lecteurs de Rimbaud », *op. cit.*, p. 57).

(312) Verlaine à Delahaye, 27 novembre 1875.

(313) « Je raconte, aurait dit Rimbaud à Delahaye à son retour de Paris en 1872, que je suis entré dans la chambre de Cabaner absent, que j'ai découvert une tasse de lait apprêtée pour lui, que je me suis branlé dessus, que j'ai éjaculé dedans » (*Delahaye, témoin de Rimbaud, op. cit.*, p. 197).

(314) Sur les surnoms donnés à Rimbaud, *ibid.*, p. 243.

(315) Verlaine à Rimbaud, Paris, mai 1872.

(316) Germain Nouveau à Verlaine, 27 janvier 1876.

(317) Félix Fénéon, *le Symboliste*, octobre 1886.

(318) Verlaine, « Arthur Rimbaud », *les Hommes d'aujourd'hui, op. cit.*

(319) Maurice Riès à Émile Deschamps, 15 mars 1929. Voir aussi, à propos de R. de Renévill, *Action française*, 6 juin 1929 : « Rimbaud avait horreur de son passé. »

(320) Borelli à Enid Starkie : « Il ne parlait jamais de sa vie précédente » (septembre 1936).

(321) Version italienne de ce document, rapporté par Lidia Herling Croce (in *Études rimbaldiennes*, n° 3, *op. cit.*, p. 11) : « Entièrement voué au commerce, il ne parlait jamais de son passé, et, sous cette écorce extravagante et un peu hargneuse, il n'était pas donné de soupçonner ses géniales capacités de poète et d'homme de Lettres. Sur Verlaine, il ne dit jamais un mot. Seulement une fois, il eut à me dire que, dégoûté de la vie de bohémien à laquelle l'avaient entraîné son tempérament inquiet et aventureux, et le milieu dans lequel très jeune il s'était voué, il s'était subitement et définitivement décidé à abandonner la France. »

(322) *Voyelles et le Bateau ivre* avaient paru dans *Lutèce* en octobre 1883. Paul Bourde avait écrit notamment un article dans *le Magasin pittoresque* magnifiant l'explorateur Stanley... Il adressa plus tard à Rimbaud une lettre condescendante : « Vous ignorez sans doute, vivant si loin de nous, que vous êtes devenu à Paris, dans un très petit cénacle, une sorte de personnage légendaire (...) ; quelques jeunes gens (que je trouve assez naïfs) ont essayé de fonder un système littéraire sur votre sonnet sur la couleur des lettres... » Bourde, le bien nommé... Cette lettre (Argelès, 29 février 1888) avait été publiée en partie dans *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, de Patern Berrichon, *op. cit.*, p. 203 (reprise notamment par

Enid Starkie, *Rimbaud, op. cit.*, p. 445) ; figurant sous le n° 264 au catalogue « Précieux autographes et manuscrits littéraires » (Paris, Nouveau Drouot, salle n° 3, décembre 1983), elle est donnée *in extenso* dans *Un sieur Rimbaud, se disant négociant*, Paris, Lachenal et Ritter, 1984.

(323) À plusieurs reprises, l'expression « diable » se trouve associée dans la correspondance à l'éloignement, thème où s'entendrait autant le désir de fuite (« au diable vauvert ») que l'idée de damnation. « Le mythe, écrit justement Reverdy, n'intéresse vraiment que les mythomanes. » Aussi, plus que le « mythe », jamais défini d'ailleurs, c'est la *figure* rimbaldienne qui s'impose à travers la révolte, le vagabondage, la malédiction de n'être jamais là(s), l'effort impossible de normalité ; elle représente radicalement le destin de nombreux poètes qui l'ont à peine ébauchée : Regnard, partant à vingt ans pour l'Italie et Constantinople, capturé par les Barbaresques, vendu comme esclave à Alger, racheté par le consul de France, et repartant pour les Flandres, la Suède et la Laponie ; Théophile de Viau, rompant avec son frère et s'engageant dans une troupe de comédiens : il mène avec Guez de Balzac une vie joyeuse en Hollande, et leur querelle préfigure le drame de Bruxelles ; Javier Heraud, tué sous les balles, le 15 mai 1963, au milieu du fleuve Madre de dios, à vingt et un ans (*le Fleuve, suivi du voyage*, Maspéro, 1971) ; Nelligan, le poète canadien mort jeune également, ou Campana, le poète dérouté des *chants orphiques* (Seghers, 1977)...

(324) S. Freud, *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, p. 42.

(325) *La Révolution surréaliste*, n° 2.

(326) Verlaine, *les Hommes d'aujourd'hui*, *op. cit.*

(327) Roger Munier, « Du Silence », in *le Parcours oblique*, Paris, Éd. de la Différence, 1979, p. 127-131.

(328) Le mérite d'avoir suggéré, le premier, l'étude qui s'impose entre Rimbaud et Nietzsche revient à... Paterné Berrichon, dans sa présentation des *Lettres d'Égypte, d'Arabie et d'Afrique*, *op. cit.*, p. 14.

(329) Colonel Godchot, *l'Agonie du poète*, *op. cit.*, p. 32.

Chapitre 9 / Réalité

(330) Hiroo Yuasa, communication au colloque *Rimbaud multiple*, Cerisy-la-Salle, 1982.

(331) Selon Giuseppe Raimondi, « l'Afrique représente pour Rimbaud la volonté de poursuivre, sur le plan de la vie et dans des conditions exceptionnelles, le même but qu'avaient essayé d'atteindre les "exploits" de la voyance (...) après la poésie réalisée par le verbe, la poésie par l'action » (« *Rimbaud mercante in Africa* », in *Civiltà delle macchine*, septembre 1954). Pierre Debray (*Rimbaud, le Magicien désabusé, op. cit.*) soutient aussi que le langage n'ayant pas de valeur strictement magique, Rimbaud l'homme d'action serait bien dans la ligne de Rimbaud le poète. Davantage, F. Castelli prétend que Rimbaud réalise, en Abyssinie, par l'action la poésie qu'il avait naguère réalisée par le Verbe (*Arthur Rimbaud, demoniaco genio delirante*, 1954).

- (332) Gérard Macé, « *Rimbaud recently deserted* », in *Ex-Libris*, *op. cit.*, p. 59.
- (333) Duncan Forbes, *Rimbaud in Ethiopia*, Tai-Wan et Edinburgh, Volturna Press, 1979, p. 24.
- (334) Mickaël Taylor, « Rimbaud, le réel même », in *Vent des royaumes ou les Voyages de Victor Segalen*, Paris, Seghers, 1983, p. 110.
- (335) Tristan Tzara, *le Surréalisme et l'Après-Guerre*, 1947, p. 16.
- (336) Voir Jean Voellmy, « Dada, Zürich et Rimbaud », *op. cit.*
- (337) Antonin Artaud, 18 mars 1936, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, t. VIII, p. 212. « Moi (...) que la poésie écrite ennuie de plus en plus (...) et qui trouve que toute la poésie française depuis cent trente ans est exclusivement contenue dans une douzaine de sonnets de Gérard de Nerval, quelques poèmes de Baudelaire et la *Saison en enfer* d'Arthur Rimbaud... » (à Henri Poupet, 26 août 1934, *ibid.*, p. 327) ; « Enfin une notion dynamique de la poésie léguée par Rimbaud libère la poésie du texte et de l'écriture et nous redonne une idée magique de la vie » (à Jean Paulhan, 6 août 1935, *ibid.*, p. 339). « Avec de grands bras fous Rimbaud gesticulant semble balayer les planètes ; et Breton lance à Soupault dans l'extase des diamants. C'est lui Rimbaud aux mains brûlées de sable qui osa cette descente infinie au fond du Moi avec des images où, tremblante, la Vie s'ébauche sur la limite du Néant, lui, Rimbaud, et Novalis le premier, qui disait : Un style est d'autant plus parfait qu'il se rapproche du Néant » (*Propos d'un pré-dadaïste*, O.C., t. II, p. 224).
- (338) Isabelle Rimbaud, in *Ébauches*, *op. cit.*, p. 182.
- (339) Delahaye, *témoin de Rimbaud*, *op. cit.*, p. 201 : une série de proses, en 1872.
- (340) Bardey à Rimbaud, Vichy, 24 juillet 1883.
- (341) Livius Ciocarlie, « Le "texte" de la correspondance africaine de Rimbaud », *op. cit.*, p. 26 ; « nous voulons montrer que dans la correspondance de Rimbaud le renversement de la poétique romantique est doublé d'une transgression réelle (...) ; trouver un exemple de ce que Derrida a nommé un "renversement-transgression", etc. » Rien, en effet, ne pouvant décider du Référent, le formalisme peut prolonger à loisir ses analyses en considérant la correspondance comme un « texte » doté, comme *le Bateau ivre* ou la *Saison*, d'une double structure, sémantique et sémiologique... Pour nous qui partons du Référent pour ne pas le retrouver dans la correspondance, le malentendu est quadruple...
- (342) Verlaine, *les Hommes d'aujourd'hui*, *op. cit.*
- (343) Achille Raffray, *Abyssinie*, *op. cit.*, p. 246.
- (344) Pages de titre de l'ouvrage précité, et du livre de P. Martial de Salviac, *Au pays de Ménelik, les Gallas*, *op. cit.* (chap. 8).
- (345) Jean-Paul Vaillant, « Le vrai visage de Rimbaud l'Africain », *le Mercure de France*, 1^{er} janvier 1930.
- (346) Voir *Avant-Guerre sur l'Art*, n° 2, 1982.

(347) Antoine d'Abbadie apporte à la Société de géographie ces précisions *sous réserve* : « À quinze journées au sud de Harar est un pays dont j'ai oublié le nom, et où tous les hommes ont une longue queue d'une palme, couverte de poils, et située au bas des reins. Les femmes de ce pays sont belles et sans queue. (...) Un désert sans eau sépare cette peuplade de Harar. J'ai vu une quinzaine de ces gens à Berbera, et je suis bien sûr que la queue est naturelle ; mais je ne l'ai pas touchée de mes mains. » *Magasin pittoresque*, 1853, p. 98.

(348) *Op. cit.*, chap. 1.

(349) André Provost, « Sur les traces africaines de Rimbaud », *op. cit.*, p. 148.

(350) Voir Jacques Mercier, *Rouleaux magiques éthiopiens*, Paris, Éd. du Seuil, 1979.

(351) Michel Leiris, « L'Abyssinie intime », in *l'Ire des vents*, n° 9-10, p. 38.

(352) La carte postale adressée par Rimbaud à Ernest Delahaye en mai 1885, reproduite en fac-similé dans *le Figaro* du 12 octobre 1895, dans *le Figaro littéraire* du 8 novembre 1941, et dans *l'album Pléiade*, étant un faux : voir André Gonthier, *Trouvailles*, n° 59, août-septembre 1986.

(353) H. Lebrun, *Voyages en Abyssinie et en Nubie*, *op. cit.*, p. 8.

(354) Capitaine Rimbaud, « Les sauterelles », rapport militaire, Sebdou, 10 juin 1849, in *Rimbaud vivant*, n° 5, 1974, p. 12.

(355) A.-S. de Doncourt, *l'Abyssinie*, *op. cit.*, p. 48.

(356) Onze fois selon Isabelle, neuf fois selon Jean Voellmy.

(357) Achille Raffray, *Abyssinie*, *op. cit.*, p. 81.

(358) Massacre de Gustavo Bianchi, tué par son escorte en octobre 1884 dans le pays Danakil, à quelques journées de marche seulement d'Assab, après avoir parcouru le Choa ; massacre de Giulietti (que signale Élisée Reclus dès 1885), massacre de l'expédition du comte Porro, au Harar, en avril 1886... Rimbaud évoque le 24 février 1890 le massacre, à Ensa, de deux missionnaires français et de deux Grecs ; il ajoute, le lendemain, Harar, 25 février 1890 : « On massacre, en effet, et l'on pille pas mal dans ces parages. »

(359) À Carnagot, précise Henri Dehérain, *Figures coloniales*, Paris, 1931, p. 14. De son côté, J.-P. Vaillant donne le faire-part de la mort de Pietro Sacconi, dont le service funèbre eut lieu à la Mission catholique de Harar le 24 août 1883 : *Rimbaud tel qu'il fut*, *op. cit.*, p. 41.

(360) Sylvain Vignéras, *Une mission française en Abyssinie*, *op. cit.*, p. 12.

(361) Selon Élisée Reclus, Lucereau fut assassiné « à une quarantaine de kilomètres [de Harar], vers le petit lac de Haramaya », *Nouvelle Géographie universelle*, t. X, Paris, Hachette, 1885, p. 317. Au voisinage de Kulibi, précise le père Émile : voir Émile Foucher, « Harar au temps d'Arthur Rimbaud : 1880-1891 », dans *Eight International Conferences of Ethiopian Studies*, Addis Ababa, novembre 26-27, 1984.

(362) Dr Venette, *Traité de l'amour conjugal*, Paris, Impr. Dersi, 1920, p. 307.

(363) Bardey, *Barr Adjam*, *op. cit.*, p. 274.

(364) Henry de Monfreid, *les Lionnes d'or d'Éthiopie*, *op. cit.*, p. 149.

(365) Paterne Berrichon, *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, *op. cit.*, p. 219.

(366) L'insulte vient d'Étiemble, voir chap. 2, note 14.

(367) Enid Starkie, *Rimbaud*, *op. cit.*, p. 513.

(368) Tellement remarquable que Delahaye en interdit la reproduction à Marcel Coulon en 1924. Armand Lods attendit la mort de Delahaye pour la publier, autocensurée, dans *le Figaro* du 2 avril 1932. Verlaine, agacé par une affaire d'argent, se trouvait dépité, « plus calmé » et d'autant plus lucide.

(369) Rimbaud partait de Marseille pour Alexandrie ; « il tomba malade au début de la traversée. Fièvre gastrique (...) suites de marches excessives, tel était, textuellement, le diagnostic du médecin ». Rimbaud fut débarqué à Civita-Vecchia. « Rétabli, il en profita pour visiter Rome... » (*Delahaye, témoin de Rimbaud*, p. 258).

(370) Jacques Gengoux, auteur de deux « classiques rimbaldiens » (*la Symbolique de Rimbaud*, Paris, Éd. La Colombe, 1947, et *la Pensée poétique de Rimbaud*, Paris, Nizet, 1950), me disait que Rimbaud avait pu vivre ce réel sans en parler, le garder intérieurement (Cerisy, été 1982) ; mais il faut cependant observer la force constante de l'abstraction chez Rimbaud, et remarquer, dans l'écart de ses lettres avec la réalité de l'Abyssinie, qu'il ne dissimule pas son intériorité, pour l'essentiel (« je ne trouve jamais rien d'intéressant à dire... »).

(371) André Dhôtel, « Roche, vu par Rimbaud », in *le Pays de Rimbaud*, « Exposition d'art photographique » (Charleville, s.d.). À mon retour, André Dhôtel sembla amusé par le récit que je lui tenais de cette différence frappante entre l'Éthiopie et ce qu'en écrit Rimbaud, puis s'écria, sur un ton de familiarité complice avec Rimbaud : « C'était déjà comme ça à Roche ! »

Chapitre 10 / Le terme

(372) *Delahaye, témoin de Rimbaud*, *op. cit.*, p. 262.

(373) Maurice Riès, à Émile Deschamps, 15 mars 1929.

(374) Isabelle Rimbaud, *Reliques*, *op. cit.*, p. 124.

(375) *Philomathique*, « qui aime les sciences », selon Littré. Substantif appliqué à Rimbaud par Verlaine dans une lettre d'août 1875, et repris par Delahaye en février 1876. Verlaine raille « la bête féroce qui conseilla l'École polytechnique » à Rimbaud (lettre à Delahaye, 27 novembre 1875) et se moque de « Rimbaud ingénieur à l'étranger » (*O.C.*, t. II, p. 1420-21). Delahaye conseilla à Rimbaud de préparer Centrale ou Polytechnique : « il m'envoya promener »... « C'est pipo qu'il me faut », écrit aussi Verlaine en pensant à Polytechnique pour Rimbaud.

(376) À Paterne Berrichon, *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, op. cit., p. 183.

(377) Françoise Grisard, lettre (citée) à Paterne Berrichon, 2 juillet 1897 : « j'ai su que tous ses livres et papiers avaient été déposés chez le Père François » – un franciscain de nationalité espagnole, qui a répondu, le 10 août 1897, à Berrichon, que jamais Rimbaud ne lui avait confié de papiers (document inédit conservé à la Bibliothèque Jacques Doucet, cité par Pierre Petitfils, *Rimbaud*, op. cit., p. 359).

(378) Izambard rapporte leur rivalité en ce domaine, *Rimbaud tel que je l'ai connu*, op. cit. À propos des articles perdus, voir chap. 12.

(379) « Je ne trouve pas un timbre dans cet horrible pays » (Tadjoura, 6 janvier 1886). Il n'existait aucune organisation postale, même rudimentaire, en Abyssinie avant 1892 ; les caravanes acheminaient le courrier. « Il faut environ trois mois pour l'aller et retour des correspondances », écrivait Mgr Taurin de Harar, le 27 juillet 1881. Les enveloppes du courrier de Rimbaud n'ayant pas été conservées par sa mère, elles furent l'objet d'une « audacieuse et maladroite supercherie » : « Les enveloppes du prétendu courrier d'Arthur Rimbaud à l'époque de son séjour en Éthiopie », par Henri Tristan, *Documents philatéliques, Revue de l'Académie de philatélie*, t. VIII, 3^e trimestre 1969, n° 141.

(380) Jean-Marie Carré, *les Deux Rimbaud*, op. cit., p. 40. De même, Jean Fretet parle du style « avachi » de cette correspondance (*l'Aliénation poétique*, op. cit.)...

(381) In H. de Bouillane de Lacoste et H. Matarasso, *Nouveaux Documents sur Rimbaud*, *le Mercure de France*, 15 mai 1939, p. 27.

(382) Phrases commençant par *je*, rares subordonnées, peu de pronoms relatifs, adverbess *ici* et à *présent*, verbes inchoatifs, le plus souvent au présent indicatif ; impératifs, etc. On montre dans *Rimbaud, l'heure de la fuite* le « paradigme œuvre-vie » qui structure toute la correspondance de Rimbaud, « pressé de trouver le lien et la formule », en toutes lettres, en chaque phrase et qui semble bien... *La Clé de cette parade sauvage*.

(383) Catherine Valogne (*Dialogues à travers les siècles*, La Louvière, Daily-Bul, coll. « Les Poquettes volantes », 1966) interviewe Rimbaud en découpant les réponses dans sa correspondance, sous forme d'informations :

« Je l'interroge sur Aden. « Comment est-ce ? – Un cratère de volcan éteint et comblé au fond par le sable de la mer. On n'y voit et on n'y touche donc absolument que des laves et du sable qui ne peuvent produire le plus mince végétal. – Et le pays autour ? – Les environs d'Aden sont un désert de sable absolument aride. Mais, à Aden, les parois du cratère empêchent l'air d'entrer. (...) – Étiez-vous à Aden lorsque les Anglais faisaient la guerre au Soudan ? – La guerre du Soudan s'est terminée honteusement pour nos Anglais. Ils abandonnent tout, pour concentrer leurs efforts sur l'Égypte... » [etc.]. »

Ce procédé d'interview avait déjà été pratiqué par André Rousseaux dans *le Figaro* du 28 septembre 1935 : « Ce que Rimbaud en aurait dit... » Rousseaux rencontre un Rimbaud nonagénaire...

(384) Colloque de Cerisy, été 1982.

(385) Maurice Blanchot, *la Part du feu*, op. cit., p. 159.

(386) Paris, Gallimard, 1931 ; Paris, Mercure de France, 1899 ; Paris, Gallimard, 1965. À l'édition de Jean-Marie Carré, on peut préférer la publication incomplète qui l'avait précédée : *Correspondance inédite (1870-1873) d'Arthur Rimbaud*, précédée d'une introduction de Roger Gilbert-Lecomte, Paris, Éd. des Cahiers libres, 1929.

(387) En choisissant, par exemple, dans la lettre capitale du 6 mai 1883, et à la fin de cette phrase souvent citée, tel extrait : « ... et trouver une famille et avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée, à orner et à armer de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque, et que je voie devenir un ingénieur renommé, un homme puissant et riche par la science » ? – il importerait de distinguer en petits segments les thèmes constants agglomérés en une très dense concaténation (l'Autre, la richesse, l'Impossible, l'absolu, les armes, l'errance, la science, la modernité, le désir de normalité, le salut, etc.) ; d'observer leur résurgence et leur dissémination dans tout texte rimbaldien, où ils se trouvent pulvérisés : lecture inépuisable.

(388) Madame Delamain, « Étude graphologique » (in *Rimbaud vivant*, n° 17, p. 20) : « Deux lettres d'Afrique, l'une de 1885, l'autre de 1888. Dans un graphisme mouvementé, ample et frisé, nous retrouvons toutes les caractéristiques de l'adolescent : son courage dur, son élan fantasque, son imagination, son orgueil même. »

(389) Albert Camus, *l'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 117.

(390) Agnès Rosenstiehl (auteur d'un « Florilège » – enluminé, lumineux – *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*, Paris, Gallimard, 1981), « Tâchez de raconter ma chute et mon sommeil », in *Circeto*, n° 2, février 1984, p. 37 sq. : « Peaufiner (le *Rapport sur l'Ogadine*) a consisté en un soigneux nettoyage de toute bizarrerie de style. Et ici l'exécution fut parfaite, si l'on excepte les *superbes dollars d'abbayas dorés*, scorie échappée à un furieux ratissage de tout effet littéraire. » Mais, à l'écoute de la « musicalité de l'écriture rimbaldienne », Agnès Rosenstiehl retrouve dans la correspondance africaine le dispositif et le dynamisme des textes antérieurs, expose des « pépites », « assiste à l'éclosion d'allitérations venues d'outre-mer (...), au roulis de la paronomase : *Je suis aRRivé ici apRès avoiR ROULé La meR ROUge* ».

(391) Georges Schéhadé, *Anthologie du vers unique*, Paris, Ramsay, 1977. Rimbaud : « Un bateau frêle comme un papillon de mai. »

(392) « Que Mozart soit un génie d'une incroyable créativité, nous le savons tous, mais lui aussi – même Mozart ! – peut être menacé de silence. Que chez un très grand artiste l'inspiration vienne à manquer, n'est-ce pas ce qui dans l'année 90 nous bouleverse, voire nous effraye ? Sur un silence absolu nous n'avons par définition aucun témoignage : les lettres d'Abyssinie nous renseignent bien mal sur Rimbaud, sur les raisons de ce qui fut peut-être un suicide spirituel, mais les œuvres de Mozart, non pas toutes mais celles de l'année 90, nous parlent paradoxalement de l'envers de la création » (Roger Laporte, *Mozart 1790*, Paris, Portail, 1983, p. 17).

(393) Alfred Ilg à Rimbaud, Entotto, 26 octobre 1889.

(394) Mgr Jarosseau, 22 septembre 1936 (lettre citée).

(395) Verlaine, *Mes prisons*.

- (396) *Études rimbaldiennes*, n° 3, *op. cit.*, p. 19.
- (397) Voir Suzanne Briet, « L'humour de Rimbaud », in *Études rimbaldiennes*, n° 2, *op. cit.*
- (398) Verlaine, *Mes prisons*.
- (399) Alfred Ilg à Rimbaud, Ankober, 16 juin 1889.
- (400) Alfred Ilg à Rimbaud, Zürich, 19 février 1888. Alfred Bardey à Paternie Berrichon, *le Mercure de France*, 15 mai 1939, p. 14.
- (401) Sur la question rimbaldivienne du drame, voir Petre Solomon, *Actes du Colloque de Cerisy*, 1982.
- (402) Sur la photo qui représente Rimbaud dans un jardin de café, on remarque, à gauche de ses pieds, une étrange anamorphose : une roche ? ou le masque qu'il a laissé tomber...
- (403) Mais Mallarmé fut sans doute sur ce point renseigné par Paternie Berrichon, qui tenait ses informations d'Isabelle. Que penser de cette phrase de Mallarmé (avril 1896) disant de Rimbaud : « C'était une ravissante harmonie que de l'entendre chanter en arabe ou en grec » ? Ce passage figure dans le *Chap Book*, revue franco-américaine paraissant à Chicago (« un *périodique* exquis et hardi », selon Mallarmé lui-même) et n'a pas été repris dans *Divagations*. C'est peut-être que Mallarmé ne l'a pas reconnue sienne ; en tout cas Rimbaud n'avait pas encore appris l'arabe quand il rencontra Mallarmé – et la vraie rencontre n'eut pas lieu entre eux.
- (404) Charles Bruneau, « Le patois de Rimbaud », *la Grive*, n° 53, avril 1947. Verlaine à Cazals. Verlaine en 1877, cité par Delahaye (1905 et 1919).
- (405) Paul Errard, 1934, in « Du nouveau sur Rimbaud », *le Mercure de France*, 15 janvier 1955. Alfred Bardey, *Études rimbaldiennes*, n° 1, *op. cit.*, p. 36.
- (406) *Ibid.*, p. 52.
- (407) Armand Savouré, lettre à Georges Maurevert, 3 avril 1930.
- (408) Carlo Zaghi, *Rimbaud in Africa*, *op. cit.*, p. 842.
- (409) « *Poliglotta* » : Robecchi-Bricchetti, *Nell Harar*, *op. cit.*, p. 152. Ugo Ferrandi : « *Rimbaud conosce inoltre a fondo la lingua arabe e i costumi dell'Africa Orientale* » (*Lettera dell'Harar*, février 1889). Borelli : « Il sait l'arabe et parle l'amharigna et l'oromo. Il est infatigable. Son aptitude pour les langues (...) le classe parmi les voyageurs accomplis » (*Éthiopie méridionale*, 9 février 1887). A. et C. Righas à V. Segalen : « Il parlait anglais, allemand, espagnol, arabe et galla » (*le Double Rimbaud*, *op. cit.*, p. 31). Bardey : « Rimbaud occupait ses loisirs à déchiffrer les livres arabes et à se perfectionner dans les langues. » Mais on a parlé abusivement, après Pierre Mille, de « dictionnaires reliés en peaux ». Et V.P. Underwood (*Rimbaud en Angleterre*, *op. cit.*) a montré que Rimbaud parlait un anglais rudimentaire. Voir aussi Paul Errard, « Des souvenirs inconnus sur Rimbaud », *le Mercure de France*, 1^{er} janvier 1955, p. 79.

Pierre Bardey, Pontoise, 24 mars 1923 : « Rimbaud occupait ses loisirs à déchiffrer des livres arabes et à se perfectionner dans la langue. » Les témoignages, indiscutables, permettent d'affirmer que Rimbaud parlait « admirablement l'arabe », et cela sans doute dès 1880. La langue arabe était à l'adulte ce que le latin fut à l'écolier, une langue étudiée, acquise, possédée durablement ; il y a une équivalence latin-arabe chez Rimbaud, qui parle encore latin en Arabie (avec Franzoj), et déjà arabe en poème latin (dans *Jugurtha*). Par comparaison, un personnage comme Lawrence d'Arabie, qui apprit l'arabe progressivement, ne parla toute sa vie qu'un dialecte syrien de l'Euphrate et ne s'est jamais occupé de s'assurer une véritable connaissance grammaticale de la langue.

(410) La carte la plus juste d'Abyssinie serait celle que donne Jules Borelli dans *l'Éthiopie Méridionale*, où les régions sont distinguées selon les langues, représentées par des couleurs différentes : c'est cette carte que traverse Rimbaud, avec quelques dizaines de mots et monnaies (cf. *supra*, début du chap. 8) qui ont plus ou moins cours, dérision du symbolique.

(411) Jules Borelli à Enid Starkie (lettre citée).

(412) Alfred Ilg à Rimbaud, Ankober, 16 juin 1889.

(413) Alfred Ilg à Rimbaud, Entotto, 9 mai 1890 ; la même formule à deux reprises, et à nouveau dans sa lettre d'Entotto, le 30 janvier 1891. Ou encore, le 26 octobre 1889 : « Voyons, mon cher Monsieur Rimbaud, on ne vit qu'une fois (...). Si rien ne marche plus, nous nous associerons pour faire du mauvais sang aux autres. »

(414) Ainsi parlait Bruno Sermonne à Cerisy, été 1984.

(415) Antonin Artaud, *les Nouvelles Révélation de l'être*, 1937, O.C., t. VII.

(416) Claude Minière, « La grammaire somali », in *Bérénice*, n° 3. (Rimbaud, Harar, 23 septembre 1883 : « quelques munitions que nous avons deux fois demandées et ladite grammaire Somali ».)

(417) Jules Borelli à Enid Starkie, lettre citée. « L'intelligence (...) personnifiée », écrivait Bardey à Berrichon (9 décembre 1897).

(418) Delahaye, *témoin de Rimbaud*, op. cit.

Chapitre 11 / L'esclave

(419) Paterne Berrichon, « Rimbaud et Ménélik », *le Mercure de France*, 16 novembre 1914, p. 720.

(420) Sur les brisées de Miss Starkie la presse s'empara de l'affaire des esclaves : Georges Terrier, « Un poète trafiquant ou une dernière saison en enfer », *Vendredi*, 27 mai 1938, ou Paul Mathiex, « Arthur Rimbaud aurait été en Abyssinie marchand d'esclaves », *l'Action française*, 12 septembre 1938, etc. Parmi les « inédits éthiopiens » qu'Aline Treich annonçait dans *Ordre*, op. cit., devait figurer « une sorte de reportage sur l'Abyssinie et notamment sur la traite des esclaves ». Les fameuses archives du Foreign Office exploitées

par Enid Starkie avaient déjà été dépouillées avant elle par Maurice Verne, qui eut accès aux « bureaux de l'Intelligence Service à Londres » (*Toute l'édition*, 22 juin 1935), pour son livre *les Hommes aux mille visages* : l'auteur en rapporte une foule de détails... sur la vente des fusils. Au reste, que le trafic des esclaves ait été massivement monopolisé par les Arabes, James Bruce l'avait noté dès 1834 : « Les Maures (...) vont vendre les enfants à Masuah, d'où on les fait passer dans l'Arabie et dans l'Inde » (*op. cit.*, p. 212).

(421) Les ouvrages ou les essais qui constituent la base de ce dossier sur « Rimbaud et la traite des esclaves » sont indiqués, dans les notes de ce chapitre, par des lettres majuscules, attribuées chronologiquement :

A. Enid Starkie, *Rimbaud en Abyssinie*, Paris, Payot, 1938.

B. Mario Matucci, *le Dernier Visage de Rimbaud en Afrique*, d'après des documents inédits, Éd. Sansoni Antiquariato ; Paris, Librairie Marcel Didier, 1962.

C. Jean Voellmy, « Connaissance de Rimbaud », in *Arthur Rimbaud, Correspondance 1888-1891*, Paris, Gallimard, 1965.

D. Mario Matucci, « La malchance de Rimbaud », *Critique*, n° 231-232, août-septembre 1966.

E. Jean Voellmy, « Rimbaud à l'ouest d'Aden », *Rimbaud vivant*, n° 15, quatrième trimestre 1978.

F. Mario Matucci, « Sur Rimbaud en Abyssinie », *Bérénice*, n° 2, spécial « Rimbaud », Rome, mars 1981.

(422) Jules Borelli, *Éthiopie méridionale*, 28 août 1889.

(423) Alfred Bardey, *Barr Adjam*, *op. cit.*, p. 125 et 127.

(424) Jules Borelli, *ibid.*, p. 356. Après Monfreid, P. et M. Deribéré (*l'Éthiopie, berceau de l'humanité*, *op. cit.*, p. 334 sq.) décrivaient, en 1972, des survivances de ce « droit coutumier ».

(425) Ou un désir paradoxal d'aliénation, qui rejoint « l'amour du censeur » analysé par Pierre Legendre (Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1974). Pierre Gascar observait pour sa part : « L'esclavage, sauf dans les cas où le maître possède de très nombreux esclaves, est un asservissement personnalisé. L'homme y perd sa dignité, mais y garde son nom. C'est le contraire pour le prolétaire. (...) J'ai vu, en Éthiopie, des esclaves légalement affranchis demeurer auprès de leur maître et partager sa pauvreté » (*Rimbaud et la Commune*, *op. cit.*, p. 158).

(426) André Provost, « Sur les traces africaines de Rimbaud », *op. cit.*, p. 155.

(427) B, p. 114.

(428) Oxford, Clarendon Press, 1937.

(429) Les informations historiques de Miss Starkie ne sont pas exemptes de nationalisme britannique de même que, du côté français, les archives des Affaires étrangères présentées par Suzanne Briet, in *Rimbaud notre prochain*, *op. cit.*

(430) A, p. 153.

Enid Starkie prétend avoir publié *in extenso* la lettre de Rimbaud affirmant qu'il n'y a pas de corrélation entre ces deux trafics, et que cette lettre était inédite. Elle ignorait sans doute que cette lettre avait déjà été publiée dans *la Centaine*, en 1928, ce qu'elle apprit ultérieurement par André Tian, fils de l'employeur de Rimbaud, attaché à la défense de son père. Elle n'en a pas moins « oublié » de citer le passage essentiel (p. 265). Voir André Tian, « La vérité sur Arthur Rimbaud en Abyssinie », *le Feu*, juin 1941, et un commentaire critique sur ce dernier dans *Poésie* 41, n° 6, « Mystères abyssins », p. 19.

(431) *F.*, p. 108.

(432) Antinori, lettre au professeur Della Vedova ; *B.*, p. 140.

(433) *Abissinia, 1888-1896* ; *B.*, p. 36.

(434) A.-S. de Doncourt, *l'Abyssinie*, *op. cit.*, p. 66-67. Ali, un membre de la famille Abou-Beker, était lui-même retenu en esclavage par son neveu, nous apprend Rimbaud dans la lettre au *Bosphore égyptien*. À la conquête de Harar, Ménélik libéra l'infortuné et lui confia l'administration provisoire de la ville.

(435) Antinori, lettre au professeur Della Vedova ; *B.*, p. 140.

(436) Alfred Bardey, *Barr Adjam*, *op. cit.*, p. 306.

(437) Sylvain Vignéras, *Une mission française en Abyssinie*, *op. cit.*, p. 140.

(438) Lettre du ministre anglais d'Aden à son collègue du Caire, mai 1889 ; *A.*, p. 156.

(439) Franco Pétralia, *Bibliographie de Rimbaud en Italie*, *op. cit.*

(440) Alfred Bardey, *op. cit.*, p. 170.

(441) Paul Morand, *Papiers d'identité*, Paris, Grasset, 1931, p. 178.

(442) 1793, 1815, 1848, et deux « rétablissements » : 1802, 1816. Au premier Consul, en 1802, on donne volontiers l'excuse d'avoir été influencé par Joséphine la créole – et tout est dit. En ignorant le décret du 29 mars 1815, nous n'aimons pas nous souvenir que l'Empereur veut satisfaire l'Angleterre, mieux que ne pourra jamais le faire Louis XVIII. La France a hésité plus de six mois, du 29 mars 1815 à la fin du mois de janvier 1816, entre une abolition plus radicale que l'abolition anglaise et le rétablissement. En 1870, lorsque le cardinal Lavignerie organise l'ordre religieux des Pères Blancs, le consul britannique à Zanzibar le soupçonne de vouloir rétablir le traité, et provoque une démarche à Paris ; le consul avait quelques raisons de s'inquiéter : des négriers français, traqués dans l'Atlantique, s'étaient réfugiés dans l'océan Indien. En fait, jusqu'à la conquête du Dahomey (1892), ou à travers les actes de foi d'un Savorgnan de Brazza qui exalte la colonisation comme une libération, le XIX^e siècle a oublié les véritables abolitionnistes français du XVIII^e.

Sur cette *Terre de servitude*, comme disait justement le titre d'un mauvais roman de Stanley (Hachette, 1875), on ne peut éviter de rappeler que la question de l'esclavage se posait récemment encore au Yémen (Claude Deffarge et Gordian Troeller, *Yémen*, Laffont, 1969, p. 56 sq.), et qu'elle semble toujours d'actualité dans plusieurs pays musulmans,

notamment l'Arabie saoudite, la Mauritanie, le Soudan ; voir Murray Gordon, *l'Esclavage dans le monde arabe*, 1994.

(443) Suzanne Briet, *Rimbaud notre prochain*, *op. cit.*, p. 181.

(444) *Ibid.*

(445) Trois conventions franco-anglaises : 1884, 1886, 1888.

(446) A, p. 159-160.

(447) Souligné par Enid Starkie. On s'étonne que Miss Starkie ait négligé de modifier, dans la seconde édition de son *Rimbaud*, les hypothèses qu'elle avait rétractées. Voir *Rimbaud*, *op. cit.*, 3^e partie, chapitre 3.

(448) A, p. 152 et 155 ; B, p. 69-77 ; C, p. 27 ; D, p. 741 ; E, p. 12, 14 ; F, p. 108, III. Après Chadwick, seul Duncan Forbes, dans un petit ouvrage photocopié destiné au public anglophone, *Rimbaud in Ethiopia*, *op. cit.* (chap. 7), continue de penser que Rimbaud aurait pu joindre sa caravane à celle d'Abou-Beker, négligeant Matucci (B, p. 78) pourtant irréfutable.

(449) D, p. 742 : « cette opération eût dû être à tout le moins aéroportée ». Savouré à Rimbaud, Paris, 27 janvier 1888 : « demandez 225 chameaux »...

(450) B, p. 52-53.

(451) D, Mario Matucci.

(452) A, p. 154 ; B, p. 78-88 ; C, p. 26 ; D, p. 738-739 ; E, p. 14 ; F, p. 109.

(453) Découvert par Zaghi en 1940 et publié intégralement pour la première fois par Matucci, B, p. 81 sq.

(454) « Il s'ensuit que les nouvelles sont connues en quelques heures, alors qu'elles proviennent de pays qu'on ne pourrait atteindre qu'en quelques jours » (Alfred Bardey, *Barr Adjam*, *op. cit.*, p. 120).

(455) B, p. 38.

(456) Nonobstant ses opinions politiques personnelles, qui le conduiront à désigner l'Angleterre comme l'ennemi en 1940...

(457) Antoine Fongaro insinue que la traite des esclaves serait la cause de l'enrichissement du poète : « Rimbaud se fait ouvrir au Caire un compte au Crédit Lyonnais, où il dépose huit kilos de pièces d'or (qu'il portait dans sa ceinture !), soit environ 16 000 francs de l'époque, c'est-à-dire, un repas valant 1 franc en 1887, 16 millions d'anciens francs ; or, quand il arriva en Afrique en 1880, Rimbaud possédait exactement 400 francs de l'époque ; et de plus la caravane d'armes pour Ménélik, cette même année 1887, avait été une catastrophe financière pour Rimbaud. Ce n'est pas tout, à son départ définitif de l'Afrique en 1891, la maison Tian lui remet, pour liquidation de ses comptes, une traite de 37 450 F, soit, en calculant comme plus haut, 37 millions d'anciens francs, ou bien, selon un autre calcul, quinze ans du traitement d'Émile Littré, puisque ce dernier recevait 200 francs par mois de la maison Hachette pendant l'élaboration de son

fameux dictionnaire. Contrairement à ce que disent tous les biographes, les gains de Rimbaud au cours de ces dix années d'Abyssinie, loin d'être misérables, sont très importants, et si l'on tient compte surtout de la catastrophe de la caravane d'armes de 1887, il semble difficile de les justifier par le commerce de la gomme, de l'ivoire, de la quincaillerie, voire des objets de piété ! » (*Studi Francesi*, n° 33, 1967, p. 576. Voir aussi Marcel Coulon, *Les Gains de Rimbaud en Abyssinie*, dans *L'Archer*, Toulouse, avril 1931).

Je relève la parenthèse des huit kilos d'or « (qu'il portait dans sa ceinture !) » : où voulez-vous qu'il les portât ?! Le point d'exclamation souligne toujours le sédentaire ignorant des choses de l'Afrique, ne serait-ce que des récits des voyageurs en Abyssinie. Puis je m'amuse des « Or » qui appuient des démonstrations de boutiquier. Je déplore aussi l'allusion à César Tian, dont son fils a pourtant fait justice quand il fut soupçonné sans preuve par Starkie ; méthode de basse fosse. Bref, mais où est donc l'argument ? Là : « *il semble difficile de justifier* », soupçon typique d'un inspecteur des impôts ; la liste des produits commerciaux vendus par Rimbaud, loin d'être exhaustive, est limitée au contenu évasif d'une ou deux lettres et orientée intentionnellement vers le ridicule (« *quincaillerie, objets de piété* ») ; n'hésitant pas, en cours de route, à changer de « mode de calcul » où glisser subrepticement l'opposition bien-pensante entre l'aventurier louche et le scientifique sérieux, probe, consacré à son devoir dans l'abnégation et l'austérité... Pourtant, en reprenant l'équivalence sommaire *un repas vaut 1 franc, Littré a gagné 36 000 repas en quinze ans, et Rimbaud 37 450 repas en onze ans* : à peu près la même chose, en somme ! Efflanqués l'un comme l'autre ! Le commerce ne nourrit guère mieux son homme que la science, surtout quand on y risque sa peau.

(458) A, p. 155.

(459) Alfred Ilg à Rimbaud, Entotto, 23 août 1890.

(460) F, p. 746.

(461) A, p. 155.

(462) Alfred Ilg à Zimmermann, 22 janvier 1890, traduit par Jean Voellmy, E, p. 14 ; C, p. 189.

(463) Alfred Ilg à Rimbaud, 30 janvier 1891.

(464) E. Scarfoglio, *Corriere della Serra*, décembre 1891.

(465) Armand Savouré à Rimbaud, 27 janvier 1888.

(466) Alfred Bardey à Patern Berrichon, 9 décembre 1897, *le Mercure de France*, 15 mai 1939.

(467) Jules Borelli, Marseille, 28 mars 1939.

(468) D. Forbes, *Rimbaud in Ethiopia*, op. cit., p. 103.

(469) Philippe Soupault, « Sur les traces de Rimbaud », op. cit., p. 35.

(470) « Un monument d'infamie », écrit Pierre Gascar (*Rimbaud et la Commune*, op. cit., p. 159).

« Un mythe infâme », écrit Augusto Orsi, reprenant les développements de Mario Matucci (« Arthur Rimbaud, poète et aventurier », Istituto Italiano di Cultura, Addis-Abeba, 1972, p. 26).

(471) Étiemble, *le Mythe de Rimbaud*, t. I, p. 44 ; t. II, p. 261-262. Bien qu'il ait dû faire amende honorable, en rejetant la faute sur Miss Starkie (*le Figaro littéraire*, 21 avril et 5 mai 1965), le pamphlétaire récidivait dans l'édition « remise à jour » des « Classiques Larousse » (*Pages choisies d'Arthur Rimbaud*, Paris, Larousse, 1972, p. 11), continuant de répandre cette fable du trafiquant de chair humaine... Le même parle d'éthique, ailleurs.

En dénonçant les erreurs de Miss Starkie, Mario Matucci a prouvé « combien partielle et exigeante se montre une part de la critique à l'égard de Rimbaud » (B, p. 748). L'un des biographes parmi les plus réputés de son époque, Jean-Marie Carré (mais aussi Jalabert, Pétralia, Provost, Zaghi, etc.), a souscrit sans objection à ces hypothèses inconsistantes de Miss Starkie. Encore l'éminente rimbaldienne cherchait-elle à innover, par une hypothèse ; d'autres se précipitent, pour salir. Depuis Berrichon, Rimbaud traîne des casseroles.

« La cause est entendue » (Étiemble, *le Mythe de Rimbaud, Structure du mythe, op. cit.*, p. 24) ; c'est celle que l'on préfère entendre : elle persévère (nombreux échos audiovisuels), et F. Mitterrand dans son film *Lettre d'amour en Somalie* (1982) évoque encore un Rimbaud « protecteur d'esclaves ».

Dans une lettre à Mario Matucci, Enid Starkie admettait que le peu de temps dont elle avait disposé pour consulter les documents lui avait fait commettre des erreurs et concluait : « Je m'incline devant les critiques sévères que vous me faites et que j'accepte en toute humilité » (F, p. 114).

Les premières éditions de la Pléiade (Renéville et Mouquet) ne reproduisaient pas, puis seulement en partie, la lettre d'Ilg à Rimbaud du 23 août 1890 ; mais, dans la chronologie (p. LI) de son édition (1972), Antoine Adam précisait au sujet de cette lettre enfin connue : « des historiens imprudents ont compris qu'il était marchand d'esclaves ».

Pour sa part, Suzanne Bernard, au « sommaire biographique » (p. XIII) de son édition des *Œuvres* de Rimbaud (Paris, Garnier, 1960), faisait preuve d'intuition en écrivant : « il paraît douteux qu'il [Rimbaud] ait, comme on l'a cru, essayé de faire aussi le trafic d'esclaves ». À la parution de l'ouvrage de Mario Matucci (B), Suzanne Bernard adressa une fiche à son éditeur pour que soit rectifié clairement, dans ses rééditions, ce point crucial. Il est regrettable, après la mort de Suzanne Bernard, que la nouvelle édition Garnier « revue et corrigée » (1981) ait été modifiée de façon aussi anachronique et incongrue : « Il semble qu'il [Rimbaud] ait alors essayé d'entreprendre un trafic d'esclaves ou voulu s'en procurer pour son propre compte. » Erreur (ou faute) édulcorée dans la réédition de 1983 : « Il semble qu'il ait alors essayé de se procurer des esclaves. »

(472) Paterné Berrichon, *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud, op. cit.*

« Négrier en Ouganda » : *l'Écho de Paris*, 12 novembre 1891. Dans le même journal bien nommé, en septembre 1897, Lepelletier : « [Rimbaud] n'avait pas tant l'horreur du travail puisqu'il a choisi, au Harar, dans l'Arabie Pétrée et en Éthiopie, le rude métier de conducteur de chameaux et de marchand de nègres. » G. Izambard, *Rimbaud tel que je l'ai connu, op. cit.*, p. 37 (« Comment on devient phénomène », *la Liberté*, 16 juillet 1898). Puis le 27 juillet 1901, dans *le Moniteur des Côtes-du-Nord*, Édouard Beaufilet écrivait : « on a cru longtemps que [Rimbaud] faisait la traite des nègres ». Puis 1938 : voir l'accueil

du livre d'Enid Starkie dans *l'Action française*, 12 septembre 1938, « Les avatars d'un poète maudit ». Ou encore en 1946 : « Déjà, en 1942, des informations d'origine américaine » retrouvaient à Diré Daoua « d'importants manuscrits rimbaldiens : une sorte de reportage (...) sur la traite des esclaves noirs... » (Aline Treich, *Ordre*, 14 octobre 1946).

(473) Étiemble, *le Figaro littéraire*, *op. cit.* (et *supra* note 53).

(474) Pierre Gascar, *Rimbaud et la Commune*, *op. cit.*, p. 158.

(475) *D*, p. 747.

(476) Montaigne, *Essais*, III, 12.

(477) Mgr Taurin-Cahagne adressait à Alfred Bardey, le 5 août 1880, à propos de l'impatience des Européens en Afrique, cette remarque de bon sens : « Soyons persuadés que ce n'est pas nous qui changerons [ces pays], mais nous qui devons forcément nous conformer à leur caractère. » *Barr Adjam*, *op. cit.*, p. 217.

(478) *B*, p. 41.

(479) Jorge Ricardo Gomez, *Massimissa*, Paris, R. Deforges, 1976.

(480) En une argumentation légère et court vêtue, Ahmed Al-Hubeishi (in « 14 Arbatacher », l'hebdomadaire « 14 octobre » du 19 novembre 1982, repris malencontreusement in *Nota Bene*, n° 12, printemps 1984) suppose que Rimbaud habitait sur cette île, « réservée (...) au commerce des esclaves » et que, par conséquent, « Rimbaud travaillait au sein de la société esclavagiste »... Il est tout à fait exclu que Rimbaud ait jamais habité à cet endroit, ni que cela eût prouvé quoi que ce soit. Que cette *île des esclaves* soit devenue l'*île des travailleurs*, ce ne fut qu'un symbole pour la défunte République démocratique.

(481) Lettre inédite.

(482) Combes et Tamisier, *le Magasin pittoresque*, 1837, p. 54.

(483) Charles Gosselin, *l'Empire d'Anam*, Paris, Perrin, 1904. Les Anciens distinguaient trois Cusies ou Éthiopies, chacune peuplée par les descendants de Cuse, fils de Cham : l'Éthiopie arabique, l'africaine, et celle de la mer Rouge.

(484) Combes et Tamisier, *art. cit.*

(485) Les femmes gallas s'enduisaient constamment le corps de beurre rance ; Bruce avait observé un Galla vagabond « se frotter les bras et le corps avec du suif fondu » (Henri Lebrun, *Voyages en Abyssinie et en Nubie*, *op. cit.*, p. 60) ; Achille Raffray rencontra « une digne matrone, encore belle et attrayante, si le beurre dont elle s'inondait la tête n'eût ruisselé de toutes parts sur sa chemise et sa chemma » (*Abyssinie*, *op. cit.*, p. 69) ; Henry de Monfreid évoque une Aïcha, dont « l'étoffe est toujours imprégnée de beurre de chèvre qui fond avec la chaleur » (*les Lionnes d'or d'Éthiopie*, *op. cit.*, p. 160).

(486) P. Martial de Salviac, *Au pays de Ménélik, les Gallas*, *op. cit.* : « la prodigieuse force d'expansion qui dissémina les Gaulois jusqu'en Afrique » (p. 326) aurait été, selon cette hypothèse hautement poétique et non moins invraisemblable, à l'origine de la

communauté galla issue d'une tribu gauloise errante. Une prophétie populaire galla, selon Romanet de Caillaud, annonçait que des « Francs » viendraient un jour, qui « restaureraient l'empire éthiopien dans toute sa splendeur »... Voir aussi Duncan Forbes, *Rimbaud in Ethiopia*, op. cit., p. 8.

(487) Henri Lebrun, *Voyages en Abyssinie et en Nubie*, op. cit., p. 14.

(488) « ... cette terre dont le nom même semble inclure la présence même de l'abîme. Abyssos, Abyssinie, abîme... "*Abyssus abyssum invocat*" dit le Psaume XLI, 7. » Henri Guillemin, *Journal de Genève*, 18 janvier 1944.

(489) F. Nietzsche, *Généalogie de la morale*.

(490) Michel Deguy, « Esthétique de Baudelaire » (in *Figurations*, Paris, Gallimard, 1969, p. 219) : « Notre vie est ainsi comme la répétition, au compte de la liberté, d'un scénario originaire de "déparadisation". »

(491) Verlaine à Matuszewicz, Bruxelles, 5 juillet 1873. Sur les œuvres perdues de Rimbaud, voir Pierre Petitfils, *L'Œuvre et le Visage d'Arthur Rimbaud*, op. cit., p. 120-136. On pense notamment à *la Chasse spirituelle*, que Verlaine jugeait supérieure encore à *Une saison en enfer* (à défaut : Bruce Morrissette, *la Bataille Rimbaud, l'Affaire de la Chasse spirituelle*, Paris, Nizet, 1959)...

Chapitre 12 / L'Égypte

(492) « Je quitte Addis à contrecœur. J'aimais bien sa foule animée, son guébi et les maisons de carton-pâte, ses ruelles en pente et rocailleuses, ses boutiques sur toutes les enseignes desquelles figure au moins un lion » (Michel Leiris, *l'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, p. 515).

(493) Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », t. II, p. 90 et 92.

(494) Alexandre Merciniez à M. de Gaspari, Massauah, 5 août 1887.

(495) Mentionnée par MM. Bourguignon et Houin (*Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1901, p. 142), la « lettre au Directeur du *Bosphore égyptien* » a été publiée par Jean-Marie Carré dans *le Mercure de France* du 15 décembre 1927.

(496) Armand Savouré se trouve à Paris en janvier et février 1888. Le 13 février, il écrit à Ilg, resté à Entotto et qui s'apprête à rentrer à Zürich : « les racontars des journaux (...) sont toujours de plus en plus invraisemblables et contredisent le lendemain les nouvelles de la veille. C'est Rimbaud qui, d'Aden, s'amuse à écrire des fumisteries à la presse ». Certains des articles écrits au Caire en août, ou ceux que Rimbaud aura l'intention d'écrire en décembre suivant auraient-ils été publiés ?

Devant *le Figaro* qui se déroule en microfilms sur les écrans télévisés de Beaubourg, devant *le Temps* que l'on remonte en appuyant sur un bouton, notre hypothèse, en compagnie d'Agnès Rosenstiehl : « Si cela pouvait vous être agréable, je me fais fort de faire agréer au *Temps* des correspondances sur ces régions que vous connaissez bien et sur

lesquelles les affaires de Massaouah appellent l'attention », écrivait Paul Bourde à Rimbaud, le 29 février 1888. « On vous paierait cinquante centimes la ligne », précisait-il ; mais Rimbaud exigeait bien davantage – des sommes exorbitantes, dira Paul Bourde à Berrichon – et ses articles ne furent pas publiés. Cette hypothèse se confirme, nous semble-t-il, quand on consulte *le Figaro*, ou « *le Temps*, journal grave, gris, doctrinaire, pondéré » (dit Maupassant, *Boule de suif*) ; ces journaux de quatre pages, dont une de publicité, ne s'intéressaient guère qu'à l'opérette ou à la santé du Kronprinz. L'Europe assoupie se prend pour le centre du monde, que l'Amérique, la Russie ou l'Asie lointaines ne concernent pour ainsi dire jamais. En guise de politique étrangère, parfois, une « lettre de Bulgarie », de Madrid ou d'Abyssinie, comme un billet apporté sur la scène du théâtre. Les reporters n'existent pas encore, et la presse, éloignée de tout souci moderne de l'information, indifférente à la vérité ou à la réalité des faits, ne rapporte que des dépêches officielles. Dans *le Figaro*, les « lettres d'Abyssinie » sont signées Jacques Saint-Cère, de son vrai nom Armand Rosenthal, neveu de l'ex-abbé Baüer (*Dictionnaire des pseudonymes* de Georges d'Heylli, 1887), auteur notamment de *Wagner et le roi de Bavière*. De même, Germain Nouveau adressa en vain, depuis Alexandrie, en 1884, un article sur « Les Juifs à Jérusalem » pour *le Figaro*.

Cet aigrefin de Savouré, qui prépare une nouvelle expédition d'armes pour début mars en Abyssinie (à laquelle il tente d'intéresser Rimbaud), doit se tenir informé ; il fait part à Rimbaud de sa « perplexité », dans une lettre de Paris, le 14 janvier ; inquiet de la tournure des événements, il achète les journaux chaque jour – « les journaux disent (...) tous les jours que Ménélik reste neutre » (*ibid.*) –, certainement les journaux principaux, *le Figaro* en particulier. Le 9 février, il tombe sur un court article (toutes proportions gardées, une double page aujourd'hui) : des nouvelles désastreuses que *le Figaro* se sent, pour finir, bien obligé de donner malgré son désir avoué de mentir pour plaire aux Italiens. Pour annoncer l'imminente défaite italienne, *le Figaro* évoque « une dépêche d'Aden », officieuse. Savouré, qui ne veut pas croire au revers italien, attribue cette dépêche à Rimbaud. C'est même le seul intérêt de sa lettre, qui atteste la réputation intellectuelle relative de Rimbaud – lequel n'a pas caché à ses compagnons ses projets d'articles – et le soupçon de « fumisterie », qui rappelle le « fumiste réussi » moqué par François Coppée à propos de *Voyelles*, ou les « fumisteries » zutiques, et qui confirme le Rimbaud sarcastique d'Abyssinie. Mais c'est en Égypte que Rimbaud reprend la plume et l'abandonne ; il n'aura plus que des « intentions » en décembre, et même plus de souvenirs, bientôt, « de ce côté-là ».

(497) M. Maunoir à Rimbaud, Paris, 4 octobre 1887.

(498) Gabriel Bounoure, *le Silence de Rimbaud*, *op. cit.*

(499) Pierre Petitfils, *Rimbaud*, *op. cit.*, p. 335.

(500) Antoine Adam, « Chronologie », in Rimbaud, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », p. L. Cette page L comporte plusieurs erreurs : on ne peut donner comme un fait que Rimbaud « reste au Caire environ cinq semaines » ; il a probablement même quitté la ville après le 26 août. Puis les articles dont parle Savouré le 13 février 1888 ne sont pas de Rimbaud (voir *supra* note 5). Et, le 28 mars 1888, Rimbaud est encore à Aden (voir Mario Matucci, *Bérénice*, n° 2, spécial Rimbaud, *op. cit.*, p. III).

Après la parution de son article « Rimbaud au Caire » (*Image*, 22 décembre 1929), Jean-Marie Carré reçut de Mlle E.B. Paul une lettre lui indiquant la présence au Caire, en même temps que Rimbaud, de Jules Borelli, « très déprimé par le voyage » : nous savons aussi que Rimbaud fut présenté au frère de l'explorateur, Octave Borelli, « riche avocat, réputé, influent », grâce à qui fut publiée la lettre au *Bosphore* ; mais il est difficile de « supposer » avec Mlle Paul qu'il ait pour autant séjourné longtemps au Caire.

(501) Voir Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*.

(502) Le vicomte de Petiteville à Rimbaud, Beyrouth, 3 décembre 1887. Voir Rimbaud, *Lettre du Baron de Petdechèvre...*, Genève, Pierre Cailler Éd., 1949. – *Lettre* dont Marc Ascione établit définitivement, dans *l'Œuvre-Vie*, qu'elle n'est pas de Rimbaud mais doit être rendue à son signataire, Jean Marcel : *l'Œuvre-Vie*, Arléa, 1991, p. XXII.

(503) Un personnage du *Quatuor d'Alexandrie* dit au narrateur : « Vous devriez partir (...) retourner en Europe. Cette ville [Alexandrie] vous mine. Et qu'allez-vous trouver en Haute-Égypte ? Une chaleur aveuglante, de la poussière, des mouches, une occupation servile... Après tout, vous n'êtes pas Rimbaud » (Lawrence Durrell, *Justine*).

(504) Thème qui persiste en 1894 dans les déplorables vers de Léon Dierx, *Soura Hé*, in *Œuvres complètes*, Paris, A. Lemerre. Voir aussi « Le rêve égyptien », *Silex*, n° 13, 1979.

(505) Henri Mondor, *Eugène Lefébure, sa vie, ses lettres à Mallarmé*, Paris, Gallimard, 1951.

(506) Germain Nouveau à Rimbaud, Alger, 12 décembre 1893.

(507) Lucien Labosse à Rimbaud, Suez, 22 avril 1888.

(508) Georges Bataille, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, p. 505.

(509) Bardey, retournant d'Aden à Lyon par Port-Saïd en 1880, visita Le Caire.

(510) Ni l'image de la femme cruelle et dénaturée que l'on retrouve dans le poème *Sphinx* de Germain Nouveau (*Valentines*).

(511) Shelley, *Osymandias*.

(512) Paul Valéry (*Cahiers II*, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », p. 962) : « Tout à coup je suis envahi par une idée extraordinaire de l'art égyptien (...). Ils ont l'art de savoir ce que nous ignorons et de constituer un monde idéal complet – et dans le solide. » – « Car depuis qu'ils se sont dissipés – oh les pierres précieuses s'enfouissant, et les fleurs ouvertes ! – c'est un ennui ! et la Reine (...) ne voudra jamais nous raconter ce qu'elle sait, et que nous ignorons » (*Après le déluge*, *Illuminations*).

(513) Germain Nouveau, « Le peuple des sphinx au cœur des marbres », *la Charité*, in *la Doctrine de l'Amour*, op. cit.

(514) Et non pas sur la « pyramide de Louqsor » (*sic*) comme l'écrivait le *Bateau ivre* (n° 5, 1^{er} trimestre 1950, p. 7) rectifiant, en la compliquant de deux autres, une erreur qu'il n'avait pas commise dans le numéro précédent (n° 4, octobre 1949, p. 8).

(515) La « signature Rimbaud » fut l'objet d'une découverte simultanée en 1949, comme si elle devenait soudainement lisible – Jean Cocteau prétendait l'avoir rencontrée « brusquement » (*Maalesh, Journal d'une tournée de théâtre*, Paris, Gallimard, 1949, p. 115), mais aussi, plus sûrement, Henri Stierlin (*Formes et Couleurs*, mars 1949) et (ou) Théophile Briant (« Le sourire du sphinx, du Caire à Assouan à la recherche d'Arthur Rimbaud », in *les Nouvelles littéraires*, 31 mars 1949).

1949 étant l'année de la retentissante affaire de *la Chasse spirituelle*, l'hypothèse d'un faux vient d'abord à l'esprit. « Le travail qu'exige une gravure au silex aussi profonde nécessite beaucoup de temps et un désœuvrement qui étonne chez un homme de la trempe de Rimbaud » (Stierlin) – à moins qu'il ait décidé, comme il l'avait dit, de venir se reposer. Maspérisons... L'inscription apparaît à une hauteur qui n'était accessible, en raison de l'ensablement des temples, que dans la période 1830-1899 (et non pas 1891-1899, comme le déclare Stierlin) : ce qu'indique le relevé des signatures voisines. On peut donc affirmer avec Enid Starkie, renseignée en avril 1950, que « Rimbaud étant rigoureusement inconnu avant que le temple ait été complètement désenfoui (...) l'hypothèse d'une signature apocryphe est absurde » (*Rimbaud, op. cit.*, p. 402 et 676) ; « impossible, dit aussi Stierlin : un mauvais plaisant aurait-il pensé à faire concorder la hauteur de son travail avec celles des autres qui sont datées ? » Quand bien même, ajoute Starkie, « personne, de nos jours, ne pourrait faire un canular de ce genre sans être aperçu, ni à l'aide d'une haute échelle... ».

La forme surprenante de l'inscription soutiendrait l'hypothèse d'un homonyme – peut-être un soldat de l'armée d'Égypte (bien que l'orthographe « Raimbaud » fût plus courante avant le XIX^e siècle), ou le Rimbaud signalé sur les côtes de la mer Rouge, employé des Messageries maritimes, l'*Autre* encore ; – dans ce cas, Arthur Rimbaud, l'oublié, le sans nom, aurait pu, au fond d'un temple égyptien, rencontrer son nom !

« Un examen très minutieux de la pierre permit par la suite de constater devant le nom, affirme Stierlin, la présence d'un "A" légèrement esquissé dans le roc, et de grandeur égale aux lettres qu'il précédait. » Le détail se complique du fait, qui n'a pas été remarqué par les « inventeurs » de la signature, que *deux autres* inscriptions RIMBAUD figurent également dans le même temps, sur la colonne la plus proche, en petites capitales. Tracées beaucoup plus bas et presque en face de la grande signature (elles peuvent être ultérieures, ou encore le temple est-il un rendez-vous de tous les Rimbaud...), l'une est seulement esquissée, RIMB, à la façon dont Rimbaud signera sa correspondance parfois en 1889, et semble, comme sa voisine, une ébauche de la grande signature. Rien n'empêche donc, en effet, « de conclure à un séjour du poète dans les parages de l'ancienne Thèbes » (Stierlin).

Les signatures n'étant pas datées – que par leurs voisines –, Starkie propose : « Peut-être a-t-il visité Louqsor quand il se trouvait à Alexandrie, en 1880 » (*ibid.*, p. 306). Date tout à fait improbable : Rimbaud n'a certainement pas pris cette route en 1880, et seule la période du Caire en été 1887, alors qu'il se trouve désœuvré, lui a laissé le temps et l'intention d'un tel voyage. Les dates voisines permettent d'ailleurs de le penser. Si Rimbaud inscrit son nom à Louqsor, c'est en septembre 1887, sans doute dans la première semaine.

Devant cette inscription, Théophile Briant (*le Goéland illustré, Album souvenir 1936-1949*, n° 90, 1^{er} trimestre 1949, p. 26) se demande « si l'aventure du Harar ne fut pas qu'un alibi pour l'homme aux Semelles de Vent et si, derrière le paravent de sa vie trop volontairement commerciale, il n'a pas poursuivi sa quête vers l'Orient... ». Stierlin mesure « combien profonde avait été en lui la conversion qui lui avait fait cesser toute poésie de

sensibilité... » et s'étonne que Rimbaud « ne fut pas aussi ému à la vue de ces beautés » – un non-dit qui me paraît au contraire logique et nécessaire.

« S'il était de Rimbaud, ce que je ne pense pas, préjuge encore Étiemble, ce "document" ne prouverait que la sottise de son auteur » (*le Mythe de Rimbaud, Genèse, op. cit.*, p. 316). Au sommet de Kheops, Nerval « trouve de quoi compenser les excès de l'enthousiasme. Tous les Anglais qui ont risqué cette ascension ont naturellement inscrit leur nom sur les pierres (...). Un marchand de cirage de Piccadilly a même fait graver sur un bloc entier les mérites de sa découverte garantie par l'*improved patent de London* » (*op. cit.*, p. 216). Chacun aujourd'hui, comme Gustave Flaubert au sommet de Kheops, est « irrité par la quantité de noms d'imbéciles écrits partout » (*Voyage en Orient*, Librairie de France, 1925, p. 35). Stanley à Persépolis grave son nom profondément sur le temple, le 1^{er} juillet 1870 (*Autobiographie de Henry M. Stanley*, Plon, s.d. [1911], p. 42). La deuxième moitié du XIX^e, toutefois, avec la naissance du « tourisme », correspond à la période où l'inscription commençait seulement à être perçue comme une mutilation, en raison surtout de sa prolifération, et finissait à peine d'être un geste rare et noble, comme celui de Byron, ou de Chateaubriand, retour de Jérusalem, qui chargea un négociant français d'écrire son nom, selon l'usage, sur les pyramides qu'il ne pouvait approcher – « l'on doit remplir tous les petits devoirs d'un pieux voyageur ». Champollion, qui y avait quelque prérogative, a tracé lui-même son nom en hiéroglyphes sur un temple ptolémaïque, Deir el-Medineh. Nerval rencontrait avec émotion, à Gizeh, « la carte de visite de l'armée d'Égypte sculptée sur un bloc de marbre de seize pieds de largeur ». – Mais de l'expédition d'« Abounaparte », comme disaient les Égyptiens, il ne faudrait conserver que le 18 août 1798, quand la musique militaire accompagnait les orchestres arabes pour célébrer le Nil... et l'égyptologie.

(516) Michel Butor, *le Génie du lieu*, Paris, Grasset, 1958.

(517) Julien Gracq (*Préférences*, 1961) : « J'avoue que pour moi ce qui compte, tout ce qui vraiment en vaut la peine, se présente toujours en imagination au bout d'un voyage. »

Chapitre 13 / En allée

(518) On devine.

(519) « Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds. Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé » (*Mauvais Sang, Une saison en enfer*). Starkie écrit que son retour fut bien différent (*Rimbaud, op. cit.*, p. 184). Guillemin, Underwood, Strentz y voient au contraire un passage prophétique.

Parce que le mot « quille » signifie « jambe » en argot, Jean Genet se dit persuadé que Rimbaud, en écrivant : « Ô que ma quille éclate » (*le Bateau ivre*) a voulu dire qu'on lui couperait la jambe (Jean Genet, *Vidéo-livre Témoins*, 1982).

(520) Hölderlin, *Hypérion*, livre second, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1973.

(521) Jean-Marie Carré, *les Deux Rimbaud*, op. cit., p. 63 : « L'aventurier du réel a succédé à l'aventurier de l'idéal, c'est d'ailleurs le même homme au fond, le même caractère insatiable et mobile, avec son instabilité perpétuelle, son besoin de changement et de renouvellement, son dévorant, son passionné désir de possession : seul l'objet de sa conquête a changé. » J'aurais aimé demander en son temps au biographe ce qu'il entend par « aventurier du réel » ; quel fut « l'objet de sa conquête », ou s'il s'interrogeait sur « l'instabilité perpétuelle » ; mais l'essentiel de son étude sur « les deux Rimbaud » est sans doute d'observer, pour finir, qu'ils ne font qu'un.

(522) Jean-Pierre Richard, « Rimbaud ou la poésie du devenir », *Poésie et Profondeur*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points », 1976, p. 189 : « Rimbaud se lève en même temps que le soleil. Trois heures du matin... » Pierre Pachet a complété cette étude en analysant le terme de « veille » : voir « Rimbaud de la veille à l'aube », *Poésie*, n° 26, 1983, p. 87 sq.

(523) 2,8 mètres de pellicule par seconde...

(524) Jacques Rivière, *Rimbaud*, Paris, Éd. Kra, 1930, et Émile-Paul Frères, 1914 ; voir *Dossier 1905-1925*, présenté, établi et annoté par Roger Lefèvre, Paris, Gallimard, 1977.

(525) Au sujet de Rimbaud, il y a ceux qui *savent*. Rimbaud était un saint, et Paternus Berrichon son prophète. Claudel, en 1912, considérait que tout est dit et que l'on vient trop tard après « Jean-Arthur Rimbaud, le poète ». Plus fort encore, Marcel Coulon, après avoir dénoncé l'hagiographie familiale, pouvait intituler victorieusement son étude : « Le problème de Rimbaud [virgule] sa solution. » Comme Mallemont des Messanges publiant, dès 1682, « Le Grand et Fameux Problème de la Quadrature du Cercle, résolu géométriquement par le cercle et la ligne droite » (Paris, Coignard).

(526) Maurice Blanchot, *l'Entretien infini*, I. On entendra « mystique » au sens de « l'éternelle insatisfaction, la nostalgie d'autre chose, le besoin d'être ailleurs, de dépasser ses limites... » (J. Ancelet-Hustache, *Maître Eckhart et la Mystique rhénane*, Paris, Éd. du Seuil, 1978, p. 184) – la poursuite de l'inaccessible (le repos, le salut) où se déploie la figure de l'impossible, jusqu'à se rendre la vie impossible.

(527) Sainte-Beuve se moquait du retour d'Égypte de Théophile Gautier : « Il revint à Paris, vêtu en Arabe, coiffé du fes, chargé de burnous et, sur l'impériale de la diligence, depuis Chalons, tenant entre ses jambes une lionne » (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, 1886, t. VI, p. 311).

Remerciements

Ce livre se devrait à de nombreux amis, s'ils ne s'y étaient eux-mêmes dédiés. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma profonde reconnaissance. Ils se reconnaîtront, et particulièrement : Zéno Bianu, Marc Dachy, Katia Krivanek, Lydie Lachenal, Ken Ritter, Philippe Soupault, Agnès et Pierre Rosenstiehl, Suzanne Strube.

A.B.

OceanofPDF.com

Index

A

Abbadie, A. d' [1](#) [2](#) [3](#)

Abd-el-Chakour [1](#) [2](#)

Abou-Beker, M. (et famille) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)

Acremont, H. d' [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Adam [1](#) [2](#) [3](#)

Adam, A. [1](#) [2](#) [3](#)

Akhenaton [1](#)

Albicocco, J.G. [1](#)

Alcibiade [1](#)

Alfieri, R. [1](#)

Al-Hubeishi, A. [1](#)

Ali Alaba [1](#)

Allais, A. [1](#)

All Blacks [1](#)

Aménophis III [1](#) [2](#)

Amon-Râ [1](#) [2](#)

Anacharsis [1](#)

Ancelet-Hustache, J. [1](#)

Anfani, M. [1](#)

Antinori (marquis) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Antoine, J. [1](#)

Antonelli (comte) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Anubis [1](#)

Apollinaire, G. [1](#) [2](#) [3](#)

Appenzeller [1](#)
Arabi, I. [1](#)
Aristote [1](#) [2](#)
Arnoult, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Arnoux [1](#)
Arrivé, M. [1](#)
Artaud, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Aubrey, A. [1](#)
Aubry (ingénieur) [1](#)
Avicenne [1](#)

B

Bachelard, G. [1](#)
Backès, J.-L. [1](#)
Baedeker [1](#)
Ball, H. [1](#) [2](#) [3](#)
Banville, Th. de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Bardey, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#)
[49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#) [70](#) [71](#) [72](#)
[73](#) [74](#) [75](#) [76](#) [77](#) [78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#) [89](#)
Bardey, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
Barral, J. [1](#) [2](#)
Barrère, C. [1](#)
Barrière, É. (bey) [1](#)
Barthe, M. [1](#) [2](#)
Barthes, R. [1](#)
Basset, R. [1](#)
Bataille, G. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Baudelaire, Ch. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)

Baudry, J.-L. [1](#) [2](#) [3](#)
Bautin [1](#)
Beatles [1](#)
Beaudier (Dr) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Beaufis, É [1](#)
Beauvais, H. [1](#)
Bernard, A. [1](#)
Bernard, S. [1](#)
Bernardin de Saint-Pierre, J.-H. [1](#)
Bernoville, G. [1](#)
Berrichon, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#)
[24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#)
Besse [1](#) [2](#)
Bianchi [1](#) [2](#)
Bidault [1](#) [2](#) [3](#)
Bienenfeld, V. et (ou) G. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Binger, R. [1](#) [2](#)
Biro, A. [1](#)
Bismark [1](#)
Blanchot, M. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
Blémont, É. [1](#) [2](#)
Bloy, L. [1](#)
Bolkan, Fl. [1](#)
Bonaparte [1](#)
Bonney, Y. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
Bonnier, H. [1](#)
Borbakeur, S. H. (cheik) [1](#) [2](#)
Borel, P. [1](#)
Borelli, J. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#)
Borelli, O. (bey) [1](#) [2](#)
Borges [1](#)

Bott, F. [1](#)
Boucher, P. [1](#)
Bouddha [1](#) [2](#) [3](#)
Bougainville [1](#)
Bouillane de Lacoste, H. de [1](#) [2](#)
Boulanger (général) [1](#)
Bounoure, G. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Bourde, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Bourg de Bozas (vicomte du) [1](#)
Bourguignon, J. [1](#) [2](#)
Bouvard [1](#) [2](#)
Boyer, Ph. [1](#)
Brabant, Ch. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Brauquier, L. [1](#)
Brémond, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
Breton, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
Brialy, J.-Cl. [1](#)
Briant, Th. [1](#) [2](#)
Briet, S. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
Brod, M. [1](#)
Bruce, J. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Brueghel, P. [1](#)
Bruneau, Ch. [1](#)
Brunel, P. [1](#) [2](#)
Buffalo Bill [1](#) [2](#) [3](#)
Burroughs, W. [1](#)
Burton, R. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Butor, M. [1](#)
Byron [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

C

Cabaner, É. [1](#) [2](#) [3](#)
Caïn [1](#)
Caldwell, E. [1](#)
Camus, A. [1](#) [2](#)
Caravage (Le) [1](#)
Carjat, É. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Carnot, S. [1](#)
Carré, J.-M. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)
Cassagnac, P. de [1](#)
Cassidy, B. [1](#)
Castelli, F. [1](#)
Castro, F. [1](#)
Catoblépas [1](#)
Cazals, F.-A. [1](#)
Cecchi, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Céline, L.-F. [1](#)
Césaire, A. [1](#)
Chadwick, Ch. [1](#)
Cham [1](#) [2](#)
Chambon, A. [1](#)
Chamfort, S. [1](#) [2](#)
Chami, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Champollion, J.-F. [1](#) [2](#)
Champsaur, F. [1](#)
Char, R. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Charles (le Téméraire) [1](#)
Chateaubriand, A. de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Chaulier (chanoine) [1](#)
Chaumel, A. [1](#)
Chauvel, J. [1](#)
Chefneux, L. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
Chemmak, A. [1](#)

Chénier, A. [1](#)
Cholodenko, M. [1](#)
Cingria, Ch.-A. [1](#)
Ciocarlie, L. [1](#) [2](#) [3](#)
Cioran, E.-M. [1](#)
Claudel, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
Clemenceau, G. [1](#)
Cochise [1](#)
Cocteau, J. [1](#)
Collin, F. [1](#)
Combes [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Comte, A. [1](#)
Conrad, J. [1](#)
Coppée, F. [1](#) [2](#) [3](#)
Corbière, T. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Cortanze, G. de [1](#)
Cortez [1](#)
Cotton, Ch. [1](#)
Coulon, M. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Courtois, M. [1](#)
Crémieux, B. [1](#)
Crispi [1](#) [2](#)
Croisset, F. de [1](#)
Cros, Ch. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Cuif, J.-N. [1](#)
Cuif, V. [Rimbaud, V. \(née Cuif\)](#)

D

Dada, I. A. [1](#)
Daniel-Rops [1](#) [2](#)

Dante [1](#) [2](#)
Darzens, R. [1](#) [2](#) [3](#)
Daudet, A. [1](#)
Daumal, R. [1](#) [2](#) [3](#)
Daumal, V. [1](#)
Daumier, H. [1](#)
Debray, P. [1](#) [2](#)
Degives, J. [1](#)
Deguy, M. [1](#) [2](#)
Delahaye, E. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#)
[24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#)
[48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#)
Delahaye (demoiselles) [1](#)
Delamain, Mme [1](#)
Delattre (Dr) [1](#)
Demeny, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#)
Deribéré, P. et M. [1](#) [2](#)
Déroulède, P. [1](#)
Derrida, J. [1](#)
Descartes, R. [1](#)
Deschamps, É. [1](#) [2](#) [3](#)
Desdémone [1](#)
Des Esseintes [1](#)
Desgraupes, P. [1](#)
Devisme [1](#)
Dhôtel, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Diderot, D. [1](#) [2](#)
Dierx, L. [1](#)
Dieu [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#)
Dieulafoy [1](#)
Dislère [1](#)
Djami [Wadaï](#), [Djami](#)

Djiffar, A. [1](#)
Doncourt, A.-S. de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Doré, G. [1](#)
Doresse, J. [1](#)
Dreyfus, A. [1](#)
Dubar [1](#) [2](#) [3](#)
Dubois [1](#)
Dubois, J. [1](#)
Du Camp, M. [1](#)
Ducasse, I. [Lautréamont \(I. Ducasse\)](#).
Dumayet, P. [1](#) [2](#)
Durrel [1](#)
Dylan, B. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

E

Eckhart (J. dit Maître) [1](#)
Eigeldinger, F. [1](#) [2](#)
Eigeldinger, M. [1](#) [2](#) [3](#)
Erlanger, K. von [1](#)
Errard, P. [1](#) [2](#)
Escudié, P. [1](#)
Eshete, A. [1](#) [2](#) [3](#)
Essarts, J. des [1](#)
Étiemble, R. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#)

F

Fantin-Latour, H. [1](#) [2](#) [3](#)
Fargue, L.-P. [1](#) [2](#)
Faust [1](#) [2](#) [3](#)

Fellini, F. [1](#)
Felter, P. [1](#) [2](#)
Fénéon, F. [1](#) [2](#)
Ferrandi, U. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Ferré, L. [1](#)
Flaubert, G. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Flemeing [1](#)
Folcoche [1](#)
Fondane, B. [1](#) [2](#) [3](#)
Forbes, D. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Forestier, L. [1](#)
Foucault, M. [1](#)
Foucher, É. (père) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Fouchet, M.-P. [1](#)
Fougeret de Monbron [1](#)
France, A. [1](#)
François (père) [1](#)
Franzoi, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Frène, D. [1](#)
Fretet, J. [1](#) [2](#)
Freud, S. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Fustel de Coulanges [1](#)

G

Garrigue-Guyonnaud, M. [1](#)
Gascar, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Gaspary, A. de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)
Gaucher, M. [1](#)
Gauclère, Y. [1](#) [2](#) [3](#)
Gauguin, P. [1](#)

Gaultier, J. de [1](#) [2](#)
Gautier, Th. [1](#) [2](#)
Gavoty, L. de [1](#) [2](#)
Gendre, A. [1](#) [2](#)
Genet, J. [1](#)
Gengoux, J. [1](#) [2](#)
Genonceaux [1](#)
Germanicus [1](#)
Gérôme, J.-L. [1](#)
Géronimo [1](#) [2](#)
Gide, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Gilbert-Lecomte, R. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Gindre (demoiselles) [1](#)
Ginsberg, A. [1](#) [2](#)
Giotto [1](#)
Girard [1](#)
Godard, J.-L. [1](#)
Godchot (colonel) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Godel, V. [1](#)
Goethe [1](#) [2](#) [3](#)
Goffin, R. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Gomez, J. R. [1](#) [2](#)
Gordon [1](#) [2](#)
Gosselin, Ch. [1](#)
Gounod [1](#)
Gourlay, G. [1](#)
Gourmont, R. de [1](#) [2](#)
Graaf, D.-A. de [1](#) [2](#)
Gracq, J. [1](#) [2](#)
Gray, D. [1](#)
Greimas, A.-J. [1](#)
Grimaldi-Régusse (marquis de) [1](#) [2](#)

Grisard, F. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Guénon, R. [1](#)
Guerdon, D. [1](#)
Guigniony, G.-L. [1](#)
Guillemin, H. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Guineheuf, M. [1](#)
Guyotat, P. [1](#)

H

Hadrien (empereur) [1](#)
Hagenmacher [1](#)
Hamsun, K. [1](#)
Hanem, R. [1](#)
Hardegger, D.-K. von [1](#) [2](#)
Harding, J.W. [1](#)
Harrington [1](#)
Harris [1](#)
Hatchepsout [1](#)
Haymanot, T. [1](#)
Heidegger, M. [1](#) [2](#) [3](#)
Heine, H. [1](#)
Hénon [1](#)
Henry, G. [1](#)
Héraclite [1](#) [2](#)
Herling Croce, L. [1](#) [2](#)
Hérodote [1](#)
Hervilly, E. d' [1](#)
Hewett (amiral) [1](#)
Hölderlin, F. [1](#) [2](#) [3](#)
Holly, B. [1](#)

Homère [1](#)
Horace [1](#) [2](#)
Horus [1](#)
Houin, Ch. [1](#) [2](#)
Huelsenbeck [1](#) [2](#)
Hugo, V. [1](#) [2](#)
Hully, A. [1](#)
Hunter (major) [1](#)
Huysmans, J.-K. [1](#)
Hypérion [1](#) [2](#)

I

Icare [1](#)
Ilg, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#)
[26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#)
Izambard, G. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#)
[24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#)

J

Jabès, E. [1](#) [2](#)
Jacob, M. [1](#)
Jagger, M. [1](#)
Jakobson, R. [1](#) [2](#)
Jalabert, L. [1](#) [2](#) [3](#)
Jarousseau, Mgr [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
Jarre, M. [1](#)
Jean (empereur) ou Joannès [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Jean X (pape) [1](#)
Jérémie [1](#)

Jésus [1](#) [2](#) [3](#)
Jeudy, P. [1](#)
Jim (lord) [1](#)
Johnston [1](#)
Joséphine (impératrice) [1](#)
Joyce, J. [1](#)

K

Kafka, F. [1](#)
Kahn, G. [1](#)
Keats, J. [1](#)
Keneally, T. [1](#)
Kérouac, J. [1](#) [2](#)
Kervan, P. [1](#)
Kinsky, N. [1](#)
Kipling, R. [1](#)
Kittang, A. [1](#) [2](#)
Klee, P. [1](#)
Kristeva, J. [1](#)
Kundera, M. [1](#)

L

Labatut, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#)
Labosse, L. [1](#) [2](#) [3](#)
La Bruyère [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Lacambre (Dr) [1](#)
Lacan, J. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Lacour, J.-A. [1](#)
Lafayette [1](#)

Laffineur, E. [1](#)
Laforge, J. [1](#)
Lagane, R. [1](#)
Lagarde, L. [1](#) [2](#) [3](#)
Lagriffe, L. [1](#) [2](#)
Lalande, L. [1](#)
Laminne [1](#) [2](#)
Lamoureux, R. [1](#)
La Pérouse [1](#) [2](#)
Lapizo [1](#) [2](#) [3](#)
Laporte, R. [1](#)
Laurent, É. [1](#)
Lautréamont (I. Ducasse) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Lavigerie (cardinal) [1](#)
Lawrence, T.E. [1](#) [2](#)
Lebrun, H. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Leconte de Lisle [1](#) [2](#)
Le Dantec [1](#)
Lefébure, E. [1](#) [2](#)
Lefebvre, J.-P. [1](#)
Lefèvre, R. [1](#)
Legendre, P. [1](#)
Leiris, M. [1](#) [2](#) [3](#)
Lemaistre de Sacy [1](#)
Lemay [1](#)
Lénine [1](#)
Lepelletier, E. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
Lepic, Mme [1](#)
Lesort, P.-A. [1](#)
Létrange, L. [1](#)
Létrange, Mme [1](#)
Lévinas, E. [1](#) [2](#) [3](#)

Lidj Yassou [1](#) [2](#) [3](#)
Littré, É. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Lods, A. [1](#)
Loepfe, W. [1](#)
Losseau, L. [1](#) [2](#)
Louis XVII [1](#)
Loxias [1](#)
Lucardi [1](#)
Lucereau, H. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Lucie [1](#) [2](#) [3](#)
Luzzatto, A. [1](#)

M

Macé [1](#)
Macé, G. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Magny, Cl.-E. [1](#)
Mahomet [1](#)
Makonnen (ras) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)
Malevitch [1](#)
Mallarmé, S. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#)
[24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#)
Mallement des Messanges [1](#)
Malraux, A. [1](#) [2](#)
Marguerite (reine) [1](#)
Martial de Salviac, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Mary, J. [1](#)
Matarasso, H. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Matucci, M. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
Matuszewicz (colonel) [1](#) [2](#)
Maunoir, Ch. [1](#) [2](#)

Maupassant, G. de [1](#)
Maurevert, G. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Mauriac, F. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Maurras, Ch. [1](#)
Mauté, Mathilde (Mme Verlaine) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Mazeran, P. [1](#) [2](#) [3](#)
Médée [1](#)
Memnon [1](#)
Ménélik [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#)
[26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#)
[50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#)
Méphisto [1](#)
Mercier, J. [1](#)
Merciniez, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Mérimée, P. [1](#)
Mery, E. [1](#)
Michelet, J. [1](#) [2](#)
Mijolla, A. de [1](#) [2](#)
Mille, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Miller, G. [1](#)
Miller, H. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Millet, F. [1](#)
Milot, E. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Minière, Cl. [1](#)
Mirabeau [1](#)
Miterrand, F. [1](#)
Moïse [1](#)
Mollet, G. [1](#)
Mondor, H. [1](#) [2](#) [3](#)
Monfreid, H. de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Montaigne [1](#) [2](#) [3](#)
Morand, P. [1](#) [2](#) [3](#)

Moréas, J. [1](#)
Morin, E. [1](#)
Morisot, J.-C. [1](#)
Morrissette, B. [1](#)
Moured-Souyn [1](#)
Mouquet, J. [1](#) [2](#)
Mozart [1](#) [2](#)
Munier, R. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Musset, A. de [1](#)
Mussolini [1](#)
M'Uzan, M. de [1](#)

N

Nadar, G. [1](#)
Nectanebo [1](#)
Néfertiti [1](#)
Nerazzini (Dr) [1](#)
Nerval, G. de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)
Nietzsche, F. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
Nizan, P. [1](#) [2](#)
Nokin, J.-M. [1](#)
Nouks (Dr) [1](#)
Nout [1](#)
Nouveau, G. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)
Novalis [1](#) [2](#) [3](#)

O

Orsi, A. [1](#) [2](#) [3](#)
Osiris [1](#) [2](#)

Othello [1](#)

Oum Kalsoum [1](#)

Ovide [1](#) [2](#)

P

Pacha, Radouan [1](#)

Pacha, Raouf [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Pachet, P. [1](#) [2](#)

Pagnol, M. [1](#)

Pakenham, M. [1](#)

Pasolini, P.P. [1](#)

Pauffin, H. [1](#)

Paul, E.-B. [1](#)

Paulhan, J. [1](#) [2](#)

Paulitschke, Ph. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Pauty, J.-P. [1](#)

Pécuchet [Bouvard](#)

Perrot d'Ablancourt [1](#)

Pétain, Ph. [1](#) [2](#)

Petdechèvre (baron de) [1](#) [2](#)

Peters, M. [1](#)

Petiteville (vicomte de) [1](#) [2](#)

Petitfils, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#)

Pétralia, F. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

Philipe, G. [1](#)

Pierquin, L. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Pinchard, D. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Pino, E. [1](#) [2](#)

Platon [1](#)

Plessen, J. [1](#)

Pleynet M. [1](#) [2](#)
Poe, E. [1](#)
Pons, M. [1](#)
Poot [1](#)
Potin, F. [1](#)
Pouchkine, A. [1](#)
Poupet, H. [1](#)
Pourquier, A. [1](#)
Poussin, A. [1](#)
Poussin, N. [1](#)
Prométhée [1](#)
Prouteau, G. [1](#)
Provost, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

R

Raffray, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#)
Ragazzi, V. [1](#)
Raimondi, G. [1](#)
Ramsès [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Raphaël [1](#) [2](#)
Ratez, É. [1](#)
Ravel, M. [1](#)
Reboul, Y. [1](#)
Reclus, É. [1](#) [2](#)
Réda, J. [1](#)
Régamey, F. [1](#)
Renan, E. [1](#)
Renard, J. [1](#)
Rhodes, E. [1](#)
Ribot, T. [1](#)

Richard, J.-P. [1](#) [2](#)
Richepin, J. [1](#)
Riès, M. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Righas, A. [1](#)
Righas, C. [1](#) [2](#)
Righas, D. [1](#) [2](#) [3](#)
Righas, O. [1](#) [2](#)
Righas (frères) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)
Rilke, R.-M. [1](#) [2](#)
Rimbaud, F. (capitaine, père d'Arthur) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)
[16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#)
Rimbaud, F. (frère) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
Rimbaud, I. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#)
[49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#)
Rimbaud, V. (née Cuif) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)
Rimbaud, V. (sœur) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
Rioux, J.-P. [1](#)
Risi, N. [1](#) [2](#)
Risset, J. [1](#) [2](#)
Rivière, J. [1](#) [2](#) [3](#)
Rivoyre, D. de [1](#)
Robecchi-Bricchetti, L. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Robinson, J. [1](#)
Rochet d'Héricourt [1](#) [2](#) [3](#)
Rodenbach, G. [1](#)
Rolland de Renéville, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Romanet de Caillaud [1](#)
Rosa, O. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
Rosenstiehl, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Rougemont, D. de [1](#)
Rous [1](#)

Rousseaux, A. [1](#)

Roux, J. [1](#)

Rubens [1](#)

S

Saba (reine de) [1](#)

Sabine [1](#)

Sacconi, P. [1](#) [2](#)

Saint-Cère, J. [1](#)

Saint-John Perse [1](#)

Salomé, L.-A. [1](#)

Salomon (roi) [1](#) [2](#) [3](#)

Sancerni, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)

Sartre, J.-P. [1](#) [2](#) [3](#)

Saussure, F. de [1](#)

Savorgnan de Brazza [1](#)

Savouré, A. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#)

Scarfoglio, E. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)

Schaeffer, G. [1](#)

Schanzer, O. [1](#)

Schéhadé, G. [1](#) [2](#)

Schlegel, F. [1](#)

Schopenhauer [1](#)

Schreber, D.P. [1](#) [2](#)

Segalen, V. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#)

Sekhmet [1](#)

Sélassié, H. [1](#) [2](#) [3](#)

Senac, J. [1](#)

Sénèque [1](#) [2](#)

Sermonne, B. [1](#) [2](#)
Sésostris [1](#)
Shelley, W. [1](#) [2](#) [3](#)
Simon, G. [1](#)
Sisyphé [1](#)
Sivry, Ch. de [1](#)
Socrate [1](#)
Soleillet, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)
Solomon, P. [1](#)
Sotiro, C. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
Soulivet, J.-L. [1](#)
Soupault, Ph. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
Speke, J. [1](#) [2](#)
Spinoza [1](#) [2](#)
Stamp, T. [1](#) [2](#)
Stanley [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Starkie, E. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#)
Stéphane [1](#)
Stierlin, H. [1](#) [2](#)
Strentz [1](#)
Suasso, F. [1](#)

T

Tacite [1](#)
Tafari [Sélassié, H.](#)
Tailhade, L. [1](#)
Taine, H. [1](#)
Taïtu (princesse) [1](#) [2](#)
Tamisier [Combes](#)

Taurin-Cahagne (Mgr) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
Taute, S. [1](#)
Taylor, M. [1](#) [2](#)
Teissier, É. [1](#) [2](#) [3](#)
Téléki (comte) [1](#) [2](#) [3](#)
Temple, F.J. [1](#)
Terzieff, L. [1](#) [2](#)
Théodore [1](#)
Thewfik [1](#)
Thibaudet, A. [1](#)
Thisse, A. [1](#) [2](#)
Thot [1](#)
Thouéris [1](#)
Tian, A. [1](#) [2](#) [3](#)
Tian, C. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)
Todrani, J. [1](#)
Tougas, G. [1](#)
Toutankhamon [1](#) [2](#)
Toutmosis [1](#)
Traversi (Dr) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Trébuchet [1](#)
Tristan, H. [1](#)
Tropmann [1](#)
Tubiana, J. [1](#)
Tzara, T. [1](#) [2](#) [3](#)

U

Underwood, V.P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

V

Vaché, J. [1](#)

Vailland, R. [1](#)

Vaillant, J.-P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

Valade, L. [1](#)

Valéry, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Valogne, C. [1](#)

Van Gogh, V. [1](#) [2](#) [3](#)

Vanier, L. [1](#) [2](#)

Vedova, D. [1](#) [2](#)

Venette (Dr) [1](#) [2](#)

Verbeek, E. [1](#)

Verlaine, M. [Mauté, Mathilde \(Mme Verlaine\)](#)

Verlaine, P. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#)
[49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#) [70](#) [71](#) [72](#)
[73](#) [74](#) [75](#) [76](#) [77](#) [78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#)

Viannay [1](#) [2](#)

Vignéras, S. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

Villon, F. [1](#)

Voellmy, J. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)

Voragine [1](#)

W

Wadaï, Djami [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Wagner, R. [1](#) [2](#) [3](#)

Watteau, A. [1](#)

Waugh, E. [1](#)

White, K. [1](#) [2](#)

Who [1](#)

Wiechert, E. [1](#)

Wolseley [1](#)

Y

Yerta-Méléra, M. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Yuasa, H. [1](#)

Z

Zaghi, C. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Zimmermann, E. [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Sur Rimbaud

Un sieur Rimbaud, se disant négociant...

Avec Philippe Soupault, Arthur Aeschbacher et François Margolin

Lachenal & Ritter, 1984

Réédition Le Livre de Poche, Hachette, 1989, sous le titre

La Terre et les Pierres

Rimbaud d'Arabie

Supplément au voyage

Éditions du Seuil, « Fiction & Cie », 1991

Rimbaud, l'heure de la fuite

générique de Hugo Pratt

Découvertes-Gallimard, 1991, réédition 2001

Traduction

Rimbaud, d'Enid Starkie

traduction, préface et notes

Flammarion, 1982, réédition 1989

Éditions

Arthur Rimbaud, *Œuvre-Vie*
Édition du centenaire
(en collaboration)
Arléa, 1991

Arthur Rimbaud, *Le Lieu et la formule*
Mercure de France, 1999

Petits livres

Bouts rimés d'Arthur Rimbaud
dessins de Michel Gérard
collection « Muro Torto »
Rome, Villa Médicis, 1980

Je me ressouviens
Fnac & Institut du Monde Arabe, 1991

Audiovisuel

Arthur Rimbaud, raconté par Alain Borer
textes lus par Laurent Terzieff
cassettes Radio France, 1978 et 1989

Verlaine, raconté par Alain Borer
textes lus par Jean-Pierre Pauty et Christian Rist
cassettes Radio France, 1981

Le Voleur de feu
film réalisé par Charles Brabant
avec Léo Ferré

TF1, 1978 et 1986

Œuvres diverses

Roman

Koba

Prix Kessel, 2003

Éditions du Seuil, « Fiction & Cie », 2002

Essais sur l'art

Ihops Gauvin

Encres Vives, 1972

Aleph ou le bœuf sur la langue, essai sur Georges Badin

Shakespeare & Cie, 1976

Albrecht Dürer, L'Œuvre graphique

Hubschmid & Bouret éditeurs, 1980

réédition Booking International, 1995

Le rêve du Chacmool, essai sur Olivier Seguin

Société d'Édition du Val de Loire, 1995

Déploration de Joseph Beuys

Bibliothèque des arts, Lausanne, 2001

Théâtre

Paul des Oiseaux
alugraphies de Pierre Antoniucci
Tours, CCC / Metz, Éditions Voix Richard Meier, 1985

Le Chant du Rien Visible
Fourbis, 1991

Poésie

Fables à pointes de cuivre
Encres Vives, 1970

fi
Parisod, Lausanne, 1971

François Coupé
Encres Vives, 1973

Alexandrins oraux, fortuits et privés
Encres Vives, 1975
nouvelle éd. augmentée, lithographie d'Erro
Graphium, 1980

Bestiaire
coll. « Les Poquettes volantes »
La Louvière (Belgique), Éditions du Daily-Bul, 1979

Venusberg
précédé d'un rêve de Michel Butor
linogravures et dessins originaux de Gauvin

couverture de Jean-Luc Parant
Béthune, Ecbolade, 1976
réédition 1983, dessins de Vivien Isnard

Le Nuage de Magellan, I
gouaches de Georges Badin
Musée de Céret, 1980

Le Nuage de Magellan, II
collage de Peter Briggs
Bruxelles, Bibliothèque Phantomas, 1983

Zone bleue

La Chevelure de Bérénice ; Le Nuage de Magellan, extrait III
dessin de Barbara von Thaden
Lachenal & Ritter, 1984

Les Très Riches Heures de Chuck Berry
photomontages de Joël Hubaut
Éditions de la C.R.E.M., 1991

Départs arrêtés
aquarelles de Jean-Claude Vignes
Aréa, 1995

Le Livre de repousser Apopis, noèmes
frontispice de Pierre Antoniucci
La Main Courante, 1995

Épactes, noèmes
gouaches de Jacques Vimard
Biren, 1995

Jeil, noèmes
Interventions de Pierre Zanzucchi
L'Échelle, Hôtel Beury, 2000

Partances, petite anthologie de voyage
Aéroport de Paris, 2001

Carte mère, noèmes
livre peint par Pierre Antoniucci
Vice-versa, 2002

Audiovisuel

Pour l'amour du ciel
CD *Les Poétiques de France Culture*
Radio France, 1996

OceanofPDF.com